

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique



Université Abdelhamid Ibn Badis de Mostaganem
Faculté des Lettres et des Arts
Ecole doctorale de français
Pôle Ouest
Antenne de Mostaganem

Thème :

**Spatialisation, territorialisation et mode(s)
d'appropriation linguistique dans le quartier
huppé de la « Pépinière » à Mostaganem**

Thèse de Doctorat en Sciences du Langage
(Option : Sociolinguistique)

Présentée par le candidat :
Abdelnour Benazzouz

Sous la co-direction de :

Mme. Samira Bechelaghem (Professeure HDR à l'Université de Mostaganem, Algérie)
Mme. Catherine Miller (Professeure HDR à l'Université d'Aix en Provence, Marseille, France)

Membres de Jury de soutenance :

M. Hadj Miliani (Professeur HDR. Université de Mostaganem.).....Président
Mme. Samira Bechelaghem (Professeure HDR. Université de Mostaganem).....Co-rapporteur
Mme. Catherine Miller (Professeure HDR. Université d'Aix en Provence, Marseille....Co-rapporteur
Mme. Claudine Moise (Professeure HDR. Université de Grenoble 3).....Examineur
M. Farid Benramdane (Maître de Conférences A. Université de Mostaganem).....Examineur
Mme. Leloucha Bouhadiba (Professeure HDR. Université d'Oran).....Examineur

Année universitaire 2012-2013

Dédicaces

Ce travail n'aurait pu voir le jour ni s'accomplir s'il n'y avait eu le soutien inconditionné de celle par qui la présence mes doutes de jeune chercheur s'effaçaient et se dissipaient, aussi à toi ma douce moitié, je confie ces mots en te dédiant ce travail.

A ma chair Nourhene

A mes inestimés parents.

A Djamel

Remerciements

Si des remerciements sont à adresser ici, elles sont sans nul doute à l'intention de Mme la Professeure Catherine Miller, ma directrice de recherche qui n'a économisé à aucun moment un effort ni un souffle pour me guider, me conseiller et m'orienter tout le temps qu'à duré cette aventure de thèse, (je tiens aussi à saluer en elle le savoir encyclopédique), aussi je tiens à lui signifier ma profonde gratitude et à lui dire un très grand merci.

Mes remerciements vont aussi à Mme Benshelaghem Samira, ma co-directrice de recherche (du côté algérien), qui je l'avoue, m'a accompagné voila une dizaine d'années, en fait depuis mon mémoire de fin de cursus de licence et jusqu'à cette thèse de Doctorat, aussi je salue en elle l'enseignante et la bienfaitrice.

Je tiens aussi à exprimer ici tout particulièrement ma profonde gratitude à l'égard de Mme. Jacqueline Billiez Professeure à l'Université de Grenoble (Stendhal 3) qui m'a reçu dans ses locaux en 2008, et qui m'a aidé lors de la confection de mon Guide d'entretiens pour mes enquêtes de terrain, mais aussi pour ses précieux conseils et recommandations qui m'ont été d'une utilité sans prix.

Je tiens également à remercier à titre très personnel, le Professeur Hadj Miliani, responsable de l'école doctorale Algéro-française (Antenne de Mostaganem), qui nous a fournis et continue à nous fournir ce cadre de recherche depuis nos travaux de Magistère, mais aussi par son implication et son dévouement pour l'Université de Mostaganem et plus particulièrement pour le Département de français.

Une pensée toute particulière à l'égard de M. Saadane Braik coordonnateur de l'école doctorale de français et aujourd'hui Doyen de notre faculté des lettres et des Arts, mon enseignant et mon bienfaiteur qui

n'a cessé de me témoigner sa gentillesse, son attention, et sa grande sollicitude, et envers la personne de qui j'avais, j'ai et j'aurais le plus profond respect et la plus attentionnée des amitiés.

Je pense aussi à M. Hamid Krideche, notre vice-Doyen chargé de la pédagogie, en la personne de qui je salue l'ami et le confident, qu'il soit aussi ici chaleureusement remercié.

Je pense aussi plus particulièrement à M. Malek Azzedine et à Houari Belatrèche, qui me font le plaisir et la joie d'être à la fois mes amis et mes collègues.

Je n'oublie pas bien évidemment mes « chers » informateurs et enquêtés sans la contribution desquels ce travail n'aurait pas pu s'accomplir, ni voir le jour ; aussi à vous tous Omar, Hafida, Yasmine, Latifa, Belqacem, Habib, Rachid, Fouzia, et les autres... je dis un très grand merci.

« Cette considération de la manière dont on parle d'un lieu, dont on le délimite et le caractérise par des désignations, est primordiale lorsque notre propos porte sur les lieux que sont les quartiers, objets des discours, parce qu'ils sont médiatiquement griffés par des appellations généralisantes et généralisées(...) en essayant de comprendre ce que la mise en mots de la ville reflète en terme de visions de la société qui la compose » (De Lafargues, 2005 :38)

Table des matières

Dédicaces	
Remerciements	
Résumé	
Liste des tableaux	
Listes des cartes	
Tableau des conventions de transcriptions phonétiques (INALCO) : Système de transcription	
Table des matières	
Introduction :	01
1. Genèse du travail.....	03
2. Préambule.....	04
2.1. La nécessaire intégration de la dimension spatiale en <i>Sociolinguistique</i>	05
3. Délimitation de l'objet de recherche et cheminements théoriques.....	07
3.1. Objectifs de cette recherche.....	09
3.2. Questionnements de départ.....	10
3.3. Nos hypothèses.....	11
4. Un plan de travail en deux parties.....	13
Partie 1 : Villes et Langues : Contextualisation théorique, historique et géographique.....	16
Chapitre 1 : Dimension(s) urbaine(s) et spatiale(s) de la ville.....	17
1. <i>Sociolinguistique</i> urbaine ou Linguistique urbanisée : un concept à (re) définir.....	18
1.2. La <i>Sociolinguistique</i> et la ville.....	22
1.3. <i>Sociolinguistique</i> urbaine et Géographie sociale : un nécessaire rapprochement.....	25
1.3.1. Les représentations.....	27
1.3.2. Les compétences.....	30
2. La question de la variation : entre changement linguistique et conduites sociales.....	32
3. La <i>sociolinguistique</i> urbaine et la notion de territoire : une nouvelle lecture des lieux de la ville.....	37
4. Le quartier : entre les uns et les autres, une notion à (re) préciser ?.....	45
Chapitre 2 : La ville arabe entre urbanité, cidadinité et histoire coloniale.....	50
1. La notion de quartier vue par la Géographie urbaine du monde arabe.....	51

2. La ville arabe entre une citadinité et une ou des urbanités ?.....	67
3. Mostaganem : quelques éléments d’histoire et de sociologie.....	76
3.1. Passé pré-islamique.....	77
3.2. Période musulmane jusqu’au 16 ^{ème} siècle.....	78
3.3. Quelques éléments sur la présence espagnole en Oranie.....	81
3.4. L’arrivée des « Libérateurs turcs ».....	81
3.5. Colonisation française.....	85
4. Mostaganem : Données géographiques et démographiques.....	92
4.1. Les zones géographiques des langues parlées.....	93
4.2. Le quartier de la Pépinière : données historiques et démographiques.....	100

Chapitre3 : Sociolinguistique urbaine en Algérie et statut/usage du français.....111

1. L’urbanisation en Algérie : Etat des lieux.....	112
2. Les Etudes urbaines en contexte algérien.....	116
2.1. Sociologie urbaine en Algérie.....	116
2.2. <i>Sociolinguistique urbaine dans le monde arabe et en Algérie : Bref état des lieux.....</i>	123
3. Le français en Algérie : entre statut(s) usage(s).....	130
3.1. Le status.....	134
3.2. Statut officiel du français.....	134
3.3. Appropriation du français.....	137
3.4. Les variétés du français en Algérie.....	138
3.4.1. La variété basilectale.....	138
3.4.2. La variété mésolectale.....	138
3.4.3. La variété acrolectale.....	139
3.5. Le français langue parlée.....	139
3.6. Le français à l’école.....	139
3.7. La question de l’alternance codique.....	140
3.8. L’arabe algérien.....	142
4. La politique d’arabisation en Algérie.....	146

Partie 02 : Dire son quartier : Usages, représentations linguistiques et catégorisations sociales dans le quartier de la Pépinière.....159

Chapitre 4 : Présentation de l’Enquête.....160

1. Protocole d’enquête.....	161
2. Présentation des choix méthodologiques.....	162
3. Questionnaires et entretiens : une logique de complémentarité.....	163

3.1. Le Questionnaire.....	164
3.2. Le choix des questions pour arriver à quelles informations ?.....	167
4. L'Interview : Moyen privilégié de recueil des données.....	172
4.1. Limites de l'entretien.....	173
4.2. Le Guide des entretiens.....	174
5. Conditions de la collecte de corpus.....	175
5.1. Les Questionnaires.....	175
5.2. Les Entretiens.....	175
5.3. Difficultés rencontrées dans l'accès au terrain d'enquête.....	176
6. Notre statut d'Enquêteur.....	176
7. L'interaction Enquêteur/Enquêté : Les entretiens.....	178
8. La Fiche signalétique.....	178
9. Le choix des informateurs : synthèse des profils des enquêtés.....	179
10. Le corpus recueilli.....	179
11. Représentativité du corpus collecté.....	180
12. Le mode de traitement des entretiens : le choix de l'analyse thématique.....	180
12.1. La phase de l'analyse.....	181
13. Analyse du discours (A.D) : intérêts et quelques éléments de définition.....	183
13.1. Points forts de l'A.D.....	186
13.2. Limites de l'A.D.....	187

Chapitre 5 : Résultats et interprétations des questionnaires : Des usages et identifications variés en fonction de l'Age et du Genre.....189

1. Les Questionnaires.....	190
2.1. Présentation des résultats réalisés.....	190
2.1.1. La famille Ould Abderrahmane.....	192
A- Le questionnaire.....	192
a-Biographie d'Omar.....	192
b-Biographie de Hafida.....	193
c-Biographie de Sami.....	193
1-Les usages linguistiques et le rôle du français.....	194
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	196
B-Lecture croisée des résultats des questionnaires par famille.....	200
2.1.1.1. La famille Oued-Abderahmane.....	200
a-Parents/parents.....	200
b-Enfants/parents.....	202
2.1.2. La famille Belmeliani.....	204
A- Le questionnaire.....	204
a-Biographie de Setti.....	204

b-Biographie d'Imen.....	205
1- Les usages linguistiques et le rôle du français.....	206
2- Le quartier, sa représentation, ses limites.....	208
B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Belmeliani....	212
a-Parent/enfant.....	212
2.1.3. La famille Benkdadra.....	213
A- Le questionnaire.....	213
a-Biographie d'Adnane.....	213
b-Biographie d'Idriss.....	213
1-Les Usages linguistiques, le rôle du français.....	214
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	215
B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : la famille Benqdadra.....	216
a-Parent/enfant.....	216
2.1.4. La Famille Benali.....	217
A- Le questionnaire.....	217
a-Biographie de Laredj.....	217
b-Biographie de Mejdoub Djelloul.....	217
1-Les usages linguistiques, le rôle du français.....	217
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	219
B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Benali.....	220
a-Parent/enfant.....	220
2.1.5. La famille Abdessadouk.....	221
A- Le questionnaire.....	221
a-Biographie de Rachid.....	221
b-Biographie de Fouzia.....	221
1-Les usages linguistiques, le rôle du français.....	222
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	224
B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Abdessadouq.....	225
a-Parent/enfant.....	225
2.1.6. La famille Bentria.....	226
A-Le questionnaire.....	226
a-Biographie de Yasmine.....	226
1-Les usages linguistiques, le rôle du français.....	226
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	228
2.1.7. La famille Benomar.....	230
A-Le questionnaire.....	230
a-Biographie de Kamel.....	230
1-Les usages linguistiques, le rôle du français.....	230
2-Le quartier, sa représentation, ses limites.....	231
3. Synthèse des Questionnaires.....	232
3.1. Synthèse du public des parents.....	233

3.2. Synthèse du public des jeunes.....	245
3.3. Récapitulatif de la synthèse.....	255
3.3.1. Le facteur du Genre.....	256
3.3.2. Le facteur de l'Age.....	258
3.3.3. Le facteur du Lieu de naissance.....	264

Chapitre 6 : Résultats et interprétations des entretiens : le poids des catégorisations sociales.....272

1. Les Entretiens : présentation des résultats réalisés.....	273
2.1. La représentation du quartier, son histoire, et catégorisation des habitants.....	279
2.1.1. L'impact de la période coloniale.....	300
2.2. Le repérage spatial/les limites du quartier.....	301
2.3. Les usages linguistiques, rôle du français dans le quartier.....	305
3. Synthèse des entretiens.....	315
3.1. Analyse des stratégies discursives des enquêtés : une approche en A.D.....	320
3.1.1. L'énonciation et les choix énonciatifs.....	320
3.1.2. Cas du positionnement énonciatif en « nous ».....	324
3.1.3. Cas du positionnement énonciatif en « ils ».....	329
3.1.4. Cas du positionnement énonciatif en « on ».....	331
3.1.5. Le recours à l'arabe standard ou le changement de code : cas de l'enquêtée Latifa.....	334
3.1.6. Valeur(s) du changement dans le débit de voix : cas de l'enquêté Belqacem.....	339
5. Catégorisations linguistiques et catégorisations sociales : Essai de lecture des représentations sociales des enquêtés.....	342
5.1. Catégories valorisées/valorisantes.....	344
5.1.1. La catégorie « <i>l mestgalmiyya/ l ħ dars</i> ».....	344
5.1.2. La catégorie « <i>methadriin</i> ».....	348
5.1.3. La catégorie « <i>ouled bled</i> ».....	350
5.2. Catégories stigmatisées/stigmatisantes.....	351
5.2.1. La catégorie <i>erubi/erubiiya</i>	351
5.2.2. La catégorie <i>berrani/brawiija</i>	355

Chapitre 7 : Synthèse finale.....368

1. Synthèse finale.....	369
1.1. Questionnaires/Entretiens : un principe de comparaison.....	369
1.2. Les apports des Questionnaires.....	371
1.3. Les apports des Interviews.....	373

1.4. Comparaison Questionnaires/Interviews.....	377
2. Conclusions.....	378
3. Bibliographie.....	386
4. ANNEXES.....	400
4.1. ANNEXES 1 : Les Questionnaires	
4.2. ANNEXES 2 : Les Entretiens	
4.3. ANNEXES 3 : Les Fiches signalétiques	
5. Summary	
6. ملخص	

Résumé :

Ce travail s'intéresse à un des quartiers résidentiels de la ville de Mostaganem, le quartier de la Pépinière réputé « huppé » envisagé dans un contexte post-colonial en tentant de cerner par le biais de discours suscités sur elle, cette micro-structure sociale qui produit de l'identité mais aussi de l'altérité. Partant du postulat que de conduites linguistiques se dégagent des conduites sociales, nous cherchons à éclairer une représentation que construisent certains habitants de ce quartier, à savoir qu'habiter « la Pépinière » suppose que l'on maîtrise le français, qu'on le pratique (au sein du quartier), mais aussi que l'on soit un vrai citoyen (*h' adri*).

Nous entreprenons une enquête *sociolinguistique* (avec entretiens et questionnaires) où nous essayons de comprendre ainsi à travers les discours de ceux qui en parlent, quelles représentations se dégagent et se construisent autour de ce quartier, mais aussi dans un second temps, il s'agit de nous interroger sur les stratégies discursives employées par les différents enquêtés questionnés à travers cette mise en mots de l'espace de résidence. Notre intérêt est donc de savoir si le quartier constitue une référence spatiale ou plutôt un territoire de référence et d'identification pour ses habitants.

L'étude montre que les habitants développent un sentiment d'attachement et d'identification par rapport à leur espace de résidence où le français est engagé dans un processus de valorisation de l'espace de vie qui devient pour certains habitants un territoire de référence. Aussi à souligner, le poids des représentations sous-tendues par un arrière plan historique : les familles qui se représentent nobles et « anciennes » dans le quartier rejettent celles représentées « nouvelles ».

Ces représentations mettent en avant et entretiennent en force des catégories/catégorisations de la hiérarchisation et de la discrimination sociale telle que *mestgalmiia*, *erubiya*, *h' dars* (Mostaganémois, paysans, citoyens) etc. L'on s'interroge de fait aussi sur la réussite du processus d'urbanisation dans les sociétés maghrébines.

Le quartier de la Pépinière, pris de ce point de vue comme (relativement) représentatif de la ville de Mostaganem (et par extension de la société maghrébine), interroge et re-questionne en force pour nous, les notions d' « urbanité » et de « citoyenneté » dans la mesure où il admet la première et exclut la seconde.

Mots-clés : quartier, représentations, *ḥadri*, *eruubi*, territoire, français, stigmatisation.

Liste des tableaux

Tableau 01 : L'urbanisation en Algérie

Tableau 02 : Croissance de la population pour les trois premières villes de l'Algérie entre 1860 et 2005

Tableau 03 : Statut des langues en Algérie

Tableau 04 : la famille Oueld Abderrahmane

Tableau 05 : la famille Belmeliani

Tableau 06 : la famille Benqdadra

Tableau 07 : la famille Benali

Tableau 08 : la famille Abdessadouq

Tableau 09 : la famille Bentria

Tableau 10 : la famille Benomar

Tableau 11 : Pratiques alternées : les parents Comparaison Hommes/femmes

Tableau 12 : Usages alternés des codes (arabe/français) : Les parents

Tableau 13 : Maitrise du français : les parents

Tableau 14 : Le français : une identité pour le quartier ?

Tableau 15 : Le quartier peut-il constituer le territoire ?

Tableau 16 : Les limites du quartier

Tableau 17 : Usages alternés (arabe dialectal/français) (les jeunes)

Tableau 18 : Usages alternés (arabe dialectal/français) des parents vue par les enfants

Tableau 19 : Tableau contrastif : pratique alternée des jeunes VS pratique alternée des parents

Tableau 20 : Maitrise du français : les jeunes

Tableau 21 : Pratique du français chez les parents vue par le public des jeunes

Tableau 22 : Les limites du quartier : les jeunes

Tableau 23 : Le français caractériserait-il les habitants du quartier ?(Les jeunes)

Tableau 24 : Frontières du quartier : le territoire ?

Tableau 25 : La Pépinière : quartier huppé ?

Tableau 26 : Tableau sexué, Hommes /Femmes : le français est-il une caractéristique du quartier de la Pépinière ?

Tableau 27 : Le quartier : le territoire ? Tableau contrastif : parents VS jeunes

Tableau 28 : Maitrise du français chez les deux publics, vue par les jeunes :

Tableau 29 : Pratique du français les jeunes VS pratique du français les parents

Tableau 30 : Tableau synthétique : les parents

Tableau 31 : Tableau synthétique : les jeunes

Tableau 32 : Tableau synthétique sexué : Hommes/Femmes

Tableau 33 : Délimitation du quartier, Tableau comparatif hommes/femmes

Tableau 34 : Pronoms utilisés par chiffres et pourcentages pour chaque enquêté

Liste des cartes

Figure 01 : L'oued Ain-Esaфра qui sépare l'ancienne ville (quartier arabe) et la nouvelle ville (quartier européen). Le ravin lors de l'inondation de 1927

Figure 02 : Le ravin de l'Aïn-Sefra, vue prise du pont photo récente.

Figure 03 : Le quartier arabe : quartier de Tijditt (dit aussi quartier Populaire) le plus vieux quartier de la ville. Ici un Café maure.

Figure 04 : Le vieux Marabout de Sidi Abdelkader.

Figure 05 : Les ruelles et maisons du vieux quartier. Des constructions très basiques.

Figure 06 : Vue générale, au fond le vieux quartier de Tijditt. Photo récente. Le quartier n'a pas beaucoup changé avec toujours la même empreinte architecturale.

Figure 07 : Carte ancienne portant découpage administratif des quartiers de la ville de Mostaganem du temps de la colonisation.

Figure 08 : Le centre-ville. Avenue du 1er de Ligne - Banque d'Algérie

(Centre-Ville).

Figure 09 : La rue du 2ème Tirailleurs à hauteur de la place de la République (centre-ville)

Figure 10 : « L'hôtel des postes ». La Poste-Télégraphe-Téléphone, carte postale années 1940.

Figure 11 : Café maure près de la porte de Mascara

Figure 12 : L'avenue Anatole France et l'hôtel des Finances au fond. La gare est à côté à droite. Carte postale années 1950

Figure 13 : La « Maison verte » et le carrefour de la Mairie. Carte postale années 1950.

Figure 14 : Le marché couvert et les environs. Les années 1910.

Figure 15 : Le marché couvert et les trois ponts. Carte postale années 1950. Les trois ponts ont été démolis. Seule l'appellation « trois ponts » est restée dans les usages.

Figure 16 : Le port et le quartier de la Marine. Quartier mitoyen de la Pépinière.

Figure 17 : La caserne Colonieu. Un des bâtiments à l'intérieur de la caserne.

Figure 18 : Intérieur de la caserne Colonieu. Actuelle Université de Mostaganem. Carte postale années 1940-50.

Figure 19 : Avenue de la Pépinière, entourée des deux côtés d'arbres fruitiers et de plantations.

Figure 20 : Villa Pinéda aux 4 Chemins. Une des villas du quartier de la Pépinière habitées par les quelques familles arabes (musulmanes) bourgeoises. Le type même d'habitation mauresque.

Figure 21 : Répartition administrative des quartiers de la ville de Mostaganem. Le quartier de la Pépinière est devenu le quartier le plus grand et le plus important de la ville.

Figure 22 : La place Haudricourt, rue Béranger. Photo récente.

Figure 23 : Le Patronage des garçons, boulevard Edouard Rousseau photo récente. Actuellement villa habitée.

Figure 24 : La maison Laffont. Actuellement dans un état de profond délabrement.

Figure 25 : Villas de la Pépinière. Architecture purement coloniale. Photo 2011.

Figure 26 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.

Figure 27 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.

Figure 28 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.

Figure 29 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.

Figure 30 : Villa de la Pépinière. En forme de chalets de montagne. Photo 2011.

Figure 31 : Villa de la Pépinière. En forme de chalets de montagne. Photo 2011.

Figure 32 : Villa de la Pépinière. Villa dite de « l'ambassadeur ». Photo 2011.

Figure 33 : Villa de la Pépinière. En bas des villas, quelques magasins ont ouvert. Photo 2011.

Figure 34 : Les nouveaux propriétaires (ou les anciens) des villas ont démolis pour la plupart le Rez-de chaussée et en ont fait des devantures de magasins de tous genres. La culture du commerce commence à s'établir réellement. Photo 2011.

Figure 35 : L'avenue Gustave Jobert. Quartier de la Pépinière. On voit les plantations et les arbres. Carte postale 1940-50.

Figure 36 : La villa de l'enquête Latifa (villa du colon Duseigneur) au cœur de la Pépinière. Une architecture purement coloniale.

Figure 37 : Villa de Latifa.

Figure 38 : villa de Latifa

Figure 39 : La limite Ciné Monde dont parle Habib. La photo est récente. Le bâtiment est aujourd'hui déserté et pour cause son état de délabrement.

1. Genèse de ce travail :

Il n'est jamais évident de dire ni d'expliciter en termes rationnels les motivations qui poussent tout jeune chercheur à se lancer dans une aventure aussi extraordinaire qu'un travail de thèse. De fait si motivation de recherche il y a avait, elle s'est imposée presque par la force des choses ; le désir qui nous animait toujours de « faire de la *Sociolinguistique* urbaine » c'est-à-dire de « faire du terrain », le Professeur Hadj Miliani qui nous a initié, depuis notre Mémoire de Magistère¹ aux questions urbaines, y est sans nul doute pour beaucoup². Nous devons reconnaître aussi que cette idée de recherche s'est vue consolidée suite à notre première entrevue avec notre directrice de recherche, Madame Catherine Miller qui a su souligner la spécificité de cette entreprise. Nous nous sommes entendus autour de cette idée (et donc cet objectif) d'explorer un quartier huppé de la ville de Mostaganem (pour faire écho aux travaux sur les quartiers populaires) afin de voir quelles pratiques linguistiques et quelles dynamiques sociales traversent ce type de quartier dit et réputé (surtout) résidentiel.

Il faut y ajouter aussi un motif plus personnel nous l'avouons ; le fait d'avoir passé une majeure partie de notre enfance à arpenter les rues de ce quartier de la Pépinière, à grandir avec cette idée (réputation plutôt) de quartier « huppé », résidentiel et spécial qui aurait un petit plus par rapport aux autres.

Aussi ce travail est né entre autres, de ce désir d'éclairer et surtout de tenter de comprendre ces représentations qui se construisent chez des habitants de quartier « chic », de quartier « huppé », de quartier « francisé », une vue semble-il, entretenue tout autant de l'intérieur que de l'extérieur de cet espace, et qui postule enfin que venir du quartier de la Pépinière suppose que l'on soit un vrai citoyen, un *hadri*, un mostaganémois...

¹ Qui a porté sur les pratiques jeunes en milieu universitaire.

² Qu'il soit ici vivement remercié.

2. Préambule :

La ville s'offre désormais à l'œil du sociolinguiste chercheur comme ce lieu où s'engagent des identités sociales et des parcours linguistiques, qui s'entrecroisent et s'imbriquent autour de discours et de représentation(s) en perpétuelle confrontation, mais également, se donne à lire à travers l'expression (avant tout) spatiale d'une hétérogénéité autant linguistique que sociale (Bulot, 2002-2004). Une hétérogénéité sans cesse en mutation qui convoque le citadin à des rapports avec le citadin mais aussi avec le contadin³ et/ou l'« étranger »⁴ à la ville ; et où l'enjeu est le pouvoir symbolique c'est-à-dire, l'occupation/revendication d'espaces et de lieux à l'intérieur de la ville : « Elle est espace social avant d'être spécifiquement espace urbain et, en tant que tel, fait preuve d'une *épaisseur* socio-spatiale » (Castels M. ; 1981 : 277).

Cette épaisseur socio-spatiale va permettre « Un processus de concentration et de mise en réseau d'espaces spécialisés, permettant au citadin de se trouver en situation d'interagir socialement, de socialiser, de se socialiser » (Bulot, 2006). Un point semble retenir l'attention : l'espace urbain n'est pas (ou plus) perçu comme une donnée spatiale (ou spatio-temporelle) mais comme une construction sociale (Calvet, 1994), c'est-à-dire comme une action des individus (locuteurs) sur un espace qu'ils considèrent (ou pas d'ailleurs) comme leur territoire.

³ L'habitant de la campagne, paysan. Appellation proposée par Louis-Jean Calvet (2005).

⁴ Nous reviendrons en détail sur cette notion problématique d'« étranger », plus loin dans ce travail au niveau de la partie analytique.

2.1. La nécessaire intégration de la dimension spatiale en sociolinguistique :

De plus en plus de travaux en *sociolinguistique* urbaine (Bulot, 2004-2006) tendent à mettre en exergue la dimension spatiale intrinsèque à la ville, c'est-à-dire cette idée qui postule que l'espace agit sur les attitudes linguistiques/sociales, les sous-tend, et les conditionnent dans une certaine mesure. C'est en partant de ce postulat que la *Sociolinguistique* urbaine, qui place donc cette dimension spatiale de la société au cœur de ses observations, vient croiser une science comme la Géographie sociale (Veschambre, 2004) autour de la notion de « territoire ». Cette collaboration verra naître le concept de « territorialisation sociolinguistique » (Bulot, 2004) pour signaler ce processus de l'occupation/revendication de l'espace par le biais du discours, ou toute autre forme de signalétique urbaine (corps, graffiti, enseignes etc.,).

Un postulat que nous adoptons ici dans cette recherche est celui de penser que le découpage linguistique favorise et/ou entretient un découpage spatial et social « territorialisant » ou producteur de territorialisation(s) à l'intérieur de la ville. En d'autres termes, les pratiques socio-langagières des locuteurs servent à penser et à (re)configurer la ville en termes et en logiques de territoires.

Cette lecture nouvelle de l'espace envisagé en termes de territoire(s) est intéressante dans la mesure où elle entend les/discours et les représentations des habitants de cet espace comme une action qui produit du sens, c'est-à-dire, qui contribue à le construire dans le but de le marquer, le signaler pour enfin se l'approprier.

A ce sujet, Yves Barel (1984) nous livre à propos de la notion, ou plutôt de la conscience de territoire la définition suivante :

« Lieu pertinent d'action du sujet où notamment il doit pouvoir éprouver, légitimement ou non, que ce lieu donne sens à son existence et, sans que cela soit exhaustif, comme espace social car perçu dans la différence par le traçage de limites floues, voire contradictoires.» (Barel, 1984 : 178)

Ce lieu pertinent d'action du sujet, semble ici à notre sens fortement symbolisé par cette micro-structure sociale (privilegiée) qui est le quartier, et qui sera donc appréhendée dans le cadre de cette recherche en termes de discours et de représentations sur cet espace où se déploient ces pratiques, c'est-à-dire de conduites sociales déduites ou résultantes d'attitudes linguistiques.

3. Délimitation de l'objet de recherche et cheminements théoriques :

Une idée de départ animait ce projet de recherche, nous le rappelons, est celle de jeter un regard d'observateur objectif (ou du moins tentant de l'être) sur un lieu emblématique de la ville de Mostaganem : le quartier huppé de la Pépinière ; de l'appréhender comme le postule la *Sociolinguistique* urbaine conjointement à la Géographie sociale (Bulot, Veshambre, 2006) comme un des hauts lieux de l'urbanité compris et posé en termes de discours d'identité(s) et de territoire(s). Il est une « (...) forme signifiante forte de territorialisation » (De Lafargues, 2006 : 41). Cette territorialisation produit de l'identité comme le souligne Sterenn de Lafargues : « (...) car si les citoyens ont une appartenance commune à une même ville, une forme d'identification forte se construit au niveau du quartier et dans le rapport aux autres quartiers » (Idem, 2006 :41).

Un autre postulat cité plus haut (Bulot, 2004, 2006) que nous faisons nôtre dans cette recherche : parler de l'espace, de son espace, des langues qui s'y déploient est une manière de le signaler et en même temps de le revendiquer. Cette appropriation de l'espace (c'est-à-dire du quartier) produit dans un mouvement inverse aussi de la démarcation par rapport aux autres espaces (quartiers) comme l'expliquent J. Rémy et L.Voyé (1992) qui postulent que le quartier produit un sentiment d'identité mais aussi de différenciation vis-à-vis ou à l'encontre d'autres quartiers (1992 : 133).

Ce travail s'inscrit essentiellement dans une optique de recherche en *Sociolinguistique* urbaine. Nos choix théoriques croisent en fait les apports de deux disciplines ; la première ; la *Sociolinguistique* urbaine qui vient éclairer les représentations des locuteurs ; il sera fait appel également à quelques outils théoriques d'une seconde discipline, l'analyse du discours afin de tenter de comprendre des phénomènes tels que le Dialogisme (Bakhtine, 1929-1977), ou

l'énonciation, phénomènes qui sont investis dans un contexte d'interaction verbale avec la personne de l'enquêteur (questions que nous évoquerons lors de la partie interviews⁵).

Notre objet d'étude qui est donc le quartier de la Pépinière à Mostaganem, nous envisageons de l'appréhender dans un contexte de représentations post-coloniales (par rapport aussi à un contexte colonial), où nous tentons de susciter une parole sur lui, en d'autres termes des discours, mais « Il ne (s'agit) évidemment que de discours, qui, comme tous les discours, nous informent sur d'éventuels modèles de sociabilité urbaine mais pas sur leurs pratiques réelles » (Miller 2007). Et à travers cette parole suscitée, des représentations d'habitants seront analysées ainsi que la/les pratique(s) linguistique(s) qui sous-tendent cette mise en mots de l'espace.

Dans un second temps, nous essayons également de mettre en évidence ce rapport et ce lien qui peut exister entre l'idiome du français et le quartier de la Pépinière, puisque, lors de la pré-enquête⁶ réalisée sur le terrain, nous avons constaté que certains habitants interrogés de ce quartier semblent se réclamer de la pratique du français comme d'une forme d'identification à leur espace de vie, d'où le postulat que nous posons ici à savoir que cette langue et surtout la représentation construite autour d'elle (en l'occurrence l'imaginaire véhiculé par elle) recèle une dimension de « territorialisation » de l'espace de vie par ceux-là qui s'en réclament à la fois comme pratique individuelle et en même temps comme pratique de quartier (pratique collective).

Ainsi nous tentons aussi de comprendre comment est-ce que les représentations linguistiques structurent et modifient les imaginaires sociaux

⁵ Plus précisément, au niveau du chapitre intitulé : Analyse de stratégies discursives des enquêtés une approche en A.D (analyse du discours).

⁶ En 2009.

mais aussi à agir sur les discours des locuteurs dans le sens où elles produisent de l'identité sociale (marquage territorial) d'un côté, et tracent de l'autre des frontières (symboliques) entre les habitants (démarcation) à l'intérieur de l'espace commun de résidence.

3.1. Objectifs de cette recherche :

1-L'objectif essentiel pour cette recherche est celui de relier des conduites socio-langagières à des implications/conduites sociales en essayant de démontrer le poids de la représentation dans une prise de parole sur un quartier (à fortiori) résidentiel d'autant plus que celui-ci jouit d'une réputation de quartier huppé et francisé.

2-Eclairer des représentations et des discours par le biais des Questionnaires.

3-Eclairer et analyser des représentations, mais également des performances langagières par le biais de l'exercice de l'Interview.

4-Vérifier la représentation que construisent certains habitants du quartier, à savoir qu'habiter le quartier de la Pépinière suppose que l'on maîtrise le français et surtout qu'on le pratique, mais aussi que l'on soit un vrai citoyen.

-Pour résumer notre démarche, tout l'intérêt réside pour nous dans cette idée de savoir si le quartier constitue pour l'individu uniquement une référence spatiale neutre (?), ou plutôt un territoire de référence et d'identification sociale, et quel rôle l'idiome du français joue dans ce processus d'identification et à fortiori de valorisation de l'espace de vie. En d'autres termes, est-ce que le quartier est vécu par ceux qui y résident comme un lieu de vie uniquement (au sens géographique du terme) ou bien, il serait greffé de significations sociales, c'est-à-dire qu'il produirait de l'identité sociale ?

3.2. Questionnements de départ :

De nos objectifs de départ formulés découlent pour nous un certain nombre de questions qui nous paraissent essentielles à poser dans la mesure où elles vont indiquer l'orientation de notre travail. Nous précisons au départ quels aspects du corpus recueilli seront effectivement soumis à l'analyse. Il s'agit donc de trois éléments :

- 1-Le discours, c'est-à-dire les informations sur la thématique du quartier.
- 2-La représentation qui se dégage *de et par rapport* à ce discours.
- 3-La pratique linguistique qui sous-tend ce discours.

Notre questionnement se déploie sous formes de questions que nous formulons à ce stade et qui seront de cet ordre :

1-Comment est-ce que le quartier est vu à travers la parole de ceux qui en parlent, c'est-à-dire ses habitants et les autres habitants⁷ ?, en d'autres termes, comment est-ce que l'espace de résidence est dit, signalé, représenté, en discours par ceux qui y résident ? Comment en-parlent-ils ? Avec quels mots et pour dire quoi ?

2-Cette parole sur le quartier traduit-elle une revendication ou un sentiment d'appropriation/revendication de cet espace ?

3-Pourrait-on parler d'identité à l'intérieur du quartier, qu'elle soit individuelle ou bien collective ? Ou tout simplement pourrait-on parler d'une identité de quartier ?

⁷Au niveau de la partie intitulée « Entretiens », il sera aussi question d'un entretien avec un habitant extérieur au quartier où notre objectif est une sollicitation d'une vue et un discours qui procède de l'*extérieur* du quartier, pour voir quelles représentations sont construites par un habitant d'un quartier « populaire » sur un quartier dit « résidentiel » ainsi que sur ses habitants.

4-Cette mise en mots de l'espace de résidence construit-elle une différence entre les différents habitants qui en parlent ?

5-Comment est-ce qu'une parole sur le quartier peut renseigner sur des découpages et une hiérarchisation sociale spécifique entre les habitants ?

6-Dans cette mise en mots du quartier, quel rôle occuperait l'idiome du français dans l'identification/représentation/appropriation du quartier ? Est-il revendiqué dans un contexte post-colonial comme une pratique qui produirait de la territorialité à l'intérieur de cet espace ?

3.3. Nos hypothèses :

Pour baliser notre questionnement, nous formulons quelques hypothèses déduites pour la plupart de la pré-enquête que nous avons conduite au préalable à l'enquête a proprement dite. Ces hypothèses vont nous permettre surtout de confronter les données recueillies avec notre propre perception de l'objet d'étude.

Nous proposons en fait ici deux hypothèses majeures, la première concerne les bases de la discrimination sociale de certains habitants par certains autres à l'intérieur de l'espace commun de vie, et la seconde concerne le rôle du français dans ce processus de la marginalisation sociale, mais aussi comme idiome d'identification et d'appropriation de l'espace.

1-Tout d'abord, les Bases de la discrimination : Le quartier de la Pépinière est signalé et approprié différemment entre ses différents habitants, mais cette appropriation de l'espace de vie est signalée par un procédé de valorisation de ce dernier, valorisation opérée par certains habitants, mais également à travers une forme de discrimination sociale pratiquée à l'encontre de certains autres

perçus par les premiers comme n'ayant pas de légitimité sociale de présence au sein de l'espace commun de vie (et plus largement au niveau de la ville).

2-Le rôle du français : Les valeurs accordées à l'usage du français comme pratique revendiquée par certains habitants, sont connotées symboliquement, dans la mesure où de l'identité est signifiée à travers cet usage. L'idiome du français et sa représentation intervient aussi comme un facteur de signalisation de l'espace, c'est-à-dire du territoire représenté ici par le quartier.

Ces hypothèses débouchent pour nous sur un questionnement plus profond et qui nous semble intéressant à soumettre ici :

-Est-ce que l'on pourrait postuler l'existence d'un imaginaire de la discrimination chez certains habitants véhiculé par un discours stigmatisant à l'encontre de certains autres ? Ce discours serait sous-tendu par des pratiques socio-langagières et produirait de la discrimination et de la minoration sociale. Ce discours serait une conséquence et en même temps une réponse au processus accéléré de l'urbanisation de la ville algérienne et plus largement maghrébine. Ou bien peut être que ce discours est antérieur au phénomène contemporain d'urbanisation et s'ancre davantage dans l'histoire de la ville ?

On se pose également la question de savoir si la discrimination repose (rait) principalement sur des facteurs socio-ethniques associés à des comportements culturels ou à des pratiques linguistiques effectives (à titre d'exemple, l'usage du français) ou bien à un mélange des deux ? Ce constat est d'autant plus ressenti, que nous avons observé une forme de repli ou de confinement social (communautaire ?) chez certains habitants du quartier, repli qui s'est traduit dans les contenus de leurs réponses⁸ lors de la pré-enquête que nous avons menée.

⁸ « Nous sommes envahis par *l'erubyiyya* (les paysans, les campagnards)...on sait plus qui est qui » nous déclarait un habitant interrogé sur la question de la composition sociale du quartier.

4. Un Plan de travail en deux parties :

Ce travail se structure en deux grandes parties réparties sur sept chapitres. La première (Villes et Langues : Contextualisation théorique, historique et géographique) comporte donc trois chapitres ; le premier intitulé : « Dimension(s) urbaine(s) et spatiale(s) de la ville » revient sur quelques notions comme *Sociolinguistique*, *Sociolinguistique urbaine*, variation *Sociolinguistique*, territoire, quartier, où nous tentons de justifier le choix de l'introduction de ces notions par rapport à la présente recherche.

Le second chapitre intitulé: « La ville arabe entre urbanité, citoyenneté et histoire coloniale », tente de comprendre la dynamique sociale actuelle des villes arabes en l'occurrence maghrébines en re-questionnant notamment les notions d'« urbanité », mais aussi de « citoyenneté », (Françoise Navez-Bouchanine, 2002-2005, Mohamed, Naciri, 1985, Isabelle Berry-Chikaoui, 2002,2005, etc.), notions de plus en plus présentes dans les études qui portent aujourd'hui sur ces villes. Plus spécifiquement, nous proposons quelques éléments d'histoire, de sociologie et de démographie sur la ville de Mostaganem (et sur le quartier de la Pépinière). Ce chapitre dispose également de photos de la ville et du quartier de la Pépinière en vue de mieux faire voir (éventuellement) l'impact de l'architecture qui joue un rôle important dans la structuration des représentations de certains habitants de ce quartier.

Le troisième chapitre intitulé : « *Sociolinguistique urbaine en Algérie et statut/usage du français* » traite comme son nom l'indique, de la question de la *Sociolinguistique urbaine* (et de l'urbanisation au passage) dans le monde arabe de manière générale et tente de faire un état de la recherche dans cette discipline en Algérie plus spécifiquement.

Il aborde également la question du statut et de la place accordée à la langue française au sein de la société algérienne, entre les textes officiels du législateur et la réalité de l'usage par les locuteurs Algériens.

La seconde partie de ce travail (Dire son quartier : Usages, représentations linguistiques et catégorisations sociales dans le quartier de la Pépinière) comporte quatre chapitres. Le premier intitulé « présentation de l'enquête », présente donc l'outillage méthodologique qui consiste en une démarche triangulaire (Questionnaires, Entretiens, Analyse du discours) protocole nécessaire et support à l'enquête sociolinguistique que nous entreprenons pour vérifier sur le terrain le nombre d'hypothèses et de questions posées au départ de ce projet, tout en soulignant les limites et les insuffisances de ces méthodes de collecte, avec également présentation du corpus recueilli et de la démarche d'analyse adoptée.

Le second chapitre intitulé « Résultats et interprétations des Questionnaires : Des usages et identifications variés en fonction de l'âge et du genre », présente les résultats et interprétations des Questionnaires réalisés avec une synthèse qui s'articule autour de trois facteurs : le Genre, l'Age et le Lieu de naissance.

Le troisième chapitre intitulé « Résultats et interprétations des Entretiens : le poids des catégorisations sociales », aborde plus le versant "interviews" de l'enquête avec interprétations des certaines catégorisations sociales que nous isolons tel que *l mestgalmiia/ l h dars, ouled bled, eruubi/ berrani*, (les Mostaganémois/les citadins, les enfants de la ville, paysan/étranger) etc.

Une synthèse finale est proposée qui reprend dans une démarche globale et globalisante les apports des Questionnaires et des Entretiens tout en les envisageant dans une logique de complémentarité.

Ce travail dispose également d'une partie « Annexes » où figurent en version intégrale, les retranscriptions de Questionnaires (Annexes1) et d'Entretiens réalisés (Annexes 2) ainsi que les Fiches signalétiques (Annexes 3) qui concernent tous les enquêtés interrogés. Cette séparation vise une optimisation de la lecture afin que soient accessibles conjointement le texte de la thèse et les documents y afférents (extraits d'entretiens, de questionnaires, etc.).

**Partie 1 : Villes et Langues :
Contextualisation théorique,
historique et géographique**

Chapitre1 :
Dimension(s) urbaine(s) et
spatiale(s) de la ville

1. Sociolinguistique urbaine ou Linguistique urbanisée : un concept à (re)définir ?

Avant de parler de Linguistique et donc de *Sociolinguistique* urbaine peut être faudrait-il revenir « aux sources » en soulignant les préoccupations essentielles de la Linguistique, c'est-à-dire en se penchant sur le processus d'urbanisation des villes comme phénomène caractéristique des sociétés modernes. Perçue désormais comme lieu de contact(s) privilégié pour les langues, la ville est à lire comme un creuset des pratiques plurielles d'individus ou de groupes venus de tous bords, ce qui a donné naissance à du Plurilinguisme (Calvet, 1994). Cette hétérogénéité des espaces et des pratiques à produit un phénomène d'urbanisation sociale. Écoutons à ce sujet Louis-Jean Calvet, dans « *Les voix de la ville* » (1994) qui situe et résume l'urbanisation des villes à deux périodes :

« Nous pouvons postuler deux périodes d'urbanisation, l'une au cours de laquelle l'accroissement de la population urbaine est due à l'apport de population d'origine provinciale, l'autre au cours de laquelle la population d'origine étrangère prend le relais » (Calvet, 1994: 57)

Cette urbanisation sociale a débouché de fait sur une urbanisation linguistique⁹, c'est-à-dire sur une reconfiguration de la linguistique dans l'espace urbain à qui l'on a donné par la suite le nom (à tort ou à raison¹⁰ d'ailleurs) de *Sociolinguistique* urbaine, c'est-à-dire une linguistique dite « de terrain » (par opposition à une Linguistique de bureau dite aussi Linguistique classique à qui l'on reprochait essentiellement de ne pas s'intéresser à la

⁹Bulot, (2001) : Il s'agit d'une dynamique socio-langagière corrélée à la production des espaces urbains.

¹⁰Tous les linguistes ne s'accordent pas sur l'appellation de « *sociolinguistique* » encore moins sur celle de *sociolinguistique* dite « urbaine », pour qualifier la linguistique qui relie le langage à des conduites et des explications de nature sociale. Nous citons à ce propos Louis-Jean Calvet qui refuse ces appellations ; il postule donc que la Linguistique est par essence « sociale » et donc l'étiquette « *Sociolinguistique* » n'a pas lieu d'être. Il va encore plus loin en refusant une séparation entre *Sociolinguistique* générale et *Sociolinguistique* dite urbaine.

dimension sociale de la production langagière) qui étudie les rapports qui existent entre langue(s) et société, en d'autres termes une Linguistique *sur et pour* la ville, qui selon la classification que nous propose Louis-Jean Calvet dans « *La Sociolinguistique* » peut se ramener ou se résumer à trois grands courants :

1-Un premier courant s'intéresse aux rapports entre les langues, ainsi qu'aux formes linguistiques et/ou les statuts de ces langues sur les marchés (Louis-Jean Calvet, 1994).

2-Un second courant concerne à proprement la ville, non pas à travers ses langues, mais par le biais des discours/représentations des locuteurs en vue de l'appropriation/revendication des lieux de la ville (représenté par Thierry Bulot et la lignée de chercheurs qui se réclament de la *Sociolinguistique urbaine*), autrement dit, l'espace urbain envisagé sous l'angle de la « mise en mots » (Bulot, 2004-2006).

Cette seconde approche, prône une certaine interdisciplinarité, en faisant notamment appel à la Géographie sociale (Vincent Veshambre 2004-2006), en plaçant au centre de leurs préoccupations, les notions d'espace, de territoire :

« Le second courant (...) repose sur l'idée que l'espace n'est pas une donnée mais une construction sociale, que l'action humaine a une dimension spatiale, et que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, qu'ils finissent par devenir la ville » (Calvet, Idem : 40)

3-Le dernier courant envisage la ville comme un lieu de création lexicale, en s'intéressant notamment au phénomène des parlers, /langages des jeunes dans les cités, phénomènes à comprendre et à lier au problème d'intégration/exclusion sociale (Claudine Moise, Cyrille Trimaille, Mederic, Gasquet-Cyrus, 2000).

Calvet cite également Joshua Fishman et sa célèbre formule: « Who speaks what language to whom and when? » (Qui parle quoi, à qui, quand, où pourquoi et comment?), formule qui semble toujours résumer le fait linguistique et

demeurer au cœur des préoccupations de cette linguistique axée sur la dimension « sociale » (et socialisante donc) de la langue par définition. Une question serait à ajouter à cette série que nous traduit ici Calvet sous forme de critique de fondement qu'il adresse directement à cette *Sociolinguistique* qui se dit « urbaine » :

« Je pense aujourd'hui (...), qu'il reste une dernière question, fondamentale, la principale peut-être et en tout cas l'ultime, à ajouter à ce protocole : So what ? Et alors ? C'est-à-dire en quoi tout cela est-il intéressant ? (...). En d'autres termes, ce que nous appelons la sociolinguistique urbaine est-elle utile et à quoi ? » (Calvet, 2004 : 01)

Le problème du questionnement épistémique n'est pas toujours résolu, nous semble-t-il en ce qui concerne cette *Sociolinguistique* qui se dit urbaine, comme le souligne Calvet de savoir si, en s'intéressant à la dynamique sociale des faits linguistiques, on fait de la Linguistique, de la Linguistique sociale, de la *Sociolinguistique* ou encore de la *Sociolinguistique* urbaine. En d'autres termes, quelles frontières concrètes et palpables séparent ces disciplines et est-ce qu'il y a vraiment de différence réelle d'approches et d'objets à travers toutes ces appellations ? Ou est-ce qu'on n'est pas encore et toujours entrain de faire de la linguistique tout simplement ?

Dans son numéro de février 2004, intitulé « Perspectives en sociolinguistique urbaine » des Marges Linguistiques, Thierry Bulot posait justement la question des frontières entre *sociolinguistique* dite urbaine, et celle « non urbaine » en tentant de séparer ce qui relevait de l'une et de l'autre en matière d'observation sociale des faits linguistiques :

« La sociolinguistique urbaine est une sociolinguistique *en et de* crise. En crise parce qu'elle naît de la sociolinguistique et traverse donc son premier questionnement identitaire, et de crise parce qu'elle reflète, comme la sociolinguistique en général, une société qui l'est tout autant ». (Bulot, 2004 :03-04)

Mais peut être faudrait-t-il mieux approfondir cette relation entre *sociolinguistique* et ville par delà les noms et les attributs que l'on peut donner à cette discipline qui s'intéresse de manière générale à la dynamique sociale, ce que nous allons tenter de proposer au niveau du chapitre suivant.

1.2. La Sociolinguistique et la ville :

Dans cette brève présentation du cheminement d'une discipline comme la *sociolinguistique* dans son rapport à la ville, peut être partons nous (ou pour être plus précis sommes-nous toujours contraint de revenir encore et toujours) à cette affirmation de William Labov, afin de mieux comprendre les racines de cette relation, lorsqu'il révèle à propos de la *sociolinguistique* « qu'il s'agit simplement de Linguistique ». Le ton est donné et ce qui était (et est) donné à comprendre ici est que la linguistique est par définition « sociale » c'est-à-dire axée sur la dimension sociale (et socialisante) de la production linguistique. La principale rupture de Labov avait été de remettre en cause « (...) les postulats (...) d'autonomie des systèmes linguistiques par rapport aux déterminations sociales, qui caractérisent la linguistique » (Boyer, 1996 :36).

De là, est née une nouvelle pratique de la linguistique, la tendance variationniste (à qui on rattache nécessairement le nom à Labov). Cette tendance, une des premières à privilégier l'observation des effets sociaux sur la structure de la langue et à s'intéresser principalement au phénomène de variation induit par ces effets sociaux. Elle pose la question de savoir pourquoi est-ce qu'une langue change, comment et en fonction de quoi, c'est-à-dire en fonction de quel(s) paramètres sociaux (le changement n'étant plus ici analysé en terme de dynamique interne). Partant de cela, nous pouvons penser que l'école variationniste du point de vue « diachronique », c'est-à-dire historique, est vraiment pionnière en *sociolinguistique* dite urbaine en établissant (toujours) des corrélations entre variables linguistiques et facteurs sociaux, et en s'intéressant au moteur du changement linguistique et social. Mais cette *sociolinguistique* reste « dans la ville » en s'occupant essentiellement des conséquences de l'urbanisation sur les pratiques linguistiques, c'est-à-dire de « faits objectifs » et pas assez des représentations des locuteurs (sur leurs langues et sur l'espace urbain de manière générale), même si les stéréotypes sont pris en compte.

Après le courant américain Labovien, vient le courant britannique de la « Urban Dialectologie » avec notamment des sociolinguistes comme Trudgill (1974) et Milroy (1988) ; ce courant va porter plus d'attention aux réseaux sociaux, aux quartiers mais reste toujours axé sur l'analyse plus ou moins quantitative des variantes.

Une autre tendance se dégage, celle de la *sociolinguistique* dite « sur la ville », qui envisage cette dernière en termes de discours et de mise en mots, (Bulot, 2004, 2006), c'est-à-dire nécessairement en termes de pluralités et d'hétérogénéités au point même d'envisager d'abandonner le terme de ville

«(...) parce que l'on ne peut pas prétendre promouvoir une seule vision du fait urbain, et que le terme « ville » demeure trop attaché à une catégorisation donnée ((...) l'école de Chicago), nous proposons de ne parler que d' « *entité urbaine* » pour donner sens à la diversité même des représentations (...) » (Bulot, Messaoudi, 2004 :07-08)

Cette *sociolinguistique* va s'intéresser principalement aux représentations des locuteurs, à leurs processus et phénomènes de catégorisations sociales plus qu'à leurs pratiques effectives, et c'est par le biais de ces catégorisations sociales que cette *sociolinguistique* croise une discipline comme la Géographie sociale autour de concepts clefs comme le quartier, le territoire, l'espace, etc. Et c'est précisément dans cette dernière tendance que nous inscrivons cette recherche puisque nous nous focalisons sur les représentations que peuvent construire des locuteurs habitants sur leur espace de vie, et comment est-ce ces représentations contribuent à (re)construire, (re)configurer ledit espace dans le sens de le marquer, le signaler afin donc de se l'approprier.

Par ailleurs, il semblerait que ce rapprochement et cette collaboration entre *sociolinguistique* urbaine et Géographie sociale soit une tendance française ; nous faisons référence ici à un article de Thierry Bulot paru en 2005 et qui fait état d'un projet commun entre des *sociolinguistes* urbains et des géographes sociaux autour d'un même questionnement de recherche :

« Notre communication rend compte d'un projet de recherche commun¹¹ engagé il y a plus d'une année sur un questionnement théorique et méthodologique relevant *a priori* d'une problématique géographique : les rapports complexes entre espaces et sociétés » (Bulot, 2005 :01)

Nous revenons un peu plus en détail, dans le chapitre qui suit sur ce rapprochement entre ces deux disciplines, mais aussi sur les fondements de ce rapprochement en vue de mieux souligner une construction d'objets communs de recherche donc pour la *Sociolinguistique* urbaine dans son rapport à la *Géographie sociale*.

¹¹ Nous rendons ici en intégralité la présentation que fait Thierry Bulot du projet commun aux deux disciplines :

Nos deux équipes ont déposé en avril 2004 un projet pour l'ACI *Espaces et territoires*. Le projet soumis rassemble des géographes, des *sociolinguistes*, des historiens. Il est donc fortement marqué par la pluridisciplinarité. Pour l'étude des articulations entre rapports sociaux et rapports spatiaux, la portée heuristique de l'entrée par les extrêmes est indéniable. C'est pourquoi le projet est centré sur les catégories populaires, plutôt que sur les pauvres afin d'embrasser des figures sociales différentes selon l'époque et le contexte national. Ces catégories populaires sont envisagées sous l'angle de leur habitat, soit beaucoup plus que la simple localisation résidentielle, et dans des sociétés urbaines de France, d'Amérique du Nord, d'Algérie. Entre démolitions, revitalisation, reconnaissance de l'auto-construction, l'actualité de l'habitat populaire prend des formes variables, mais le poids des traditions orales et les marqueurs spatiaux contribuent toujours à son identification. L'étude des articulations entre espace, langue et mémoire repose avant tout sur l'analyse du marquage signalétique et du marquage architectural. Le marquage signalétique est défini comme l'ensemble des traces qui permettent à un individu de s'orienter dans l'espace social ; à travers l'architecture et l'urbanisme, c'est la mémoire, la visibilité, l'existence sociale des groupes qui sont en jeu.

1.3. Sociolinguistique urbaine et Géographie sociale : un nécessaire rapprochement

L'idée commune à ces deux approches est que l'espace n'est pas une donnée mais une construction sociale, que l'action humaine a une dimension spatiale, que d'une part « la Géographie sociale est sensible à la désignation, à la mise en mots de l'espace » (Veschambre, 2004) et que d'autre part « les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain » ou que « les discours sur la ville finissent par devenir *la ville* » (Bulot et Veschambre, 2004).

Le rapprochement donc entre *Sociolinguistique urbaine* et *Géographie sociale* est d'abord né d'une nécessaire convergence de construction d'objets de recherche pour ces deux disciplines, à savoir : « La mise en mots du spatial, du social et des corrélations réciproques entre chacun des deux plans, mais peut être plus encore la dimension praxique du discours » (Bulot, 2004). Et plus précisément un intérêt partagé pour « la dimension spatial du social », mais aussi cette idée que l'espace constitue « une dimension fondamentale de la construction du social ». Ce rapprochement a été initié effectivement suite à un projet de recherche commun (cité plus haut), qui s'articulait au départ autour d'une problématique géographique : les rapports complexes entre espaces et sociétés :

« La sociolinguistique urbaine pose, dans ses postulats, la multiplicité des espaces impartis aux villes, multiplicité qui, à son tour, prend sens et valeur dans les pratiques discursives (dont le discours sur la ou les langues et leurs usages) qui l'énoncent. C'est dire que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, et comment, via la praxis linguistique, cette perception, mise en mots par la corrélation aux pratiques langagières finit par être confondue au sens strict avec le réel ; c'est dire que les discours sur la ville finissent par devenir *la ville*... » (Bulot, 2006)

Mais au-delà du rapprochement du fait de l'objet commun de réflexion, Thierry Bulot ne manque pas aussi de souligner que de l'autre côté, la Géographie sociale a aussi opéré une rupture épistémologique par rapport à son objet de recherche qui était l'espace « vers la société », ou comme

l'affirme Renée Rochefort « ce qui est premier en Géographie, c'est la société et non l'espace » (1983 : 13) ce qui oppose cette Géographie à une « Géographie physique classique » (Idem, 1983).

Ainsi, les nouvelles préoccupations de la Géographie sociale se traduisent en termes d'« appropriation de l'espace et positionnement social, représentations et catégorisations, identités et comportements inscrits dans les espaces de vie (...) » (Bulot, 1996).

Un autre centre d'intérêt commun, le discours, puisque la *sociolinguistique* urbaine est une *sociolinguistique* qui envisage la ville, c'est-à-dire l'espace en termes de discours, de mise en mots et d'attitudes linguistiques. Et, de l'autre côté, la Géographie qui conçoit les discours comme des accès privilégiés vers les objets d'analyse (les espaces) :

« En décrivant la manière dont les individus et les groupes sociaux ont accès à des espaces aux ressources inégales, la Géographie sociale est sensible aux effets structurants des discours sur l'espace, qui contribuent à la construction sociale de la réalité » (Bulot, Idem 1996)

Cette orientation de la Géographie vers la dimension sociale de l'espace était présente, depuis les années quatre-vingt (1984) avec le manuel de Géographie qui traitait de formes de discours dans la littérature du 19^{ème} siècle. Parmi les pionniers de cette démarche, nous citons André Vant (*Imagerie et urbanisation à Sainte-Etienne*) qui considère que « les discours sur la ville parlent moins de la ville que des rapports sociaux qui façonnent la ville » (Vant, 1981 : 154). Mais aussi M. Lussault (1993) dans la lignée de L. Sfez et P. Boudieu qui envisage les discours en termes de pratiques : « produire du territoire pour un élu, c'est d'abord produire du texte, du langage, sur le territoire et sa production » (Lussault, 1993 :13).

Nous rattachons à cette présentation deux notions clefs ; celle de « représentation », et celle de « compétence », d'une part parce qu'elles sont utilisées par la Linguistique et empruntées par la Géographie sociale. La discussion autour de ces deux notions souligne également des terrains et des objets de recherche communs aux deux disciplines : Les représentations (sur les langues, l'espace, etc.) en tant qu'objet de recherche pour la *Sociolinguistique* urbaine, mais aussi la Géographie urbaine qui à été influencée pendant un temps par les concepts de la Linguistique comme celui de compétences.

1.3.1. Les représentations :

Les représentations langagières sont nécessairement constitutives des faits langagiers, « les notions de représentation et d'imaginaire langagiers désignent l'ensemble des images que les locuteurs associent aux langues qu'ils pratiquent, qu'il s'agisse de valeur, d'esthétique, de sentiment normatif, ou plus largement métalinguistique » (S. Branca-Rosoff, 1996 : 79). Toujours dans la lignée des réflexions de Labov, le décalage entre l'usage de la langue et sa représentation constituait aussi un axe de réflexion. Les premières recherches sur ce sujet ont été conduites par Labov (1976) mais aussi par P. Trudgill (1974) et sa fameuse étude sur les femmes¹².

En France, on citera les travaux du GARS sur le français parlé avec Cl. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean qui font remarquer à propos de la nature des représentations linguistiques « combien on s'illusionne facilement lorsqu'il s'agit de sa langue » (In Boyer, 1996 : 81).

Nous reprenons ici la définition proposée par Guenier de la représentation qui voit en elle « une forme courante (et non savante) de connaissance socialement

¹²Dans une enquête fameuse, Trudgill montre que les femmes sont nombreuses à déclarer qu'elles utilisent des traits phonétiques valorisés-ceux qu'elles aimeraient utiliser- alors qu'en fait, elles ne les emploient pas ou rarement. (Branca-Rosoff, 1996: 81).

partagé qui contribue à une vision de la réalité commune à des ensembles sociaux et culturels » (Guenier. H : 1996 :146).

La notion de « représentation » (dont la paternité revient à Emile Durkheim) et ses théories ont été empruntées à la psychologie sociale, et a été proposée pour la première fois par S. Moscovici (*Etude de la représentation sociale de la psychanalyse*), et reprise depuis par bon nombre de sciences sociales, en pensant que « l'ordre symbolique, qui donne un sens au monde, fait partie des modes de constitution des réalités sociales » (Boyer, 1996 :82).

Moscovici postulait que la représentation sociale pouvait se comprendre à travers trois éléments combinés : les opinions, les attitudes et les stéréotypes. Ainsi dans la perspective Moscovitienne « On s'intéresse particulièrement aux opinions stéréotypées qui renforcent les consensus et sous-tendent les pratiques » (Boyer, 1996 :82). Ces opinions stéréotypées qui renforcent les consensus et sous-tendent les pratiques, nous les impliquons dans notre problématique et les recherchant à travers notre corpus d'étude qui s'intéresse rappelons-le, aux discours sur l'espace de vie, mais aussi aux représentations (sociales) qui sous-tendent et alimentent ces discours, dans une tentative aussi de souligner la part de la stéréotypie dans le façonnement des représentations des habitants du quartier.

Aussi, cette notion de représentation s'est vue sollicitée par bon nombre de chercheurs en sciences du Langage, en tentant de lui donner un statut théorique et méthodologique au travers d'appellations diverses : « imaginaire linguistique », « attitudes linguistique », « représentations sociolinguistiques » et même « idéologies linguistique » (Bourdieu, Boyer, Houdebine, Labov, Lafont...Boyer, 1996 : 15). Aussi à la notion de représentation est associée celle de « norme », c'est-à-dire à « sécurité » et surtout à « insécurité linguistique » (Labov, 1976), ou bien au phénomène d'hypercorrection (voir par ex : Gadet, 1989). Parlant du rapport des français à leur langue, P. Bourdieu et L. Boltanski (1975) évoquent un « fétichisme de la langue ».

La sociologie et son évolution se trouve également impliquée ici (Pierre Bourdieu, l'ethnométhodologie, l'individualisme méthodologique) en posant que « le regard que l'on porte sur la réalité, la perception qu'on en a, les propos que l'on tient sur elle, ont eux aussi une réalité et une efficacité. Ceci amène à privilégier le rôle pragmatique du langage dans la construction des croyances collectives » (Branca-Rosoff, in Boyer, 1996 :82).

Aussi ce lien entre pratique linguistique et représentation se trouve sollicité lors de :

« La prise en compte de la signification qu'ont les faits sociaux pour les sujets parlants s'impose particulièrement lorsqu'il s'agit de la notion de langue, réalité résultant d'interventions multiples où s'imbriquent des techniques de fixation conjointement descriptives et prescriptives. D'ailleurs, avant d'avoir établi la structure abstraite des signes qui justifie qu'il parle d'un système, le linguiste est bien obligé de prendre comme une donnée des entités telles que *le français* ou *l'anglais* » (Branca-Rosoff, 1996 : 83).

Aussi cela fait une vingtaine d'années que les *sociolinguistes* de Rouen qui se réclament de J.-B. Marcellesi, ou les linguistes de Montpellier influencés par Robert Lafont travaillent autour des représentations. Largement inspirés de la perspective Lacanienne, des auteurs comme J.-Cl. Milner (1983) distinguent deux opérations qui s'effectuent au niveau de la représentation : d'un côté, la séparation entre les langues par le biais de la nomination (langue, parler, dialecte, etc.), et de l'autre « l'attribution de propriétés permettant de les doter d'une représentation » (Branca-Rosoff, In Boyer : 84). Dans la même perspective, A.-M. Houdebine (1994), à travers des recherches menées sur « l'imaginaire linguistique » analyse ce rapport qu'ont les locuteurs à la norme et l'influence, ainsi que le poids des représentations sur les comportements et les attitudes socio-langagiers. Ses analyses réhabilitent la place des locuteurs comme des acteurs déterminants dans la dynamique des langues « à la rencontre entre le rapport intime qu'ils ont établi à la parole et leurs attitudes face aux contraintes du système conventionnel » (Branca-Rosoff, 1996 : 85).

1.3.2. Les compétences :

Dans leur introduction des « *Compétences des citoyens : enjeux et illustrations à propos du monde arabe* », Isabelle-Berry Chikaoui et Agnès Deboulet (2002) insistent sur la prise en compte de la compétence dans le domaine urbain, c'est-à-dire sur cette capacité qu'ont les locuteurs à façonner et à agir sur leur espace de vie, et notamment dans les villes arabes puisqu'il s'agit, selon les deux auteurs de relever « (...) un double défi civilisationnel et socioéconomique, dans le sens où l'intensité des mutations et leurs modalités ne sont guère régulées et où l'urbain est devenu le lieu de la nouvelle question sociale » (Berry-Chikhaoui, Deboulet, 2002 : 66).

Les deux auteures avancent aussi que les discours officiels ainsi que les études urbaines dans ces pays ont « co-produit une image péjorative du citoyen, à la fois non compétent et porteur de désordre urbain » (Idem, 2002 : 67). Cette vision n'admet pas que l'habitant puisse se réapproprier l'espace commun qui est la ville ; il n'a de fait pas de compétence matérielle, et ainsi devient victime de stigmatisation (et notamment le citoyen pauvre à titre d'exemple, du fait qu'il investit un habitat non réglementaire et produit nécessairement donc des pratiques jugées illégales et illégitimes).

Ainsi, la « ruralité » est appréhendée pour les deux auteures en termes de « niveau de vie, de lieu de naissance, de durée d'installation en ville ou encore de statut juridique du quartier d'habitation ». Le citoyen pauvre est ainsi « Dominé économiquement et disqualifié par sa position résidentielle et ses origines rurales, le citoyen et plus particulièrement le citoyen pauvre, est décrit comme subissant (...) » (Ibid. : 68).

Partant de là, les compétences que peuvent développer les citoyens à savoir analyser et interpréter les objets urbains, ne sont pas sollicitées, faisant d'eux des acteurs passifs au mieux des « récepteurs », ce qui nous éloigne de l'idée de la « co-fabrication de la ville », c'est-à-dire de l'action conjointe des habitants et des autorités officielles (de l'habitat à titre d'exemple) à agir sur

l'espace urbain, ce que dénonce fermement Berry-Chikhaoui et Agnès Deboulet en insistant sur cette dimension (essentielle) qui est la compétence des citoyens à pouvoir agir sur l'espace urbain et même à le fabriquer, « (...) à travers des actions qui relèvent certes de pratiques d'ajustement aux circonstances ou à la situation (...) mais qui ne se limitent pas pour autant au seul bricolage » (Ibid. : 69). Cette co-fabrication (avec l'Etat et les pouvoirs locaux) de l'espace urbain par le biais d'actions actives témoigne de cette compétence qu'ont les citoyens à inter-agir avec la ville.

2. La question de la variation : entre changement linguistique et conduites sociales

Nous évoquons ici la question de la variation linguistique et surtout l'apport de l'Ecole « Variationniste » pour voir quelle place est accordée au facteur de la localisation géographique (le quartier) comme élément déterminant (ou pas d'ailleurs) dans le changement linguistique et dans l'explication de ce changement.

Nous rappelons ici que trois notions clés s'articulent autour de l'approche Labovienne : changement, variation et communauté. Il s'agit pour résumer de répondre à trois questions relatives au changement linguistique : d'où vient la variation ? Comment se diffuse-t-elle ? Quelle régularité a-t-elle ? C'est-à-dire quelle durée a-t-elle ? (J.M. Prieur, H. Boyer, 1996). La preuve « de nombreuses variations ne se produisent qu'une fois, d'autres se diffusent et finissent par devenir régulières, et c'est cette régularité qu'il faut motiver socialement, référer à la vie sociale de la communauté » (Boyer, 1996 : 39).

Cette théorie du changement linguistique, Labov va la vérifier sur le terrain par le biais d'une enquête qu'il va mener sur l'île de Martha's Vineyard (1961-1962), et reliant des variables d'ordre phonétique à des motivations et surtout à des implications sociales d'où cette interrogation qu'il pose : « Pourquoi Martha's Vineyard a-t-elle tourné le dos à l'histoire de la langue anglaise ? » (Labov, 1976 :73).

Il pose ainsi en vue d'expliquer sa théorie, une hypothèse fondamentale : « la variation observée en synchronie est en fait le changement linguistique, en observant ce trait linguistique à travers « les différences de comportements entre des locuteurs d'âge divers » (Labov, Idem : 76). L'enquête menée par Labov appréhendait la variante d'un point de vue sociologique à travers les différentes catégories qui sont l'âge, la localisation géographique, la profession, l'appartenance ethnique et la mobilité. Mais ces catégories seules n'expliquaient pas les facteurs du changement social, puisque le trait de centralisation des diphtongues /ay/ et

/aw/ observées fonctionne comme une marque d'appartenance à la communauté de l'île par opposition aux habitants qui ne centralisent pas ses diphtongues et au « Continent » à qui on opposait ainsi une résistance linguistique qui est en fait une résistance identitaire.

Ainsi pour Labov, la variation s'explique beaucoup plus en termes de pressions (et d'appartenances) sociales qu'en termes uniquement phonologiques ou bien psychologiques. Ces pressions sont nommées par lui « une force sociale immanente au changement » (Labov, Ibid. : 47).

Ce qui ressort des travaux de Labov sur l'île de Martha's Vineyard est que la variation linguistique trouve toujours une explication sociale. Cette explication sociale à le plus souvent une implication identitaire (je parle de telle ou de telle façon pour dire que je suis de tel endroit ou de tel autre : le cas des insulaires Vineyardais), mais aussi que cette revendication identitaire traduit plus une appartenance communautaire qu'une appartenance nationale (J.M. Prieur, 1996).

Peut être que l'Ecole Variationniste (qui analyse primordialement la variation comme facteur de changement linguistique) à davantage mis l'accent sur les catégories sociologiques (traditionnelles de l'âge, du genre) en vue d'expliquer et de légitimer le changement linguistique, en plus du facteur de la fréquence que relève Françoise Gadet dans l'approche Labovienne, et dont nous reprenons à notre compte ici les propos :

« (Qu') il y a une stratification de l'usage de la langue dans la société, dont il a pu établir qu'elle était à la fois régulière et extrêmement fine. Elle ne peut toutefois se saisir qu'à travers des considérations de fréquence, puisque ce n'est guère la présence ou l'absence d'une variante qui est en cause, mais des taux d'occurrences comparés » (Gadet, F, 1992 b, p.6).

Mais cette approche basée sur la variation n'a pas beaucoup tenu compte de la catégorie de la localisation géographique comme facteur déterminant dans l'explication sociale de la variation linguistique, à titre d'exemple, le quartier

pris comme espace unifiant et les divers sentiments d'identification et de revendication qu'il peut alimenter.

En fait, il existe au moins cinq types de variations (Boyer : 1996) selon :

1-L'origine géographique (l'appartenance à tel ou tel espace).

2-L'appartenance socio-culturelle (stigmatiser une langue dite « populaire »)

3-L'appartenance générationnelle (parler des jeunes/parler des adultes)

4-La situation de parole (changement, statut et position des locuteurs, moment de la communication).

5-Le sexe qui conditionne le rapport à une langue (utilisation fréquente ou pas de tel ou tel trait linguistique ; le parler des femmes à titre d'exemple).

Un des points forts de l'analyse variationniste demeure l'élément de la fréquence mais aussi l'échange et son contexte.

Aussi l'enquête menée par Labov sur la stratification sociale de la langue à New York visait à mettre en évidence une représentation de la variation sociale de la langue dans les différentes strates de cette communauté. Il s'agit en fait de variantes de prestige et de variantes stigmatisées « ayant ainsi une fonction de discrimination sociale » (J. M. Prieur, 1996 : 44).

En gros, l'approche variationniste s'appuie essentiellement comme son nom l'indique sur la variation et ses implications sociales, mais aussi sur la fréquence de présence (d'utilisation) par les locuteurs pour définir la revendication sociale qui est en fait une revendication identitaire. Mais cette approche Labovienne semble ne pas accorder davantage d'importance à la localisation géographique, c'est-à-dire à l'espace de vie comme marqueur tout autant déterminant dans le changement linguistique et son explication.

L'enquête sur le quartier populaire de Harlem, prise aussi ici comme exemple ne visait pas l'impact de l'espace (ici quartier populaire) sur la production linguistique mais bien comment est-ce que la variation sociale de la langue (la

variable du /r/ qu'elle soit présente ou absente) est représentée par ceux qui l'emploient.

Il faut également dire que la plupart des études variationnistes qui ont portées sur des quartiers, l'ont été sur des quartiers « populaires », et même le courant qui a suivi la tendance variationniste Labovienne, la « urban dialectologie » (cf. La *Sociolinguistique et la ville*) avec notamment les travaux de Trudgill (sur les femmes 1974) et Beth Milroy (avec Caroline Andrew sur les interrelations entre le genre (*gender*) et les structures urbaines (1988)), ont montré que l'appartenance sociale et l'espace de vie n'étaient pas les seuls facteurs déterminants dans le changement linguistique et que l'on voyait bien que tous les individus d'un même quartier ou classe sociale n'avaient pas des réalisations similaires, d'où l'intérêt par la suite pour les concepts de réseau et de contexte d'énonciation.

Mais aussi d'autres concepts (comme espace, territoire, etc.) font leur entrée parmi les préoccupations d'une *sociolinguistique* qui se dit aujourd'hui « urbaine » et qui au passage tend à s'éloigner de plus en plus de la *sociolinguistique* variationniste telle que posée par Labov (en fait depuis une trentaine d'années), c'est-à-dire axée sur la dimension urbaine de la production linguistique. Mais cette *sociolinguistique* tournée vers l'urbain a d'abord puisé dans certains axes de réflexion de la sociologie urbaine (Rémy et Leclerc, 1998/ Rémy et Voyé, 1992) qui a montré « l'effcience conceptuelle et descriptive de l'*urbanisation* comme la valorisation de la mobilité spatiale » (Bulot, 2001 :03).

On citera au passage les modèles proposés par Trudgill (1986) et Anderson (1988) qui tentent d'expliquer « l'émergence des dialectes urbains et qui résolvent partiellement la question autour de la densité des rapports sociaux facilitant le changement linguistique » (Bulot, 2001 : 03).

Mais aussi Bautier (1995) qui proposait une entrée vers l'étude de la co-variance entre langue et société via les pratiques langagières et les

représentations sociolinguistiques *urbanisées*, c'est-à-dire de « mener des recherches sur les *espaces discursifs qui sont l'essence sociolinguistique des territoires urbains* » (Bulot, 2001, 03).

Cette perception (nouvelle) de l'espace urbain en termes d'espaces discursifs et de territoires (exprimés en discours) constitue un des challenges de la *sociolinguistique urbaine* d'aujourd'hui sur le quel nous allons revenir dans la chapitre qui suit et que nous intitulons donc : La *sociolinguistique urbaine* et la notion de territoire : une nouvelle lecture des lieux de la ville.

3. La sociolinguistique urbaine et la notion de territoire : une nouvelle lecture des lieux de la ville :

Complexe, plurielle et hétérogène, le plus souvent opaque faite de conflits et de tensions, la ville se donne à lire et à déchiffrer plus que jamais, les spécialistes du terrain urbain tendent de plus en plus à le soutenir, à travers les discours qui la décrivent, la matérialisent et la projettent dans les imaginaires et dans les pratiques du quotidien. Ainsi il s'agira de dire la ville (et surtout de la circonscrire) via les langues qui y sont en circulation, et par la même, via les identités qui y sont le plus souvent en contact.

Une idée de plus en plus fréquente actuellement, celle qui envisage l'espace urbain comme un double mouvement « langagier » (Bulot, 2004) qui participe de deux sortes de discours : il y aurait des discours qui *disent* la ville (nomination des objets, lieux de la ville) et des discours *sur* la ville (problématisation de la ville, analyse des processus de fabrication des discours). Ainsi, chacun des acteurs sociaux et à différents niveaux dit selon sa vision propre *sa* ville ou tout simplement *la* ville dans toute son hétérogénéité.

De là, la ville est comprise comme :

« L'expression spatiale d'une complexité sociale, qui ne peut se comprendre que comme processus, comme une entité construite en permanence dont on ne peut approcher la spécificité si on la considère comme une donnée acquise » (Bulot, 2004 :03)

Ainsi, entendue, elle devient un creuset qui va permettre au citoyen (habitant de la ville), de se situer et d' « inter-agir » socialement, c'est-à-dire d'être dans un processus de socialisation et où il va également « se socialiser » (Bulot 2004). Dans cette dynamique, la notion d'espace réfère non pas à un support aux relations sociales mais il se trouve lui-même « engagé dans le processus langagier et socioculturel qui gère et ménage liens et conflits » (Ostrowetsky S., 1996 : 14).

En théoricien de cette *sociolinguistique* de l'urbain ou axée sur l'urbain, Thierry Bulot pose le terme de territoire comme caractéristique de l'espace urbain :

« En effet, si l'on peut admettre que l'espace est le résultat des mobilités perçues ou vécues par les différents acteurs/locuteurs de l'urbanité langagière, il convient d'en mesurer les limites, d'en percevoir l'efficacité sociale avec une autre dimension, tout aussi essentielle, la dimension identitaire ; il n'est pas d'espace (donc de perception qui lui est lié) qui ne s'inscrive dans une perspective de légitimation de son occupation, de sa revendication, autrement dit d'identification » (Bulot, 2001 : 05)

Bulot (2001) souligne aussi au passage que le terme de territoire n'appartient pas spécifiquement au domaine de la Géographie, mais se trouve utilisé voilà une quinzaine d'années parce qu'il croise celui de représentations (notion qui a remplacé en Géographie sociale celle « d'espace perçu »).

Quant à celui de territorialisation, il en parle en ces termes :

« Telle qu'elle est envisagée en sociolinguistique urbaine se conçoit également comme un processus engageant un procès d'une part d'appropriation et de discrimination de l'espace par des attributs corrélés aux parlures, et d'autre part de mise en mots de la complexité locative des espaces de la ville » (Bulot, 2001 : 10)

En fait ce processus s'effectue selon l'auteur en trois temps « liés et systématiques » qui sont :

- 1-La circonscription (la mise en place des limites).
- 2-La définition (la mise en mots des attributs définitoires).
- 3-La production (la mise en place des frontières).

Concernant ce travail, en s'inscrivant pleinement dans cette posture interprétative, nous posons que l'espace symbolisé ici par le quartier produit de la variation *sociolinguistique* entre ses résidents qui va produire à son tour de l'identité c'est-à-dire des lieux où se concentre et s'exprime une ou des

identités d'habitants ; ces identités vont nécessairement attribuer c'est-à-dire « territorialiser » les espaces et les lieux de la ville : dans le cas du quartier de la Pépinière, nous le pensons, certains habitants s'auto-attribuent des espaces valorisants (le quartier), et attribuent à certains habitants du même quartier d'autres espaces dévalorisants (la campagne, le reste de la ville, etc.).

Il faut dire aussi, pour mieux situer le terme de territoire par rapport à cette recherche, qu'il est une notion qui divise beaucoup les géographes, entre ceux qui sont pour son utilisation et ceux qui sont contre son utilisation du fait du caractère imprécis de sa signification. Partant de la définition la plus générale et la plus large possible, celle qui figure dans le Dictionnaire « Le petit Larousse » (Edition de 2009), où on peut notamment y lire : « Domaine qu'une personne s'approprie, où elle tente d'imposer ou de maintenir son autorité, ses prérogatives ». Mais, bien évidemment, cette définition est loin d'accorder les théoriciens en la matière, bref, nous ne rendons pas ici compte des conflits de définition entre les spécialistes (les géographes notamment), mais nous nous contentons de souligner (sans parti pris) à quoi pourrait bien renvoyer cette notion de territoire, et qui nous semble bien résumée dans un article de la revue « Géographie sociale et territoires », intitulé : « De la confusion sémantique à l'utilité sociale » (2007), où Jean-Marc Fournier commence par souligner le caractère flou et fluctuant de la notion de territoire du fait de sa polysémie, qu'il n'associe pas par ailleurs à un concept scientifique. Mais dans l'ensemble ce terme de territoire renverrait selon lui à quatre types de signification ou de sens :

1-Il est synonyme de lieu, tout ce qui a trait à l'espace : « espaces spécifiques liés à un enracinement historique » (Grupo Aduar, 2000).

2-Le territoire est un espace contrôlé et borné (la logique de l'état), sens géopolitique.

3-L'espace qu'un animal s'approprie et interdit à ses congénères.

4-L'espace approprié et support d'identité individuelle et/ou collective.

Une différence entre le territoire et l'espace est que le premier possède une épaisseur historique que le second n'a pas, c'est-à-dire qu'il convoque une mémoire à travers le temps.

L'auteur pense qu'il est néanmoins possible d'établir le lien entre territoire et identité : « Par exemple, lorsqu'une personne affirme « vous êtes sur mon territoire », le territoire s'apparente ici à l'espace vécu. La relation entre appropriation, identité individuelle et territoire existe donc potentiellement » (Fournier, 2007). Il cite également l'exemple des bandes d'adolescents qui font des graffitis dans leurs quartiers, où il faut y lire, selon l'auteur une délimitation territoriale : « ce marquage matériel de l'espace contribue en même temps à définir une certaine identité : l'identité de la bande ou du gang » (Idem, 2007). A travers cet exemple, l'auteur tire ce lien entre « appropriation, identité collective et territoire ».

Toujours dans le même contexte, il évoque trois mécanismes liés au territoire : la territorialisation, la déterritorialisation et la reterritorialisation : par le premier, il est entendu le processus social permettant de construire un territoire en général (Grupo, Aduar, 2000), par le second, il s'agira de perdre ce sentiment de territoire et par le troisième mécanisme, il entend « la pratique qui vise à réintroduire un sentiment d'appartenance, d'appropriation et d'identité collective lorsque, dans un lieu donné, ce sentiment à disparu » (Fournier,2007).

Il nous semble aussi important ici d'évoquer le concept de représentations territoriales de sorte à mettre en relation l'aspect théorique de la définition avec des implications pratiques par rapport à la présente recherche.

Nous posons ici une question : Qu'est-ce qu'on entend par représentations et à fortiori « représentation territoriale »¹³ ?, puisqu'on s'intéresse dans le cadre de notre recherche à cette dernière dans le contexte du territoire qui est le quartier de la Pépinière.

1-Pour ce qui est de la première, elle est définie en psychologie comme un processus par lequel une image est présentée aux sens ; c'est-à-dire quel(s) sens, signification(s), interprétation(s) nous greffons sur une image, un objet du monde extérieur qui nous entoure. Ressort ici la dimension plurielle de la représentation (on emploie souvent représentation au pluriel), et par là même subjective, car les représentations varient et sont fonction de chaque individu dans sa différence considérée par rapport aux autres individus (combien même ils appartiennent à la même communauté).

2-Pour ce qui est des représentations territoriales, Antoine Bailly, dans son article « Les représentations en Géographie » (1995), les définit comme des :

« Créations sociale(s) ou individuelle(s) de schémas pertinents du réel dans le cadre d'une idéologie ; elle(s) consiste(nt) soit à évoquer des objets en leur absence soit lorsqu'elle(s) double(nt) la perception en leur présence, à compléter la connaissance perceptive en se référant à d'autres objets non actuellement perçus » (Bailly, 1995 :369)

Et un peu plus loin dans son article, l'auteur qualifie ces représentations territoriales d' « éphémères » et de « changeantes », dans la mesure où elles révèlent les valeurs et les comportements des individus en société ; en un sens elles structurent et articulent les rapports sociaux. Ainsi, l'analyse et l'interprétation de ces représentations territoriales liées à l'individu en relation

¹³En Géographie. Ici la *sociolinguistique* lui emprunte le terme de territoire, et de représentations territoriales (ce qui a donné par la suite le terme de « territorialisation sociolinguistique » (Bulot, Veshambre, 2006).

avec son quartier (territoire) permettent d'éclairer la/les signification(s) « territoriales » que l'individu a ou peut avoir de son quartier.

Plus loin encore dans l'hypothèse, on est assez tenté de suggérer que les représentations territoriales qui génèrent des pratiques « territoriales » ou « territorialisantes » confèrent au quartier, par delà sa définition problématique, un statut de structure autonome et autonomisante pour les individus qui s'y réclament, et par là même lui octroient une raison d'exister, dans la mesure où elles soulignent une dimension subjective (désormais) intrinsèque à ce dernier : « Le quartier est une réalité dans la mesure où il assouvit l'imaginaire dans des lieux précis » (Noschis, 1984 :82).

Il ressort de cette affirmation que, réfléchir sur les (ou des) représentations liées à une communauté (habitants du quartier) revient à identifier ou à dégager du moins, l'imaginaire « territorial » lié l'espace de vie de cette dernière.

Mais il faudrait préciser que nous isolons, au niveau des représentations cinq types qui touchent directement aux objectifs formulés au départ de cette recherche :

La première concerne :

1-La nomination (la mise en mots) ou la désignation du lieu de vie, c'est-à-dire le quartier par l'individu qui y vit : Pourquoi la nomination et en quoi c'est utile ? Parce que cela permet d'ancrer (et surtout de faire voir cet ancrage) de la réalité du quartier et son sens dans le quotidien du locuteur. Plus encore, c'est un moyen d'évaluer combien « la nomination exprime le degré d'appropriation et de connaissance que l'individu a de ce même milieu » (Mondada, 2000). Ainsi la dénomination territoriale (le quartier) dit dans une certaine mesure quel sens (significations) l'individu accorde à ce qui l'entoure ; mais c'est également un moyen de savoir quel(s) sens a pour l'individu son espace de vie.

2- L'identification des sentiments qui se rattachent à ce lieu de vie ; des sentiments qui vont de l'attraction voire l'addiction au quartier jusqu'à la répulsion. Le fait d'aimer ou de ne pas aimer (indifférence, désintérêt) son quartier, c'est-à-dire son espace de vie, ainsi que l'analyse du pourquoi de tels sentiments (les raisons déclencheuses de ce type de sentiments) est une façon détournée de se renseigner sur comment l'individu se sent dans son espace immédiat, tout en interrogeant chez lui l'intensité (ou pas) de ce sentiment d'appartenance (Gumuchian, 1989).

En ce qui concerne cette étude, la portée addictive ou répulsive (positive ou négative) des sentiments développés par l'individu à l'égard de son quartier, est très intéressante et significative dans la mesure où elle nous permet de saisir la réalité (pour le moins représentationnelle) du territoire, c'est-à-dire le quartier et son appréhension par l'individu résident, ainsi que le/les jugements (valorisants/dévalorisants) qu'il produit ou peut produire sur lui.

Ainsi dans la perspective constructiviste que nous propose Lorenza Mondada (2000) par exemple, la ville ne peut exister et se laisser voir qu'à travers les agencements des mots qui la disent. Ainsi, chacun de ses habitants configure et reconfigure en permanence l'univers urbain (l'espace, le territoire) dans lequel il se situe, selon les conditions du moment. Aussi, d'autres représentations sont à faire valoir également en lien direct avec les préoccupations qui sont les nôtres en ce qui concerne la signalétique du quartier par ses habitants et notamment :

3-Les représentations sur sa/ses/les langues en présence en relation avec le quartier. Ce type de représentation est intéressant à passer en revue en ce sens qu'il nous permet de circonscrire la conscience « linguistique », via le territorial par les habitants du quartier, en d'autres termes, quel(s) code(s), langue(s) les habitants associent-ils au quartier, en plus (bien évidemment) du

fait de faire voir (par ces mêmes habitants/locuteurs) les différents codes/langues en circulation à l'intérieur du quartier. Et dans cette perspective, explorer également les représentations sur le français et sa pratique au sein du quartier en tant qu'idiome d'identification (ou pas) au quartier de la Pépinière.

4-Les représentations sur l'histoire du quartier : cette dimension est à notre sens, pertinente dans la mesure où elle va nous permettre de dégager et surtout de confronter les visions et les différentes versions sur l'historique du quartier mais également de dégager le degré de connaissance de l'individu (locuteur) sur son espace de vie via la convocation de sa mémoire historique et urbaine.

5-Les frontières ou plutôt les représentations sur les frontières du quartier. Ce type de représentations fait écho aux représentations sur les langues (évoqué un peu plus haut), puisqu'il s'agit cette fois ci, de circonscrire (dans un mouvement inverse) la conscience « territoriale » via la dimension « linguistique », en l'occurrence, comment se représentent ces habitants, au niveau de l'imaginaire (et au passage au niveau de la mise en mots) les frontières de leur quartier, en actualisant soit des représentations réelles (matérielles) ou bien des représentations subjectives ?

Nous préférons clore ce chapitre par cette citation qui peut être permet de souligner un aspect intéressant pour ce travail, à savoir la relation entre le territoire et la conscience de classe sociale : « Le territoire est à l'espace ce que la conscience de classe est à la classe: quelque chose que l'on intègre comme partie de soi, et que l'on est donc prêt à défendre » (Brunet R. et al. 1993).

4. Le quartier : Entre les uns et les autres, une notion à (re) préciser ?

Nous présentons sous ce chapitre une notion centrale et clé par rapport à cette recherche, celle de « quartier » en tentant de souligner par le biais de théoriciens le caractère fluctuant, voire imprécis qui s'attache nécessairement (semble-t-il) à sa définition. Cette notion de quartier, nous l'appréhendons (*cf.* questionnement de départ) à travers l'optique de son ancrage dans la réalité des discours et des représentations des locuteurs et plus important aussi dans ce qu'elle semble échapper à la catégorisation systématique.

Mais cette imprécision est en partie liée aux éclairages des différentes disciplines (Sociologie, Géographie et récemment *Sociolinguistique* urbaine) qui ont voulu comprendre la dynamique de cet espace « clos » ou bien « ouvert » (selon les angles d'approche) de la ville.

Mais ce sur quoi sont d'accord les « spécialistes de la ville » (Paulet, 2002) c'est que, en fonction du contexte et de l'angle de lecture, on n'a pas une mais plusieurs acceptions du vocable « quartier ». Nous revenons ici sur quatre grandes tendances (Breux, 2002) qui se dessinent dans la lignée des travaux depuis le début de siècle sur et autour de cette notion :

1-En premier lieu, on relève l'apport initialement fondateur de l'École de Chicago, au début du siècle et notamment les travaux de Park, qui associe le quartier à un « quartier-milieu » d'une région naturelle et morale (Grafmeyer, Joseph, 2004), où transpire largement l'éclairage sociologique. Par la suite, des auteurs comme Young et Wilmott (1957) ont développé la notion de « village-urbain » où ils mettaient davantage l'accent sur l'aspect « communautaire » qui unissait les familles partageant un même espace géographique.

2-Une seconde tendance, qui se situe dans les années 60-70, va favoriser des positions (pour le moins extrêmes) de remises en question du bien fondé de cette notion, des auteurs comme Ledrut (1979) et Noschis (1984) soulignent,

entre autres, l'absence de « problématisation » de la notion, d'une part, et d'autre part, reprochent aux travaux antérieurs un alignement quasi-systématique de la notion de quartier sur celle de communauté.

Plus récemment, deux autres tendances se dessinent que l'on peut considérer comme à l'opposé l'une de l'autre :

3- Une première représentée par François Ascher (1988), qui en définissant le quartier supplante la dimension « spatiale » (ou le référent spatial) puisque « les relations sociales de voisinage et les activités de proximité perdent de leur importance, écartelées entre l'échelle du logement et celle de la ville » (Ascher, 1998 : 183-201). Il ressort de la posture de cet auteur que le quartier au sens « traditionnel » du terme n'existe pas ou plus, c'est-à-dire que ce qui constituait la spécificité sociale de cette entité (perçue auparavant comme relativement solidaire et homogène) va se « diluer » dans le grand paysage de la ville et de l'urbanité puisque, les relations entre les habitants vont en un sens « s'exporter » en dehors des frontières du quartier du fait de l'éloignement (pour ne pas dire l'éclatement) géographique, puisque la notion de quartier était entendue au sens de « territoire ».

4- La seconde tendance actuelle, c'est celle qui postule que le quartier est à concevoir comme une micro-société, où va se mettre en scène un (ou des) mode de vie urbain des habitants (Authier, 2002). En d'autres termes, le quartier devient le référent idéal qui va servir à concevoir des politiques d'aménagement social.

Dans le même esprit des auteurs comme Francine Dansereau et Annick Germain (2000) insistent sur l'idée de « proximité » liée au quartier, et qui en fait va le définir comme espace et surtout comme territoire pour ses habitants :

« On mise sur les vertus de la proximité et les politiques sociales se sont recentrées sur le quartier pour tirer parti des ressources de solidarité que génère la communauté locale » (Dansereau, Annick, 2000 : 11-26)

Cette idée de la proximité va s'illustrer à travers une (volonté) « forme d'institutionnalisation du quartier » (Breux, Idem : 01), c'est-à-dire de mécanismes de participation (via les associations, les conseils et autres organisations de quartiers, etc.) visant à faire du quartier un territoire significatif et surtout un espace de référence voire d'identification.

Ce rapport avec l'espace de vie et de déplacement immédiat est appelé « territorialité » selon Guy Di méo (2003) ; il est constitué de représentations mentales, images individuelles et collectives basées sur des pratiques, des repères, des symboles et l'expérience individuelle du sujet dont elles émanent (Di méo, 2003 : 919).

C'est précisément en nous inscrivant dans cette dernière tendance (actuelle) que nous concevons l'idée du quartier associée aux divers modes de territorialité, c'est-à-dire d'appropriation/revendication qui contribuent à faire de cet espace un ensemble solidaire soutenu par l'idée de la « proximité » entre ses habitants. Cette dernière tendance nous semble appropriée à l'idée d'un quartier pensé en termes de représentations post-coloniales qui, nous l'avions constaté lors de la pré-enquête à travers quelques discours, se construisent le plus souvent par rapport à l'époque coloniale.

Michel Lussault dans une livraison très récente de la Revue Socialiste Abécédaire de la France (3^{ème} trimestre 2011) nous parle de la notion de quartier et nous dit qu'elle est devenue une notion très banale de l'analyse géographique, qui sert à désigner « toute fraction homogène clairement délimitable d'un espace urbain, en général résidentiel. Sa portée cognitive est aujourd'hui faible,

compte tenu de l'état des organisations urbaines, marquées par le développement des mobilités et des pratiques de réseau ». (Lussault, 2011 :75)

L'auteur souligne par ailleurs aussi le caractère flou, imprécis et peu convaincant de cette notion où on retrouve sous l'article « quartier » du *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* (Choay, Merlin, Paris, PUF, 1^{ère} édition 1987) cette définition pour le moins très approximative :

« Fraction du territoire d'une ville, dotée d'une physionomie propre et caractérisée par des traits distinctifs lui conférant une certaine unité et une individualité » (Idem : 76)

Ainsi cette imprécision dans la définition la rend applicable selon l'auteur à toute portion d'espace urbain qui présente des caractères d'homogénéité.

Plus loin encore, au caractère très imprécis de cette définition, s'ajoute une évolution et même un changement dans les modes de vie des citoyens, changement qui remet totalement en question l'idée d'«unité» qui caractérisait (jusqu'à lors) le quartier et rend du coup obsolète une définition comme celle citée plus haut parce que :

« Chaque acteur agence son propre espace qui articule lieux, territoires et réseaux et vit une spatialité éclatée, ponctuée par de multiples nœuds, articulant tous les niveaux d'échelles. L'individu se meut entre plusieurs pôles distincts d'identification, plusieurs espaces de socialisation et de sociabilité » (Lussault, 2011 : 77).

Cependant, par delà la remise en question de l'idée d'unité en raison des socialités/sociabilités différentes des habitants, une autre perception du quartier nous explique l'auteur semble perdurer, celle-là liée à la « sacralité » d'un espace comme le quartier et à fortiori le quartier dit « résidentiel », ce qui rejoint en un sens un de nos postulats de départ à savoir que le quartier « résidentiel » de la Pépinière à Mostaganem, développe (chez certains de ses habitants) des sentiments forts d'identification et même de revendication

spatiale et territoriale très marquée , sans que pour cela l'habitant renonce à sa mobilité personnelle :

« Cependant, si la notion classique de quartier voit sa pertinence réduite, on ne doit pas occulter l'importance du mot dans la sphère des mythologies spatiales (.....). Nombre d'individus recherchent ainsi un ancrage, une identification par la référence au quartier – et souvent au quartier résidentiel –, sans pour autant que cela soit exclusif, fréquemment référé au « village », type idéal de l'espace de vie de proximité. Le quartier est donc un des outils de l'intégration signifiante de l'espace de pratique. Cela permet de s'assurer un statut sécurisant, de « localier » sans renoncer à la mobilité personnelle, conçue comme un des composants essentiels de l'existence et de la liberté » (Lussault, Ibid. 77)

Lussault refuse l'idée que l'habitant soit défini et réduit du coup à son ancrage géographique dans la ville, c'est-à-dire à son appartenance à tel ou tel quartier comme seule et unique raison qui définit sa mobilité sociale par le biais des relations de voisinage par exemple. En ré-évaluant le statut de l'habitant dans le quartier, il nous invite à dépasser cette idée de quartier envisagé comme le noyau dur de cette forme d'urbanité dans la ville :

« Si le voisinage est ce qui m'entoure, il ne peut pas être ce qui me définit entièrement, car là commence l'aliénation localiste. D'autres proximités signifiantes existent, d'autres liens se créent. À la vision fixiste des villes qui les voit composées de quartiers juxtaposés, il faut préférer une approche qui reconnaît que l'urbain contemporain est ouvert et mobile et que le lieu de la résidence ne peut plus être l'alpha et l'oméga de tout diagnostic et de toute approche politique » (Ibid. : 78)

En écho à ce chapitre, et pour mieux situer encore nos préoccupations par rapport à l'étude d'un quartier arabe post-colonial nous proposons au début de la seconde partie de ce travail, un chapitre sur cette notion de quartier envisagée du point de vue de la Géographie urbaine du monde arabe.

**Chapitre 2 : La ville arabe entre
urbanité, citadinité et histoire
Coloniale**

1. La notion de quartier vue par la Géographie urbaine du monde arabe :

Il nous paraît ici important de proposer un chapitre qui traite de la place de la notion de quartier et des études qui ont porté sur elle dans le champ de la Géographie urbaine du monde arabe. En effet, cette notion a constitué un domaine important de recherche pour cette discipline (y compris pour l'Histoire et la Sociologie des villes arabes), hormis le champ de la *sociolinguistique* et de la *sociolinguistique urbaine* qui en Algérie plus spécifiquement, reste un peu tâtonnante, vu que nous recensons actuellement que très peu d'études et de recherches dans ce domaine, mis à part les contributions de quelques universitaires (nous reviendrons sur cette question du quartier dans les études de *sociolinguistique urbaine* au niveau du chapitre suivant).

Cet intérêt et cet engouement pour l'étude de la notion de quartier par des chercheurs arabes et autres est venu de ce que le quartier était vu surtout dans ces villes comme un lieu qui concentrait de l'identité et donc entretenait fortement de la hiérarchisation sociale entre les familles anciennes et celles plus nouvelles résidentes toutes dans cet espace ; c'est pour cela que beaucoup de travaux et de recherches d'historiens et de géographes menés au XXème siècle, se sont nécessairement penchés sur cette question des identités de quartiers dans les vieux quartiers des vieux centres-villes arabes.

Au mot quartier en français, on retrouve les correspondants en arabe de « Huma » au Maghreb et de « Hara » au Machreq, mais par delà la simple désignation administrative, les historiens ont vu que ces portions géographiques n'étaient pas que de simples découpages géographiques mais bel et bien des espaces qui connotaient beaucoup d'affectivité, c'est-à-dire du lien social entre les différents habitants qui sont de fait pleinement engagés dans un processus de « vivre ensemble ». De là, ces chercheurs ont postulé

donc que la très forte identité générée par les « Humâat » et/ou les « Harâat », (identité symbolisée par ailleurs par des portes qui fermaient le quartier), espaces qui étaient une caractéristique de la vieille ville arabe et que le lien social transcendait les différences de statut en permettant une forte cohésion sociale entre les habitants de ces espaces qui partageaient aussi des codes de conduites et des habitudes culturelles communes au sein de ces lieux réputés « clos » par définition (pour les étrangers surtout).

Partant de là, et en faisant le lien avec ces vieilles médinas maghrébines (orientales), les chercheurs se sont intéressés aux notions de citadin et de citadinité. Mais ces conceptions des « Humâat » et des « Harâat » allaient changer puisque avec la montée de l'urbanisme moderne au 19^{ème} siècle (la colonisation de ces villes aidant), on assistait, avec le départ des familles riches de ces vieux quartiers, à la création et à l'émergence de nouveaux quartiers coloniaux. Ces nouveaux quartiers allaient disputer aux « Harâat » et « Humâat » leur identité citadine d'autant plus que cette mutation sociale (urbaine) s'est vue accélérée après les indépendances dans ces pays arabes avec le départ des Européens et l'arrivée des migrants. Et puis après, avec l'urbanisation de la seconde moitié du XX siècle, de nombreux travaux ont porté sur le rapport citadins/urbains et cette question autour de la « ruralisation » de la ville apparue dans les années 1970, et à ce moment, il s'agissait de savoir si les nouveaux quartiers populaires étaient des lieux de sociabilité et d'identification sociale. Au début ces études sur ces quartiers populaires développaient des visions un peu catastrophiques, et puis avec la montée d'une nouvelle génération de chercheurs (Navez-Bouchanine, Isabelle Berry-Chikhaoui, etc.) on est arrivé à dire que ces nouveaux quartiers populaires recréaient de la citadinité.

Parmi les grands spécialistes de l'histoire des villes arabes nous citons ici André Raymond (1975, 1980, 1985, 1995, 1998 *cf.* Bibliographie) et Janet Abu Lughod (1971, 1991, 2000, 2007 *cf.* Bibliographie).

En spécialiste de l'histoire des villes arabes, André Raymond a largement contribué à la connaissance de ce type de ville, et plus spécifiquement à l'époque ottomane où il a fait particulièrement avancer la réflexion (en explorant notamment les zones de résidences, la population, les activités, etc.), avec des études comparatistes entre trois villes : le Caire, Alep, Tunis (l'Égypte ottomane, la Tunisie ottomane, et la Syrie ottomane).

Janet Abu Lughod aussi et ses recherches (et programmes d'étude en milieu urbain plus largement) sur les villes du Moyen-Orient (avec aussi son célèbre ouvrage notamment sur l'histoire urbaine du Caire) nous ont également apporté énormément de connaissance sur le fonctionnement urbain des villes (et plus particulièrement des villes arabes) et ont contribué à une meilleure lecture de la dynamique sociale dans ce type de société.

Il nous paraît aussi important de revenir plus en détail ici sur ces deux notions de *Huma* et de *Hara* évoquées un peu plus haut (et notamment sur la profusion d'informations les concernant), sous la forme de rubriques parues dans le « Trésor des Mots de la ville, Dictionnaire historique plurilingue » (2010), dictionnaire qui comporte deux cent soixante quatre articles, cent soixante auteurs, sept langues traitées, initié par un vaste projet scientifique et éditorial (le programme de recherche sous l'égide de l'Unesco au milieu des années 1990) :

« Il s'agit de visiter le champ de l'urbanisme à partir d'une interrogation sur les mots, partant de l'observation que les mots qualifient l'espace de la ville » (Entretien avec Christian Topalov par Olivier Ratouis le 12/01/2011).

Le Dictionnaire est un ouvrage qui traite de tous les mots connus qui servent à désigner l'espace urbain avec notice pour chaque mot :

« Le Trésor prendra la forme d'un fort ouvrage du format d'un dictionnaire constitué d'une série de notices substantielles mais brèves (deux pages en moyenne) portant chacune sur un "mot de la ville" jugé important par sa place dans la langue considérée, l'intérêt des objets auxquels il réfère, les problèmes sémantiques et historiques qu'il pose. C'est donc la pertinence et nullement l'exhaustivité qui est visée. Ce Trésor sera plurilingue, chaque notice portant sur un mot d'une langue donnée » (Ibid., 2011).

Ainsi, sous la rubrique « *hâra* » de Jean-Charles Depaule (2000), parmi les définitions proposées, il est fait mention à l'idée de « proximité » (Ibn Manzûr, XIIIe s.), de « maison » (Bustânî, 1880), de « grande maison » (*hawsh* au Liban) mais aussi de « rue(s) » (Depaule, 2000 :08) et « d'impasses dont l'entrée se ferme par une porte » (Barthélémy, 1935). On retrouve également le sens de « quartier » au Maghreb (Depaule, 2000 :08) avec une correspondance de sens avec le terme de *hara* que l'auteur relève en Orient arabe.

L'auteur fait également remarquer que le mot *hâra* au Caire renvoie en même temps à la « zone habitée et la voie qui la distribue » (Depaule, 2000 : 09) et qu'il est intéressant de comprendre comment on est passé de la première signification à la seconde dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Le mot correspond à une :

« Unité résidentielle où l'on vit 'porte ouverte', où la communauté des voisins exerce, à la fois par rapport au monde qui lui est extérieur et sur les individus qui la composent, un contrôle social, qui peut basculer vers la pression. Celui-ci s'applique en particulier aux enfants, les *awlâd al-hâra* (les "enfants de la *hâra*") étant positivement opposés à ceux de la rue (*shâri*). *Hâra* est identifié à un style urbain, populaire et traditionnel "authentique" (*baladi*) d'ordre langagier, corporel, vestimentaire, culinaire..., qui est celui de l'*ibn* et de la *bent el-balad* (litt. "Le fils" et "la fille du pays") » (Depaule, 2000 : 09)

L'auteur souligne aussi que les mots de *hawma* au Maghreb, et de *hâra* au Machreq sont tous deux chargés de « connotations affectives », connotations qui signifient l'appropriation et l'attachement au lieu de vie contrairement à *manteqaa* « zone » par exemple et à *haay* (quartier) qui seraient beaucoup plus des désignations purement administratives « Notre quartier », c'est *hâremâ*, ou *hettetnâ*, *hayy* désignant plutôt le quartier des autres » (Ibid., 2000 : 09).

Nous citons également la rubrique sur la « *hawma* » d'Isabelle Grangaud paru dans le même dictionnaire du « trésor des mots de la ville » (2010 : p. 573-576), pour cette définition du mot *hawma* l'auteure cite Kazimirsky (1860) et son dictionnaire arabe-français, où on trouve parmi les sens proposés, celui de « quartier de la ville » (Grangaud : 573). L'auteure signale aussi que le mot de *hawma* (en arabe dialectal au Maghreb dit *hûma* et orthographié *houma* dans la presse francophone maghrébine) est le synonyme de « quartier » spécifiquement en Algérie, Maroc et Tunisie et nulle part d'autre dans le monde arabe.

Nous signalons de notre côté aussi qu'en Algérie, la réalisation « *huma* » est beaucoup plus disponible à Alger, alors qu'à l'Ouest du pays (Oran, et Mostaganem notamment) le mot est prononcé *hawma*.

Nous retrouvons également le terme de *hayy* (quartier commerçant) terme inconnu selon l'auteur de l'époque ottomane (16^{ème} -19^{ème} siècle). Mais le terme le plus usité et entretenu reste *hawma* mais qui renvoie au niveau des usages à plusieurs sens dont « ville ». Mais plus spécifiquement au Maroc, la *hawma* serait un espace géographique composé d'impasses, et de ruelles (*darb*) (Naciri, 242-243, Idrissi Janati 355-356). Remontant plus loin, à l'époque précoloniale, on retrouve le sens de secteur de la ville (*bi-hawma at-Tâbiya*, à Constantine au 18^{ème} siècle à titre d'exemple), mais aussi il peut référer aux termes de proximité (« près de », « au-dessus », « au-dessous de », « en face », etc.), du genre : *qurba masjid Sîdî Abî Ma'zâ*, près de la mosquée

Sîdî Abî Ma'zâ, ou *bi-hawma masjid Sîdî Abî Ma'zâ* : « dans l'environnement de la mosquée Sîdî Abî Ma'zâ ») (Grangaud, 2010 : 574).

L'auteure souligne également que la vision entretenue de la *hawma* par certains orientalistes la réduit à sa caractéristique première d'espace *clos* en omettant sa dimension essentiellement territoriale (et territorialisante de la ville) (Stanbouli & Zghall, 197 ; et Raymond, 135 ; Icheboudène, 63, cf. Bibliographie).

Aussi du fait de la colonisation des pays du Maghreb (Maroc, Tunisie), le mot s'envisageait beaucoup plus par rapport à l'espace de la ville précoloniale (la médina), alors qu'en Algérie, fait remarquer l'auteure, le terme semble toujours employé à propos des zones récemment urbanisées, c'est-à-dire des cités populaires qu'elles soient anciennes ou bien de création récente.

Mais, concernant la ville de Mostaganem plus spécifiquement, il nous semble que cette appellation de *hawma* perdure toujours dans le vieux quartier de *Tijditt* à titre d'exemple, où *la hawma* est toujours synonyme de lieu clos où tout le monde se connaît, c'est-à-dire cette idée (nécessairement) de l'inter-connaissance/inter-reconnaissance entre les différents résidents du même espace.

En effet, le mot reste toujours beaucoup plus entretenu chez les résidents des vieux quartiers populaires de la ville comme *Tijditt* ou bien *El earssa*¹⁴, avec toujours l'idée d'une appartenance locale et diverses manifestations de solidarité entre les résidents qui voient dans leur *hawma* la réplique de la société. Mais cette appellation de *hawma* est beaucoup moins présente et utilisée dans les quartiers nouvellement construits (cités, immeubles) où, nous semble-t-il, le mot de quartier */karti/* est beaucoup plus en usage. Une des raisons qui explique l'usage du mot « quartier » dans ces quartiers nouveaux

¹⁴ Appelé « les citronniers » du temps de la présence française.

(les cités) est la proportion géographique importante par rapport aux vieux quartiers, qui du fait du rapprochement des maisons (les *hwash*) offre beaucoup plus de proximité et de rapprochement entre les différents résidents, rapprochement qui se traduit par la phrase : *rani fi hawmti* (je suis dans mon quartier).

A noter aussi que jusqu'à aujourd'hui, certains résidents du vieux quartier populaire de *Tijditt* « refusent » symboliquement d'aller au Centre-ville (sauf contrainte) pour faire leurs achats journaliers, et préfèrent les faire donc chez les magasins du quartier, magasins tenus par des gens qu'ils connaissent nécessairement ; cette tradition est héritée de leurs parents et grands-parents qui du temps de la colonisation française, préféraient rester dans leur *hawma* synonyme de « patrie » puisque le centre-ville était investi par les colons français. Mais cet enfermement géographique et social provenait aussi du fait que dans la *hawma* tout ce qui concernait la vie journalière des résidents était disponible ou quasi-disponible (on faisait en fait en sorte de ne pas s'approvisionner de l'extérieur et de se cantonner au mode de vie d'avant la colonisation de sorte à ne pas se laisser influencer de quelque manière que ce soit par la civilisation occidentale ; la *hawma* devenait alors le symbole de l'ancrage social et identitaire en remplaçant la société globale) de sorte qu'il n'y avait pas besoin de sortir « dehors », et tout celui qui s'aventurait en dehors de la *hawma*, c'est-à-dire en dehors de l'espace de l'identité arabe, algérienne (par rapport aux colons représentants de la France présents donc dans le reste de la ville) vers le centre-ville ou un autre quartier investi par les colons, pour une raison ou pour une autre, était de fait mal vu et son comportement était incompris et jugé le plus souvent suspect.

Autre aspect à signaler, La *hawma* de *Tijditt* devenait du temps de la colonisation le refuge premier et ultime contre l'armée française qui faisait des descentes surprises pour traquer les *fidaa'iyiin* (les « kamikazes » de la

révolution algérienne), et qui sortait de cette *hawma* le plus souvent sans succès et pour cause tous les *hawsh* (petites cours intérieures) communiquaient entre elles de telle sorte que le *fidaa'i* (le kamikaze) pouvait aisément échapper à l'encerclement des militaires en passant d'un *hawsh* à un autre par les toits.

On retrouvait aussi des formes de forte solidarité/complicité entre les habitants : on avait par exemple le droit de réprimander l'enfant du voisin parce qu'on le considérait comme son propre enfant, (vu qu'on la vu grandir devant notre porte) puisqu'on était dans un espace clos qui appartient un peu à tout le monde, avec une hiérarchie sociale construite autour d'une figure emblématique celle du *Cheikh* (le vieux, le plus vieux du quartier) qui avait les pleins pouvoirs dans *sa Hawma* : son accord est indispensable pour les alliances/ mariages, il intervient aussi pour résoudre les conflits entre les couples, les voisins, etc., sa parole était écoutée et respectée comme étant l'autorité morale suprême dans cet espace. Aussi l'expression « *weeld el hawma* » ou « *wleed et hawma* » (le/les fils du quartier) voulait dire le « fils de tout le monde », c'est-à-dire que tous les habitants du quartier connaissent et considèrent donc tous comme leur propre fils, et par conséquent avaient une autorité morale sur lui. Dans les *hwwash* (petites cours intérieures fermées) de *Tijditt*, à titre d'exemple, il y avait ce type de hiérarchisation sociale autour de la *hawma* qui devient donc l'espace de rattachement, d'ancrage et d'identification par excellence.

De l'autre côté, dans les quartiers dits résidentiels comme la Pépinière ou bien l'avenue Reynal, on retrouve plutôt le terme de */kartii/*, (et même dans certains quartiers résidentiels nouveaux comme la Salamandre) vu que ces quartiers sont des quartiers coloniaux et donc nouveaux par rapport aux quartiers populaires ; une raison est que ces quartiers ayant été construits par des français et habité par des colons français avaient légitimement l'héritage de l'appellation « quartier » (nomination française), alors que dans les quartiers populaires pré-existants à la colonisation, l'appellation de *hawma* héritage des ottomans, était dans une large mesure une question identitaire puisqu'il fallait

garder à tout prix cette désignation « arabe » symbole de son algérianité pour se distinguer ainsi du colonisateur français.

La *hawma* est aussi entendue et vécue selon l'auteure, à travers des relations sociales et liens de proximité entre personnes habitant le même espace, et se voit donc comprise comme la population qui la compose (gens du dedans *ness el daxeel*) par opposition aux *brawiyya* (gens du dehors *ness berra*), (Grangaud : 577). L'auteure cite l'exemple de l'une des plus grandes associations culturelles et sportives d'Alger qui porte le nom d'*Ouled Houma* (fils, enfants de la *hawma*). Nous retrouvons cet exemple des *awlad al-hawma* (les enfants de la *hawma*) ou *wleed el houma* à Mostaganem dans le quartier de *Tijditt*, représentés par l'association culturelle et sportive des *ouled Tijditt* (les enfants de *Tijditt* aussi entendue dans le sens de *ouled el hawma*) qui regroupe les anciens habitants de ce quartier populaire autour d'activités sociales et sportives (la plupart des membres de cette association étaient des sportifs et donc promulguaient le sport auprès de la jeune génération).

La *hawma* est aussi un espace qui recèle une certaine sacralité à travers la dimension de l'honneur (*hurma*) avec tout un code de conduite à l'intérieur de cet espace fondé sur le respect surtout à l'égard des filles (on ne drague pas la fille du voisin par exemple). La *hawma* devient donc le prolongement des demeures, et devient en quelque sorte la maison de tous.

Dans un autre article (Grangaud 2009 cf. Bibliographie), I. Grangaud revient sur cette notion de *Hawma* et insiste sur sa disqualification à la suite de la conquête française en Algérie. L'auteure tente de « saisir (...) les modalités de délégitimation d'une institution urbaine assez centrale dans la ville ottomane, la *hawma*, pour appréhender les pratiques et les langages tant sociaux que politiques de l'espace qui façonnaient le rapport des habitants à leur ville » (Grangaud, 2009 :179), par le biais de la mise en perspective de pratiques partagées autour du voisinage ce qui permettrait de mieux faire voir cette institution qui est la *hawma*, mais aussi par le biais de la lecture des sources disponibles à l'époque

ottomane (Centre des archives nationales d'Alger dans le « Fonds ottoman »), pour tenter de comprendre ce qui a permis également de saisir « les conditions dans lesquelles une catégorie spatiale de « *hawma* » est utilisée par l'administration du domaine public, qui ne recouvre en fait qu'imparfaitement les *hawma* considérées dans la documentation produite par les instances ottomanes, avant la conquête » (Ibid., 180).

L'idée est qu'il y a eu un impact d'un « nouveau rapport à l'espace urbain imposé par les conquérants, et lié au seul effet de leur présence, en masse et guerrière, dans la ville » (Ibid., 180). Ce nouveau rapport à l'espace allait entraîner une « délégitimation » de cette institution rendue « dès lors invisible » (Ibid., 180).

L'auteure souligne aussi que la référence à la *hawma* chez les Algérois (et même les habitants des autres villes maghrébines) comme « certaines formes relationnelles liées au voisinage et à la co-résidence en même temps que l'espace dans lequel se déroule ces relations » (Ibid.,180) ayant une importance pour ces habitants a pour correspondant, paradoxalement un manque d'attention, de visibilité et de travaux de la part des observateurs des formes de l'urbanité. En effet, peu de travaux et de réflexions sont menés sur cette institution urbaine en Algérie (hormis un numéro (de la revue *Insaniyat Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales* cf. Bibliographie) en comparaison avec les travaux menés au Maroc par exemple qui font beaucoup plus de place à ce phénomène (Naciri, 1982, Idrissi Janati, M'hammed, 2002).

Autre aspect que mentionne l'auteure à propos de la réalité institutionnelle de la *hawma*, l'existence d'un *shaykh al-hawma* (le vieux du quartier), délivrant des certificats de résidence et des attestations de bonnes mœurs aux habitants de son quartier, phénomène qu'on retrouve seulement au Maroc, ce qui, sous cet angle, vient conférer à la *hawma* une dimension institutionnelle dans ce pays contrairement à l'Algérie et à la Tunisie où elle est a une réalité

informelle. Une raison de cette existence informelle est que explique l'auteure, cette catégorie urbaine échappe à l'étiquetage sociologique traditionnel par delà les catégories et les oppositions connues : quartiers riches/pauvres, habitats anciens/récents, etc. :

« Cela explique sans doute le peu d'attention portée, dans les études sociologiques, à cette réalité qui n'est d'emblée effective ni dans les définitions formelles des identités (que surplombe la famille ou les catégories socio-professionnelles) ni dans celles de l'espace, recourant à d'autres catégories et oppositions duelles, telles : espaces administratifs/espaces informels ; quartiers riches /pauvres ; habitats anciens/récents...La *hawma* ne se laisse pas saisir d'emblée dans les mailles des discours sociologiques ou urbanistiques les plus courants, aux prises avec les cadres et les problématiques d'aménagements à l'échelle de l'action de l'Etat, et plus généralement avec des dynamiques effectives depuis le 19^{ème} siècle. » (Grangaud, Ibid., 181).

La notion de *hawma* recouvre aussi le sens de « perdre de vue les gens que l'on connaît (Grangaud, 2009 : 182), ce qu'on retrouve à *Tijditt* (quartier populaire de la ville de Mostaganem), où les résidents disent n'avoir de repère social que par le réseau relationnel de proximité et inter-connaissance entre voisins qu'ils actualisent quasi-journellement. On est toujours dans ce cas *le fils de, le frère de*, c'est-à-dire que l'on est identifié « socialement » comme tel. C'est quasiment la seule identification possible entre résidents de cette *hawma*. On observe aussi le même cas dans le quartier de la Pépinière où l'habitant (représenté connu) est toujours identifié par le fait qu'il soit *le fils de*, ou bien *le frère de*, etc., à cette différence près qu'à *Tijditt*, le critère du nom connu (famille noble, citadine) n'est pas pris en ligne de compte dans le processus d'identification visuelle ou bien sociale. La reconnaissance des personnes est alors uniquement fondée sur le réseau relationnel de la personne qui « reconnaît » sans préjugé social.

Ainsi, sous l'angle de la pratique individuelle, la *hawma* n'a pas de réalité géographique, ni de réalité sociale préalable. Toujours dans le vieux quartier de *Tijditt* à Mostaganem, la tradition voudrait que jusqu'à aujourd'hui, quand il y a une cuisson dans un *hawsh* (cour intérieure) et que l'odeur de cette cuisson va jusqu'au *hawsh* voisin, (vu que l'intérieur de ces *hawsh* n'avaient pas de toit ce qui faisait, au passage, que l'on entendait aisément ce que le voisin dit depuis son *hawsh*), il fallait impérativement envoyer une part de ce qu'on a cuisiné pour que le voisin du *hawsh* mitoyen puisse goûter de la cuisine de son voisin, et donc ne se sent pas lésé d'être écarté de la vie journalière de son voisin, ce qui souligne aussi et surtout la profonde proximité des relations entre résidents de ce type de quartier. Cet exemple de pratique collective à l'intérieur de la *hawma* rejoint aussi le postulat de Grangaud sur l'actualisation de cette notion à travers des pratiques socialisantes du quotidien qui font de la *hawma* un espace qui « a un centre plus qu'une frontière (...). C'est la proximité activée qui construit l'espace de la *hawma* » (Grangaud : 182).

Aussi l'appartenance à la *hawma* signifie avoir un certain nombre de droits « droits à la défendre et à y circuler, droit encore à certaines formes d'appropriation, au moins symboliques, de l'espace. » (Grangaud : 184), droits permis par ailleurs observe l'auteure, par le réseau de droits et de devoirs que favorise la co-résidence, avec des formules telles que *rânî fi hawmtî* (je suis dans mon quartier).

Ce phénomène nous l'avions aussi observé à Mostaganem dans les quartiers populaires de *Tijditt*, et *el earssa*, où on a pu constater des phénomènes similaires de solidarité entre jeunes (surtout) visibles au niveau des discours : *râni fi hawmti* signifie aussi j'ai les pleins-pouvoirs dans mon quartier. Par exemple, quelqu'un qui est en conflit avec un *berrani* (étranger venu d'un autre quartier de la ville) venu occasionnellement dans la *hawma*, se voit avoir sur cet étranger tous les droits d'insultes et même de tabassage même

quelquefois, en comptant sur le renfort et le soutien « symbolique » (sorte de légitimité procurée par le sol), des autres résidents jeunes de la *hawma*. En proférant la phrase : *rak fi hawmti* (tu es dans mon quartier), c'est aussi, par delà la revendication du sol une mise en garde qui est lancée et signifiée contre toute attitude déplaisante qui serait produite par l' « étranger » dans cet espace et se verrait le cas échéant collectivement réprimander par les résidents de la *hawma*.

Nous citons également un article paru dans la revue internationale de sociologie et de sciences sociales, « Alger à travers sa « houma » formation et déformation des espaces identitaires communautaires de quartier » où Nora Bouaouina (2007), passe en revue la signification du mot « houma » et son lien avec le concept de communauté dans la ville d'Alger. Ce terme de *houma* s'envisage selon l'auteure dans sa double dimension d'espace collectif et privé à la fois où liens de famille et liens de voisinage sont mobilisés en même temps. L'auteure souligne aussi que le mot n'a pas disparu des usages.

« La «houma» reste dans l'imaginaire collectif l'espace communautaire idéal de la ville. Elle constitue une composante importante de la mémoire du tissu urbain » (Bouaouina : 02).

L'auteure revisite aussi cette notion de « *houma* » à travers trois âges urbains : la Casbah d'Alger ottoman, la ville européenne et la ville d'Alger post-coloniale.

1-La Casbah Ottomane : le citoyen est défini par son appartenance à un espace social bâti c'est-à-dire sa *houma* envisagée en termes non pas spatiaux mais de rapports sociaux entre résidents. Mais cette forte proximité va produire aussi une forme de repli et de méfiance à l'égard des individus venus de l'extérieur, ce que nous explique Jean-Charles Depaule à propos de la logique d'appartenance à une *houma* :

«Dans un tel contexte, où hiérarchie, stratification et identité du groupe sont considérées comme le fondement de l'ordre social et de l'idéologie de «l'honneur», prédominent les situations spatiales dans lesquelles le degré de clôture, d'exclusion, de visibilité ou d'invisibilité est primordial pour tous, sauf pour ceux qui ont le droit de voir. Rares sont les espaces ouverts. La présence d'un homme dans un lieu particulier est considérée comme l'indice soit qu'il a quelque chose de très spécifique à y faire et qu'il est lié à un individu ou un groupe donné, soit qu'il a un droit reconnu à être là et à y être vu. Espace signifie relation (...)» (Depaule (J-Charles), Armand, (Jean-Luc), 1985 : 89)

L' « étranger » n'est donc admis dans ces espaces que pour des raisons très précises, soit qu'il est de passage soit qu'il est identifié (par le regard) et donc toléré pour un temps.

2- L'époque coloniale où l'auteure évoque deux identités socio-spatiales symbolisées par deux blocs géographiques : d'un côté la *médina* espace réservé aux Algériens, de l'autre une ville coloniale française.

3-La « *houma* » post colonial : cet espace n'est plus perçu comme le repère sécurisant pour ses résidents, symbole de solidarité. Le rapport à l'habiter va changer puisque les repères initiaux vont changer. Un constat que tire aussi l'auteure, celui qui fait état d'un sentiment d'insatisfaction et de frustration (sentiments recueillis auprès d'habitants enquêtés) face à la détérioration du tissu urbain et au déclin des anciennes familles citadines porteuses de valeurs de vivre-ensemble et de solidarité.

Une question qui demeure toujours d'actualité (et que soulève ici Nora Bououina à travers son enquête) est celle de savoir qui est reconnu ou pas comme citoyen en particulier par les anciens habitants. Et c'est bien la question que pose Naciri (1985) sur « quand est-ce qu'on devient, ou qu'on est reconnu comme un citoyen ». Si une partie des chercheurs de la jeune génération (comme Navez Bouchanine ou Isabelle Berry) critique la vision un peu essentialiste de Naciri, on ne peut que constater que dans les usages communs (*cf.* nos

entretiens, partie catégorisation des habitants) ces stéréotypes et ces clivages entre « vrais citoyens et néo-urbains » semblent toujours subsister, preuve que la citoyenneté est avant tout une question de représentations et de représentations stéréotypées !!!

Concernant la question des identités de quartiers dans les quartiers riches, huppés, il semble que les travaux ou études soient rares par rapport à ce terrain dans la sphère arabe et la question reste dans ce contexte actuel encore très peu abordée que ce soit par les sociologues, les historiens, les sociolinguistes ou bien les universitaires arabes.

En articulant cette approche des historiens/géographes sur la ville arabe avec les travaux de *sociolinguistique/dialectologie* sur les mêmes villes, on est en mesure de constater un certain nombre de phénomènes :

-Les travaux de Dialectologie arabe ont depuis le début du 20^{ème} (voir Marçais, Colin, etc., pour le Maghreb) mis en évidence la différence entre les parlers citoyens des vieilles villes du Maghreb et les parlers ruraux environnants, donc ils corroborent cette idée de citoyenneté spécifique, associée aux quartiers des vieilles villes. De ce point de vue donc, la Dialectologie arabe renforce toujours ce clivage entre citoyen et urbain. Du côté de la sociolinguistique urbaine, les travaux ont plutôt adopté l'approche variationniste et ont travaillé principalement sur les questions d'accommodation linguistique (comment les migrants adoptent ou pas le parler des villes où ils s'installent). Au Moyen-Orient cela a surtout été analysé en terme d'appartenance ethnico-régionale (bédouins, ruraux, urbains)¹⁵.

¹⁵ A noter aussi au passage que les anglophones ne font pas la différence entre citoyens et urbains.

Les linguistes comme Leila Messaoudi, Mohamed El Himer, au Maroc ont repris le concept de citadin/parlers citadin à la fois aux vieux dialectologues (cf. G. Marçais) mais aussi aux géographes comme Naciri et ils ont montré que la migration a eu pour conséquence l'affaiblissement des vieux parlers citadins et la montée en puissance de nouveaux parlers urbains qui ont des traits bédouins.

Ce chapitre a tenté de situer la notion de « quartier » dans le champ d'étude de la sociologie urbaine, notion qui renvoie dans le monde arabe essentiellement à deux signifiants ; celui de *Hara* (employé au Machreq), et celui de *Hawma* (employé au Maghreb), ces signifiants se sont développées (et se développent) dans des aires géographiques pas toujours homogènes (le *Machreq* et le *Maghreb*), on l'a vu, mais qui révèlent un découpage social de l'espace assez caractéristique des sociétés arabes, découpage qui repose plus sur des liens affectifs et des relations de proximité sociale que sur une répartition administrative classique (neutre), celle que nous propose par ailleurs le terme de « quartier ».

Nous revenons dans le cadre du chapitre suivant, plus en détail sur cette dichotomie de citadinité/urbanité évoquées succinctement ici et qu'il nous semble important tout autant que judicieux d'envisager conjointement pour mieux comprendre le fonctionnement de la société arabe.

2. La ville arabe entre une citadinité et une ou des urbanités ?

Comme nous l'avons souligné en fin de chapitre précédent, ce chapitre tente de situer les notions de citadinité et celle d'urbanité en croisant les travaux et réflexions de quelques géographes, historiens et linguistes français et maghrébins sur les villes arabes/maghrébines mais aussi en faisant un petit bilan de l'état de la recherche dans ces villes. Cette présentation va nous permettre par la suite de comprendre et surtout de « situer » les réponses des enquêtés (surtout au niveau des entretiens) dans le contexte social de ces villes, et pour mieux comprendre aussi les représentations qui sous-tendent leurs réponses.

En effet, ces deux notions interviennent en même temps mais pas de la même manière pour décrire des réalités sociales/sociologiques très complexes liées au monde Arabe. Pour appréhender (et dissocier en fait) ces deux appellations, on citera, à priori, le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lussault, 2000), qui définit l'urbanité comme « caractère proprement urbain d'un espace...l'urbanité procède du couplage de la densité et de la diversité des objets de société dans l'espace » (Lussault : 966). Quant à la citadinité, « elle renvoie aux pratiques et aux représentations des individus et des groupes, appréhendés comme des acteurs sociaux. Elle est « (...) une relation dynamique entre un acteur individuel et l'objet urbain. (...). La citadinité constitue un ensemble-très complexe et évolutif- de représentations nourrissant des pratiques spatiales, celles-ci en retour par réflexivité, contribuant à modifier celles-là » (J. Lévy et M. Lussault, 2003 :160). Donc, de prime abord, la citadinité consisterait en une action sur l'univers urbain (urbanité), action qui implique des individus et leurs pratiques/représentations.

Concernant le monde arabe, la notion de citadinité fait son apparition dans les années 1970 (Philippe-Gervais-Lambony, *Vocabulaire de la ville* (2001), pour proposer une approche qui se fonde sur les pratiques/représentations des habitants de la ville. La citadinité deviendrait un terme qui rend compte des

diverses modalités d'habiter la ville, de s'y déplacer, et de s'approprier de l'espace.

Un constat intéressant est un fait qui éclaire d'un regard nouveau la réalité de la société arabe lors d'un colloque qui a donné lieu à un numéro hors série des fascicules d'URBAMA qui était centré sur « Les citadins, le contenu urbain et le processus d'urbanisation rapide » (J., F. Troin, 1985) et s'était donné pour objectif d'éclairer « la ville arabe d'aujourd'hui, (...) complexe, diverse, éclatée, en pleine mutation », qui « ne peut plus être réduite au modèle de la cité musulmane (...) affectée par l'afflux des migrants, les poussées sociales, des courants culturels nouveaux, un contenu urbanistique singulièrement élargi »(Troin, 1985 :01). Cette citation nous fait relever plusieurs adjectifs/substantifs très significatifs : Complexe, éclatée, (en pleine) mutation, affectée (par l'afflux des migrants), (des courants culturels) nouveaux. Autant de qualificatifs qui rendent compte du caractère extrêmement complexe et hétérogène de la réalité et de l'actualité de la société arabe.

Nous citons également une recherche conduite et coordonnée par Françoise Navez-Bouchanine (2002-2005), sur plusieurs villes arabes (Mauritanie, Maroc, Algérie, Liban) qui « s'inscrit en contrepoint de discours officiels (des politiques, des médias...) mais aussi scientifique qui stigmatisent les habitants, en particulier les pauvres et ceux issus de l'exode rural... » (Chikhaoui, 2002-2005), et éclaire d'un jour nouveau la réalité urbaine dans certains pays arabes en en proposant d'autres angles de lecture.

Si on remonte aux origines de l'urbanité des et *dans* les villes arabes, on peut observer qu'elle ne s'est manifestée que récemment (à partir de la seconde moitié du 20^{ème} siècle), et s'est traduite par un exode rural massif qui a aboutit à une croissance brutale et impressionnante des populations de ces villes.

Ce passage du rural à l'urbain (arrivée des populations rurales à la ville) à été analysé et décrit en termes de fin de ville (J. Métral, 1985, M. Lavergne et G. Duvigneau, 1995) :

« L'arrivée de ruraux dans les grandes villes ou les villes plurimillénaires est généralement analysée en terme de chaos ou de crise, voire de fin de la ville. La brutalité des transitions urbaines et des croissances démographiques des villes, en lien avec l'incapacité des autorités à faire face aux besoins nouveaux en logements, et consécutivement la densification et la paupérisation des médinas ou des « vieilles villes », l'apparition de bidonvilles, de quartiers illégaux parfois de meilleure facture mais démunis d'infrastructures et d'équipements, ont été analysées comme une menace pour des villes pétries d'urbanité et abritant un fonds de vieille culture citadine » (Berry-Chikaoui, 2002-2005 :03)

Ainsi, cette approche mettait davantage en lumière ce conflit dans les relations entre le citadin et le rural (le migrant). Isabelle Berry-Chikahoui explique cet état « marginal » dans son article « Les notions de citadinité et d'urbanité dans l'analyse des villes du monde arabe. Essai de clarification » (2002-2005), par le fait que dans les pays arabes, l'urbanisation ne s'est faite que très récemment et très brutalement :

« Cette lecture impressionniste et normalisante de la ville peut se comprendre au regard du contexte d'urbanisation de bien des pays du Monde arabe. Les transitions urbaines y sont relativement récentes (à partir de la seconde moitié du XXème siècle) (R. Escallier, 1984, 1995, P. Fargues, 1995, J.-F. Troin, 1995) et se traduisent notamment par une croissance brutale de la population des principales villes, souvent plurimillénaires, sous la pression de l'exode rural » (Idem, 2002-2005 : 03)

Mohamed Naciri, géographe marocain (1980), propose quant à lui, une « réhabilitation » de la notion de citadinité afin de mieux comprendre les transformations profondes qu'ont connues les villes du Maghreb voyant que ses prédécesseurs prônaient des approches qui favorisaient « l'évolution quantitative des villes » plus que les « transformations qualitatives de leur contenu »

(Naciri, 1980 :51). Mais cet auteur n'inclut pas pour autant dans la désignation de « citoyens » les habitants nouveaux de la ville ; en d'autres termes, il pense que le nombre des citoyens tend à baisser du fait de l'exode rural qu'a connu le Maroc. Cet exode est vu par l'auteur comme « une rupture dans l'ordre de la « cité » (Berry-Chikaoui 2002-2005).

Selon Naciri, la citoyenneté et sa connaissance doit une grande part aux apports de Jacques Berque (1972), et d'André Adam (1968) dans leurs travaux sur Fès et Casablanca. Le géographe maghrébin résume la définition de la citoyenneté dans le fait que les habitants qualifiés de « citoyens » sont les habitants de « souche », c'est-à-dire qui ont occupés la ville depuis plusieurs générations.

Naciri relève également un paradoxe qui caractériserait selon lui la société fassie au Maroc et de fait questionne en force la citoyenneté :

« L'un des paradoxes, écrit-il, de l'urbanisation intense que connaît aujourd'hui le Maroc réside dans le fait que plus la population des villes augmente, plus le nombre de citoyens tend à baisser. Les citoyens vivent quotidiennement cette réalité dans les vieilles cités marocaines. Leur impression d'être *submergés* n'est pas surfaite ; elle correspond à l'irruption continue de la population rurale dans des centres urbains du pays [...]. Dans la vieille médina de Fès qui fut la Cité par excellence, le pourcentage de la population née à Fès même est de 40 % seulement, en 1976. L'urbanisation accélérée de la dernière décennie [...] a accentué la tendance de ce qu'on appelle la *ruralisation* des centres urbains » (Naciri, 1980 :39)

Par ailleurs, Isabelle Berry-Chikaoui (2002-2005) formule une critique à l'adresse de l'approche proposée par Naciri. Elle lui reproche notamment le sens accordé à la notion de citoyenneté qui reste tributaire du contexte de la « ville arabo-musulmane » de la fin du 19^{ème} siècle. Une conception influencée aussi par les travaux de Jacques Berque (1974) qui situe la citoyenneté au niveau de la famille :

« Une famille est citadine dans la mesure où elle est représentée dans les trois activités de la cité : l'étude, l'artisanat et le négoce » (Berque, p. 129).

Formulant une approche et une lecture de la notion de citadinité en opposition à celles (normatives) proposées par Mohamed Naciri, un autre sociologue Rachid Sidi Boumediène (1996), réserve cette notion à « l'analyse des constructions identitaires, à la compréhension des manières *d'être de la ville* (c'est-à-dire d'y vivre)-et, donc, des systèmes de représentations (mais aussi associées à des pratiques culturelles)-, plutôt que des manières *d'être dans la ville*, définies, quant à elles, comme urbanité » (Berry-Chikaoui, 2002-2005).

Toujours à propos de cette dichotomie de citadin/urbain, nous citons quelques réflexions de Louis-Jean Calvet dans « Les voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ? » (2005), qui revient sur ces deux adjectifs (qui viennent en fait de deux étymons latins), et précise au passage que la fortune d'un mot comme urbain repris aujourd'hui partout et par tout le monde s'explique par le fait de son emprunt à la linguistique américaine *urban*.

D'autre part, il souligne que l'adjectif « citadin » (habitant de la ville) s'est longtemps opposé dans l'usage à contadin (habitant de la campagne), et que le premier à perduré dans les usages alors que le second à disparu :

« La Linguistique de la ville qui s'est appelée *urbaine* aurait donc pu s'appeler *citadine*. *Citadin*, au sens d'habitant de la ville, s'est longtemps opposé à *contadin* (« paysan »), et ce n'est qu'assez récemment (au XVIIIe siècle) que ce couple a été remplacé par le couple *urbain/rural*. Mais si *contadin* a disparu de la langue, *citadin* est resté bien sûr disponible. La Linguistique de la ville s'est donc appelée urbaine et non pas citadine (je sais que cet adjectif peut paraître étrange, tant nous sommes habitués à l'autre), sans doute parce que nous avons emprunté le syntagme à la Linguistique américaine et qu'il n'y a qu'un seul adjectif en anglais (*urban*), mais il demeure que la nuance entre les deux adjectifs est importante et qu'elle illustre l'une des questions que je voudrais aborder : une certaine sociolinguistique urbaine, et non pas citadine, n'est-elle pas restée loin des rapports réels entre locuteurs réels ? En

d'autres termes, n'est-elle pas plutôt du côté de la ville-*urbs* que de la ville-*civitas* ? » (Calvet, 2005 :15)

Calvet revient aussi sur l'étymologie du mot « ville » qui vient, selon lui du Latin « *villa* », et qui désigne curieusement une ferme ou un domaine rural ce qui est contraire au sens que l'on attribue à la ville. Alors que pour les autres langues romanes (en portugais la *cidade*, en espagnol, la *ciudad*, et en italien la *citta*) nous explique l'auteur, ces appellations renvoient aux deux mots latins *civitas* qui veut dire « ensemble de citoyens constituant la ville » et *urbs* « ville avec une enceinte ». Ces deux termes sont traduits par un passage de Cicéron que reprend Calvet en les commentant :

« Ces petits groupes d'hommes que l'on appela ensuite des cités, ces ensembles de demeures que nous appelons villes (Cicéron). C'est-à-dire que l'on avait d'une part un fait architectural ou urbanistique, *urbs*, et d'autre part un fait social, *civitas*, terme qu'Émile Benveniste a scrupuleusement analysé pour montrer qu'il était un nom de collectivité, un ensemble de *civis*, de « concitoyens » (Benveniste, 1974). *Civitas/urbs* : le peuple d'un côté, l'habitat de l'autre » (Calvet, Ibid. : 14)

Dans cette conception, la différence entre la cidadinité et l'urbanité est clairement soulignée par Cicéron et reprise par Calvet : d'un côté, la cidadinité (la cité : *Civitas*) c'est tout ce qui est social et se ramène à la collectivité, c'est-à-dire au peuple (Benveniste), et de l'autre nous avons l'urbanité (urbain : *urbs*) qui concerne tout ce qui est « architectural et urbanistique » c'est-à-dire l'habitat.

Calvet cite également Leila Messaoudi pour avoir été la première, selon lui à s'être interrogé sur les rapports entre citadin et urbain dans un article paru en 2003 sur la ville de Rabat intitulé « parler citadin, parler urbain, quelles différences ? » en montrant que le parler citadin (ancien) est le parler ancien rabati avec des traits andalous dominants, et que le parler urbain (actuel) est un parler marqué par des traits ruraux, produit de l'urbanisation (Calvet, 2005).

Par ailleurs, Isabelle Berry-Chikaoui dans ses travaux sur la ville de Tunis (1994, 1996) axés sur les représentations des habitants d'un quartier ancien de la ville et intégrant les apports de la Géographie sociale, avait posé l'hypothèse que « ces pratiques et ces représentations se construisaient dans des interactions avec la ville et les autres citoyens, à différentes échelles : le logement, la rue, le voisinage, le quartier...etc. ». Ses résultats ont débouchés sur une remise en question de l'idée de la « ruralisation » de la ville défendue par Mohamed Naciri puisque son étude a permis :

« D'observer que les habitants de ce faubourg, alors même qu'ils étaient généralement ramenés-par nombre de chercheurs... à leur stricte origine rurale, y compris lorsqu'ils appartenaient aux deuxième et troisième générations, nées en ville, construisaient des pratiques et des représentations certes renouvelées mais intégrant des héritages de la ville de Tunis tout en se les appropriant, en faisant leur la mémoire de la ville... » (S.Didier, I. Berry-Chikaoui, B. Florin et P. Gervais-Lambony, 2007)

Isabelle Berry-Chikaoui critique également cette idée de la ruralisation de la ville arabe qui postule que « en dehors des individus dont les familles sont « engoncées » dans la cité, il n'y a pas de citoyens » (2002). Cette idée désavantage selon l'auteur l'habitant nouveau à double titre :

1-Le migrant est un acteur social figé incapable de construire de nouvelles expériences et d'être en interaction avec d'autres individus.

2-Le migrant est incapable de produire ou de construire des savoirs et savoir-faire à l'intérieur de la ville.

Par ailleurs, les travaux et recherches de Françoise Navez-Bouchanine (1970) sur le Maroc et sur l'urbanité dans le monde arabe, ont également contribué à remettre en question cette vision normative et idéologique de la ville et de la citoyenneté. Au lieu de la notion de citoyenneté, l'auteur préfère utiliser celle d'urbanité qu'elle estime appropriée à l'analyse et à l'étude urbaine des villes arabes.

Françoise Navez-Bouchanine (1991) nie aussi l'idée de la crise ou de choc, ou même l'idée de ruralisation liée à l'urbanisation intensive des villes arabes en refusant « toute vision dichotomique de la société urbaine marocaine » c'est-à-dire qui oppose un modèle rural à un modèle citadin (Bouchanine 1991, p.106), ou encore un modèle traditionnel et un modèle occidentalisé. Elle postule donc qu'il y a :

« Des formes de régulation forte grâce à l'articulation ou l'ajustement de valeurs et de pouvoirs traditionnels (patriarcal) à des valeurs et des pouvoirs nouveaux (économiques et/ou intellectuels), impliquant certaines formes d'innovation ou d'invention dans les pratiques et l'appropriation des formes urbaines » (Bouchanine 1991)

Elle explique par ailleurs que la crise est une crise de l'urbain (qui devient donc une crise démographique) du fait de la croissance effrénée des populations de la ville et l'incapacité des autorités à fournir un cadre d'habitat équitable à tous les habitants. Ainsi, les travaux de Bouchanine et ceux venus après, militent pour des problématiques telles que le « droit à la ville » ou « la conquête de droits urbains élémentaires » (A. Deboulet 1994 et 1996). Tous ces travaux se détachent donc de cette vision qui stigmatise fortement les citadins pauvres (Chikhaoui 2002-2005).

Autre notion clé mobilisée dans ces approches nouvelles (Bouchanine, 1997, B. Florin, 1999, N. Semmoud, 2001) celle de l'« appropriation » qui « substitue une réalité en train de se faire à un contenu fixé et pris comme étalon » (F. Navez-Bouchanine, 1996, P. 104). Cette approche permet de dépasser « non seulement l'idée de ruralisation mais aussi celle d'intégration, qui dénote tout autant une vision normative renvoyant, dans les travaux sur les villes du Monde arabe, soit au modèle mythifié de la ville historique et à un critère d'ancestralité urbaine, soit au modèle de la ville légale et planifiée » (Chikaoui, 2002). De fait, il n'y aurait plus d'habitants bien intégrés et d'autres moins intégrés dans la ville, ou l'idée de la « graduation » de la citadinité.

Une interrogation qui est posée ici par P. Gervais Lambony, et sur la réflexion de laquelle nous voudrions clore ce chapitre :

« A partir de quel moment, en effet, devient-on citoyen ou acquiert-on les qualités de citoyen ? Quels sont les critères pertinents pour définir ce moment ? A partir de quel modèle de citoyenneté et de ville qui serviraient de référence ? Et qui définit ces critères ? Ne risque-t-on pas de retomber dans une définition normative de la citoyenneté ? La ville ne modèle-t-elle pas le citoyen autant que celui-ci participe à la fabrique urbaine ? La citoyenneté nous semble-t-il, n'est pas seulement « une forme d'inscription à la fois dans l'espace et le social urbains » (P. Gervais-Lambony, 2001, P., 105).

Ce chapitre tentait de conjuguer les approches et les visions en matière de "citoyenneté" et d'"urbanité" dans le monde et les villes arabes (maghrébines en particulier) en vue de rendre compte d'une part d'un (sommaire) état des lieux, et d'autre part de souligner de manière générale, la complexité de ces sociétés dans leurs rapports à une citoyenneté ancienne et ancestrale et des urbanités nouvelles ou bien renouvelées !!

Le chapitre prochain se penche plus spécifiquement sur une des villes arabes (maghrébine), en l'occurrence la ville de Mostaganem, mais aussi plus particulièrement sur le quartier de la Pépinière objet de notre réflexion, en proposant quelques éclairages d'ordre historique, géographique, mais aussi démographique en vue d'avoir une idée plus précise (et donc plus construite) sur le cadre général de notre recherche.

3. Mostaganem : quelques éléments d'histoire et de Sociologie¹⁶

Comme le souligne l'historien Moulay Belhamissi,¹⁷ dans son ouvrage *Histoire de Mostaganem* paru en 1982, établir ou tenter d'établir une quelconque vérité historique d'un lieu (ville, pays...), en rechercher les vestiges, n'est jamais chose aisée, d'autant plus que si l'on tente de comprendre les événements qui dans le passé ont influencé ou continuent d'influencer les pratiques sociales et discursives de ses locuteurs en relation avec l'histoire de leur ville. L'auteur tire le constat que jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas (il n'y aurait pas) d'histoire propre et assez détaillée sur la ville de Mostaganem ; Il en avance à ce sujet deux raisons majeures ; la première est historique et liée au passé propre à la ville :

« N'ayant jamais eu le privilège d'être le siège permanent d'une dynastie, notre ville à vu son importance réelle quelque peu masquée par Tlemcen et Bougie dans le passé » (Belhamissi, 1982 :08)

La seconde, est nécessairement intrinsèque à tout travail ou investigation de type historique : l'insuffisance des sources, la pauvreté des renseignements auxquelles tout historien ou chroniqueur se heurte tôt ou tard sur son terrain de recherche. Aussi, les quelques éléments d'éclairage sur le passé de la ville de Mostaganem que nous soumettons ici ne s'appuient que sur certains faits coordonnés entre eux (le propos ici n'étant nullement de passer en revue tout l'historique de la ville, encore faut-il en maîtriser tous les aspects).

Aussi nous nous contentons donc d'énumérer et de proposer ici quelques fragments d'histoire, quelques points susceptibles de nous éclairer sur le passé historique de cette ville depuis la période pré-islamique et jusqu'à la colonisation française.

¹⁶ Nous nous appuyons dans ce chapitre sur l'histoire de la ville de Mostaganem essentiellement sur les apports de l'ouvrage de Moulay Belhamissi « *Histoire de Mostaganem* » (1982).

¹⁷ Professeur agrégé de langue arabe et docteur en Histoire, enseignant à l'université d'Alger, originaire de la ville de Mostaganem. L'auteur s'intéresse aux questions liées au Maghreb et à l'Algérie ottomane.

3.1. Passé pré-islamique :

Le passé de la ville de Mostaganem recèle d'innombrables occupations successives qui n'étaient pas sans marquer son rôle politique et stratégique. Etymologiquement, l'appellation de la ville : « *Mustaghaniim* » n'est nullement établie avec conviction et précision, soit par les historiens ou par les géographes :

« Les géographes Al-Bakri et Al Idrissi, l'historien Ibn Khaldun, pour ne citer que de célèbres maghrébins, mentionnent « *Mustaghânim* » sans s'arrêter à l'origine du mot » (Ibid., 13)

Des hypothèses occidentales sont avancées (ou essais d'explication selon l'auteur) qui toutes s'accordent à dire que « *Mustaghânim* » est un mot composé de deux termes ; soit : « *Machta* (station hivernale) et *ghnem* (un riche éleveur de moutons) » (Dozy, 1963 :229) soit « *Mustaghânim* se composerait d'un mot arabe : *Mechta* (cabane) et d'un autre mot berbère : *ghanem* (roseau) » (Basset, 1915 :104). Une autre piste laisserait penser, selon certains historiens de l'antiquité, que « c'est plutôt au port romain Murustaga que Mostaganem doit son étymologie » (Idem : 14).

Mais aux dires de Moulay Belhamissi, ces suppositions restent infondées «parce qu'elles ne sont que des hypothèses émanant de traditions locales et bien postérieures à la fondation de la ville » (Ibid., 14).

Toute la problématique est de savoir si historiquement, Mostaganem avait une origine géographique romaine ou bien elle daterait de l'avènement musulman. Belhamissi cite un voyageur Anglais, Thomas Shaw (1738) qui en parlant de la ville, penche clairement pour l'hypothèse romaine :

« La force et la bonté de ses murailles particulièrement au Nord-Ouest portent à croire qu'elles sont l'ouvrage des Romains. Il est vrai que je n'y ai trouvé aucun débris d'architecture ancienne mais Mostaganem et Mazagran sont si bien situés et si bien pourvus d'eau qu'il n'est pas douteux que les Romains ne s'y soient établis au reste » (Dezobry et Bachelet : 1963)

La thèse de l'origine romaine de la ville est donc assez controversée aux dires de l'auteur, vu que le site de Mostaganem n'indique pas explicitement la trace d'une présence romaine.

3.2. Période Musulmane jusqu'au 16^{ème} Siècle :

Cette période musulmane, se situant au moyen âge concernerait selon Moulay Belhamissi quatre dynasties : les Almoravides, les Almohades, les Mérinides et les Ziyanides (ou Zayyanides). Cette période nous donne des renseignements plus précis sur la ville par le biais du célèbre historien Ibn Khaldūn qui cite Mostaganem dans le sillage du royaume de Tlemcen :

« Celle-ci était tout d'abord sous la domination des Maghraoua, puissante tribu Zénète apparentée aux Bani Abd el Wad de Tlemcen. Les Maghraoua occupaient le littoral ainsi que la rive droite du Chéelif. Ils contrôlaient les principales agglomérations entre Cherchell et Mazagan. De sanglantes luttes opposèrent les Maghraoua au Sultan de Tlemcen Yaghmorasan ibn Zayyan¹⁸ » (Elie de la primaudaie : 729)

Evoquant « Mustaganim » vers le 16^{ème} siècle, Léon l'Africain en dit ¹⁹ :

« C'est une ville bâtie par les africains sur la mer méditerranée à environ 3 milles à l'Est de la précédente de l'autre côté du fleuve (en réalité à 4km au nord de Mazagan et 14 km au sud de l'embouchure de Chéelif). Elle a été très policée et très peuplée dans l'ancien temps. Mais depuis que la puissance des rois de Tlemcen a commencé à faiblir, elle a été pressurée par les Arabes si bien qu'aujourd'hui elle a décliné des deux tiers. Il y a dans cette ville de nombreux artisans qui tissent des toiles. Les maisons sont belles, les fontaines nombreuses. Un petit cours d'eau traverse la ville et actionne des moulins (le ruisseau d'Ain Safra). En dehors de la ville, il y a beaucoup de beaux jardins, mais pour la plupart abandonnés. Tous les terrains d'alentour sont bons pour la culture et fertiles. Il existe un petit port où viennent des bateaux d'Europe, mais ils

¹⁸ Fondateur de la dynastie Ziyanide.

¹⁹ Moulay Belhamissi le présente: Al Hassan Ibn Muhammad Al Wazzan Al Fâsî, plus connu sous le nom de Léon l'Africain (à cause de l'ouvrage qui a fait sa réputation), est né à Grenade vers 1495 ; voyagea à travers tout le Maghreb entre 1510 et 1571 avant de tomber en mer entre les mains de corsaires chrétiens.

y font peu d'affaires parce que les habitants sont très pauvres » (cité par Belhamissi : 18)

La description que nous fournit Léon l'africain de Mostaganem traduit une prospérité et un épanouissement du temps des romains mais non de celui du règne des dynasties arabes. Deux éléments caractéristiques de cet espace ressortent: la terre fertile et le port de pêche. Dès cette époque, deux grands sites majeurs composent et divisent en même temps la ville, avec deux agglomérations, les Coulougli et les Turcs occupant l'Ouest de la ville que sépare l'oued Ain es-Safra ; Au Nord, Nord-Est, se trouve « El-Matmare »²⁰ quartier occupé par le groupe des « *H dars* » notables et commerçants :

« Sur cette excellente position, d'où l'on jouit d'une vue splendide, se dresse encore « le Bordj al Turcs » et les Qubba de Sidi Abd Allah « Bou qabrîn » de Mustapha al Ahmar, de Sidi Hmâdouche et de Bou chelâgham » (Belhamissi, 1982 :19)



Figure 01 : L'oued Ain-Esafra qui sépare l'ancienne ville (quartier arabe) et la nouvelle ville (quartier européen). Le ravin lors de l'inondation de 1927

²⁰ Belhamissi cite : Qui doit son nom aux nombreux silos qu'il cache.



Figure 02 : Le ravin de l'Ain-Sefra, vue prise du pont photo récente

3.3. Quelques éléments sur la présence espagnole en Oranie :

Il faut dire que le Maghreb (l'Algérie plus particulièrement) suscitait les convoitises espagnoles depuis 16^{ème} siècle, qui trouvèrent satisfaction devant un climat de guerres et de luttes intestines des villes comme Tlemcen, qui ont affaibli leurs souverains et les avaient obligé à capituler devant l'envahisseur espagnol ; Mostaganem tombe entre les mains ennemies en 1511, le 26 Mai et signe sa capitulation²¹ . En voici un extrait qui en résume les détails :

« Les Kaidis Marabouts et Cheikhs de Mostaganem et de Mazagran ainsi que tous les habitants maures et juifs, s'obligent à servir la reine de Castille²² loyalement et fidèlement. Ils paieront les taxes, contributions, dons gratuits et autres droits qu'ils paient aux rois de Tlemcen par mer et par terre, le 1^{er} Juin de chaque année » (Revue africaine, 1875 :73)

L'Espagne contrôle entièrement la ville ; Ainsi et sur décret, il sera scrupuleusement stipulé qu'aucun échange ni commerce maritime à Mostaganem n'est permis sans le consentement du roi et de la reine d'Espagne. Aussi à condition que les chefs ainsi que les habitants de Mostaganem accomplissent et s'en tiennent à ce qui leur a demandé dans le traité de capitulation, le roi et la reine s'engagent à leur garantir paix et protection contre leurs ennemis de la mer ou de la terre. L'autorité et la souveraineté de la reine est pleinement confirmée et assise à Mostaganem et dans toute l'Oranie.

4.4. L'arrivée des « libérateurs » Turcs :

La présence des Turcs au Maghreb, avec à leur tête les deux célèbres frères libérateurs Arrudj et Kheir eddine (« *εããrũũj* » et « *xyyř'ddiin* ») coïncidait avec l'invasion espagnole qui se voyait livrer bataille sur plusieurs fronts afin de préserver ses conquêtes en Algérie et en Andalousie. En 1516, après s'être emparé d'Alger, *εarũũj* (Arrudj) décide de s'attaquer à l'Ouest algérien, et

²¹ Behamissi écrit : dans une lettre adressée par Don Juan André Doria en 1593 à la cour pour décider de s'abstenir, il est écrit : « Mostaganem n'a pas non plus de port, pas même d'abri, c'est une ville si faible qu'elle a été prise sans l'aide de la flotte, par des soldats venus d'Oran ».

²² Belhamissi cite : Jeanne la folle, reine de Castille 1504-1555, mère de Charles Quint.

notamment à Mostaganem avec des luttes acharnées « qui mirent aux prises Espagnols, autochtones et Turcs » (Belhamissi, 1982 : 65). A partir de 1517, Mostaganem est sous l'emprise turque, et la défaite des espagnols est totale et cuisante ; en témoignent un dicton d'un de ses libérateurs²³ : « Son prince est *sāīd* (heureux ou fortuné), celui qui meurt en la défendant, meurt en martyr, et l'opresseur ne trouve pas la mort qu'il souhaite » (Estherazy, Walsin : 156-158).

Sous un autre éclairage, et avec le temps Mostaganem revêt une importance sans cesse grandissante et de nombreux villages se sont construits autour grâce à la venue de beaucoup de familles andalouses qui ont su exploiter ses richesses agricoles, à tel point qu'elle est devenue entre le 16^{ème} et le 18^{ème} siècle la deuxième plus importante ville de l'Ouest après Tlemcen.

Cette importance, Mostaganem va la tenir d'un avantage, celui d'être une ville côtière, ce qui faisait d'elle une base d'attaque privilégiée contre Oran, occupée encore par les espagnols, au point qu'elle devient capitale du Beylik²⁴ de l'Ouest entre 1732 et 1792. Mustapha Bouchelaghem ben Yussuf al Massarati²⁵ prit Mostaganem alors comme capitale afin d'organiser et d'acheminer les provisions et les armes des expéditions contre Oran ; c'est dire la place qu'occupait en ces temps la ville. Certains pensent que c'est ce même bey qui aurait construit « *būūrġ ettūrġ* » (traduit littéralement par Fort des Turcs). Ce fort est décrit par Thomas Shaw (voyageur et historien anglais) quand il écrit :

« Comme Mustygannim est commandé par les hauteurs qui l'entourent, sa principale force consiste en une citadelle qu'on a bâtie sur une de ces éminences laquelle commande la ville et le pays alentour » (Shaw, 1738 : 90)

²³ Syydī ʿabd eḥḥāmmēn bū xamīd. Belhamissi cite : Pour certains, il s'agit de Sidi Said, Marabout enterré en ville, qui aurait défendu la ville contre les espagnols.

²⁴ Découpage administratif du temps du règne des Turcs en Algérie.

²⁵ Belhamissi cite : Appelé par les espagnols « Bigotillos » (diminutif au pluriel de Bigote : Moustache), successeur du bey Chabane à la tête du beylik, prit Oran aux chrétiens en 1708.

Dans le même esprit qui conforte la valeur et surtout le prestige qu'a fini par connaître Mostaganem par rapport aux villes voisines, une tradition annonçait que :

« Quand le vent soufflait de Mostaganem, les habitants de Mascara gravissaient avec leurs enfants, l'une des montagnes dominant la cité, et plaçaient leurs petits, le visage tourné vers la ville côtière pour leur faire respirer avec ce souffle, béni, les émanations de la science et de la vertu dont Mostaganem était le séjour » (Belhamissi : 91)

Au fil des siècles, Mostaganem est devenu un lieu de passage incontournable pour le commerce du fait de sa position tournée vers la mer, mais également un creuset de science pour quiconque veut s'y établir.

Un voyageur et historien espagnol du nom de Marmol²⁶ donne à Mostaganem le nom de « Mortagan » (appellation latine ?) et en dit :

« C'est une ville fort ancienne, bâtie par ceux du pays sur la côte dans la pente d'une montagne. Au plus de la place, qui est commandée par une éminence, il y a un château vers le midi. (...) Les maisons de cette place sont bien bâties et ont presque toutes une fontaine. Au midi est une belle mosquée. Au levant, elle à la rivière de Chéelif qui a sur ses bords plusieurs moulins et quelques clos de figuiers et de vignes, c'est un peuple orgueilleux quoique ce ne soient que des tisserands pour la plupart » (Marmol, 1667 : 386-387)

Thomas Shaw (1738) au 18^{ème} Siècle, nous rapporte que Mostaganem (en s'appuyant sur les dires de ses habitants) est en fait à l'origine une réunion ou une assemblée de plusieurs villages «contigus les uns aux autres, assertion que semble confirmer d'assez grands espaces vides que l'on remarque dans son enceinte » (Shaw, Ibid., 1738).

La ville à proprement parler occuperait un espace géographique assez réduit, et ce sont les villages alentour qui ont favorisé son extension : *Tīǧdiit* (Tijditt), *Mātmūūr* (Matamore) et *Mezagraan* (Mazagran) se sont donc groupés autour

²⁶ Belhamissi cite : Natif de Grenade, avait pris part à l'expédition de Charles Quint contre Tunis en 1535, et servit en Afrique pendant 20 ans. Il fut prisonnier vers 1556.

la ville. La composante humaine de la ville à cette époque était assez hétérogène et participait de plusieurs cultures, nous l'avons mentionné auparavant, puisque Turcs, Coulouglis juifs et Espagnols se partageaient l'espace domestique et marchand de Mostaganem.

3.5. Colonisation française :

Telle était la situation jusqu'à l'occupation française, qui au début engagea un bras de fer entre l'Emir Abdelkader²⁷ et le Général Desmichels²⁸ qui, étant nommé au commandement d'Oran, alors capitale du *Bāylēk* (Département) de l'Ouest, devait assujettir toute la région, et Mostaganem au passage qui était occupée alors par les Turcs. Le but du général était de stopper l'avancée impressionnante de l'Emir Abdelkader qui voulait s'emparer de tout l'Ouest Algérien et Mostaganem allait être leur point de rencontre, et en même temps une ouverture vers la Mer (Belhamissi, Ibid., 110). Aux débuts de la colonisation, Mostaganem présentait un découpage géographique symbolisé par cinq entrées : « (...) La porte du Chélif au Nord, la porte des *Mdjahers* à l'Est, la porte de Mascara au Sud, et la porte d'Arzew, et celle de la marine à l'Ouest » (O. Neil :442-443) vestiges du temps des romains et des turcs.

Des descriptions données par des historiens et voyageurs français sur la ville de Mostaganem parlent de ses quartiers, comme celui de « *Tijditt* » ou le vieux quartier, « ...ville jumelle plutôt que simple quartier de Mostaganem, jadis toute blanche, s'étalant jusqu'à la mer » (Belhamissi, Ibid., 19). Rozet dans son ouvrage, « *La côte Ouest, Oran et Tlemcen* », nous fournit une description d'ensemble de ce quartier populaire de *Tijditt* :

« Surtout le Mostaganem moderne dont il faut voir les casernes des turcos traitées en styles mauresques et un hôtel de ville d'une audace amusante surmonté d'un minaret presque soudanais, a eu la bonne fortune d'être créée sans que la ville indigène de *Tijditt*, ancien fief des rois de Tlemcen...En fut profanée ni même sensiblement diminuée. Celle-ci survit à côté de sa cadette fort heureusement, non que ses ruelles soient très curieuses à visiter ; ce sont parmi des restes de jardins, des architectures à vrai dire simples, sans autres aspects monumentaux ou décoratifs que des cubes à peu près nus et des entrées de maisons discrètement margées de vieilles faïences » (Rozet : 21-22)

²⁷Kaid de la résistance algérienne au 19^{ème} siècle, opposa une lutte acharnée à la présence française.

²⁸ Belhamissi cite : Commandant à Oran du 28 février 1833 au 7 février 1835.

Selon Rozet, *Tijditt* ne présentait donc aucune particularité saisissante, une architecture simple et des maisons d'un aspect très ordinaire ; hormis le fait qu'elle était de par le passé un point d'ancrage aux rois de la ville (plus importante) de Tlemcen.



Figure 03 : Le quartier arabe : quartier de *Tijditt* (dit aussi quartier Populaire) le plus vieux quartier de la ville. Ici un Café maure.

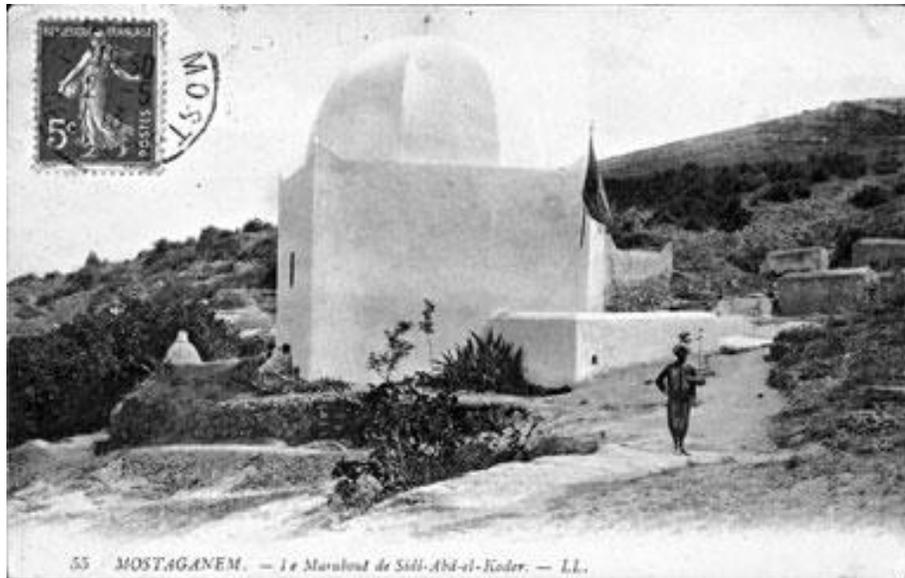


Figure 04 : Le vieux Marabout de Sidi Abdelkader.



Figure 05 : Les ruelles et maisons du vieux quartier. Des constructions très basiques.



Figure 06 : Vue générale, au fond le vieux quartier de *Tijditt*. Photo récente. Le quartier n'a pas beaucoup changé avec toujours la même empreinte architecturale.

Moulay Belhamissi cite un autre historien français, Marius Bernard, qui du temps de la colonisation, dans son livre « *D'Alger à Tanger* » donne une vue d'ensemble sur le découpage social de Mostaganem :

« Encore au milieu de jardins et enfermées dans l'enceinte d'une longue muraille, deux villes que sépare un ravin, l'une ancienne l'autre plus récente ce sont Mostaganem à l'Ouest et Matamore à l'Est encore deux quartiers, l'un arabe et en ruines, l'autre français et ennuyeux ! » (Belhamissi, *Ibid.*, 21)

Ainsi, cette description est intéressante puisqu'elle fait état (encore une fois) de deux espaces, séparés géographiquement par un ravin. Le premier est d'entité arabe et ravagé, le second est français et ne présente aucun attrait selon l'historien.

Une autre indication avancée par Moulay Belhamissi sur le quartier de *Mātmuur* (Matmore) qui représentait (avec Mazagran) au fil des siècles, une extension de la ville: « Matmore était un quartier presque exclusivement occupé par les *Hdars* (citadins) qui se livraient au commerce des céréales » (Ibid., 118)

Autre indication avancée par un auteur français, Genty de Bussy (1835-1839) sur le nombre d'habitants recensés par l'administration française à son arrivée :

« Le recensement opéré à l'arrivée des français a fait connaître que le nombre des habitants de toutes les classes Maures, turcs, coulougis, Mozabites, nègres et juifs n'était que de 1.611 individus » (De Bussy, 1835-1839 : 261)

Ce recensement montre toute l'hétérogénéité ainsi que la complexité de la composante humaine présente à Mostaganem du temps de la colonisation ; un héritage du temps et de l'histoire très mouvementée de cette dernière.

Sur le plan démographique, Belhamissi souligne que « Le territoire de Mostaganem qui comprenait Matmore et Mazagran et qui s'étendait de l'embouchure du Chélif à celle de la Macta (al-Magta) comptait de 20 à 25.000 âmes » (Belhamissi, Op Cit : 119). La ville aurait perdu la moitié de sa population après 1830 du fait de la présence française, population qui est allé se réfugier au Maroc entre autres. Ainsi, la population européenne commençait à se faire sentir à Mostaganem : « En 1834, elle se composait en grande partie d'Espagnols, de Génois et de quelques cantiniers Français » (Ibid., 120). Et avec l'installation des nouveaux arrivants, l'identité architecturale de la ville tendait à disparaître avec la destruction massive des maisons mauresques ; la campagne n'a pas échappé également aux mains des envahisseurs :

« Les arrosages et les plantations avaient disparu. Les combats de la conquête puis l'installation des troupes avaient anéanti la beauté et la verdure des vallées qui furent parsemées de ruines d'habitation » (Ibid., 121)

Un des visages sombres de la colonisation est la destruction massive et sauvage de tout ce qui faisait la beauté et l'identité de la ville et à grande échelle du pays. La politique de dépeuplement de Mostaganem des indigènes, et du repeuplement par les nouveaux colons à pris tout son essor et n'a pas tarder à se traduire sur le terrain :

« A Mostaganem, la colonie doit être dirigée d'abord dans la région des jardins, vers Mazagran, la Stidia et Ain Nouissi, le mouvement vers l'Est viendra après » (Ibid., 161).

L'arrivée des colons (Français, Espagnols) et leur établissement définitif à Mostaganem changera complètement la disposition de cette dernière, et favorisera son extension tant sur le plan administratif, que sur celui commercial avec notamment la construction du port actuel de la ville en 1888.

Un des aspects d'extension de la ville, la naissance du quartier de Raisinville « (...) du nom d'un notaire installé à Mostaganem et qui dès 1874 créa une propriété sur la rive gauche de Ain Safra » (Ibid., 165). Sur le plan administratif, une ordonnance de janvier 1848, annonça la création de « la commune de Mostaganem, avec pour annexes les localités de Mazagran, Ouréah et Kharrouba » (Ibid., 167).

Mais ces mesures allaient desservir considérablement la population indigène (les Musulmans) en la reléguant au second plan, ne bénéficiant d'aucun avantage civique ; la discrimination allait même jusqu'à les déposséder de leurs biens, et les classer citoyens de seconde zone au service des colons nouveaux maîtres du pays. La société de l'époque était volontairement ségrégative en divisant la population en deux blocs distincts ; d'un côté les colons Européens, de l'autre les indigènes musulmans. Un exemple très symbolique et très significatif, la création de deux types de collèges : un pour les Européens et le second pour les indigènes. La discrimination/ségrégation passait également et surtout par la barrière de la langue, le français qui allait diviser, (et jusqu'à maintenant) profondément la société algérienne en deux

communautés : la communauté des colons qui pratiquait naturellement le français et celle des arabes qui parlait sa langue d'origine, l'arabe.

Au cours de ce chapitre, nous avons tenté de proposer quelques éclairages sur le passé historique de la ville de Mostaganem, notre dessein avait consisté surtout à mettre en évidence la dimension de la complexité et de l'enchevêtrement qui caractérisent les événements historiques qui ont fait exister cette cité qui n'a cessé à aucun moment de son histoire de repousser les invasions et à subir les nombreux passages de civilisations et de cultures ; ces passages ont forcément produits des séquelles ; séquelles sociales mais aussi linguistiques qui se cristallisent et se traduisent à travers des pratiques socio-langagières multiples et diversifiées de ses locuteurs aujourd'hui. En cela cette ville (et les villes algériennes plus largement) paraît intéressante à lire pour le sociologue et surtout pour le sociolinguiste qui, en décrivant le paysage linguistique algérien se trouve en présence de plusieurs idiomes se disputant un seul espace et l'imaginaire des locuteurs qui les pratiquent ; un exemple convaincant est la présence de deux codes linguistiques dans la pratique quotidienne du seul locuteur algérien, l'arabe dialectal et le français (le kabyle et le français, etc.), et où l'alternance entre les deux se fait de manière spontanée (ou pas !) à chaque prise de parole avec d'autres locuteurs qui pratiquent l'un ou l'autre des idiomes ou les deux ensemble, et là est toute la complexité de la situation *socio*-linguistique algérienne.

4. Mostaganem : données géographiques et démographiques

Le mot « Mostaganem » est prononcé localement « *Mestghalem* ». Une ville de 205 000 habitants, située à 104 mètres d'altitude sur le rebord d'un plateau côtier. La ville se compose d'une ville neuve (héritage de la colonisation française), très étendue, et d'une vieille ville (le quartier arabe), séparée par un profond ravin l'Ain Sefra. La population selon un recensement de 2010 était de 165 571 habitants²⁹ avec une densité de population de 3 311 habitants par kilomètre carré. (Km²) et une superficie de 50 km².

Selon les premiers résultats du recensement des populations en 1960 (Statistiques générales de l'Algérie), le Département de Mostaganem comportait 6 arrondissements : Cassagne, Mascara, Relizane, Inkerman, Palikao et Mostaganem, pour une population totale de 679756 habitants dont 632090 musulmans et 47666 non-musulmans et une superficie de Département de 11350 km².

Pour la population de la seule ville de Mostaganem, elle était de 170474 habitants, dont 147270 musulmans et 23204 non-musulmans. Une population d'environ 50.000 habitants dans les années 1950, composée principalement d'Arabes et d'Européens : des Français, des Espagnols, des Turcs, des Maltais, des Italiens, et des Juifs. Une ville cosmopolite avec ses propres langages qui ont permis l'enrichissement d'un parler local par l'apport de ses différentes couches sociales. Les langues parlées étaient surtout : l'arabe (dialectal), le français et l'espagnol, langues qui n'étaient pas apprises à l'école mais pratiquées par les populations arabes en raison des contacts quotidiens, par la proximité de l'habitation, et du travail avec les Européens.

²⁹ D'après l'Office National des Statistiques, « Données du recensement général de la population et de l'habitat, 2008 », Geohive.com, 2008. Consulté le 7 juin 2010.

Les quartiers de la ville sont au nombre de 15 quartiers Avenue Raynal, Beymouth, Centre, Cité Auscher, Cité Négrel (Cité Saēz), Citronniers, Marine Port , Matemore, Mazagran, Pépinière, Raisinville, Sablettes (les) Salamandre (la), Saint Jules et enfin *Tijditt*.

Il faut dire aussi que les noms de quartiers et de rues sont restés ceux attribués par l'administration française et qui demeurent toujours en usage dans la bouche des habitants, en dépit du fait qu'après l'indépendance et avec la politique d'arabisation massive qu'a connu le pays (nous reviendrons sur cette question dans le chapitre suivant), on a donné des noms arabes aux rues et aux quartiers de la ville comme partout en Algérie (pour la plupart des noms de martyrs de la révolution algérienne).

4.1. Les zones géographiques des langues parlées :

Les langues en présence (arabe, français, et espagnol) se disputaient l'espace de la ville selon le découpage social suivant :

1-L'arabe et l'espagnol (cette dernière langue était celle des marins-pêcheurs) étaient des idiomes pratiqués pour les quartiers populaires de *Tijditt*, Plateau, vu que ces quartiers jouxtaient le port pour l'activité marine (la pêche), fabrication des barques, réparation des filets, etc.

2-Le français dans les quartiers jouxtant le centre-ville, réputés quartiers huppés, francisés : le quartier de la Pépinière, l'avenue Raynal, Raisinville.

Nous présentons également ici quelques cartes de la ville de Mostaganem susceptibles de mieux présenter cette ville (photos anciennes du temps de la colonisation et photos plus récentes).



Figure 07 : Carte ancienne portant découpage administratif des quartiers de la ville de Mostaganem du temps de la colonisation.

Le découpage administratif colonial de la ville faisait état d'une répartition géographique en deux zones :

1-Le quartier arabe (dans la figure à gauche, l'inscription « *Tidjitt (Arabes)* ») : le quartier populaire de *Tidjitt*.

2-Le quartier européen représenté par tous les autres quartiers de la ville.

1-Le quartier Européen (Centre-ville et autres quartiers de la ville) :

Photos anciennes et photos récentes



Figure 08 : Le centre-ville. Avenue du 1er de Ligne - Banque d'Algérie

(Centre-ville).



Figure 09 : La rue du 2ème Tirailleurs à hauteur de la place de la République (centre-ville).



Figure 10 : « L'hôtel des postes »

La Poste-Télégraphe-Téléphone, carte postale années 1940.



Figure 11 : Café maure près de la porte de Mascara



Figure 12 : L'avenue Anatole France et l'hôtel des Finances au fond. La gare est à côté à droite. Carte postale années 1950.



Figure 13 : La « Maison verte » et le carrefour de la Mairie. Carte postale années 1950.

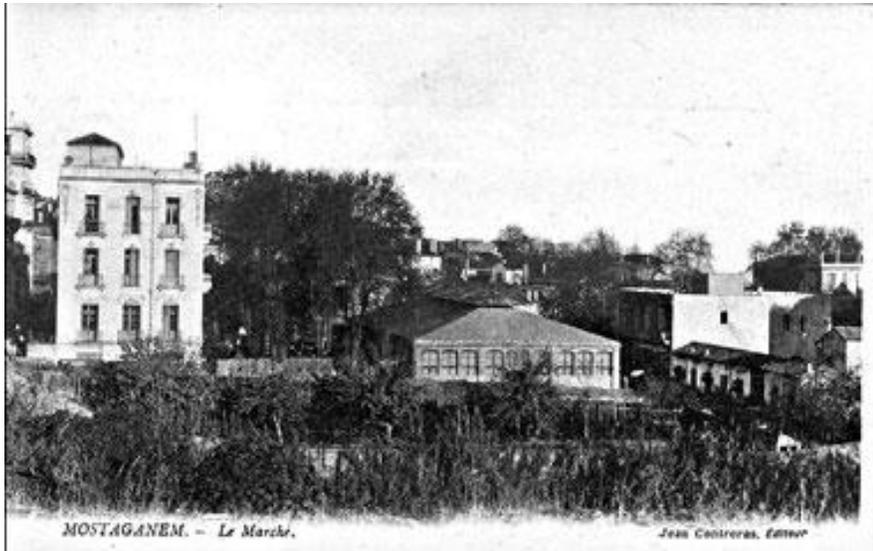


Figure 14 :

Le marché couvert et les environs. Les années 1910.

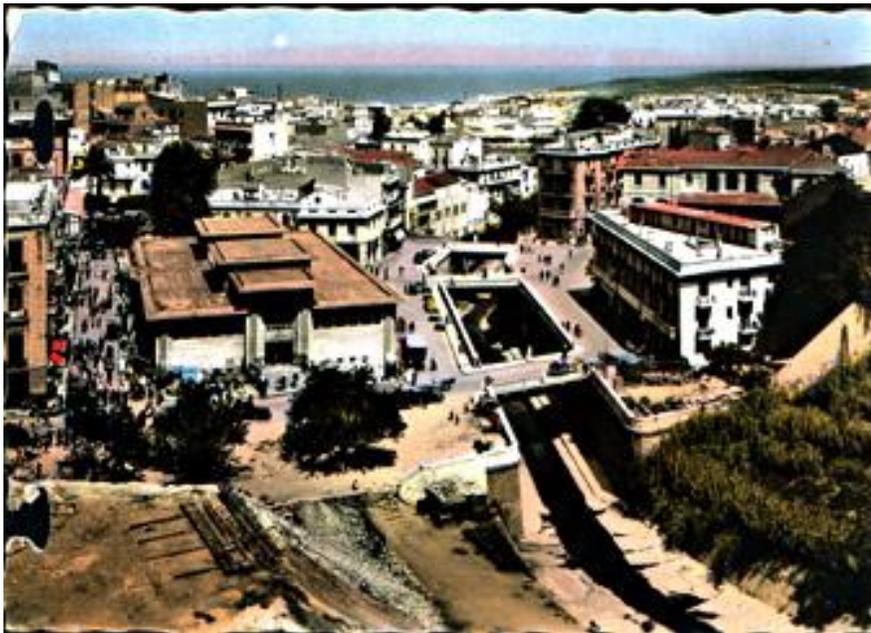


Figure 15 : Le marché couvert et les trois ponts. Carte postale années 1950. Les trois ponts ont été démolis. Seule l'appellation « trois ponts » est restée aujourd'hui dans les usages des habitants de la ville.

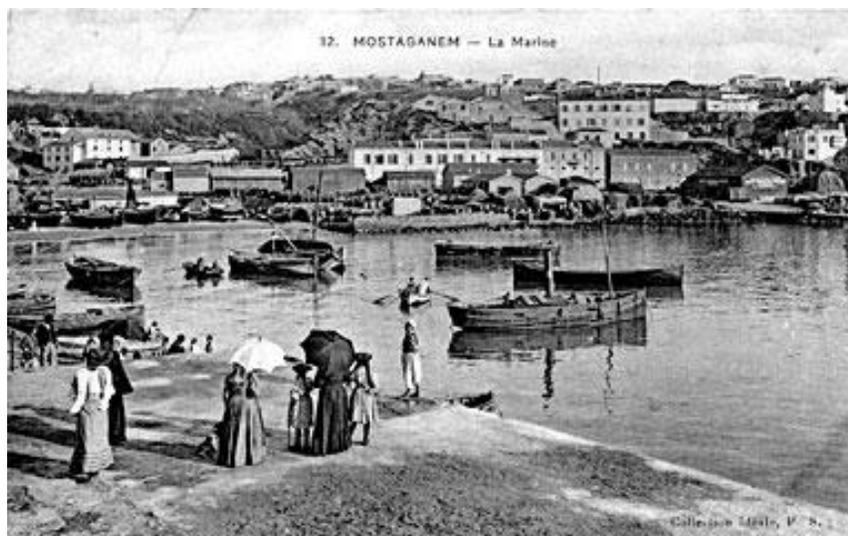


Figure 16 : Le port et le quartier de la Marine. Quartier mitoyen de la Pépinière.

4.2. Le quartier de la Pépinière : Données historiques et démographiques

L'arrivée des français à Mostaganem date de 1833, et avec elle la démolition des murailles et des portes qui entouraient l'ancienne ville, entre autres la porte de Mascara qui coupait le centre-ville, pour installer les institutions, les services et particulièrement l'armée qui résidait sur le lieu même où est établie actuellement l'Université de Mostaganem (ITA site 1) et qui était à l'époque connu du nom de la « Caserne Colonieu ».



Figure 17 : La caserne Colonieu. Un des bâtiments à l'intérieur de la caserne.



Figure 18 : Intérieur de la caserne Colonieu. Actuelle Université de Mostaganem. Carte postale années 1940-50.

Avec le réaménagement du centre-ville et l'arrivée des Européens par la mer celui-ci commençait à s'élargir vers la Pépinière qui était un quartier mitoyen du centre-ville. Le nom de Pépinière n'est pas fortuit, le quartier était parsemé d'arbres fruitiers, de plantations de tous genres, de vergers, etc.

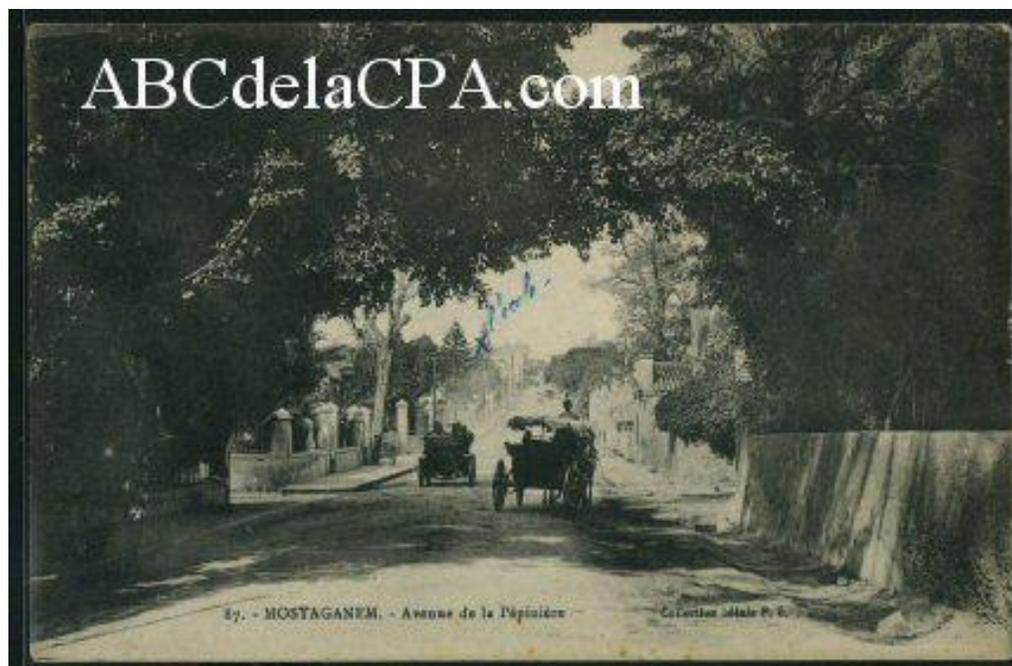


Figure 19 : Avenue de la Pépinière, entourée des deux côtés d'arbres fruitiers et de plantations.

Les premières habitations étaient des tentes mais elles étaient remplacées progressivement par des maisons en dur jusqu'au 1900. Les villas que l'on connaît aujourd'hui (*cf.* figures 24-25-26 et suivantes) ont commencé à être construites à partir de 1940 et le quartier a commencé à prendre forme. Actuellement d'autres habitations ont été construites pour déborder sur l'ancien périmètre de la Pépinière coloniale.

A partir de 1940, le quartier a commencé à se structurer avec ces « maisons de maître » qui donnaient un caractère résidentiel à ce quartier. La population avoisinait les 1000 habitants Européens (pour la grande majorité des français aisés). La population musulmane n'était pas nombreuse dans le quartier, quatre à cinq familles, (environ 80 à 100 habitant) riches nanties qui avaient les moyens pour habiter dans ce quartier aux côtés des français et même leurs

enfants étaient scolarisés au même titre que ceux des français dans des écoles françaises dans le quartier où la langue utilisée principalement était le français.



Figure 20 : Villa Pinéda aux 4 Chemins. Une des villas du quartier de la Pépinière habitées par les quelques familles arabes (musulmanes) bourgeoises. Le type même d'habitation mauresque.



Figure 22 : La place Haudricourt, rue Béranger. Photo récente.



Figure 23 : Le Patronage des garçons, boulevard Edouard Rousseau photo récente. Actuellement villa habitée.



Figure 24 : La maison Laffont. Actuellement dans un état de profond délabrement.



Figure 25 : Villa de la Pépinière. Architecture purement coloniale. Photo 2011.



Figure 26 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.



Figure 27 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.



Figure 28 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.



Figure 29 : Villa de la Pépinière. Photo 2011.



Figure 30 : Villa de la Pépinière. En forme de chalets de montagne. Photo 2011.



Figure 31 : Villas de la Pépinière. En forme de chalets de montagne. Photo 2011.



Figure 32 : Villas de la Pépinière. Villa dite de « l’ambassadeur ». Photo 2011.

Le Chapitre prochain s’intéresse au contexte algérien en matière d’urbanisation. Il propose des chiffres et des pourcentages en vue d’avoir une idée sur l’état de l’urbanisation dans ce pays. Mais aussi nous essayons de rendre compte de travaux et de réflexions en *sociolinguistique* ainsi qu’en sociologie urbaine menés dans cette aire géographique. Dans un troisième temps nous proposons un chapitre sur le français dans sa relation (complexe) à la société algérienne, en essayant de comprendre les racines ainsi que les retombées de cette relation sur une Algérie post-indépendante.

Chapitre 3 :
Sociolinguistique urbaine en
Algérie et statut/usage du français

1. L'urbanisation en Algérie : Etat des lieux :

Dans « Quelles Voix pour quelles Villes arabes ? » (2008), Catherine Miller fait remarquer que l'urbanisation dans les villes arabes obéit à des contextes variés et donc ne pouvait (peut) pas être ramenée à un modèle homogène pour l'ensemble de ces pays. Au début du 20^{ème} siècle, le taux d'urbanisation moyen pour l'ensemble du monde arabe était de 14,5%, et avait augmenté pour devenir 27% dans les années 1950, pour ensuite grimper jusqu'au 60% dans les années 2000 (2005 pour être précis). (Source Geopolis).

Au début du XXème siècle, le taux d'urbanisation dans les pays du Maghreb comme le Maroc, l'Algérie, la Libye semble plus faible en comparaison avec certains pays du Machrek comme l'Egypte ou bien la Syrie.

Tableau 01 : L'urbanisation en Algérie : 1900-2000³⁰

Algérie							
1900	1950	1980	2005	1900	1950	1980	2005
Nombre habitants agglomération > 10 000 hab.				Taux d'urbanisation en %			
425 911	1 472 680	7 157 235	19 920 679	9.1	16.5	39.3	59.9

Urbanisation est comptabilisée pour les villes > 10 000 habitants.

Source : GEOPOLIS

³⁰ Nous reprenons ici le tableau cité par Catherine Miller dans : « *Quelles voix pour quelles villes arabes* », Paru dans « *Les boites Noires de Louis Jean Calvet* », édité par A. Moussirou et Claude Bourgeois, Paris, Ecriture, 371-397.

Le tableau montre que l'Algérie a subi une urbanisation massive qui a commencé dans les années 1980 et a continué à grimper dans les années 2000, effet de la migration interne de vastes populations de la campagne vers les villes et notamment vers les grands centres comme Alger ou bien Oran.

Tableau 02 : Croissance de la population pour les trois premières villes de l'Algérie entre 1860 et 2005

Ville	Pays	1860	1920	1950	1980	2005
Alger	Algérie	62 174	203 927	422 100	1 646 360	3 360 788
Oran	Algérie	28 330	135 070	253 282	532 763	754 023
Constantine	Algérie	38 365	61 172	88 514	374 634	480 278

Source : GEOPOLIS

Ce tableau montre que les populations dans les grandes villes algériennes ont augmenté de manière fulgurante entre 1980 et 2000 (cela est beaucoup plus le cas pour la ville d'Alger). Ces villes sont l'exemple de l'urbanisation effrénée qu'à subi et que continue de subir l'Algérie jusqu'à la création de périphéries qui deviennent des agglomérations voire des villes anarchiques annexées aux villes réelles (c'est le cas des villes d'Oran et d'Alger).

Dans son article « Urbanisation et recherche urbaine dans le monde arabe » (1987), Mostafa Kharoufi sociologue et géographe marocain, attire l'attention sur les bouleversements sociaux extraordinaires qui secouent les villes arabes, bouleversements dûs en premier lieu à l'urbanisation :

« Sur une population de 200 millions, environ la moitié est constituée de citadins (...) la diversité des situations nationales et l'existence de traditions urbaines dans plusieurs pays, comme le Maroc, la Tunisie, l'Algérie et la Syrie, expliquent l'hétérogénéité des contextes urbains » (Kharoufi : 01).

Il parle également du déséquilibre de ce qu'il nomme les « armatures urbaines », c'est-à-dire de la répartition urbaine ; citant le cas des pays du Maghreb et de l'Algérie notamment où il relève un déséquilibre flagrant :

« Dans le nord de l'Algérie, 95% de la population habitent le 1/6^{ème} du territoire national (350 000 kilomètres carrés. En outre, 447 agglomérations urbaines recensées en 1994 (contre 211 en 1977, regroupent la moitié de la population du pays (contre 31% en 1966) se localisent ainsi quasi exclusivement sur le littoral : 1200 kilomètres de long sur une centaine de kilomètres de large seulement » (kharoufi : 02)

Autre constat que fait Kharoufi, depuis les années 1980 avec le recensement des populations, où il relève « la relative stabilisation de la croissance des grandes métropoles et la progression plus soutenue des villes petites et moyennes » (Idem., 01).

L'auteur explique également l'engouement pour tout ce qui est urbain :

« Avec cette montée de croissance et de densité dans les grandes villes arabes correspond une montée du thème urbain dans la recherche qui semble mobilisée depuis une vingtaine d'années pour tenter d'en saisir les dimensions physiques, économiques, sociales et culturelles » (Ibid., 02)

Cet engouement et ces préoccupations de chercheurs ont débouchés, fait remarquer Kharoufi, sur des études et publications le plus souvent à caractère universitaire (thèses de doctorat notamment) études soutenues aussi par des contributions de disciplines et approches de différentes sciences touchant à l'étude de la société : Sociologie, Géographie, Sciences politiques, Architecture, Anthropologie, car « aucune d'elle ne prétend expliquer à elle seule les problèmes liés à l'urbanisation » (Kharoufi, 1987).

D'autre part, il souligne un intérêt croissant pour les études de type monographique :

« Les études monographiques sur une ville, un quartier, une partie de la ville jouissent quant à elles d'une place prépondérante. La moitié des thèses relevées ont pour objet la ville, même si les espaces urbains les plus étudiés restent les grandes métropoles : Le Caire, Beyrouth, Amman,

Khartoum, Tunis, Casablanca, Fès, Marrakech, Rabat, Alger, Oran, Annaba, etc. » (Kharoufi : 03)

Ces études, doivent selon lui se faire à un double niveau à la fois national et en même temps régional afin de cerner (ou de tenter de cerner) toutes les implications sociales des bouleversements profonds qui ont secoués la ville arabe mais dont les autorités en question ne veulent pas toujours en tenir compte :

« Migrations, redistribution spatiale des populations et urbanisation affectent inéluctablement la structure démographique des pays arabes et sont perçues par les pouvoirs publics et les chercheurs comme des problèmes majeurs tant leurs conséquences sont importantes au niveau du développement. Leur étude suppose des approches pluridisciplinaires et des analyses à double niveau : national pour dresser les matrices et les tendances générales, et régionales afin de repérer les stratégies familiales individuelles » (kharoufi : 04)

2. Les études urbaines en contexte algérien :

Nous regroupons sous ce chapitre l'exposé de quelques travaux et recherches menés sur le contexte algérien sous la double étiquette de "Sociologie urbaine" et de "Sociolinguistique urbaine" pour mieux faire voir les apports de ces deux disciplines en matière d'urbanité dans cette aire géographique.

2.1. Sociologie urbaine en Algérie :

Concernant cette rubrique « Sociologie urbaine en Algérie », nous proposons un certain nombre de critiques, reproches et réflexions formulés par des chercheurs maghrébins (Safar Zitoun) et français (Catherine Miller) à l'encontre des travaux et approches menés sur l'urbanité dans le monde arabe (pour mieux faire voir aussi la part accordée à la sociolinguistique urbaine en domaine arabophone et plus particulièrement en Algérie), mais également pour en souligner quelques insuffisances épistémiques. Nous partons d'abord d'un constat général fait par Safar Zitoun, géographe algérien (2009) qui souligne qu'en ce qui concerne les études urbaines sur le Maghreb, nous avons deux grandes tendances sociologiques :

La première tendance s'inscrit dans la lignée des travaux de l'école de Sociologie urbaine française (P.-H. Chombart de Lauwe (1959-1960 et 1982) et de Pierre Bourdieu (1978 ; en collaboration avec A. Sayad 1964) en essayant d'« analyser les effets de la modernisation économique et spatiale sur les comportements spatiaux des urbains » (Zitoun : 21,22).

La seconde tendance concernerait plutôt les travaux des anthropologues et historiens pour montrer « Les résistances » et autres « pesanteurs » culturelles dans les manières de s'approprier et de vivre la ville des citadins maghrébins ordinaires (M. Naciri, 1997) » (Zitoun, Idem : 21-22).

Nous citons donc ici quelques contributions et travaux de géographes et de sociologues algériens qui partagent ce souci de l'étude urbaine pour mieux situer l'état de la recherche urbaine en Algérie , et notamment les contributions parues de la revue EMAM (Monde arabe Méditerranée) dans son numéro 18 consacré à l'urbanité dans les villes maghrébines et ayant pour intitulé: « *Urbanité et citadinité dans les grandes villes du Maghreb* » (2009), où figurent quelques articles de sociologues et de géographes algériens dont nous faisons ici une présentation sommaire :

D'abord la contribution de Madani Safar-Zitoun (Université d'Alger) : « Digressions sur l' « algérois » : l'habiter des classes moyennes algéroises ou l'introuvable référent citadin » qui questionne la construction des urbanités (et des urbanités qu'il nomme « modernes ») dans la ville d'Alger, en convoquant la notion de citadinité, ce qu'il appelle par ailleurs la citadinité algéroise « construite autour de certaines images fortes de distinction sociale et de partage d'un modèle de référence traditionnel » (Safar-Zitoun, 2009 :22), et la question citadine de manière générale entre différentes couches de la population algéroise et notamment les couches moyennes et leurs modes d'habiter et d'investir la ville et ses diverses organisations.

Nous citons aussi dans cette livraison, l'article de Abdelkader Lakjaa sous l'intitulé « Les périphéries oranaises : urbanité en émergence et refondation du lien social », où le sociologue s'interroge sur comment « les habitants des périphéries, qui vivent et pratiquent la ville, se définissent eux-mêmes » mais aussi derrière ce questionnement cherche à lier la question de l'urbanité à celle des processus d'identification « (...) ces questions » qui « se posent de façon cruciale en Algérie » (Lakjaa, 2009 :31).

L'auteur utilise et questionne notamment la notion d'urbanité en Algérie dans la mesure où elle « permet de saisir le changement social à travers sa dimension spatiale mais sans perdre de vue, toutefois, que la question sociale surplombe la question urbaine » (Lakjaa, 2009 :31), car, il fait remarquer que du sens de

« amabilité entre les gens », la notion d'urbanité, accorde actuellement les sociologues sur une définition nouvelle, celle qui connote le :

« Respect des règles qui organisent la vie en société. Ce respect va des préceptes du savoir-vivre ensemble dans les espaces public et privé, en passant par le code de la Route » (Lakjaa, 2009 : 31)

Aussi du fait de l'histoire coloniale des villes algériennes, l'urbanité dans les périphéries devient selon l'auteur :

« L'aspiration au droit à la ville et à tout ce que celle-ci sous-entend, entre autres, comme accès aux services (éducation, santé, transport...). Cette aspiration, exacerbée jusqu'à atteindre parfois la violence et devenir émeute urbaine, devient alors revendication des citadins, de fraîche ou de longue date, à avoir eux aussi « leur part d'État ». C'est cette aspiration qui, pour moi, se situe au cœur de la problématique de l'urbanité quand il s'agit des pays du Sud et qui me conduit à m'interroger pour savoir si elle ne mériterait pas d'être considérée comme un indice d'urbanité » (Lakjaa, 2009 :31).

L'auteur parle même de « néo citadins » pour qualifier les citadins des périphéries d'Oran qui s'opposent dans la catégorisation aux catégories sociales classiques de classe ouvrière, de bourgeoisie ou bien de semi et sous-prolétariat, terme qui souligne une incertitude :

« Qui caractérise les villes (et) est amplement aggravée par le gonflement des couches urbaines, elles-mêmes majoritairement constituées de néo-citadins, par les cohortes des sous-employés, chômeurs et autres travailleurs du secteur informel » (Lakjaa : 32).

L'auteur parle et emploie aussi le terme de « rurbanisation » pour qualifier le désordre induit par les nouveaux occupants de la ville, c'est-à-dire de cette façon d'être urbain mais autrement : « nous sommes urbains autrement » parce que la ville est en train de muer sous l'action de ses nouveaux occupants » (Lakjaa : 33). Il souligne aussi la complexité de la notion d'urbanité investie dans les villes arabes du fait que ces villes soient à la base des villes coloniales :

« L'urbanité qui se dégage du mouvement d'hybridation en cours dans les villes algériennes actuelles (emprunts au modèle de la ville coloniale, combinaisons multiples communautaire/sociétaire, attachement à certaines modalités de l'habiter ancien, etc.) se révèle beaucoup plus complexe que celle que recherchent ou que se représentent les autorités. Il y va du devenir de l'urbanité dans les villes algériennes de création coloniale ». (Lakjaa : 42)

Nora Semmoud (2009), par sa contribution dans ce numéro sous l'intitulé : « Nouvelles significations du quartier, nouvelles formes d'urbanité : la périphérie du Sud-est d'Alger » se propose, « d'aborder la question de l'urbanité (et de la citadinité) à travers les stratégies qu'élaborent les habitants dans leur ancrage aux lieux, dans leur intégration sociale et dans leur appropriation de l'espace » (Semmoud : 45). L'urbanité est ici investie et comprise comme processus qui induit des comportements et attitudes visant à l'intégration sociale, l'auteur parle dans ce cas de « *socialisation urbaine* » qui désigne :

« Le rapport de l'acteur urbain à la ville, à la culture urbaine, soit un rapport de réinterprétation et aussi d'engendrement (pratiques urbaines, appropriation, investissement de réseau, apprentissages). D'où une diversité des actes et des modalités de la socialisation urbaine à la base de réinterprétation des données urbaines, d'appropriation des lieux et des objets, d'apprentissages des conventions et des êtres » (Semmoud, 2009: 45).

Semmoud parle aussi de degrés de citadinités liés à cette socialisation urbaine :

« (...) l'urbanité rend compte des différences de maîtrise de l'espace urbain et des modes de vie des individus en relation avec leur degré d'insertion urbaine, selon un procès de capitalisation de savoirs et de compétences sur différents modes économique, social et culturel (J.-P. Frey, 1986, p. 180). L'urbanité résulte ainsi de ce processus de capitalisation et d'apprentissage qui renvoie à celui de la socialisation urbaine. On pourrait alors parler de degrés ou de niveau d'urbanité (Semmoud, Ibid., 45).

Aussi la contribution de Leila Msilta (2008) « Populations stigmatisées à la périphérie algéroise, entre citadinité problématique et recherche d'identités : le cas de la cité des 617 logements à Draria » qui questionne elle aussi la notion

de citoyenneté à travers une politique d'habitat et aussi à travers les discours des habitants relogés, par rapport à leur nouvel espace d'accueil et tente de comprendre aussi les effets de la stigmatisation sur des habitants relogés, et approcher le processus de citoyenneté et d'urbanité chez ces résidents.

Aussi, nous citons des auteurs sociologues comme Larbi Icheboudène dans un article commenté dans un entretien³¹ intitulé : « Alger quartier de la Marine, revalorisation du vieux bâti » qui nous dit que nos villes sont des héritages de l'époque coloniale et qui doivent être considérés comme un patrimoine architectural et urbain contemporain et moderne d'Algérie, mais cette vue ne semble pas toujours adoptée par les acteurs de la vie urbaine :

« Par contre, les villes actuelles héritées avec des espaces partagés et ségrégués qui a fait qu'il y ait des quartiers musulmans et d'autres européens. Les populations algériennes accédaient à ces villes sans avoir le mode d'emploi et par conséquent cela a créé un certain nombre de dysfonctionnements dûs à ces formes de réappropriation, mais aussi au fait que ces villes étaient devenues objet de migration, d'exodes ruraux, pour la bonne et simple raison que le monde rural était synonyme de la grande misère économique. »

Parlant du statut de l'urbanité en Algérie, il amorce une vision nouvelle de l'urbanité (à l'opposé de celle essentialiste, proposée par Mohamed Naciri) en affirmant aussi qu' :

« On ne naît pas urbain, on le devient. Cela dépend de la trajectoire des familles et de leur histoire, comment la ville reçoit les populations, soit elle les laisse accéder à la culture urbaine soit elle les admet seulement. Dans un certain nombre de thèmes que j'ai traités, je qualifie cela de «comment vivre la ville ? »

Larbi Icheboudène nous propose donc trois manières de vivre dans la ville :

« Je fais le distinguo entre trois types : le «vivre de la ville», on peut exister dans la ville, y habiter et en vivre, mais on peut aussi habiter hors de la ville et y venir travailler, il y a le «vivre dans la ville» en y habitant

³¹ Entretien réalisé le jeudi 30 juin 2011 avec le journal « *El Watan* ».

et en y travaillant, et il y a «vivre la ville», c'est lorsque on accède à un statut où on se sent concerné par votre ville : devenir un citoyen, lorsqu'on ne s'identifie plus à l'origine géographique des parents ou grands-parents ».

Nous citons également les travaux de Nassima Driss (2009)³² qui traite dans un article sous le nom de : « Citadinités et codes culturels dans le centre d'Alger : les ambivalences d'un espace public » de la question de la citadinité qu'elle préfère mettre au pluriel :

« Mes interrogations portent sur les processus d'altération du centre-ville, qui se résument en quelque sorte en une mise à mort des symboles de la vie urbaine depuis plus d'un siècle. Les « violences » contre la ville ne résultent pas d'une destruction par la guerre comme ce fut le cas pour Beyrouth et Sarajevo, mais d'un état de déréliction et de pourrissement affectant progressivement les traces de la vie urbaine » (Driss, 2009)

L'espace du dehors, nous dit l'auteure est un espace qui a aussi ses propres codes de fonctionnement dans les villes algériennes, et qui se traduit par une dialectique spatiale, celle du « dehors » et celle du « dedans » :

« En Algérie et dans le Maghreb, les mots utilisés dans le langage courant pour désigner ce qui est considéré comme «espace public » se rattachent le plus souvent sur le plan sociologique à ce qui relève du dehors (*barra*) par rapport à ce qui est dedans (*dekhel*) sous la protection de la *horma* (honneur). On distingue alors plusieurs niveaux de dehors déterminés par une position plus ou moins proche du dedans (l'espace privé). Les « dehors » exigent des seuils et une accessibilité différente liée au degré d'anonymat dont l'espace public est garant. Les pratiques urbaines s'inscrivent alors dans une opposition complexe : il y a d'un côté l'espace comme territoire de mobilité et de la rencontre avec l'altérité et de l'autre côté, l'espace comme territoire de fixité et de chez-soi » (Driss, 2009).

³² Source : Internet : www.sociologiealgerie.com.

Ce chapitre a tenté d'exposer quelques unes des orientations et dynamiques de recherche qui se font en matière de sociologie urbaine en contexte algérien, nous nous sommes contentés de mentionner quelques unes de ces contributions, mais il faut dire que le champ de la sociologie urbaine en Algérie est un champ riche et prolifère, surtout si on le compare aux études et travaux qui se font sous l'étiquette de la « *Sociolinguistique urbaine* » sur cet espace, ce qui nous paraît un constat affligeant d'autant plus qu'il n'y a une absence de passerelles et de communication entre les différentes disciplines qui s'intéresse de manière générale à l'urbanité dans ce pays (Sociologie, Géographie, *Sociolinguistique urbaine*, Linguistique) ce que nous allons tenter d'exposer dans le chapitre suivant que nous intitulerons : *Sociolinguistique urbaine en Algérie : bref état des lieux*.

2.2. Sociolinguistique urbaine dans le monde arabe et en Algérie : bref état des lieux

M. Germanos & Catherine Miller (2011) dans leur introduction intitulée : « *Sociolinguistique urbaine en domaine arabophone : quels enjeux ?* » résumant bien les tendances et les orientations théoriques des chercheurs arabes qui se sont intéressés à leurs villes (mais aussi les insuffisances de certaines de ces recherches) dans un certain nombre de constats susceptibles d'éclairer d'un jour nouveau l'état des lieux de la recherche en domaine arabophone, en postulant au départ un héritage, voire le calque littéral de certains modèles théoriques occidentaux pas toujours compatibles et applicables aux situations des villes arabes dont la/les réalités restent beaucoup plus complexes que le simple placage théorique en vue de les lire, en soulignant donc que :

« Comme dans toute relation de type asymétrique, il semble évident que la circulation des courants théoriques se fait plutôt à sens unique : les recherches en sociolinguistique en domaine arabe, surtout celles se réclamant de l'approche variationniste, se nourrissent plus des théories élaborées au « centre » (inévitavelmente occidental) que l'inverse. Cette « domination » des paradigmes a parfois induit les chercheurs à appliquer de façon mécanique les modèles élaborés au centre sans tenir compte des spécificités des sociétés concernées, comme si la recherche de l'universel serait forcément plus moderne et sortirait la linguistique arabe des travers de l'orientalisme, en particulier lorsqu'il s'agit de « la dialectologie arabe », discipline sur laquelle continue de peser le soupçon du colonialisme » (Germanos & Miller, 2011 :01)

Elles citent à titre d'exemple le modèle fergusonien de la diglossie repris et appliqué pour rendre compte de la description des variétés de l'arabe :

« Les premiers travaux de sociolinguistique se sont longtemps concentrés sur les rapports entretenus entre l'arabe standard (qui, rappelons-le, n'est pas une variété maternelle de la langue) et l'arabe dialectal, suite en particulier au débat suscité par le modèle diglossique présenté par Ferguson (1959a) et à sa réinterprétation en termes de pluriglossie, continuum ou style mixte » (Idem : 02)

Dans son article « Les Sa'îdiîs au Caire, Accommodation dialectale et construction identitaire » (2005), Catherine Miller attire aussi l'attention sur toute l'hétérogénéité constitutive et intrinsèque à la ville arabe par delà le simple listing d'adjectifs pour la qualifier, et ne manque pas de relever cet écart flagrant entre la réalité de la société arabe et les descriptions/analyses qui en sont faites :

« Si les études urbaines sur le monde arabe nous parlent de modèles citadins, de néocitadinité, de réseaux, de regroupements sur des bases communautaires ou sociales, etc., elles ne prennent que très rarement en compte les usages linguistiques et, à l'inverse, les descriptions linguistiques ne s'intéressent que de façon secondaire à la structuration sociale des villes arabes. » (Miller, 2005 :175)

Dans « Questions de contact, questions d'identité. Pour une sociolinguistique du monde arabophone » (2004-2005), elle dénonce une quasi-absence de communication et de passerelles entre études urbaines, études linguistiques comme pour mieux faire voir la part accordée à la *sociolinguistique* arabophone :

« Les études urbaines sur le monde arabe portent peu d'attention aux faits linguistiques et vice versa, les études linguistiques sur le monde arabe prennent rarement le temps de s'intéresser aux études urbaines ou socio-politiques sur le monde arabe. (...) cette fracture entre linguistique et études urbaines est extrêmement regrettable car elle ne permet pas d'analyser dans quelle mesure s'opère ou ne s'opère pas la corrélation entre changement sociaux et changements linguistiques » (Miller, 2004-2005 :131)

Cet état de l'absence de communication et de complémentarité dans les études qui portent sur l'urbanité dans les villes arabes en dépit d'un objet de recherche commun, l'Algérie n'en fait malheureusement pas exception, car la plupart des études actuelles menées par des chercheurs confirmés qui se font sur la société algérienne, sont des études qui ressortent beaucoup plus de la Sociologie, de la Géographie (*cf.* Sociologie urbaine en Algérie) et très peu de la *Sociolinguistique* ou de la *Sociolinguistique* urbaine, au-delà de la simple

explication d'une situation linguistique ambiante caractérisée par une multitude de codes en usages répartis entre les différents locuteurs Algériens.

Ces différentes disciplines ne se croisent pas et n'ont pas envisagé jusqu'au jour d'aujourd'hui de collaboration(s) entre leurs chercheurs issus donc de différents bords, non plus pas de projets de recherche communs en perspective autour de la dimension linguistique de l'urbanité en Algérie, ce qui est encore une fois un fait très regrettable. Par contre, nous observons (comme nous l'avions cité plus haut dans le chapitre précédent) une profusion de production en Géographie et en Sociologie sur la question urbaine en Algérie.

En ce qui concerne l'état d'une *Sociolinguistique* urbaine en Algérie, et en comparaison avec les dynamiques de recherche qui existent dans des pays voisins comme le Maroc ou la Tunisie, il n'y a encore très peu de travaux (il faudrait dire aussi que cette discipline reste relativement récente en Algérie), ces travaux sont le plus souvent des contributions d'universitaires sous formes d'articles, de mémoires de Magistères ou de thèse de Doctorat (encore en chantier pour la plupart). Nous soulignons aussi que jusqu'à aujourd'hui, en matière de terrain de recherche, la plupart de ces travaux sont axés sur des quartiers populaires des villes, et très peu sur les quartiers dits résidentiels.

Hormis quelques études à caractère sociologique ou géographique pour la plupart, nous manquons également d'études monographiques sur les villes algériennes, et plus précisément sur le français dans son rapport à ces villes, et notamment sur les moyennes et petites villes comme Mostaganem, Sidi Bellabes ou bien Tlemcen.

Nous ne prétendons pas ici faire l'inventaire de toutes les recherches menées en Algérie, nous nous contentons de citer quelques unes menées sur quelques villes algériennes (Alger, Tlemcen, Oran, Mostaganem) pour faire voir aussi la part accordée au français à ses usages et ses statuts³³ dans la société algérienne.

Au niveau de la ville de Tlemcen, une thèse de Doctorat soutenue par Zakaria Ali-Bencherif (2008-2009) autour de la question de l'alternance codique arabe dialectal/français et ses implications sociales chez et entre des locuteurs immigrés et non-immigrés à Tlemcen, inscrits dans des conversations bilingues. Ce travail à été entrepris en vue de comprendre les stratégies d'accommodation linguistiques que peuvent mobiliser ces locuteurs afin de communiquer entre eux. La thèse d'Ali Bencherif interroge indirectement aussi la place du français dans la pratique quotidienne effective du locuteur algérien.

A notre connaissance aussi, des travaux d'universitaires en cours, en relation avec l'urbanité et le français dans le paysage urbain, à l'Université de Mostaganem, où nous citons la thèse de Doctorat (en cours) de Malek Azzedine (2011) sur le dispositif graphique de la ville de Mostaganem avec une étude linguistique des enseignes commerciales, où le français dispute aussi la place à l'arabe dialectal (et aussi à l'arabe dit standard) au niveau de l'affichage public. Nous citons également la thèse de Ibtissem Chachou à Mostaganem sous l'intitulé : « Aspects des contacts des langues en contexte publicitaire algérien : analyse et enquête sociolinguistiques » (soutenue en 2011) qui traite des stratégies et codes linguistiques investies dans le domaine publicitaire dans les journaux quotidiens (en arabe et en français), et qui nous

³³ Nous mettons statut au pluriel parce que nous pensons que cette langue assume plusieurs statuts à la fois au-delà du simple statut officiel. Nous reviendrons plus en détail sur cette question du statut du français au niveau du chapitre suivant.

fait également observer un regain d'intérêt pour un code linguistique de commercialisation jusqu'à lors ignoré (pour ne pas dire marginalisé) par les institutions officielles : l'arabe dialectal présent aux côtés du français au détriment de l'arabe dit standard.

Nous citons également notre travail de Magistère en *Sociolinguistique* urbaine sur les pratiques jeunes (2007) soutenue à l'Université de Mostaganem (sous l'intitulé : « Essai de lecture *sociolinguistique* d'un parler jeune en groupe à l'université de Mostaganem »)³⁴, où le français intervient dans des séquences de conversation entre jeunes produites en arabe dialectal. Cette intervention du français remplissait en fait, nous l'avons constaté, un double rôle ; d'abord une fonction cryptique entre ces jeunes (ne pas vouloir mettre les étrangers au groupe au courant de leurs conversations), et ensuite une fonction plus sociale et à fortiori identitaire en se réclamant du français comme d'une langue de prestige social vu que ces jeunes sont des étudiants inscrits en licence de langue française).

Mais aussi des dizaines de mémoires de fin de licence (en linguistique et en sociolinguistique), soutenus par des étudiants de licence de langue française à l'Université de Mostaganem (entre 2000 et 2010) qui traitent souvent de l'alternance codique (arabe dialectal/français) chez les jeunes en milieu urbain (la ville de Mostaganem).

A l'Université d'Alger, on retrouve l'équipe d'Assia Lounici, composée essentiellement de doctorants en collaboration avec Thierry Bulot (Université de Haute-Bretagne Rennes 2), qui travaillent sur les questions de fractures urbaines, d'identités urbaines et de hiérarchisation des langues et des parlures au niveau de la capitale et de ses périphéries. Nous citons notamment l'exemple des J.I.S.U (Journées Internationales de *Sociolinguistique Urbaine*)

³⁴ Sous la direction du Professeur Farouk Bouhadiba.

qui dans leur cinquième édition (Alger, les 05 et 06 décembre 2007)³⁵, étaient axées sur

« (...) la ségrégation, et notamment sur la ségrégation spatio-linguistique, pour rendre compte d'un aspect qui nous semble essentiel à discuter dans le contexte algérien (Souah, 1995 ; Prenant, 1995 ; Bouziane, 1995) : Un événement marquant par rapport à une sociolinguistique urbaine *émergente* en Algérie est les J.I.S.U qui n'ont cessé de questionner l'urbanité langagière dans la pluralité de ses expressions » (Bulot, 1999 : 02)

Les contributions de ces journées de *Sociolinguistique urbaine* traitaient toutes de manière différente, du thème de la ségrégation via l'appartenance à un quartier dit Populaire, où nous citons également deux articles de deux doctorants algériens qui portent sur deux espaces urbains différents (le Casbah/Alger, quartier populaire et la ville de Tizi-Ouzou, quartier huppé/quartiers populaires) avec en commun « La question de l'identité en crise et/ou en construction dans ces deux espaces » (Bulot, 2007). Le premier, celui du doctorant Réda Sebih (sous la direction de Thierry Bulot) sur un quartier populaire « *Réda Sebih* tente, à travers les discours épilinguistiques des habitants de la Casbah (quartier populaire), de dégager la place de ce quartier dans la configuration urbaine actuelle d'Alger » (Bulot, introduction, Idem : 07).

Le second, celui de l'étudiante Farida Boumediène (également sous la direction de Thierry Bulot) sur la ville de Tizi-Ouzou et ses quartiers, fait remarquer que :

« Pour les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou le processus est le même : ce sont les formes linguistiques qui déterminent la catégorisation du quartier et inversement. S'offre ainsi à l'observation ce que *Farida Boumediène* considère comme une ségrégation spatio-linguistique de la ville de Tizi-Ouzou. Il ressort que l'enquête menée que, pour les locuteurs interrogés, la délimitation des frontières des différents quartiers obéit à deux critères majeurs : l'aspect architectural du bâti et la forme

³⁵ <http://www.sociolinguistique-urbaine.com/JISU.htm>

linguistique pratiquée. Certains quartiers sont considérés comme « bourgeois » parce qu'il y a des « villas » et qu'on y parle français et arabe algérois. Sont dits « populaires » les quartiers où dominent les cités et où on parle l'arabe de Tizi-Ouzou » (Bulot, introduction : 07).

Dans la ville de Tizi-Ouzou donc, se dessinent des quartiers hiérarchisés et catégorisés selon les langues et en même temps selon le type d'habitat (villa ou bien appartement, etc.). Ce constat nous le retrouvons par rapport à notre terrain d'étude qui est le quartier résidentiel de la Pépinière à Mostaganem où, nous postulons que le français joue le rôle d'idiome d'identification.

Un autre travail de Magistère notamment soutenu par Kahina Djerroud en 2006 (sous la direction de Assia Lounici) qui consiste en une étude comparative des usages du français à la ville d'Alger entre deux quartiers, Belcourt (quartier populaire) et Hydra (quartier huppé), où elle a tenté de souligner le rôle d'une pratique comme le français dans la constitution d'une identité nouvelle qui s'inscrit dans une logique de quartier huppé par opposition aux quartiers dits populaires.

Pour conclure ce chapitre, nous apportons une dernière précision concernant les vieux centres urbains qui restent associés à la culture des *h dars*. A notre connaissance, cette culture des *h dars* s'est concentrée et se concentre toujours autour de deux villes : Tlemcen et Mostaganem où le clivage *hadrii/berrani* continue à exister entre anciennes familles et familles de récente installation. Le critère de l'ancienneté demeure toujours le facteur le plus déterminant dans la représentation et la hiérarchisation sociale dans ces villes.

Le chapitre suivant que nous intitulos : le français en Algérie : entre statut(s) et usage(s) fait état de la place accordée au français dans le paysage linguistique algérien sur le plan formel et informel et, de manière générale, de ses divers rapports aux langue(s) des Algériens (arabe dialectal, arabe standard, tamazigh, berbère, etc.) entre co-habitation(s) et conflit(s).

3. Le français en Algérie : entre statut(s) et usage(s)

L'intérêt de proposer un chapitre sur le/les statuts du français en Algérie procède en fait d'un double objectif, d'abord celui plus immédiat de faire un bref état des lieux sur la présence de cette langue en Algérie, tant sur le plan formel par le biais des textes officiels de la constitution algérienne régissant son fonctionnement dans les administrations, les écoles, les banques, etc., que sur celui informel de la pratique journalière de cette langue par les locuteurs Algériens.

Un objectif plus en rapport avec notre recherche, est celui de faire voir l'importance qu'à prise cette langue depuis l'indépendance dans le paysage social/urbain de la société algérienne, importance d'autant plus visible qu'au niveau du chapitre précédent, sur la *Sociolinguistique urbaine en Algérie*, nous avons pu constater que les travaux (cités donc plus haut) inscrits sous cette étiquette et qui portent sur la relation du français à la société algérienne, faisait la place large à cette langue. Les travaux notamment de Farida Boumediene sur la ville de Tizi-Ouzou où on a vu des quartiers hiérarchisés selon les langues, lesquelles déterminent donc les catégorisations de quartiers (dans les quartiers huppés, le français est pratiqué, alors que dans les quartiers dits populaires, c'est l'arabe dialectal qui est adopté), et de Kahina Djerroud (sur la ville d'Alger entre quartier résidentiel et quartier populaire) qui nous montre aussi, que des aires, espaces géographiques sont signalées et revendiqués par des pratiques linguistiques, comme le français, là encore, et son usage pour dire que l'on appartient à un quartier huppé contrairement à un quartier populaire où le mélange de codes est la pratique adoptée.

Cela dit dans une large mesure toute la place et la configuration (re-configuration) de la langue française dans le paysage linguistique des Algériens, langue qui semble contribuer fortement « actuellement » à la constitution des identités dans les micro-structures sociales qui sont les

quartiers, qu'ils soient des quartiers populaires et surtout dans les quartiers dits résidentiels dans certaines villes algériennes, d'où notre nécessité de revenir sur la place et l'usage de cet idiome et notamment dans la ville de Mostaganem. Cela nous pousse aussi, dans une démarche de compréhension plus globale, à nous interroger sur la question du pourquoi de cette place occupée par cette langue dans le paysage social (et imaginaire) des locuteurs Algériens.

Le français est une langue qui a des racines profondément ancrées dans l'histoire de la société algérienne, de par un passé commun avec la France. De langue de colonisateur (langue d'imposition) au début de la présence française, elle est devenue langue du colonisé (langue de communication), et ensuite une langue de lutte contre l'envahisseur mais aussi langue-héritage à l'indépendance et même un « butin de guerre »³⁶. A la post-indépendance, elle devient langue de prestige, de raffinement et même de hiérarchisation sociale, bref, cette langue n'a pas fini de nous surprendre.

Nous allons tenter lors de ce chapitre de parcourir les heurts et malheurs de cette langue dans le paysage linguistique et *sociolinguistique* de l'Algérie post-coloniale, à travers essentiellement l'ouvrage synthétique « *Le français en Algérie, lexicologie et dynamique des langues* » paru en 2002 et qui réunit un groupe de linguistes et sociolinguistes chercheurs (Ambroise Queffélec, Yacine Derradji, Valéry Debov, Dalila Smaali-Dekdouk-Yasmina Cherrad-Benchefra) soucieux de clarifier pour ceux qui s'intéressent à ces questions de langue(s) tout autant que pour les néophytes, tout ce qui entoure le français dans son rapport à la société algérienne.

Cela va du statut (autant formel qu'informel), jusqu'aux usages en passant par les textes officiels comme la Charte nationale. Cet ouvrage participe en fait d'un projet de recherche plus vaste sur le français parlé et écrit au

³⁶ L'expression est du célèbre écrivain Algérien Kateb Yacine.

Maghreb sous l'intitulé : « Inventaire des particularités lexicales du français au Maghreb ». C'est dire aussi en un sens l'importance accordée désormais au français et à son étude dans les divers contextes que peut offrir le Maghreb de la post-colonisation.

Nous faisons également référence dans ce chapitre aux travaux d'Abdenour Arezki (1985) qui nous éclaire tout en nous proposant un état de l'enseignement du français en Algérie depuis l'indépendance du pays.

Mais aussi nous citons les apports importants d'auteurs comme Khaoula Taleb-Ibrahimi (1995) et Gilbert Granguillaume (1985) qui, auparavant se sont penchés sur la question linguistique dans le contexte algérien et notamment sur la politique d'arabisation, politique à interpréter directement par rapport à la présence de la langue française dans la société algérienne.

Un constat que tirent Y. Derradji et A. Queffélec dans la première partie de leur ouvrage à propos de la langue française, est qu'elle jouit après l'indépendance de l'Algérie d'un statut privilégié par rapport aux autres langues en présence « y compris l'arabe moderne » et pour cause, cette langue :

« (...) a marqué profondément l'inconscient de plusieurs générations d'Algériens parce que sa diffusion a été le prolongement logique de la domination coloniale et des divers politiques linguistiques et culturelles mises en place à partir de 1830 en substitution à la langue et à la culture arabes » (Derradji, 2002:36)

Cette politique « coloniale » a donc fait du français :

« La première langue étrangère à jouir d'un statut de langue véhiculaire, d'idiome de grande communication et de médium de fonctionnement des institutions de l'Etat Algérien, plus particulièrement de l'école algérienne devenue le lieu privilégié de sa diffusion » (Derradji : 2002 :36)

Le français avait donc un statut de langue nationale pour les Algériens du temps de l'occupation française. Après l'indépendance, les choses ont changé, et cette langue s'est vue concurrencée (et même en rapport de conflit) par la langue arabe consacrée désormais langue nationale par les textes officiels, et s'est vue attribuer le statut et le rôle (secondaire) de langue « étrangère ». Ce processus de l'imposition de la langue arabe standard au détriment de la langue française est appelé « politique d'arabisation » sur la quelle nous allons revenir dans cette partie au niveau du chapitre suivant (« La politique d'arabisation en Algérie »).

Mais cette volonté politique n'a pas réussi à estomper la place réelle et effective de cette langue puisque :

« Ce statut officiel reste absolument théorique et fictif : en effet, jusque dans les années 1970, le champ linguistique se caractérise par une forte prééminence de l'usage de la langue française ; celle-ci reste dominante dans les institutions administratives et économiques marquées profondément par la francophonie et les traditions de gestion héritées de l'administration coloniale » (Ibid., 36-37)

Derradji avance une estimation de plusieurs millions (8 millions environ) pour le nombre de locuteurs maîtrisant et parlant cette langue. Mais il faut ajouter à ce nombre l'effectif de la population scolarisée (le français intervient comme langue étrangère d'apprentissage dès la troisième année du cycle primaire), le nombre de journaux qui paraissent en langue française, les placards publicitaires, les enseignes commerciales, les documents et imprimés ; tout cela augmente en réalité le nombre de locuteurs Algériens « possédant une certaine compétence linguistique de cette langue » (Ibid., 37).

Les récentes déclarations du président de la République Algérienne Abdelaziz Bouteflika à propos de la francophonie marquent aussi un tournant significatif vis-vis du rapport à la langue française et à la gestion des langues de manière générale en Algérie :

« L'Algérie est un pays qui n'appartient pas à la francophonie mais nous n'avons aucune raison d'avoir une attitude figée vis-à-vis de la langue française qui nous a tant appris et qui nous a, en tous cas, ouvert la fenêtre de la culture française » (propos rapportés par le journal *El Watan*, 1.8.99)

3.1. Le Status³⁷ :

Le rapport entre l'arabe (standard) et le français en contexte algérien, comme nous l'avons mentionné un peu plus haut est un rapport conflictuel, fait de tensions et d'exclusion mutuelle. L'auteur fait remarquer que « dans tous les pays anciennement colonisés, le rapport langues maternelles/langue étrangère est un rapport conflictuel de surface masquant en réalité un antagonisme entre la culture du colonisateur et celle du pays conquis » (Ibid., 67).

Il faut dire également que le statut qu'occupe le français est un statut volontairement ambigu entre la place, délibérément restrictive que lui assignent les textes officiels (la Charte nationale) et la réalité de sa pratique sur le terrain par les locuteurs Algériens mais aussi par sa présence au sein de la vie sociale, économique et politique. Un exemple fort de cette ambivalence est (encore une fois) les discours du Président actuel de la République Algérienne qui à maintes reprises, s'est adressé à la nation algérienne en français, posture qui marque aussi une volonté politique de re-valorisation dûe à cette langue ou peut être aussi un signe d'ouverture vers les langues dites étrangères présentes et enseignées en Algérie.

3.2. Statut officiel du français :

Concrètement, la langue française, bien qu'ayant pour statut officiel celui de langue étrangère, qui au passage est une position marginalisante à l'encontre de cette langue, puisque ce statut la relègue à un second plan par rapport à une langue arabe (standard) valorisée et même sur-valorisée dans tous les secteurs

³⁷ Par status il est entendu tout ce qui caractérise le français sur le plan institutionnel et officiel (Derradji, 2002).

de la vie sociale et économique, eu égard aux liens historiques qui unissent cette dernière au peuple Algérien, et qui a eu toujours à subir les méfaits d'une vaste et massive politique d'arabisation de tout le pays ; cette langue occupe aussi le statut effectif de « langue de scolarisation, de communication et de fonctionnement de plusieurs institutions de l'Etat *en contradiction avec* la politique d'arabisation qui distribue en principe les fonctions des langues sur le marché linguistique » (Ibid., 67).

C'est dire aussi une double facette caractéristique de l'image de cette langue en Algérie qui à la veille de l'indépendance du pays en 1962 :

« face à la nécessité de faire fonctionner l'économie nationale, les autorités ont dû se résoudre à admettre –à titre provisoire- le français comme véhicule de savoirs et de compétences techniques pour répondre à l'urgence et préserver l'équilibre et la stabilité économique et sociale » (Ibid., 68)

Donc idiome qui sert de médium au fonctionnement des institutions de l'état au départ, cette langue a dû se résoudre à « céder du terrain » à une langue arabe symbole d'arabité et d'algérianité pour un pays libre. L'on assistait alors à une coexistence formelle entre deux codes tous deux employés aussi bien par les institutions officielles de l'état, que par le peuple Algérien au niveau de la pratique quotidienne, mais cet équilibre se voit fortement bouleversé par les suites de la politique d'arabisation :

« L'ambivalence linguistique arabe/français qui a prévalu de 1962 à 1979 se transforme, à partir des années 80 et jusqu'à nos jours, pour des raisons idéologiques, en rapports antagoniques induits par les différentes lois concernant l'arabisation de l'enseignement supérieur et de la formation » (Ibid., 69)

Jusqu'au jour d'aujourd'hui, il faut le dire, on observe un réel décalage (et même une situation paradoxale) entre le statut officiel attribué à la langue française et ses usages effectifs au sein de la société algérienne.

L'auteur ne manque pas aussi de souligner les carences flagrantes en matière de gestion des langues en Algérie qui induisent des déséquilibres symboliques

et même identitaires pour les différents locuteurs et pointe du doigt les législateurs concernant la place accordée au français plus spécifiquement :

« La complexité de la situation linguistique algérienne réside moins dans l'hétérogénéité linguistique que dans la contradiction très forte entre le « théorique », c'est-à-dire les normes officielles (im) posées par le discours idéologique du Pouvoir et l'usage réel « *in vivo* » des différentes langues. Le législateur déconseille, voire proscriit l'usage du français alors que beaucoup de textes officiels (lois, circulaires, notes de service, etc.) sont souvent rédigés en cette langue, puis traduits en arabe en fonction du profil des destinataires » (Ibid., 70)

Cette situation paradoxale traduit le plus souvent une incompréhension voire un malaise chez les sujets-locuteurs qui n'arrivent pas toujours à se situer par rapport à la langue française, à sa pratique, mais aussi par rapport à leur situation de locuteurs francophones pour la plupart d'entre eux. Et c'est là un second paradoxe que nous relevons et en même temps le complexe lié à l'imaginaire de cette langue dans une Algérie de la post-colonisation.

Le français est bien présent mais on ne veut pas le reconnaître parce qu'il est toujours associé dans l'inconscient collectif des Algériens à la langue du colonisateur, c'est-à-dire à la langue de l'ennemi même chez ceux, (curieusement) qui se réclament de cette langue et de son héritage, ceux-là appelés par les arabisants et autres extrémistes, Hizb frāsa (le parti de la France).

C'est pour cela que la gestion de cette langue et du Plurilinguisme en Algérie de manière générale doit partir d'un principe fondateur : le Plurilinguisme où le français assume la place réelle qui lui est dû :

« Le plurilinguisme du pays nécessite de décrire, même de manière schématique, le processus d'appropriation des langues maternelles dans un contexte polyglossique où la place du français n'est pas négligeable ». (Derradji : 85-86).

3.3. Appropriation du français :

La langue française et son appropriation par les locuteurs Algériens obéit à divers vecteurs (Derradji, 2002) qui peuvent se résumer à deux statuts l'un formel (reconnu par l'état), et l'autre informel :

1-L'apprentissage formel : le système éducatif, les structures éducatives scolaires et universitaires.

2-L'apprentissage informel : la famille, les médias (journaux, télévision en français), certaines situations de communication informelles.

a-S'agissant de l'apprentissage formel qui est par ailleurs le canal d'apprentissage le plus privilégié par les institutions, et notamment le système éducatif :

Le français est présent du Cycle Primaire et jusqu'à l'Université, enseigné comme langue 2 (appelée aussi Langue seconde par les didacticiens), selon les objectifs et les finalités qui lui sont assignés, et qui sont, selon la *Charte Nationale* (1976) au nombre de quatre objectifs (Derradji, 2002) résumés comme suit :

1-Communicationnel : Permettre à l'apprenant la communication avec autrui.

2-Civilisationnel : Permettre à l'apprenant de découvrir d'autres civilisations (d'autres littératures, d'autres sociétés)

3-Culturel : Parfaire les connaissances culturelles des apprenants.

4-Fonctionnel : Faciliter l'accès à une documentation spécialisée dans les domaines scientifique et technique

b-S'agissant de l'apprentissage dit informel de cette langue, le canal des médias prend largement le relais en permettant au passage à cette langue une grande visibilité sur le marché linguistique :

« La consommation langagière en français est pour sa part relativement forte en Algérie. La présence de la langue française, bien qu'elle soit considérée comme langue étrangère, est quasi permanente sur le marché linguistique et sa valeur symbolique est sensiblement égale et quelquefois supérieure à celle des autres idiomes en présence, y compris l'arabe standard, langue officielle. Les médias sont des vecteurs très puissants aussi bien pour la diffusion du français que pour l'appropriation informelle de cet idiome » (Derradji, 100-101)

3.4. Les variétés du français en Algérie :

L'Algérie est le premier pays après la France en nombre de locuteurs francophones (produits par le système éducatif) :

« Sur une population globale de 30 millions d'individus et après déduction des 7 millions d'analphabètes, les trois quarts de la population algérienne sont susceptibles de parler une variété de français. » (Derradji : 118).

Au niveau des différentes pratiques effectives des locuteurs, l'auteur distingue trois variétés de français pratiqué :

3.4.1. La variété basilectale :

Niveau de français : fin du Cycle Primaire

Elle concerne deux catégories de locuteurs :

1-Peu nombreux : locuteurs formés en français par l'école algérienne post-indépendante (1962-1973).

2-Plus nombreux : locuteurs scolarisés en langue arabe, contact avec le français « ni régulier ni efficace sur le plan pédagogique » Derradji : 119), cette génération a coïncidé avec la politique d'arabisation (1975-2000).

3.4.2. La variété mésolectale :

Une scolarité plus longue, contact prolongé et plus stable avec le français. Les locuteurs de cette variété sont formés par l'école algérienne qualifiés de « bilingues arabe-français ».

3.4.3. La variété acrolectale :

Cette variété existe dans :

« Les Universités algériennes où le français sert de médium (disciplines scientifiques) et chez les locuteurs qui ont bénéficié d'une formation dans les universités françaises. Ce français acrolectal, conforme à la norme académique du français standard, est le fait de l'élite francophone du pays et constitue dans la hiérarchie sociolinguistique un indice de la réussite sociale et économique. Les pesanteurs idéologiques particulières à la situation sociopolitique et linguistique du pays ont cependant incité les utilisateurs de cette variété à lui préférer le français mésolectal pour la plupart des interactions sociales (...) plus lâche et surtout plus conforme à la réalité sociale et économique, soit l'alternance codique avec l'arabe. La variété acrolectale a donc une existence surtout théorique » (Derradji : 120).

3.5. Le français langue parlée :

Le français existe comme pratique orale dans presque toutes les sphères sociales. Il a le statut de langue courante entre les locuteurs Algériens semblablement en un sens à l'arabe dialectal dit arabe algérien. Ce français est une langue très basique pratiquée par la majorité des Algériens qu'ils soient scolarisés ou bien analphabètes vu que son lexique est emprunt le plus souvent aux mots d'utilisation et de diffusion quotidienne comme, « Bonjour, merci, salut, etc ».

3.6. Le français à l'école :

A l'indépendance, le taux de scolarisés en langue française est faible souligne Abdenour Arezki (1985) dans son article « Le rôle et la place du français dans le système éducatif algérien », mais :

« En l'espace d'une vingtaine d'années, le taux de scolarisation est passé de 5% à 70%. Compte tenu du nombre d'enfants que nous scolarisons, déclare M. Zemmouri, directeur de l'école fondamentale au Ministère de l'éducation nationale, "On peut dire que le français est plus enseigné aujourd'hui en Algérie qu'il l'était du temps des Français". (Interview dans le quotidien français, *Le Monde* du 6/12/1985, p. 12) » (Arezki, 1985 : 23).

Soulignant aussi cette place du français dans l'univers algérien après l'indépendance, Arezki précise que la communauté francophone était de un (1) million sur une population de dix millions. Il nous explique par ailleurs qu'à côté du facteur de l'histoire (132 ans de colonisation française), d'autres facteurs interviennent dans l'apprentissage direct du français chez les Algériens :

« La proximité géographique et culturelle des deux pays : deux heures d'avion nous séparent de la capitale française. Plus d'un million d'Algériens vivent en France avec tout ce que cela entraîne comme liens directs. "Quelque 300 000 couples mixtes sont recensés" (Benmesbah, *ibid.*), c'est-à-dire de familles que forment des conjoints des deux pays. Par ailleurs, "le français est aujourd'hui présent dans 52 % des foyers algériens grâce à la parabole" qui permet de capter plusieurs chaînes de télévisions francophones. Et toujours selon un sondage réalisé par un institut algérien pour le compte de la revue *Le Point* auprès de 1400 foyers algériens, "le fait marquant à relever est que 60 % des foyers algériens comprennent et/ ou pratiquent la langue française, soit plus de deux millions et demi de foyers représentant une population de plus de 14 millions d'individus de 16 ans et plus" (Benmesbah, *ibid.*) Ces statistiques montrent bien la place importante qu'occupe le français dans l'environnement sociolinguistique algérien. En revanche les textes officiels lui attribuent le statut de langue étrangère au même titre que les autres langues (anglais...) » (Arezki, *Ibid.*, 1985 : 23-24).

3.7. La question de l'alternance codique :

Le phénomène de l'alternance codique (ou le mélange de codes) pratiquée par tous les locuteurs Algériens prouve nécessairement la place prépondérante qu'occupe le français dans leur paysage linguistique. Ce recours quasi-permanent au français dans des énoncés en arabe dialectal ou en tamazigh pousse tout linguiste à s'interroger sur les fondements et sur le(s) statut(s) réels des langues au-delà de la volonté politique ou bien idéologique qui assigne et dessine des statuts le plus souvent artificiels loin de la réalité de la pratique des locuteurs de ces langues.

Y. Derradji (2002) ne manque pas aussi de souligner à propos du français et son usage que :

« L'exposition à la langue française étant forte et continue rend la présence de cette langue effective et contraignante dans l'environnement linguistique et culturel des sujets parlants Algériens (...) la société algérienne étant plurilingue, ce contact des langues se traduit par des comportements langagiers très particuliers mais tout à fait naturels pour ce type de société » (Derradji, 2002 : 112)

Ces situations d'alternance codique conversationnelle concernent ou peuvent se ramener, selon Yassine Derradji à deux grands types de locuteurs :

1-Locuteurs bilingues français/arabe.

2-Locuteurs monolingues natifs (pratiquant un seul idiome : l'arabe dialectal) mais catégorisés analphabètes, illettrés.

Parlant de la position des langues de manière générale, l'auteur note :

« La diversité linguistique de l'Algérie résulte donc d'une longue coexistence de langues, chaque processus de minoration linguistique induit par l'imposition d'une langue introduisant en fait le déclassement de la langue précédemment valorisée. Dans les deux cas (1830,1962), il nous semble que les processus de minoration/valorisation concernant tant l'arabe classique que le français ont renforcé la position des vernaculaires, plus particulièrement celle de l'arabe dialectal ; celui-ci est devenu une valeur « refuge » constante, d'abord de résistance à « l'autre », de l'expression de l'identité, de la cohésion et de l'unité nationales, enfin de l'affirmation de soi » (Derradji, 2002 : 109)

Face à ce foisonnement de langues en présence dans son univers linguistique, le locuteur Algérien vit une « polyglossie » qu'il est contraint de gérer ce qui lui permet au passage de recourir au moyen linguistique qu'il juge adéquat et nécessaire afin d'entrer en communication avec les autres locuteurs comme lui.

3.8. L'arabe algérien.

L'arabe algérien, langue maternelle des locuteurs Algériens, a le statut de langue véhiculaire utilisée par presque 90% de la population algérienne, dénommé aussi *dariija* (dialecte) dont la prononciation, le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie diffèrent de l'arabe littéral. Mais en dépit de cette utilisation massive par les locuteurs Algériens, cette variété de l'arabe ne jouit pas de statut officiel et reste cantonnée à celui inférieur de « dialecte ».

Il faut dire aussi que contrairement à l'arabe standard, le français comme langue étrangère n'est pas concurrencée par l'arabe dialectal algérien du fait d'abord de leur existence mutuelle au niveau des productions verbales des locuteurs Algériens, et d'autre part parce que ces locuteurs (et les législateurs au passage) ont conscience que l'arabe dialectal constitue la vraie langue maternelle des Algériens, langue de première socialisation contrairement à l'arabe standard qui reste pour eux une langue d'imposition bien que cette langue soit apprise dès l'entrée à l'école. Une preuve de ce statut artificiel est que l'arabe standard n'est pas pratiqué dehors dans la rue, ni même au sein des administrations hormis quelques énoncés car relevant du jargon administratif, ce qui n'est le cas de la variété dialectale de cet arabe :

« L'arabe algérien est l'idiome pratiqué par la plus grande partie de la population algérienne. Elle couvre -par le canal de l'oral- les domaines de la vie familiale, de l'affectivité, des sentiments, des états d'âme et de la religiosité du sujet parlant. En choisissant l'exclusion des parlers locaux et de la langue française comme principe et moyen coercitif pour réguler et renforcer la position statutaire de l'arabe standard (...) le pouvoir n'a fait que raffermir la position de l'arabe algérien, et dans une certaine mesure, du français. » (Derradji, 121-122).

L'auteur prédit même un bel avenir à cet idiome maternel des Algériens, du fait de sa véhicularité, cet avenir se conçoit aussi à travers une revalorisation

d'une autre langue tant « emblématique » que « problématique » pour les Algériens : le français :

« La tendance à l'homogénéisation linguistiques des variétés dialectales, le fonctionnement polyglossique des langues en présence, les échecs cumulés des différentes campagnes d'arabisation et de l'enseignement des langues étrangères (...) sont les facteurs qui nous incitent à considérer que l'avenir linguistique de l'Algérie réside dans l'arabe algérien et dans une nécessaire réévaluation/revalorisation institutionnelle de la place de la langue française dans la société algérienne » (Derradji, 123-124)

Nous reprenons ici un des tableaux proposés par Yassine Derradji et Ambroise Queffélec sur le statut des langues (au niveau formel).

Tableau 03 : Statut des langues en Algérie

Usage de l'écrit dans les documents officiels	Langue d'impression			Langue de rédaction		
	arabe	français	anglais	arabe	français	anglais
Type de documents	arabe	français	anglais	arabe	français	anglais
Passeport	+	+	+	+	+	--
Carte d'identité	+	--	--	--	+	--
Pièces d'état civil^a	+	+ ^b	--	+	--/+ ^c	--
Documents judiciaires	+	+	--	+	+ /+ ^d	--
Carte d'électeur	--	+	--	+	+	--
Monnaie nationale	--	+	--	+	+	--
Timbres fiscaux	+	+	--	+	+ /+	--
Timbres-poste	+	+	--	--	--	--
Permis de conduire	+	+	--	+	+	--
Carte grise	+	--	--	+	+	--
Contrat d'assurance	+	+	--	+	++	--
Chèques postaux et bancaires	+	+	--	+	++	--
Mandats	+	+	--	+	++	--

a. Par pièces d'état civil nous entendons les documents suivants : livret de famille, extrait d'acte de naissance, de décès, de mariage, de divorce, etc.

b. L'impression en langue française est facultative, elle se fait à la demande des usagers lorsque de tels documents doivent être utilisés en France.

c. L'utilisation de la langue française pour les documents relevant du domaine de l'état civil est faite à la demande des concernés.

d. *Ibidem.*

Nous rendons également le commentaire fait du tableau par Yassine Derradji et Ambroise Queffélec :

« L'arabe est la langue d'impression et de rédaction du document alors que le français sert seulement de langue de rédaction qui, en complétant le document officiel, se voit souvent utilisée par l'administration comme outil de correction voire de vérification et de confirmation des données fournies en arabe » (Derradji : 71).

4. La politique d'arabisation en Algérie :

Nous essayons de parcourir sous ce titre la politique d'« arabisation » entreprise en Algérie par les dirigeants du pays depuis ses premières années d'indépendance; cette politique est la résultante d'une sur-valorisation de l'arabe dit classique et de la sous (dé)valorisation donc de la langue française au sein de l'univers linguistique algérien.

Cette politique nous la résumant en citant essentiellement deux auteurs connus KhaoulaTaleb-Ibrahimi (1995) et Gilbert Grandguillaume (1984) qui très tôt, se sont intéressés à cette question et surtout à ses retombées sur l'avenir et le devenir de la société algérienne. Dans un second temps, nous présentons deux chronologies du déroulement de cette politique d'arabisation en Algérie depuis 1962 et jusqu'à actuellement ; en l'occurrence celle proposée par Gilbert Grandguillaume (1995) et celle proposée Yassine Derradji et Ambroise Quéffelec (2002).

Nous signalons aussi à titre informatif, que plusieurs chronologies existent qui décrivent le « déroulement institutionnel de la politique de l'arabisation » : travaux de Souriau (1974, 1976, 1984), Grandguillaume (1983), Morsly (1985), Cherrad-Bencheffa (1990), K.T. Ibrahimi (1995), etc. (Derradji, 2002).

Khaoula Taleb-Ibrahimi, dans son célèbre ouvrage (1995) « *Les Algériens et leur(s) langue(s), Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne* » articule en fait ses réflexions autour de deux problématiques centrales : l'arabisation et le bilinguisme en contexte algérien. La partie de son ouvrage consacrée à l'arabisation montre que derrière cette question (décrite dans sa chronologie et sa réglementation) en tant que politique linguistique d'une Algérie indépendante (de 1962 à 1989), c'est ce dialogue de sourds qui est engagé (et s'engage toujours) entre élites arabisantes et celle francisantes aux seuls fins du pouvoir politique sans forcément tenir compte de la volonté

du peuple Algérien dans sa pluralité et sa richesse tant linguistique que identitaire.

Aussi, dans un entretien avec le Journal d'Algérie (30/05/2009, réalisé par Irane Belkhedim), Khaoula Taleb-Ibrahimi aborde le problème linguistique en Algérie en soulignant qu'il faudrait de détacher complètement des prises de positions politiques « pour résoudre nos questions linguistiques », suite au discours du président Ben Bella qui en 1962 avait déclaré dans l'un de ses discours à la nation algérienne : « Nous sommes arabes, nous sommes arabes, nous sommes arabes ».

Khaoula Ibrahimi pense aussi qu'il faudrait repenser une identité algérienne largement confectionnée par le parti unique et imposée, non souhaitée (en tous cas pas complètement) par le peuple Algérien, identité artificielle qui, n'a été contestée, au passage, qu'à partir des années 1980, en posant la problématique du vivre ensemble : « Nous sommes toujours Algériens mais différents » déclare t-elle dans cette interview.

Elle fait aussi remarquer que l'élite algérienne est une élite divisée qui a reçu une « formation historique » partagée entre deux langues : l'arabe et le français. Elle résume ce conflit en disant que les défenseurs des deux langues ont tous deux des intérêts à protéger. Ce conflit l'amène à repenser aussi la place, le statut et plus important encore l'imaginaire de la langue arabe en la faisant sortir du moule traditionaliste :

« Beaucoup de mes collègues croient que l'arabe est la langue de la littérature, de la poésie, de la religion (Coran), du sacré et des valeurs morales ! D'autres affirment qu'elle est pure et qu'elle s'auto-suffit. C'est faux !, L'arabe est une langue vivante qui interagit avec la société, l'environnement et les autres langues ».

Dans la même lignée, Dans un article très intéressant, Gilbert Grandguillaume (1984) s'est lui aussi penché sur la question de l'arabisation, en faisant remarquer que la question de l'arabisation occupe une place centrale dans les pays arabes :

« Car elle permet de situer ces relations par rapport à un problème essentiel pour toute culture : celui de la langue. La langue arabe, à la fois signe d'unité et « miroir d'identité », selon l'expression d'Abdallah Laroui, a tenu dans l'histoire récente et actuelle du Maghreb et du Machrek, une place importante et spécifique » (Granguillaume, 1984 :151).

Ainsi plusieurs problèmes se sont posés pour ces pays concernant cette arabisation massive et brutale qui n'allait pas porter ses fruits même des décennies après sa première application et pour causes :

« (...) La langue arabe n'est pas ou peu connue; celle qui l'est n'est pas opérationnelle pour la gestion d'une société moderne. Enfin le contexte arabe du Machrek ne représente pas encore un espace de langue et de technologie susceptible de concurrencer l'impact culturel occidental au Maghreb. (...)Pour toutes ces raisons, l'arabisation va être perçue au Maghreb, par rapport à la modernité, comme une régression, la question devenant : pourquoi faire difficilement en arabe ce que nous faisons mieux et plus facilement en français ? » (Granguillaume, 1984 : 152).

Une langue arabe très peu connue au Maghreb, et un Machrek qui ne présente pas autant d'atouts de technologie et de modernité suffisamment pour concurrencer l'impact de l'Occident sur le Maghreb font interroger l'auteur de fait sur les véritables motivations de l'arabisation au Maghreb sachant que la modernité est assurée complètement par la langue française, langue dans laquelle s'effectue la gestion de l'appareil économique et administratif, mais aussi langue de l'enseignement.

Gilbert Grandguillaume en connaisseur du Maghreb (et de l'Algérie) revient aussi (et toujours) sur cette question de l'arabisation (1995) mais aussi dans une communication à l'occasion d'un colloque (2006-2007), où il s'attaque au fondement de cette politique d'arabisation entamée depuis 1962 date de l'indépendance nationale du pays qui avait pour objectif premier la « ré-introduction de la langue arabe classique dans l'univers linguistique des Algériens ».

Dans cette perspective, Grandguillaume ne manque pas de résumer la place dévolue à la langue française, qui bien que bénéficiant d'un regain d'intérêt, elle se heurte toujours à une masse politique qui voit en sa réintroduction une menace éminente pour la langue arabe symbole d'arabité et d'identité musulmane pour la société algérienne :

« Le pouvoir qui tente de rénover l'enseignement en réintroduisant le français applique sa réforme sous le contrôle vigilant d'une opinion ambivalente : elle veut bien la réussite par le français mais elle est enracinée dans une identité musulmane dont la langue arabe est le repère. Cette opinion est de toute façon réticente face à un pouvoir qui n'a jamais pu incarner une identité algérienne authentique, et doit donc continuer à s'appuyer sur ses deux substituts : l'islam et la lutte anticoloniale. De ce fait toute mesure touchant à la langue arabe s'avère délicate dans la mesure où elle concerne une référence mythique. La langue est ainsi une question éminemment politique » (Ibid., 2006).

L'auteur souligne aussi que la survalorisation (très tôt au lendemain de l'indépendance) de l'arabe classique par rapport aux langues parlées (langues de la rue, du s^ûq, disait Ben Badis) allait dicter et marquer fortement la politique linguistique ultérieure dans ce pays.

Du temps de Ben Bella et Boumediene, l'Algérie devait selon l'auteur, conjuguer deux impératifs et partant deux paradoxes : une ouverture vers l'Occident qui passe par la langue française, et la restauration d'une personnalité algérienne (par le retour à l'islam symbolisé par la ré-injection d'une langue arabe classique chez les masses populaires).

Sur le plan linguistique, cela devait se traduire par un Bilinguisme, c'est-à-dire une co-existence ou plutôt une co-habitation entre les tenants de l'arabe et les tenants du français dans le pays, cela se traduit par la formule adoptée : « maintien du français et enseignement de l'arabe ». En Tunisie et au Maroc, le choix bilingue a été adopté, ce qui n'était pas le cas en Algérie où les deux clans (arabisants et francisants) ont préféré s'opposer et l'arabisation dont l'élite arabophone du pays se réclamait « (...) ne pouvait dès lors être qu'une

lutte contre la dominance de la langue française. Derrière cette revendication idéologique se cachait aussi la volonté d'accéder aux postes de l'administration et de l'enseignement » (Ibid., 2006).

Dans une déclaration récente, le Président actuel Bouteflika (rapportée par *El Watan*, 22-05-1999) résume la question linguistique en Algérie depuis l'indépendance du pays :

« Il n'y a pas eu de problème linguistique en Algérie, juste une rivalité et des luttes pour prendre la place des cadres formés en français ! »

Mais ce conflit subsiste toujours (malheureusement) entre les deux camps qui se disputent toujours le champ linguistique algérien.

L'auteur nous propose aussi une chronologie du déroulement de la politique d'arabisation, en soulignant les étapes de sa progression (2006) :

1-A l'indépendance : controverse violente entre les deux camps (et jusqu'à aujourd'hui souligne t-il). Le choix d'une arabisation radicale opposée à une option de bilinguisme arabe-français (l'arabisation a acquit le statut de dogme national).

2-Mais cette mesure fut revue à l'époque du Président Boumediene et jusqu'à sa mort (Décembre 1978), où une option implicite de Bilinguisme fut pratiquée, mais elle était non-assumée par le pouvoir de l'époque. L'arabisation est alors adoptée au primaire et au secondaire mais pas encore à l'université.

3-1974 : Abdelhamid Mehri, alors Secrétaire Général du ministère de l'Education nationale (un farouche arabisant) introduit l'arabisation à l'Université.

4-Cette situation fut redressée par Boumediene en avril 1977 en envisageant une « pause de l'arabisation » en nommant Mostefa Lacheraf à l'Education nationale et Abdellatif Rahal à l'Enseignement supérieur.

Pause interrompue par la mort de Boumediene (27 Décembre 1978). Mais les deux langues fonctionnaient de manière « compartimentée, tant était grand l'écart des formations et des cultures de référence» (Grandguillaume 2006).

5-Recours de l'Algérie à la coopération : enseignement en arabe (enseignants moyen-orientaux) et en français (élite issue de l'école française). Algérianisation du corps enseignant : la langue arabe était alors enfermée dans l'équation des « *ulama* » : arabe-islam-patrie.

6-Arrivée au pouvoir de Chadli Bendjedid et la montée de l'islamisme (1979-1992)

7-Arrivée de Mostafa Lacheraf à l'éducation (défenseur des langues et de l'ouverture) : limogeage de l'équipe de direction responsable de l'arabisation. La politique de « l'arabisation du milieu » : loi de Mouloud Kassim Nait-Belkacem (1989) sur le modèle de la « loi Toubon » du 31-12-75) qui portait sanctions contre la généralisation de l'emploi de la langue arabe pour 1993, loi qui fut votée par les députés le 17 novembre 1990 et publiée au Journal Officiel le 16 janvier 1991.

8-22 mai 1984 : est voté le code de la famille, directement inspiré de la *Chari'a* (le code civil et moral islamique) en plaçant la femme dans un statut de mineure à vie.

9-1988 : La montée de l'islamisme prenant appui sur les mosquées. « La période est marquée par de grandes émeutes urbaines à Constantine, Annaba, Oran et finalement Alger en octobre 1988 ». La même année, naissance du Multipartisme (appuyé et soutenu par le Président de l'époque Chadli Ben Jdid).

10-1991 :« Interruption du processus électoral » mettant un coup d'arrêt à la progression du FIS (Front Islamique du Salut).

11-Arrivée au pouvoir de Mohamed Boudiaf assassiné en juin 1992 : « Des années d'incertitude, de violences délimitent une période qui va jusqu'à l'élection du président Liamine Zeroual en novembre 1995 puis à celle du président Abdelaziz Bouteflika en avril 1999 » (Granguillaume, 2006).

A cette époque la politique d'arabisation « ne fut jamais désavouée ». Le Comité Consultatif National (CCN) décida en août 1992 : « report de l'application de la loi sur la généralisation de la langue arabe sans toutefois l'abolir. Cette loi fut votée à l'unanimité le 17 décembre 1996 par le Conseil National Transitoire (CNT), pour application à partir du 5 juillet 1998, sans toutefois que personne ne s'enquit par la suite de son application. Il en est de même du Code de la famille » (Grandguillaume, 2006).

Nous citons également ici une seconde chronologie concernant la politique d'arabisation, celle proposée par Yassine Derradji et Ambroise Quéffelec dans « Le français en Algérie : lexique et dynamique des langues », cette politique « s'est traduite par des mesures de planification et d'aménagement linguistiques concrètes, revêtant le plus souvent la forme de lois » (Derradji, 2002 :50).

Nous résumons cette politique sous forme de dates (lois) importantes proposées par l'auteur ainsi que quelques commentaires qu'il fait figurer sous quelques unes des lois :

« 1962-1967 : L'enseignement et les médias publics sont les principales cibles : arabisation des deux premières années de l'enseignement primaire et parution du journal *EChaab* (le Peuple) entièrement rédigé en arabe. Arabisation de la justice et de l'état civil ;

1968-1970 : Le secteur de la fonction publique est à son tour concerné par la promulgation de diverses lois : ordonnance du 20.4. 68 portant obligation pour tous les fonctionnaires de l'Etat de maîtriser l'arabe ; décret du 8.2. 69 portant création dans tous les Ministères d'un bureau d'arabisation chargé de la traduction en arabe de tous les décrets et lois officiels ; arrêté du 12.2.70 fixant les niveaux de langue nationale que doivent justifier les fonctionnaires des administrations de l'Etat ;

1971 : Désignée par le gouvernement de l'époque comme « année de l'arabisation », elle voit l'intensification des mesures d'arabisation par la mise en place des premiers organes de contrôle : ordonnance du 20.1.70 portant

extension de l'obligation pour les fonctionnaires de connaître la langue arabe ; arrêté du 20.10.71 portant arabisation de l'enseignement supérieur ; arrêté du 12.10.71 portant création des premières commissions permanentes pour l'arabisation au sein des Universités ;

1973 : Décret du 6.11.73 portant création de la Commission nationale d'arabisation, structure nationale de contrôle, d'évaluation, d'organisation et de planification de l'arabisation dirigée par le Président de la République (Houari Boumediene) ; tenue en décembre du 2^{ème} Congrès sur l'arabisation ;

1975 : Première conférence nationale de l'arabisation (14.5.75) qui réaffirme le principe de l'arabisation, définie « comme la récupération par les Algériens de la composante essentielle de leur identité nationale, elle est l'instrument de souveraineté nationale, de la justice nationale, elle est aussi l'outil du renforcement de l'unité nationale » ;

1976 : Promulgation de la *Charte Nationale*, texte doctrinaire qui accorde une place importante à la politique culturelle du pays et rappelle la nécessité de la généralisation de l'utilisation de la langue arabe dans tous les domaines de la vie sociale et économique. Les langues étrangères sont décrétées langues d'ouverture sur la civilisation universelle et sur l'univers scientifique. Cette année voit aussi la promulgation de l'ordonnance portant création de l'Ecole fondamentale de 9 ans. Ce texte consacre de manière officielle la rupture totale avec le système éducatif hérité de la période coloniale. Dorénavant, les mots clés de cette institution seront arabisation, démocratisation et algérianisation de l'enseignement ;

1979 : Tenue du 4^{ème} congrès du FLN (27.1. 79) pour trancher la question de la succession du Président Boumediene décédée le 29 décembre 1978.

A cette occasion, le congrès du FLN réaffirme les orientations générales de la politique culturelle et linguistique par deux résolutions, confirmant l'idéologie de l'arabisation. Cette année est aussi marquée par un certain nombre d'événements nationaux importants : agitation intégriste tant chez les étudiants que dans certaines couches de la population, agitation berbère qui commence

en Kabylie, longue grève des étudiants arabisants qui traduit selon KhaoulaTaleb-Ibrahimi (1995), « un malaise profond des étudiants des filières arabisées de l'université, confrontés aux difficultés de recrutement dans le monde du travail et souvent contraints à une francisation à rebours. Frustrés et victimes des attermoissements du pouvoir, ils réclament l'arabisation totale de l'administration, de la fonction publique et l'ouverture de la recherche à la langue arabe » ;

1980-1981 : l'application des résolutions du 4^{ème} Congrès du FLN (1979) provoque des troubles (Tizi-Ouzou et Alger en Avril et Mai 1980) liés à la revendication berbère sur la reconnaissance officielle de la culture et de la langue tamazighs comme éléments constitutifs de l'identité algérienne. La répression du mouvement « Le Printemps berbère » oblige le Président Chadli à reconnaître l'existence d'un « patrimoine culturel populaire qui est un acquis de tout le peuple algérien » (Derradji, 2002).

Parallèlement, la politique d'arabisation connaît une intensification : création d'un Haut-Conseil de la Langue nationale sous l'autorité du parti FLN ; arabisation totale des filières de sciences sociales dans toutes les structures de l'enseignement supérieur ;

1986 : Promulgation de la nouvelle *Charte Nationale* qui rappelle que « la langue arabe est un élément essentiel de l'identité culturelle du peuple Algérien » (1986 : 51) et que « son acquisition », « sa maîtrise » et « sa généralisation » sont une constante dans l'édification du pays et de l'unité du peuple. Parallèlement, création le 19.8. 86 d'une autre instance de légitimation et surtout de normalisation linguistique : l'Académie arabe ;

1991 : Promulgation après vote par l'Assemblée nationale populaire de la loi 91-05 du 16.1. 91 portant généralisation de l'utilisation de la langue arabe.

De toutes les lois promulguées celle-ci est considérée comme la plus coercitive. Le texte législatif délimite et fixe l'ensemble des domaines d'emploi réservés exclusivement à cette langue :

« Les administrations publiques, les institutions, les entreprises et les associations, quelle que soit leur nature, sont tenues d'utiliser la seule langue arabe dans l'ensemble de leurs activités telles que la communication, la gestion administrative, financière, technique et artistique » (Art. 1) ;

« L'utilisation de toutes langues étrangères...est interdite. » (Art. 5).

Les dispositions pénales prévues dans le chapitre 4 considèrent comme délit l'utilisation de toute langue étrangère pour la rédaction d'un document officiel (Art. 29). Les sanctions prévues en cas de violation de la loi sont des amendes qui varient de 1 000 DA à 100 000 DA ;

1992 : Gel, le 4.7. 92 de la loi précédente par le Président Mohamed Boudiaf qui estime que les conditions d'une généralisation de l'utilisation de la langue arabe conformément à l'esprit de ce texte n'étaient pas encore réunies ;

1996 : Ordonnance du 17. 12. 96 portant obligation de l'utilisation de la langue arabe et fixant au 5.7. 98 la date butoir d'application. Cette loi, votée à la veille de sa dissolution par le Conseil national de transition, assemblée législative de transition, est déclarée « scélérate » par une partie de la classe politique.

Aussi coercitive que la loi de 1991, cette ordonnance fixe la date du 5 juillet 1998 pour « rendre obligatoire la langue arabe dans toutes les institutions de l'Etat algérien et proscrire par là tout usage du français ». Cette ordonnance concrétise l'alliance du Pouvoir conservateur avec les islamo-baathistes par une instrumentalisation de la langue arabe au détriment de milliers de cadres supérieurs toujours opérationnels dans les secteurs vitaux et très sensibles de l'Etat : l'économie, l'industrie, les hydrocarbures, l'enseignement supérieur et

la recherche scientifique. Cette loi n'a cependant pas été suivie de texte d'application définissant les modalités de son application dans les divers secteurs concernés.

En guise de résumé à ce chapitre qui regroupait de fait deux domaines majeurs qui sont la *Sociolinguistique* urbaine en Algérie et le français dans sa relation à la société algérienne, nous relevons nous semble-t-il, un profond paradoxe qui caractérise de fait la situation *Sociolinguistique* algérienne, où d'un côté, sous la partie « le français entre le statut et l'usage » on observe la large prédominance de cette langue dans le champ social, culturel, administratif et économique du pays, témoin de son profond ancrage dans les mœurs linguistiques des locuteurs Algériens, et de l'autre sous la partie « *Sociolinguistique* urbaine en Algérie », nous avons mis en évidence (et relever donc), le peu d'intérêt accordé à cette discipline qui cherche à éclairer en premier lieu les rapports entre langue et société ; en fait le peu d'études et de recherches sur le français dans sa relation aux villes algériennes, et plus spécifiquement le peu de recherches sur le français dans sa relation aux quartiers, ce qui nous paraît être ici un aspect extrêmement regrettable en comparaison avec la dynamique de cette langue dans le contexte algérien.

Pour finir, et pour mieux traduire la prééminence de cette langue dans le paysage quotidien des Algériens, nous citons un exemple qui nous paraît très parlant : les noms de rues « toponymes » qui portent des appellations françaises et qui sont toujours connus donc par leurs (anciens) noms français et pas du tout par leurs (nouveaux) noms arabes, c'est-à-dire des toponymes officiellement arabisés et qui sont toujours mentionnés oralement en français.

A titre informatif, et rappelant que la toponymie constitue un domaine important de la *sociolinguistique* urbaine, nous nous inscrivons dans une perspective toponymique (étude des noms de lieux) mais aussi en Odonymie (étude des noms de rues) en citant les travaux de chercheurs comme Farid Benramdane (2009, 2010 *cf.* Bibliographie) rattaché au CRASC (Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle) mais aussi connu pour ses nombreux travaux sur l'état civil algérien, où il relève le

profond héritage dû à l'administration française en matière de toponymie et d'Odonymie en collaboration(s) avec Brahim Atoui notamment (2009,2010 *cf.* Bibliographie).

Plus encore, le chapitre sur le français à montré ce profond décalage entre le texte du législateur algérien portant régulation de cette langue et de sa diffusion dans la société algérienne, textes délibérément discriminatoires puisqu'ils cantonnent cette langue encore et toujours au statut et au rang de langue étrangère au mieux à celui de langue seconde, et de l'autre côté sa réalité, ou plutôt la fluidité de sa circulation dans les usages du quotidien comme pour montrer combien cette langue jadis langue du colonisateur ennemi est devenue aujourd'hui une composante essentielle de la société et à fortiori de l'identité algérienne, mais paradoxalement pas toujours assumée par les locuteurs qui la pratiquent, preuve aussi que les rapports à cette langue sont des rapports faits de tensions et donc loin d'être des rapports apaisés (le fameux « complexe du colonisateur »). Le français semble ainsi toujours garder son statut ambivalent (dans les imaginaires mais aussi au niveau des usages) écartelé et balancé entre deux identités, celle que lui assigne le « politique » marginalisant et celle assignée par le « pratique » refoulant !!

Partie 2 : Dire son quartier :
Usages, représentations
linguistiques et catégorisations
sociales dans le quartier de la
Pépinière

Chapitre 4 :

Présentation de l'Enquête

1. Protocole d'enquête :

« L'objet d'étude de la sociolinguistique n'est pas donné au chercheur, mais construit par lui et cette construction est le premier pas de toute enquête » (Calvet, 1999 :11)

Nous procédons ici à une enquête sociolinguistique, par le biais de Questionnaires et d'Entretiens, afin de vérifier sur le terrain le nombre d'hypothèses et de questionnements formulés au début de ce travail. Il s'agit pour nous d'interroger la notion de « quartier », à travers une parole, c'est-à-dire, des discours (et des représentations surtout) de quelques uns de ses habitants :

« Ainsi, l'intérêt de la recherche n'est pas pour ce qui est pensé dans le fond et surtout véhiculé par le dire, car ce sont les représentations, conscientes ou non, qui régissent notre rapport au monde et les rapports sociaux-représentations qui sont véhiculées à travers les mots. Les discours sur les choses, événements, êtres, les caractérisent : parler de quelque chose, c'est en quelque sorte contribué à le définir, c'est-à-dire à lui donner une réalité » (De Lafargues, 2006 : 37).

Un double intérêt qui nous anime donc, d'abord, plus immédiat celui de relever les diverses représentations que construisent ou peuvent construire divers enquêtés (habitants) interrogés sur un certain nombre de thématiques en rapport avec leur espace de résidence, afin de déceler les récurrences ainsi que les spécificités de discours des uns par rapport aux des autres (les questionnaires et les entretiens) ; de mettre en exergue dans un second temps, des stratégies linguistiques mises en œuvres par ces mêmes enquêtés en situation d'interaction verbale avec la personne de l'enquêteur, et là nous proposons d'éclairer des performances langagières (au niveau de la partie interviews plus spécifiquement).

Ainsi, l'objectif poursuivi par cette enquête s'articule doublement pour nous :

1-Analyser des discours et des représentations sur des pratiques socio-langagières (via ces discours) ainsi que des discours/représentations *par rapport* à un espace (le quartier), par le biais des questionnaires.

2-Analyser des performances langagières qui sous-tendent cette parole sur le lieu de vie, par le biais de l'exercice de l'entretien semi-directif.

Le corpus que nous nous proposons de recueillir, est donc un corpus sollicité³⁸ par le biais de questionnaires et d'entretiens (ce n'est pas un corpus construit comme dans le cas, par exemple des articles de presse).

2. Présentation des choix méthodologiques :

Le corpus que nous avons collecté est un corpus limité, (treize questionnaires, distribués et recueillis auprès de sept familles et trois interviews) qui prête beaucoup plus ici à une approche ou bien à une analyse de type qualitatif (dite « micro ») qu'à une analyse proprement quantitative. Nous avons ainsi opté de l'approcher via quelques postulats de la *sociolinguistique* urbaine ainsi que ceux de l'analyse du discours ; cette dernière constitue pour nous une méthode micro et qualitative par excellence.

Cette collecte limitée de corpus s'explique en partie en raison de certaines difficultés rencontrées sur le terrain d'enquête (dans ce chapitre *cf.* : Difficultés rencontrées dans l'accès au terrain d'enquête). Mais aussi par rapport à la nature des préoccupations qui sont les nôtres dans ce travail, à savoir à travers une parole suscitée sur leur espace de vie, nous le rappelons , nous tentons de comprendre et d'analyser, en premier lieu des représentations linguistiques et sociales via des déclarations et des témoignages (discours) de locuteurs-

³⁸ Pour reprendre l'expression utilisée par Bruno Maurer dans « quelles méthodes d'enquête sont effectivement employées aujourd'hui en *sociolinguistique* ? In *L'enquête sociolinguistique*, P.167.

habitants sur leur espace de vie en y incluant quelquefois aussi l'observation systématique des pratiques de ces locuteurs, c'est-à-dire l'analyse de traces énonciatives et discursives, « La distinction entre les déclarations et les usages, entre « les dire et les faire » (Dabène cité par Billiez et Millet, 2001 :28), nous paraît donc indispensable à faire ici.

3. Questionnaires et entretiens : une logique de complémentarité :

Nous avons choisi de réunir ces deux outils d'investigation *sociolinguistique* conjointement dans la collecte de notre corpus d'étude, parce que nous les concevons en termes de complémentarité qui vise une optimisation de la collecte finale, ainsi :

1-Pour les questionnaires, l'objectif essentiel poursuivi est de pouvoir nous fournir davantage d'éléments par rapport aux usages linguistiques (déclarés) auto-proclamés des locuteurs.

2-Au niveau des entretiens, notre objectif est davantage de faire voir des discours et des représentations sur l'espace de résidence, ainsi que cet outil de collecte est susceptible de nous fournir davantage d'informations sur des thématiques telles que les catégorisations des habitants/familles à l'intérieur du quartier, ou bien le rôle du français au sein de cet espace.

Aussi, au niveau de la phase interprétative (*cf.* Synthèse finale) de ce travail, nous envisageons de combiner et de croiser les données des questionnaires et celles des entretiens en vue d'une compréhension en globalité de notre objet de recherche qui est le quartier de la Pépinière en tant qu'espace revendiqué (ou pas) dans sa relation (aussi) à l'idiome du français comme forme d'identification (ou pas) pour ses habitants.

3.1. Le Questionnaire :

Nous mobilisons donc un premier outil de collecte de données (admis et reconnu en *sociolinguistique*) qui est le questionnaire où nous proposons à nos locuteurs-questionnés une forme de questionnaire standard. Nous avons tenu à observé ce souci de standardisation ou de systématique, lors de la confection et de la distribution des dits questionnaires ; cela relève bien évidemment de la *mesurabilité* même de l'objet de recherche, pour reprendre Ahmed Boukous (1999), c'est-à-dire que nous avons tenu à administré les mêmes questions à tout le monde que ce soit le premier ou le second public ; ce questionnaire se déploie d'ailleurs en deux versions :

Une première version adressée à un premier public assez hétérogène : il s'agit en fait de personnes adultes (qui sont des parents d'enfants).

Une seconde version adressée à un autre public, qui appartient à une autre génération : il s'agit des enfants (jeunes) de ces parents.

Pourquoi alors deux publics et deux versions de questionnaire ?

1-Deux publics : plus immédiatement pour nous, un souci d'appliquer le principe de la comparaison entre deux publics différents et ensuite, et c'est là un vrai intérêt par rapport à cette recherche, de tenter d'observer si par effet de génération (parent à enfant), il y a une transmission, de discours ou de représentations *sociolangagières*, spatiales, ou bien identitaires liées au quartier, ou bien au contraire, il y aurait des ambivalences et des décalages de discours et/ ou de représentations du public des jeunes par rapport à celui des parents ou le contraire (d'autant plus que certaines questions qui figurent au niveau du questionnaire, à titre d'exemple, suscitent le discours des enfants sur, la pratique linguistique de leurs parents, du genre : Quel est votre avis, opinion sur la façon de parler de vos parents, ou encore est-ce qu'ils code-switchent (mélangent) tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français ?)

2-Deux versions : A titre d'exemple, certaines questions sont destinées uniquement au public des jeunes (du genre : Quelle(s) langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains ? Ou encore : Quelle langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs ?).

D'autres questions touchent uniquement le public des parents de ces jeunes (du genre : Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous « délibérément » le français ou bien le faites-vous spontanément ? Et pourquoi ?).

Nous citons ici pour justifier aussi du choix de deux générations, Pierrette Thibault (1997) qui notait à propos de la différenciation de génération en matière d'enquête et d'analyse :

« La différenciation sociolinguistique selon l'âge des locuteurs est l'une des clés maîtresses pour la compréhension de la dynamique des communautés linguistiques » (1997 :20).

Aussi les deux versions de questionnaire que nous proposons à nos enquêtés se subdivisent, à leur tour en deux volets : une première partie consacrée à des questions de fait (Boukous, Idem,1999 :19), qui touchent notamment aux pratiques *sociolangagières* des enquêtés (du genre : quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance ?, Parlez-vous uniquement en français à la maison ?), et une seconde partie consacrée à des questions dites d'opinion, appelées aussi questions psychologiques (Boukous, Ibid., 1999 :16), portant sur les attitudes et les motivations. Ce type de questions va englober des représentations sur le quartier, sur son histoire, ses habitants (du genre : Que représente le quartier pour vous ?), ainsi que des questions sur le rapport entre l'idiome du français et le quartier de la Pépinière.

Les deux versions du questionnaire ont toutes deux été rédigées en français, les questionnés ont été interrogés au préalable sur la question de la « langue du questionnaire », tous n'ont pas trouvés d'inconvénient à ce que les questions figurent en français. Il faut dire aussi que les questionnés dans leur majorité ont appris le français à l'école et ont déclarés tout à fait comprendre cette

langue. Aussi, nous tenons à le préciser, tous ont répondu en français aux questions qui leur avaient été adressées au niveau des questionnaires.

Nous avons, dans un second temps, distribué les questionnaires à nos enquêtés et leur avons demandé de les remplir chez eux et de nous les remettre après quelques jours. Nous avons ainsi tenu à manifester le moins possible notre présence lors du remplissage du questionnaire (en d'autres termes, notre éventuelle présence en tant qu'enquêteur) de sorte que nous ne puissions pas influencer leurs réponses dans un sens ou dans l'autre.

Le type de questionnaire adopté pour les besoins de cette enquête, nous tenons à le préciser, en dernier lieu est un questionnaire dit structuré (Boukous, *ibid.*, 1999 :17), c'est-à-dire qu'il se compose de questions fermées (en « oui »-« non », du genre : Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue ?) et de questions semi-fermées, avec des « questions à choix multiples » du genre : Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30, 60/40, 50/50, 40/60), mais également des questions dites « ouvertes » (du genre : Que représente le quartier pour vous ?).

Le souci de l'ordonnancement des questions a également été observé : d'abord des questions de fait et ensuite des questions d'opinion.

3.2. Le choix des questions pour arriver à quelles informations ? :

Par souci de clarté maximale et d'une meilleure compréhension de notre démarche de recherche, il nous paraît primordial de justifier du choix des questions et de leurs finalités en termes d'"informations" par rapport aux objectifs que l'on s'était fixés au départ de ce travail.

En ce qui concerne le nombre de questions par questionnaire :

A-Le questionnaire adressé au public des parents comporte dix neuf questions (*cf.* ANNEXES 1), douze sur les usages linguistiques, et sept sur la thématique du quartier.

1- Deux questions avec réponses en pourcentages (les pratiques linguistiques)

2-Neuf questions sur le rôle du français (dont huit en oui/non).

3-Huit questions sur la thématique de la représentation/définition du quartier, (dont deux sur les limites du quartier).

B- Le questionnaire adressé au public des jeunes comporte quarante trois questions (*cf.* ANNEXES 1), vingt sept questions sur les usages linguistiques, et seize questions sur le quartier. Le questionnaire adressé au public des jeunes est nous le précisons, volontairement dense au niveau du volet « usages linguistiques » (par comparaison à celui adressé au public des parents) en partie parce qu'il contient beaucoup de questions sur les usages des parents vus par leurs enfants (du genre : Qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français? Ou bien, Si vous deviez qualifier par pourcentage cet usage respectif de vos parents de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

70/30, 60/40, 50/50, 40/60.

1-Seize questions qui portent sur la thématique de la représentation du quartier dont deux sur les limites du quartier.

2-Seize sur le français : (dont sept en oui/non)

3-Huit sur les pratiques linguistiques dont quatre par pourcentages.

4-Trois questions en (oui/non) sur les pratiques linguistiques.

Les questions du questionnaire, nous le rappelons, se divisent en deux groupes (les usages linguistiques et le quartier) ; le premier groupe interroge les usages auto-proclamés des locuteurs, alors que le second groupe interroge quant à lui la réalité représentationnelle du quartier tout en tentant de relier cette représentation à une langue (le français) comme marque d'identification à cet espace :

A- Le volet des questions sur les pratiques socio-langagières nous semble intéressant à proposer dans notre questionnaire dans la mesure où, d'un côté nous établissons la biographie linguistique de nos enquêtés, et d'autre part parmi les pratiques déclarées des enquêtés, est-ce que la pratique du français se détache comme pratique effective au niveau des discours.

1-Le groupe de questions par pourcentages proposés (du genre : Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30, 60/40, 50/50, 40/60) a pour objectif de pouvoir permettre d'abord à l'enquêté de « matérialisé » en quelque sorte sa pratique alternée des deux codes par le biais du chiffrage (c'est-à-dire de recueillir du discours), et de nous permettre en même temps, « nous enquêteur » d'avoir une évaluation au plus près de cette pratique mixée, évaluation formulée par le questionné lui-même (c'est-à-dire aussi recueillir indirectement de la pratique linguistique).

Et notamment la question : Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?, est une question qui doit nous permettre de savoir quelle est la vraie pratique linguistique de l'enquêté, selon le principe universel qui dit que quand on est en colère, on s'exprime dans sa langue maternelle.

2-Mais aussi les questions par chiffres proposés (du genre : Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est : 2/4/6/8/10) qui doivent nous

fournir des informations sur la représentation en chiffres de la pratique du français chez l'enquêté.

Les questions : quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs ?, quelle(s) langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains, sont des questions susceptibles de nous renseigner sur les pratiques déclarées des enquêtés mais aussi, implicitement, sur la place de la pratique du français dans l'usage desdits enquêtés.

B- Le volet des questions sur le quartier du genre : Que représente ou symbolise pour vous le quartier ? Sur le plan personnel et sur le plan social ?, ou bien : Quel regard avez-vous sur votre quartier ? Y sentez-vous à l'aise ?, nous permet primordialement de savoir quels rapports entretient l'enquêté à son espace de vie, mais aussi quelles représentations/sentiments suscite l'espace de vie au niveau des différents discours (attraction, identification, ou au contraire désintérêt voire répulsion).

Mais aussi le groupe de questions: Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier ?, Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre « territoire » ? Ce type de questions nous semble intéressant à faire figurer dans le questionnaire dans la mesure où les réponses doivent convoquer chez l'enquêté sa mémoire spatiale (nomination des rues, maisons, boulevards, etc.), mais aussi de préciser chez lui le degré de connaissance qu'il peut avoir de son espace de résidence ; parce que délimiter son lieu de vie c'est le définir dans une certaine mesure et définir en même temps le rapport que l'on entretient avec lui.

Mais aussi, dans un second temps de convoquer, par le biais de questions qui abordent la relation entre habiter le quartier de la Pépinière et pratiquer le français, les représentations linguistiques et sociales de l'enquêté. Ces questions sont du genre : Etablissez-vous une relation ou un lien « naturel » entre l'utilisation du français et l'« identité » ou la revendication du quartier

comme votre espace ?, ou bien Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier ?, ou bien encore, "Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante : le quartier= la langue".

S'inscrivant ainsi dans une logique plus globale, le questionnaire en tant que moyen de recueil de corpus en *Sociolinguistique*, pouvait présenter pour nous deux avantages :

« Permettre de travailler avec un échantillon plus large que celui qui peut être touché par l'entrevue. Le caractère standardisé du questionnaire permet notamment de soumettre les sujets exactement aux mêmes instructions ; de ce fait, la personnalité, l'humeur ou les préférences de l'enquêteur n'interviennent pas dans le déroulement de l'enquête et n'entachent pas les résultats de la recherche » (Boukous, 1999 :24)

D'abord donc cet intérêt de toucher un public relativement large et hétérogène, et ensuite permettre à l'enquêteur d'obtenir des données recueillies de façon systématique (puisque'il s'agit des mêmes questions soumises à tout le monde) et se prêtant à une analyse qualitative permettant d'établir quelques tableaux comparatifs.

Comme nous le rappelle H. Walter, à propos des avantages et en même temps des limites du questionnaire :

« Qui n'est au fond rien d'autre qu'un moyen d'obtenir immédiatement les réponses aux questions que l'on se pose, au mieux d'en rechercher des attestations aléatoires et dispersées (...) il est vrai qu'en intervenant de la sorte, on modifie les conditions de la communication, et la nature même des éléments recueillis peut dépendre de la manière dont ils ont été demandés » (1987 :31)

Ou comme le précise Bruno Maurer : « (...) les questionnaires font partie des instruments d'enquête que l'on considère comme relevant de l'observation indirecte » (1999 :115). De ce fait, cette forme de questionnaire que nous adoptons dans nos enquêtes cherche avant tout, à travailler sur les représentations que construisent (ou peuvent construire) des sujets sur leurs pratiques linguistiques,

ainsi que sur leur espace de résidence ; de ce point de vue, il ne permet pas d'assister à « une performance langagière » (Idem : 1999 :115) ce qui est le cas de l'Entretien et que nous allons aborder dans la partie qui suit.

4. L'Interview : Moyen privilégié de recueil des données

L'entretien (comme type d'interaction verbale) que nous préconisons dans le cadre de cette enquête, relèverait de la catégorie de l'interview non-directive (Bres, 1999 : 65), qui vient s'opposer au questionnaire (interview directive), à qui l'on reproche une parole de l'enquêté contrôlée de bout en bout. L'entretien étant une enquête explicite (Blanchet 2000) présente pour nous cet avantage que note Jacques Bres :

« Une seule question initiale la moins contraignante et la moins orientée possible, à laquelle l'interviewé doit répondre, l'enquêteur n'intervenant dès lors plus que pour assister l'interviewé à accoucher de sa parole par des régulateurs (mm, oui, hochements de tête, etc.) et des relances (lorsque l'interviewé marque une pause de fin de tour, reprise de ses derniers mots sur un ton non conclusif l'engageant à poursuivre). La longueur de cette réponse-entretien est parfois fixée à l'avance » (Bres, 1999 :65)

Comme pour le questionnaire, l'entretien doit obéir à deux conditions afin de garantir une fiabilité scientifique, c'est-à-dire « une conception impersonnelle et standardisée » (Kauffmann, 1996 :16).

L'entretien permet également comme le questionnaire de recueillir de la parole authentique, réelle c'est-à-dire du matériau linguistique effectif :

« L'entretien apparaît donc comme un merveilleux outil de recueil des données : sa médiation permettrait d'atteindre la parole des informateurs en court-circuitant les pratiques sociales dans lesquels elle se construit au quotidien ; le but de l'interview irait plus rapidement-sinon plus droit- au but que l'observation directe desdites pratiques. » (Bres, 1999 :61)

L'entretien, de ce point de vue viendrait bouleverser les modèles et analyses structuralistes en modifiant le modèle de l'énonciation qui ne serait plus « (A parle) ou (A parle à B), mais (A parle avec B) » (Gardin : 1988), c'est-à-dire que l'interaction est perçue comme une construction commune de l'énoncé entre les deux partenaires de l'échange : l'enquêteur et l'interviewé ; par conséquent, l'énonciation est à envisager comme une co-énonciation (Bres, 1999 :62).

Encore plus loin, en occupant la posture (énonciative) de « pur auditeur idéal » (Idem, Bres, 1999 :65), l'enquêteur accède non seulement à la vraie parole de l'enquêté mais permet à celui-ci de plus et de mieux s'impliquer dans son discours, et être plus actif au niveau de l'échange.

4.1. Limites de l'entretien :

Mais comme chaque technique de recueil des données, l'entretien a aussi ses insuffisances et ses limites, fait qui nous paraît indispensable à mentionner pour parer éventuellement à des critiques concernant sa fiabilité scientifique :

Par exemple, le fait que l'enquêté n'a pas de retour de parole, du fait du silence de l'enquêteur, dans ce cas :

« ...les données recueillies risquent fort de ne pas échapper à la parole convenue, aux représentations préfabriquées, aux stéréotypes. L'alternance des tours de parole est d'autre part définitoire de la conversation » (Idem, Bres 1999 :66)

Mais aussi cette idée (erronée d'ailleurs) qui postule que l'enquêteur n'a pas d'impact sur l'enquêté ni sur l'échange :

« La conception de l'enquêteur blanc, transparent, qui n'est là que pour recueillir de la parole mais qui ne participe pas à sa production recouvre une naïveté, au mieux un fantasme » (Ibid., 1999 :66)

4.2. Le Guide des Entretiens

Lors de chaque entretien, après un préambule (non consigné par transcription) sur des données ethno-sociolinguistiques de l'enquêté (âge, niveau d'études, langues parlées et/ou pratiquées, etc.), nous avons procédé à la collecte de discours et de témoignages sur des éléments précis. Le Guide d'entretien élaboré pour cette enquête comporte 11 questions (*cf.* ANNEXES 2 le Guide d'entretien)

Il s'agit en fait, semblablement au questionnaire de recueillir auprès d'enquêtés des informations sur des topiques en relation avec l'espace de vie, ces topiques s'articulent autour de trois grands domaines thématiques que nous formulons dans cet ordre :

- 1-Les usages linguistiques des enquêtés et le rôle du français dans l'identification au quartier.
- 2-Le quartier, sa représentation, la désignation/catégorisations de ses habitants.
- 3-Le repérage spatial et les limites du quartier.

Ce sont donc des discours de construction de savoir, mais ces savoirs n'ont rien de savant (Barbéris, 1999 :132) : il s'agit « des connaissances quotidiennes, de ce que les gens peuvent dire et représenter dans leur parole, de leur quartier, de leur rue, de leur ville » (Idem, 1999 :132).

Nous avons effectué des entretiens avec trois enquêtés (deux hommes et une femme), deux qui habitent dans le quartier de la Pépinière (Latifa, Habib) et un troisième qui habite dans le quartier de la Salamandre (Belqacem) ; en ce sens que le fait d'interviewer un habitant d'un autre quartier que le quartier ciblé au départ nous semble intéressant en ce qu'il nous permet de comparer les visions et les représentations entre différents habitants sur le même objet de discours, et de voir également comment est-ce que le quartier de la Pépinière est vu et représenté de *l'extérieur*.

Le protocole d'enquête que nous adoptons dans les entretiens envisagés, se fonde nous le précisons aussi, sur une observation non-participante (ou très peu) de manière à laisser parler au maximum l'enquêté interrogé.

5. Conditions de la collecte de corpus :

Notre recherche à nécessité donc deux enquêtes de terrain. Une enquête par questionnaires et une autre par entretiens. Les deux enquêtes se sont déroulées entre 2009-2010.

5.1. Les questionnaires :

Nous avons pu entrer en contact avec ces familles selon un double procédé :

1-Le premier consistait à aller directement vers ces familles par le biais de jeunes que nous connaissions nous-mêmes (qui sont en fait les enfants des parents questionnés).

2-Le second consistait en une tierce personne qui jouait le rôle d'intermédiaire (toujours un jeune en l'occurrence) qui connaissait certaines de ses familles et donc nous a permis d'être introduit auprès d'elles.

Aussi nous nous sommes déplacés à chaque fois au domicile des questionnés et leur avons remis les questionnaires nous-mêmes.

5.2. Les entretiens :

Pour les entretiens, nous ne connaissions aucun des trois enquêtés, aussi nous avons été présentés (pour les trois enquêtés) par une tierce personne qui a établi le contact entre nous, ce qui nous a permis d'expliquer, dans un premier temps, notre recherche et l'enquête que nous voulions effectuée et après avoir fixé un rendez-vous au préalable avec l'enquêté (selon ses disponibilités), nous avons procéder dans un second temps à l'interview à proprement dite.

5.3. Difficultés rencontrées dans l'accès au terrain d'enquête :

Il n'était pas aisé d'approcher ces familles (les questionnaires), beaucoup d'entre elles ont montré de la réticence à notre concept d'enquête avec documents à remplir, et n'ont pas souhaité être citées ni entendues. Beaucoup de personnes aussi nous ont déclarés n'avoir pas l'habitude de parler ni de répondre à des questions, et se sentaient gênées face à un magnétophone qui enregistre leurs paroles ; d'autres encore déclaraient qu'ils n'étaient pas intéressés et même ne comprenaient pas l'utilité de leurs réponses.

Aussi notre corpus s'est trouvé réduit en grande partie pour des raisons d'accessibilité au terrain d'enquête.

6. Notre statut d'enquêteur :

Au début de chaque entretien ou questionnaire, nous nous sommes présentés en indiquant que nous étions un doctorant qui prépare un travail de thèse sur comment est-ce que des habitants se représentaient leur quartier de la Pépinière, et que pour cette recherche, nous avons besoin de documents remplis (questionnaires) et de renseignements/ témoignages, de paroles recueillies (entretiens) auprès d'habitants de ce quartier. Lors de la distribution des questionnaires, nous le rappelons, nous étions souvent accompagnés d'une tierce personne qui servait d'intermédiaire et en même temps parfois d'interlocuteur entre nous et les familles interrogées. Le contact entre nous et les personnes interrogées ne se passait pas toujours de façon optimale.

Pour les entretiens, le même procédé avait été adopté mais avec quelques consignes de rigueur que nous gardions tout le temps à l'esprit et que nous avons tentés d'en atténuer les biais, entre autre ce que Labov appelait « le paradoxe de l'observateur », ou ce que Jacqueline Billiez et Agnès Millet qualifient de « coup de force » (2001 : 41). C'est-à-dire que l'énoncé même des objectifs attendus de la parole de l'enquêté place ce dernier, d'un côté dans une

position de « obligé » de répondre aux questions de l'enquêteur une fois l'entretien entamé, et de l'autre côté, la modalité et surtout la structure de l'échange (« artificiel », « provoqué », « suscité » par l'enquêteur) qui place inévitablement l'enquêté en position inférieure par rapport à l'enquêteur qui lui, est vu comme celui qui guide l'entretien, et il est donc placé en position dominante (l'interdiscours dont parlait M. Pêcheux), d'où quelquefois une parole la plus part du temps « magistrale » ou bien « magistralisée » de la part de l'enquêté qui peut en un sens fausser l'enquêteur qui observe et qui enregistre, ce qui altère en un sens les objectifs même de la prise de parole.

Mais ce constat demeure relatif dans la mesure où les discours recueillis peuvent néanmoins être considérés comme authentiques dans la situation d'interaction au cours de laquelle ils ont été produits, et ce, même lorsqu'ils ont été provoqués.

Ainsi pour atténuer ce biais nous nous sommes efforcés d'appliquer ce principe que nous recommandent Jacqueline Billiez et Agnès Millet (2001) dans l'observation des données lors de l'exercice de l'échange :

« Si l'enquêteur adopte une position compréhensive, une écoute bienveillante, la parole de l'enquêté peut dès lors être considérée comme l'expression de la (co)construction de représentations » (Billiez et Millet, 2001, 41)

Un autre élément important à signaler aussi ici et qui revêt pour nous une importance toute particulière ; celui de la langue utilisée de part et d'autre lors des échanges (au niveau des interviews) et qui induit de fait le rapport enquêteur/enquêté, élément sur lequel nous revenons dans le chapitre suivant.

7. L'interaction enquêteur/enquêté : les entretiens

La question de l'interaction entre nous enquêteur et les enquêtés impliquait le choix de la part de nos interviewés de différents codes investis ensemble dans l'interaction. Nous avons au préalable de l'interview posé la question à nos enquêtés, à savoir dans quelle (s) langue(s) ils voudraient que l'entretien se déroule.

Nous avons délibérément adopté les deux idiomes arabe dialectal et français au niveau des questions pour la simple raison que les enquêtés disposent dans leurs répertoires linguistiques respectifs de ces deux codes, ajouté au fait que le mélange de codes est une caractéristique linguistique des locuteurs Algériens. Mais nous avons au préalable demandé aux questionnés s'ils comprenaient des questions qui seraient posées en français. Ils ont tous déclarés sans exception qu'ils comprenaient bien le français (*cf.* Les entretiens : présentation des résultats réalisés, partie : interaction enquêteur/enquêté (pour les trois enquêtés)).

8. La Fiche signalétique :

Nous avons procédé au préalable des questionnaires, à la collecte de toutes les caractéristiques ethno-sociolinguistiques (Blanchet, 2000 :45) : âge, sexe, langues pratiquées, profession, mais aussi la/les personne(s) ayant joué un rôle dans l'apprentissage du français³⁹. Cette question nous paraissait importante à faire figurer dans les renseignements de la fiche signalétique parce qu'elle interroge directement la question de la transmission des langues au sein de la famille et précisément la transmission de la pratique du français. (*cf.* ANNEXES 3).

³⁹ Nous signalons ici à titre indicatif et afin d'éviter toute confusion, que les questions relatives à la fiche signalétique sont à considérer comme des questions de fait, et donc relevant dans une certaine mesure du Questionnaire.

Ces caractéristiques vont nous permettre d'établir « d'éventuelles corrélations avec certaines réponses, ainsi que d'établir un échantillonnage statistique » (Idem, Blanchet, 2000 : 45), car les informateurs « (...) proposent en général des réponses regroupables en types communs » (Ibid., 2000: 45).

9. Le choix des informateurs : synthèse des profils des enquêtés

Dans notre choix d'informateurs, nous avons adopté cette consigne qui consiste à garder la même localisation (invariant), puisqu'il s'agit d'un seul espace (le quartier de la Pépinière), mais on a fait varier la tranche d'âge (variable), entre personnes adultes et d'autres plus jeunes de la même famille.

Pour ce qui est de l'entretien semi-directif, nous avons touché des personnes de la catégorie des adultes sans choix particulier donc, en partie en raison des difficultés d'accès au terrain mentionnées plus haut.

Ce souci de corpus non-ciblé (pré-sélectionné) à été également observé pour ne pas tomber dans cette « commodité » d'investigation qui consisterait, comme le rappelle Philippe Blanchet, « à se limiter au type d'informateurs que le chercheur se représente *à priori* comme symptomatiques de ce qu'il recherche (sinon, il confirme artificiellement ses idées préconçues » (Blanchet, 2000 Ibid., 45), ce qui va dans une certaine mesure amoindrir de la fiabilité scientifique des résultats et même fausser l'interprétation qui va se présenter par la suite.

10. Le corpus recueilli :

Pour le corpus qui à été recueilli, nous avons pu toucher par le biais de la distribution de nos questionnaires sept (07) familles toutes résidentes dans le quartier de la Pépinière. Les questionnaires qui nous ont été remis sont au nombre de treize questionnaires sur un nombre total de quatorze questionnaires (un questionné jeune nous a remis un questionnaire vide). Pour les entretiens nous avons pu réaliser trois entretiens avec trois locuteurs (deux hommes et une femme).

11. Représentativité du corpus collecté :

Notre corpus recueilli, nous tenons à le re-préciser, ne prétend nullement et à aucun moment de cette recherche à une représentativité, encore moins à une exhaustivité ; notre objectif ici nous le rappelons, consiste à isoler quelques discours de locuteurs en vue d'analyser des représentations linguistiques et sociales en rapport avec l'espace de vie.

12. Le mode de traitement des entretiens : le choix de l'analyse thématique :

L'adoption d'un mode d'analyse est nécessairement tributaire de la nature des questions que l'on se pose effectivement, et des objectifs que l'on formule d'un côté, mais aussi de la nature du corpus disponible de l'autre. L'approche ou l'analyse thématique s'est imposée à nous presque par la force des choses vu qu'à la base nous entreprenons de comprendre des représentations de locuteurs et non des pratiques (bien que nous consacrons un chapitre à l'analyse du discours des enquêtés). Cette analyse du contenu Laurence Bardin (1977) la résume en ces termes :

« Un ensemble de techniques d'analyse des communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des énoncés, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production/réception (variables inférées) de ces énoncés » (Bardin, 1977 : 43).

Il s'agira pour nous donc de se situer à un premier niveau d'analyse celui du signifié des énoncés, mais avec toute la charge sociale (interprétable bien évidemment) qui lui est nécessairement intrinsèque. Mais également de nous inscrire dans un second niveau d'analyse, celui des traces énonciatives, discursives et métadiscursives que nous relevons au niveau des différents entretiens réalisés. Il s'agira donc de combiner « la rigueur de l'objectivité et la fécondité de la subjectivité » (Bardin, 1977 : 10).

12.1. La phase de l'analyse :

Cette phase concernant les interviews, nous avons utilisé un magnétophone afin de pouvoir conserver les entretiens réalisés, et avons procédé au travail de transcription phonétique des données enregistrées (du fait de la présence de deux codes aux côtés du français: l'arabe dialectal et l'arabe dit standard), c'est-à-dire de la mise en trace des données audio : « Ce passage des données orales, généralement enregistrées sur magnétophone, à une présentation écrite, est déjà en soi un début d'analyse » (Calvet, 1999 :12), tout en ayant conscience de cet handicap lié à cette mise en trace comme le postule Bruno Maurer :

« Le magnétophone, qui permet de mettre la voix en trace, peut être considéré comme un obstacle à la communication : au lieu de s'envoler, les paroles restent, enregistrées sur une cassette. L'enregistrement de l'entretien, introduisant un tiers absent, dénaturerait de façon rédhibitoire la qualité de l'interaction » (Maurer, *Supra*, 1999 : 74)

Par ailleurs, les conventions de transcription sont celles adoptées par l'institut INALCO⁴⁰ (*cf.* tableau des conventions de transcription: Système de transcription). Nous avons aussi tenu à consigner les hésitations, les silences, les interruptions, mais aussi l'emphase (le haussement dans le débit de la voix entre autres) consignée dans les entretiens, ainsi que l'insistance et les hésitations par la convention de transcription : lettres majuscules, sans oublier les particularismes phonétiques (le roulement du « r » en l'occurrence quand il s'agissait d'une prise de parole en français). Aussi les séquences en arabe dialectal sont transcrites en caractères italiques.

Nous avons ensuite effectué plusieurs lectures des trois entretiens réalisés avant de procéder à un découpage dit « transversal » c'est-à-dire qui procède par catégories thématiques (pré-établies) suivant le guide d'entretien semi-directif (nous le rappelons) élaboré et adopté préalablement aux entretiens.

⁴⁰ Institut National des Langues et Civilisations Orientales domicilié à Paris.

Aussi certains thèmes sont apparus lors de cette lecture qui ne figuraient pas forcément dans le Guide d'entretien (comme les désignation/catégorisations des familles anciennes et nouvelles dans le quartier et que l'entretien à pointé en force lors des prises de parole des enquêtés).

A partir de là, la présentation, interprétation et synthèse de ce corpus procèdent toutes selon un ordre précis qui correspond en fait à l'ordre des thématiques proposées et dans les questionnaires et dans les interviews.

13. Analyse du discours : intérêt et quelques éléments de définition

« La situation de l'interview sociolinguistique introduit un certain nombre de spécificités dans l'échange verbal, qui interdisent à l'analyste de comparer cet type de données aux interactions informelles, aux conversations. On en soulignera une en particulier : l'écart, voire le conflit, entre les deux espaces discursifs où s'inscrivent les deux parties en présence : enquêteur(s) et enquêté(s) » (Barbérís, (2009 :31)

L'intérêt d'une analyse des discours présente pour nous cet intérêt de mettre en évidence des performances et des stratégies langagières relevées chez des locuteurs lors de leurs prises de parole en interaction verbale avec l'enquêteur (l'analyse du discours ne concerne bien évidemment que le volet « interviews »). De faire voir aussi quels positionnements identitaires se cachent derrière les choix énonciatifs, c'est-à-dire comment est-ce que ce choix de parler en « je » ou en « nous » contribue à façonner l'identité et les représentations sociales de celui qui les emploie, mais aussi ces choix participent à fabriquer et à signaler quelquefois une identité collective (de groupe ou de communauté) qui se réclame de l'espace de vie.

Nous allons au préalable à l'analyse des discours des enquêtés (*cf.* Analyse des stratégies discursives des enquêtés : une approche en A.D) donner quelques éclairages théoriques sur cette discipline qui se propose d'analyser le discours. Peut être que l'analyse du discours est née de ce constat accablant pour la Linguistique que tire Michel Arrivé (1986) :

« Le discours peut être conçu comme une extension de la Linguistique, ou comme symptôme d'une difficulté interne de la Linguistique (particulièrement dans le domaine du sens), rendant nécessaire le recours à d'autres disciplines ». (1986 : 233)

Proposant une nouvelle lecture du fait linguistique, l'analyse de discours avait peine à s'imposer, comme discipline et comme approche d'analyse des productions langagières ; il lui fallait une légitimité d'existence dans le flux des disciplines, écoles et autres tendances qui avaient toutes pour objet d'étude l'analyse de la langue, puisque l'idée qu'on pouvait étudier la production de sens en contexte, en relation avec « ses déterminations sociales et de l'espace discursif où elle situe ses positionnements » (Barbérís, 1999 :125), constituait une rupture et un point de conflit marquant avec les linguistiques de la langue.

Une autre tendance, la linguistique textuelle (Textlinguistic) avait aussi du mal à se faire entendre, vu qu'elle posait qu'un texte est un « tout signifiant, qu'il existe des unités pertinentes à étudier pour le linguiste, au-delà du mot et de la phrase » (Idem, 1999 :125). Deux points communs rassemblent donc ces deux approches (analyse de discours et linguistique textuelle) :

a)- Etudier le discours en tant qu'ensemble, c'est-à-dire un tout « cohérent et lié ».

b)-L'importance accordée à l'écrit.

Par ailleurs, la rencontre entre *sociolinguistique* et analyse de discours est venu progressivement, grâce aux influences de plusieurs tendances et écoles outre-Atlantique (Ibid., 1999 : 126-127), nous en citerons entre autres :

1-Les travaux de William Labov (sur le ghetto de Harlem), la *sociolinguistique* interactionnelle de John Gumperz et l'*Ethnographie de la communication* avec Hymes.

2-Au niveau « micro » : l'*Ethnométhodologie* (Garfinkel) qui s'intéresse à la construction des savoirs dans les échanges ordinaires, l'analyse de conversation (Sacks, Schegloff, Jefferson).

Un concept central de cette approche est la notion de « textualité » (Barbérís, 1999 : 127), qui concerne autant l'oral que l'écrit, l'A.D⁴¹ tisse le lien, qu'elle

⁴¹ Cette approche sera désignée désormais par les initiales A.D.

juge nécessaire, entre productions langagières et contexte social, et montre que le discours n'est qu'interdiscours selon M. Pêcheux, et c'est en cela qu'elle rejoint la *sociolinguistique*. Le principe de l'interdiscours/Dialogisme est que tout discours est hétérogène, que le « Moi » qui s'y déploie n'est jamais authentique, mais traversé de références au discours et à la norme de l'autre : « Toute parole du « je » est habitée par l'image et les paroles du « tu » (Idem : 128).

Sur le plan de l'oral, certains linguistes ont commencé à s'interroger sur les problèmes de *contextualisation*, c'est-à-dire sur la « construction de la référence, prise en compte des éléments pertinents dans l'environnement, liens que le langage est capable d'instaurer entre son espace propre et celui du réel (marques de relation interpersonnelle, deixis, particules énonciatives, interjections...) » (Ibid., 128), et c'est précisément sur ce dernier élément, c'est-à-dire ce lien que tisse le langage avec la réalité (l'espace) que nous situons notre analyse du corpus d'entretiens (semi-directifs).

Nous rappelons également ici à titre informatif, le positionnement de Dominique Maingueneau (1998) qui définit l'A.D comme une approche qui aurait pour ambition l'étude et l'analyse de tous les énoncés, de toute production verbale « en situation » par opposition à une étude hors-situation. Mais il revient sur cette définition en l'affinant beaucoup plus, vu que cette discipline ne peut prétendre à l'homogénéité (traversée par plusieurs autres disciplines : *Sociolinguistique*, *Ethnographie de la communication*, etc.), et nous propose une autre définition plus cadrée : « Regard sur le discours, l'analyse de discours est elle-même un discours, par définition défini par des paramètres spatiaux et temporels » (Maingueneau, 1998 : 03)

Même l'acception du mot « discours » divise les théoriciens de la linguistique, tant il revêt une signification polysémique et des frontières pas toujours stables. Mais on se contentera ici de considérer l'acception du mot dans le sens où il réfère à la conversation envisagée comme énonciation, c'est-à-dire

comme un ensemble d'énoncés investis dans une logique interactive, où le sens n'est jamais donné au préalable, mais construit entre deux pôles : le destinataire et le destinataire, c'est-à-dire l'enquêteur et l'enquêté qui s'inscrivent nécessairement dans une logique de négociation de mots, de sens et de significations tout au long de leur échange verbal, d'où l'existence de phénomènes comme le Dialogisme/interdiscours (Bakhtine, Pêcheux).

L'A.D s'appuie essentiellement sur une démarche empirique qui privilégie l'observation des données, toujours mises en relation avec le sens et comment est structuré le discours que l'on analyse. D'autre part, cette approche relève d'une linguistique de terrain et reste dépendante des méthodes de collecte choisies et surtout par qui cette collecte a été effectuée: « le linguiste n'aura pas le même regard sur les discours, selon que lui-même y a participé, ou qu'il a simplement auditionné/visionné des données déjà constituées » (Maingueneau, Ibid, 1998 : 129). D'autres facteurs sont également à prendre en compte ; à savoir l'enregistrement et la transcription puisque « le choix des éléments à retenir va filtrer l'accès à certains éléments de production de sens » (Ibid., 129).

13.1. Points forts de l'A.D :

L'argument majeur de l'A.D est de rester au plus près des faits, de tenir compte de leur diversité, ce qui offre au linguiste des discours authentiques, contrairement à une Linguistique classique qui prend pour support d'analyser des modèles abstraits. Autre avantage :

« Richesse et variété des cas abordés, possibilité d'articuler le langage à ses conditions d'utilisation pratique (phénomènes d'actualisation, deixis, actes de langage etc.) » (Ibid., 130).

13.2. Limites de l'A.D :

Jeanne-Marie Barbéris (1999) qui se propose dans un article paru dans *L'enquête sociolinguistique* de Louis-Jean Calvet sous le titre « Analyser les discours. Le cas de l'interview sociolinguistique », d'analyser donc quelques discours d'enquêtés dans une logique d'interaction verbale ne manque pas de s'interroger sur les véritables enjeux de cette approche, et du coup sur les limites de ses techniques d'analyse :

« A quoi bon relever les détails les plus ténus des structures d'hésitation ou les éléments d'intonation, si en définitive on doit se cantonner à une analyse de contenu au large ? » (Barbéris, 1999 : 129)

Elle pense donc que le détail doit constituer le point central de cette approche du discours, en se focalisant par exemple sur la qualité de l'enregistrement (exploitation en laboratoire : étude des courbes mélodiques), ainsi que sur le type de l'enregistrement, c'est-à-dire de tenir compte du fait que l'enregistrement soit des données audio ou bien des données vidéo.

Elle souligne aussi une autre limite de cette approche à savoir que l'analyse ne dépasse pas le cadre du discours, c'est-à-dire qu'elle se limite à un travail purement interprétatif :

« L'impact de l'étude ne s'étendra pas au-delà de l'univers du discours dont elle a voulu élucider les mécanismes. Une certaine circularité : voilà le risque dont est menacé l'analyste. Il ne doit pas se laisser piéger par une activité purement *interprétative* » (Ibid., 130)

Ce chapitre a tenté de souligner quelques intérêts de parler et de « faire de l'analyse du ou des discours » dans la mesure où ce type d'analyse appréhende l'échange verbal entre l'enquêteur et l'enquêté comme une perpétuelle négociation de mots et d'énoncés qui aboutit nécessairement à une co-construction de sens et de représentation(s). Nous aurons l'occasion de revenir concrètement lors de la partie analytique de ce travail sur ces aspects du verbal qui renseignent en fait sur de l'extra-verbal, c'est-à-dire sur des implications sociales qui se lisent à travers les conduites linguistiques des locuteurs.

Chapitre 5 :
Résultats et interprétations des
questionnaires : Des usages et
identifications variés en fonction de
l'âge et du genre

1. Les questionnaires :

Au niveau de la présentation des résultats, nous préférons donc placer les questionnaires avant les entretiens parce qu'ils ne donnent pas lieu à une analyse du discours, et parce qu'ils abordent plus les questions des usages linguistiques des locuteurs.

2.1. Présentation des questionnaires et des résultats réalisés :

Nous rappelons ici brièvement le corpus recueilli par le biais du questionnaire : quatorze (14) questionnaires dont 13 nous sont parvenus⁴² (*cf.* ANNEXES 1) ont été distribués et recueillis auprès de familles résidentes toutes dans le quartier de la Pépinière, ainsi que des copies de fiches signalétiques distribuées à remplir par les questionnés qui concernent des données ethno-sociolinguistiques sur ces derniers, telles que : âge, parcours scolaire, profession, langues pratiquées). Le paramètre global adopté était que les questionnés soient tous des habitants du quartier de la Pépinière, sans aucune distinction, hormis le critère de l'âge, c'est-à-dire que les questionnaires se destinaient à deux publics, un public d'adultes (parents), et un public de jeunes⁴³ (enfants de ces parents).

Nous rappelons également que le questionnaire que nous avons soumis à ces enquêtés se déploie en deux volets : un volet avec des questions sur les usages socio-langagiers des questionnés et un volet de questions sur la thématique du quartier.

Nous précisons aussi qu'au niveau de la présentation des résultats des questionnaires, nous faisons une présentation par famille en commençant d'abord par les biographies de chaque enquêté dans la famille et ensuite nous

⁴² Juste pour rappel : un enquêté (jeune) n'a pas souhaité remplir le questionnaire qui lui a été adressé.

⁴³ Nous avons auparavant expliqué, au niveau de la présentation de l'enquête sociolinguistique, la raison du choix de deux publics à savoir tenter d'observer s'il y a transmission de pratiques ou de représentations (discours) de parents à enfants.

passons aux résultats que nous regroupons donc sous deux domaines majeures :

1-Les usages linguistiques et le rôle du français.

2-Le quartier, sa représentation, ses limites.

Dans un second temps, nous proposons une lecture croisée des données recueillies pour chaque famille. Ce croisement nous permet de dégager les convergences mais aussi de souligner les occurrences et les spécificités des réponses de chaque enquêté au sein de la même famille.

Dans un troisième temps, et en souscrivant à cette démarche interprétative qui consiste à aller du plus particulier au plus large, nous procédons d'abord à une comparaison de réponses intra-familles, et ensuite nous proposons une comparaison plus large inter-enquêtés (*cf.* Synthèse des questionnaires) qui va permettre un repérage des constantes dans les réponses des enquêtés mais aussi de relever à un niveau plus large les occurrences pour déboucher enfin sur une compréhension et une interprétation en globalité qui seront relier directement à l'objectif que nous avons assignés au questionnaire.

2.1.1. La famille Ould Abderrahmane :

Nombre de questionnaires pour la famille Ould Abderrahmane : trois

Tableau 04

Enquêté /statut	Prénom	Sexe	Age	Nombre de questionnaires
Père	Omar	Homme	50ans	01
Mère	Hafida	Femme	40 ans	01
Enfant	Sami	Homme	21 ans	01
Enfant	Youniss	Homme	17 ans	/
Enfant	Isma	Femme	15 ans	/
Enfant	Sofia	Femme	13 ans	/

A-Le questionnaire :

a-Biographie d'Omar : A 50 ans, né à Mostaganem, homme d'affaires de profession, marié, La famille se compose de six (6) membres : le père(Omar), la mère (Hafida), les deux frères : Sami et Youniss, et les deux sœurs : Isma et Sofia. Sa biographie linguistique ou les langues qu'il déclare pratiquer sont : l'arabe⁴⁴, le français, et l'anglais ; Omar a habité dans le quartier de Tjiddit⁴⁵, ensuite dans la ville d'Oran, avant de venir s'installer définitivement dans le quartier de la Pépinière ; à continué ses études jusqu'à l'âge de trente ans, diplômé de l'école des arts et métiers (Abdelkader dit « kaki »). Le père de l'informateur est originaire de Mostaganem également, auteur, metteur en scène, n'a pas fait d'études (à l'âge de 16 ans, il rejoint les scouts musulmans). A la question des personnes ayant joué un rôle important dans l'apprentissage du français par l'enquêté, il déclare : les grands-parents.

⁴⁴ Il ne précise pas s'il s'agit de l'arabe dialectal ou bien l'arabe dit standard.

⁴⁵ Le plus vieux quartier « populaire » de la ville de Mostaganem.

b-Biographie de Hafida : Née à Mostaganem, dans le quartier de la Pépinière, y a grandi et y a fait sa scolarisation ; les langues que l'enquêté déclare pratiquer sont le français et l'arabe dialectal.

c-Biographie de Sami :

Sami (21) ans est né à Mostaganem dans le quartier de la Pépinière, jusqu'à l'âge de huit ans. Une scolarisation faite en France, du cycle primaire jusqu'à l'Université loin de ses parents. La/les langues pratiquées sont : l'arabe dialectal et le français. Les personnes ayant joué un rôle important dans l'apprentissage du français : les parents.

1-Les usages linguistiques et le rôle du français :

Omar déclare pratiquer les deux codes en alternance dont il estime l'usage équilibré⁴⁶. Au niveau des pratiques quotidiennes, il déclare toujours alterner les codes en conversation avec les enfants (français/arabe), mais que le français reste particulièrement présent, en situation de colère⁴⁷ contre les enfants⁴⁸, ce qui se confirme par sa pratique du français, langue où il déclare « s'exprimer mieux » :

Enquêteur : Question : sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise est de : 2/4/6/8/10.

Omar : 10.

Cela voudrait dire que le français reste une pratique effective chez Omar, mais non pas sa langue maternelle.

Hafida est semblablement à son mari, dans une logique d'alternance codique⁴⁹ avec un usage équilibré entre les deux codes ; idem en situation de conversation avec les enfants (français et arabe), et même en situation en colère :

Enquêteur : Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

Hafida : je m'exprime avec les deux langues : français et arabe.

⁴⁶Si vous deviez qualifier par pourcentages votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30,60/40,50/50,40 60.

Omar : 50/50.

⁴⁷Partant du postulat qu'en situation de colère, l'on s'exprime dans notre langue maternelle ou la langue que nous parlons le mieux) cette question nous paraissait intéressante à faire figurer dans le questionnaire.

⁴⁸Question : Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

Omar : en français, je m'exprime mieux.

⁴⁹Si vous deviez qualifier par pourcentages votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30,60/40,50/50,40 60.

Hafida : 50/50.

Pour ce qui est de la pratique du français avec les enfants, elle déclare :

« Je le fais délibérément, pour que mes enfants soient bilingues, et être bilingue actuellement est un avantage ».

Sami (enfant de Omar et de Hafida) semble aller encore plus vers le bilinguisme que sa mère (alors qu'il a vécu en France) en insistant sur son usage de l'arabe dialectal à côté du français : « Je mélange tout le temps les deux codes »⁵⁰. A noter aussi une variable dans la pratique, conditionnée par le changement de locuteur : « avec mes voisins, je parle arabe dialectal », alors qu'avec les amis, c'est l'alternance codique (arabe français) qui est adoptée.

Quand à la pratique exclusive du français, elle est tributaire du lieu : « Quand je suis en France uniquement, sinon, je me force jamais de parler en français ici », ou bien des locuteurs : « quand je suis avec mes collègues de l'association, et quand je suis avec des gens cultivés », ou encore du contexte de conversation : « Avec mes petits frères et sœurs en ce qui concerne les études par exemple ».

La pratique du français semble donc bien circonscrite chez cet enquêté :

« Quand je suis en France *uniquement* sinon, je me force jamais de parler en français *ici* »

Ici l'usage de l'adverbe « uniquement » et du localisateur « ici » tracent et signalent dans le discours du questionné deux espaces (l'Algérie et la France), où deux idiomes sont en usage sans se croiser ou s'alterner au niveau de la pratique effective : le français est parlé en France et l'arabe est pratiqué en Algérie. Ainsi, le changement de code paraît ici tributaire du changement d'espace.

Par ailleurs, le regard que développe Sami sur la façon de parler de ses parents, fait ressortir une représentation et un usage différencié entre le père et la mère.

⁵⁰ La question avait été : Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps ?

Le père serait dans une logique de bilinguisme, alors que la mère serait dans un usage exclusif du français, mais avec un penchant vers l'usage du français :

« C'est vrai que mes parents parlent plus souvent en français : mon père code-switch, mais ma mère parle uniquement français » (Sami).

Au niveau des rapports qui peuvent exister entre la pratique du français et le quartier de la Pèpinière, Omar établit ce lien :

« Oui, il y a une relation, puisque la Pèpinière est un quartier « huppé » des colonisateurs ».

Hafida s'inscrit également dans cette logique et déclare :

« Oui, il y a une relation, puisque la Pèpinière est un quartier qui était habité par des français »

Pour Sami, la réponse n'est pas tout à fait explicite :

Sami : « Oui, car tous les habitants du quartier se sentent responsables de ce quartier »

Sami : « Oui les autres quartiers ne parlent pas comme nous ».

Enquêteur : Est-ce que vous pensez que cela est dû au français et à son utilisation ?

Sami : « Oui, c'est dû à ça »

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Omar construit une représentation positive autour de son quartier :

« A mon avis, c'est le meilleur quartier à Mostaganem »

Avec un sentiment d'appropriation qui passe par l'utilisation du pronom possessif « mon » :

« Je me sens très à l'aise dans mon quartier ».

L'image du quartier est aussi associée à un passé et vécue à travers une nostalgie :

« Avec peu de moyens, on a vécu de très bons moments ».

Hafida construit aussi une image positive de son quartier :

« C'est un quartier très calme, respectueux, habité généralement par des vrais Mostaganémois ou en trouve la convivialité, oui, je me sens très à l'aise ».

Le quartier est associé aussi à un passé :

« Sur le plan personnel, c'est le lieu, où je suis née et grandi »

Et se trouve lié à l'idée de « convivialité » c'est-à-dire un espace qui construit et entretient du lien social :

« Tout le voisinage est comme une famille »

Pour Sami, le quartier est « Très calme, bon voisinage (unis) et sympathique ».

Sur un autre plan, le quartier est représenté « différent » des autres quartiers d'abord par son architecture de type colonial et par ses habitants français:

« C'est un quartier construit par des français, et habité par des colonisateurs français ».

Se profile aussi ici cette représentation qui se construit par rapport à un passé colonial qui lie le quartier à la pratique du français du fait de la présence d'habitants français.

Sur la question de la délimitation des frontières du quartier, celle que nous propose Omar de son quartier est une délimitation étroite (ou à l'étroit) :

« La route d'Oran, de Voltaire jusqu'à la route du port royal et de la descente du 15^{ème} jusqu'à la descente des 400 logements »,

Avec une seule limite réelle (le port). D'autre part, Les désignations qu'emploie Omar dans sa délimitation sont des désignations locales du quotidien. On retrouve par exemple un boulevard : la route d'Oran qui, en fait veut dire le boulevard qui conduit vers l'autoroute qui mène à la ville d'Oran, et qui est donc une désignation qui ne figure, comme adresse dans aucune des cartes administratives officielles.

Idem pour la désignation « route du port » qui est davantage un repérage du quotidien, qu'une désignation officielle. Elle s'appuie sur un aspect visuel en ce sens que la route qui conduit au port de la ville devient la route du port et se voit reprise par les habitants du quartier et même ceux de la ville. Cette identification par les habitants de la ville et du quartier, n'est nullement gratuite ; elle permet la facilité de localisation. Tout le monde (tous les habitants de la ville connaissent en fait cette appellation de « route du port » réalisée par les habitants : */triig el por/*) arrive à identifier aisément la route du port ou celle d'Oran.

Cela renseigne aussi sur les pratiques spatiales des enquêtés, et sur les stratégies qu'ils emploient pour se repérer dans la ville.

« Délimiter est une opération élémentaire, consubstantielle à l'orientation, qui situe l'homme par rapport au reste du monde, qui introduit un intérieur par rapport à un extérieur. Elle institue une rupture dans ce qui est continu en créant une frontière, un bord, une lisière, bref une séparation entre deux zones. C'est donc là aussi un processus de qualification qui permet de différencier un espace d'un autre » (Segaud, 2007 : 126)

Pour Hafida, la délimitation du quartier s'effectue de manière très vague avec une seule référence qui n'est pas précise non plus puisqu'elle ne correspond à aucune limite connue du quartier :

« A la sortie de la partie sud de la ville. Valet des jardins ».

Le jeune Sami, nous propose un découpage étroit avec quatre limites :

« De la B.D.L jusqu'au quinzième (15^{ème}), et du quartier Voltaire jusqu'à la pêcherie royale ».

Ces limites correspondent (là aussi) à des repères plus personnels que réels. A titre d'exemple ce que nomme Sami « quartier Voltaire » n'est en fait pas un quartier mais un immeuble qui fait partie par ailleurs du quartier de la Pépinière. Aussi la limite « pêcherie royale » qui est en réalité le nom d'une

pêcherie et non pas une adresse de rue administrative. La limite « quinzième » qui est le nom donné à un immeuble de 15 étages, se trouve être toujours le quartier de la Pépinière. La délimitation que nous propose Sami est une délimitation très resserrée qui traduit par ailleurs une vision marquée par la subjectivité.

B-Lecture croisée des résultats des questionnaires par famille :

L'intérêt d'un chapitre « lecture croisée des résultats des questionnaires par famille » est de pouvoir croiser les différentes données recueillies suite aux questionnaires soumis aux familles, de procéder à une analyse immédiate (intra-famille) par le biais de la comparaison pour voir si les réponses des enquêtés au sein d'une même famille se rejoignent ou au contraire divergent ; en d'autres termes tenter d'observer trois cas de figure :

1- Une Concordance entre les parents (père/mère) au niveau des usages linguistiques (les langues) et/ou au niveau des représentations sur ces pratiques ainsi que sur l'espace de résidence (le quartier).

2- Une concordance entre les parents et les enfants.

3- Un décalage ou bien une rupture au niveau des représentations entre enquêtés de la même famille.

Cette lecture des questionnaires va se structurer en deux temps, d'abord une lecture croisée parent/parent (père, mère) autour des deux grands thèmes qui sont les usages linguistiques et le quartier, et ensuite une lecture croisée parent/enfant toujours autour de ces deux grands thèmes.

2-1.1.1. La famille Oueld-Abderahmane

a-Parents/parents :

-Les deux questionnés parents penchent vers une pratique bilingue équilibrée (Omar et Hafida ont tous deux coché la case : 50/50 pour qualifier leur pratique alternée.). Au niveau de leurs pratiques effectives, mais en situation de conversation avec les enfants, on observe une variable de code : Hafida garde une stratégie bilingue, alors qu'Omar opte pour un usage quasi-exclusif du français.

Cela renseigne en un sens sur les représentations linguistiques de ces locuteurs, et sur le processus de valorisation des langues pratiquées par les différents enquêtés (et notamment la place accordée à l'idiome du français au sein de la pratique quotidienne) : Omar déclare bien maîtriser le français (il coche la case 10 qui correspond dans l'échelle à une maîtrise parfaite du français) et adopte le français qu'il déclare bien maîtriser, alors que Hafida choisit le mélange de codes entre l'arabe et le français qu'elle considère comme un « avantage », ce qui souligne aussi implicitement l'importance accordée au français puisque l'arabe est la langue maternelle naturelle de ces locuteurs.

Le père serait ainsi dans une logique de transmission de code unilingue (cherche à faire maîtriser le français à ses enfants, la preuve, il leur parle qu'en français), alors que la mère serait dans une logique de transmission d'une pratique bilingue.

Sur le plan des représentations sociales, Omar et Hafida ont en commun cette vision que le français est pratiqué dans le quartier parce que ce dernier était habité par les français. Cette représentation construite par les deux questionnés tend à confirmer l'hypothèse que nous avons posée au départ de ce travail à savoir que le français est un idiome d'identification au quartier puisqu'il est ici vu comme un héritage des français qui ont habité le quartier du temps de la colonisation.

Au niveau de la représentation du quartier, les deux questionnés construisent un regard positif et valorisé de leur quartier à qui ils s'identifient par ailleurs. Mais cette représentation sur le quartier révèle deux types de découpage chez les deux questionnés. Pour Omar, le quartier est une composante sociale hétérogène :

« Sur le plan social, je pense que c'est un mélange de niveau social »

Ce qui connote l'idée de hiérarchisation sociale des habitants et des groupes, alors que chez Hafida, le quartier représente un continuum micro-social qui crée du lien entre les habitants :

« Tout le voisinage est comme une famille »

Cette idée de « la famille en plus grand » renseigne aussi sur le principe de l'interconnaissance/inter-reconnaissance entre les habitants du quartier. Cette idée de la reconnaissance entre habitants du même quartier on la retrouve également signalée par Omar sur la question du territoire :

Enquêteur : Diriez-vous que votre quartier est votre territoire ?

Omar : « Oui, car tout le monde se connaît, il ya une vraie convivialité ».

La proximité sociale entre les habitants est ici définitoire du territoire c'est-à-dire de la conscience de territoire⁵¹. Le quartier est appréhendé non pas comme une portion géographique (pour reprendre le terme qu'emploient les géographes sociaux), mais comme une entité sociale et socialisante qui favorise et entretient les relations de groupes. Cette idée rejoint aussi le postulat de la *Sociolinguistique urbaine* (Bulot, 2004-2006) associée à la *Géographie sociale* (Veshambre, 2006) qui envisage le territoire comme une action des habitants sur un espace qu'ils considèrent comme le leur.

b-Enfants/parents :

Sami s'inscrit dans la continuité de ses parents, en adoptant le mélange de codes, idem pour l'idiome du français, d'une part aussi parce qu'il a vécu en France, ce qui fait qu'il partage avec ses parents cette représentation valorisée du français. Mais le discours de Sami sur la pratique de ses parents fait apparaître deux décalages :

1-Le père avait déclaré qu'il parle le français surtout avec les enfants, alors que le fils déclare que son père alterne les codes.

2-Un second décalage est noté entre ce que dit la mère et ce que dit le fils sur la pratique de sa mère : elle déclare qu'elle code-switches alors que le fils déclare qu'elle parle qu'en français.

⁵¹Selon le petit Larousse, (Edition 2009), le territoire est défini comme le : « domaine qu'une personne s'approprie, où elle tente d'imposer ou de maintenir son autorité, ses prérogatives ».

Au niveau de la représentation du quartier, Sami rejoint ses parents sur la question de l'identité du quartier. Tous les trois partagent la constatation que leur quartier possède une architecture coloniale et fut habité jadis par des français, ce qui connote aussi cette transmission de représentation et d'imaginaire de parents à enfants :

Omar : « la Pépinière est un quartier huppé des colonisateurs ».

Hafida : « ...la Pépinière est un quartier qui était habité par des français.

Sami : « c'est un quartier construit par des français, et habité par des colonisateurs français ».

Un autre exemple de transmission de parents à enfants : dans sa délimitation du quartier, Sami rejoint son père sur trois limites : le quartier Voltaire, le quinzième (15^{ème}), et la route du Port.

2.1.2. La famille Belmeliani :

Nombre de questionnaire pour la famille Belmeliani : deux

Tableau 05

enquêté/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Mère	Setti	62 ans	Femme	01
Fille	Imen	20 ans	Femme	01

A-Le questionnaire :

a-Biographie de Setti :

-Née en 1949 à Mostaganem, Setti est institutrice de français de formation, retraitée aujourd'hui, ayant poursuivi des études du cycle primaire jusqu'à l'université où elle obtient une licence de langue française ; sa biographie linguistique ou les langues qu'elle déclare pratiquer sont : l'arabe, le français et l'anglais. De père commerçant de profession, qui a fait des études primaires, et de mère au foyer. A la question des personnes ayant joué un rôle important dans son apprentissage du français, Setti déclare :

« L'école et les livres ont eu un rôle important dans l'apprentissage de la langue française »

Elle occupe un appartement à la Pépinière

« Malgré son exigüité, je n'ai pu m'en séparer à cause de son emplacement dans le quartier »

A la question de l'intégration dans le quartier, elle déclare :

« L'intégration est presque totale »

A la question des relations de voisinage, elle déclare :

« Ma relation avec le voisinage est bonne. Les voisins viennent souvent me demander conseil, me révéler leurs problèmes surtout depuis je m'occupe de la mosquée du quartier et que j'y enseigne le Coran, la langue française pour les élèves de terminale, et l'alphabétisation pour les femmes du quartier »

b-Biographie d'Imen :

Imen (20ans) est née à Mostaganem, dans le quartier de la Pépinière, célibataire, ayant fait des études jusqu'au Lycée, les langues qu'elle pratique sont : l'arabe dialectal et le français. Pas de renseignements fournis sur le père, Les personnes qui ont joué un rôle dans l'apprentissage du français par l'enquêté :

« La mère »

Au niveau des activités, elle déclare :

« Très restreintes »

A-Les usages linguistiques et le rôle du français :

Le/les codes linguistiques que Setti déclare utiliser avec ses enfants est l'arabe dialectal :

« Je parle plutôt l'arabe »

Et un peu plus loin à une autre question sur l'utilisation du français avec les enfants :

« J'utilise plutôt spontanément la langue française parce que c'est la langue que j'ai étudiée le plus et surtout parce que je l'ai enseignée pendant plus de 27 ans »

Ou encore à la question :

Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

Setti : « Les deux mais surtout en français »

Ce qui fait apparaître un décalage au niveau de la représentation qu'elle construit de sa propre pratique, puisque d'une part elle déclare utiliser l'arabe dialectal avec les enfants et en même temps, elle dit utiliser spontanément le français. Ce décalage pourrait s'expliquer par le fait qu'elle ait déclaré apprendre actuellement la langue arabe:

« Effectivement, à une certaine période, je parlais français comme si c'était ma langue maternelle, actuellement, je me suis mise à l'apprentissage et à l'usage de l'arabe, étant la langue du Qoran »

Cela nous dit aussi en un sens qu'elle a du mal à voir clair dans sa propre pratique, ce qui est le cas de beaucoup d'enquêtés.

Pour la fille Imen, sa pratique linguistique est une pratique bilingue du français et de l'arabe dialectal :

« Je mélange les codes tout le temps sauf pendant les cours »

« Dès mon jeune âge, j'ai appris à manipuler les deux langues »

Avec un penchant vers l'usage de l'arabe dialectal :

Enquêteur : Si vous deviez qualifier par pourcentages, votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30, 60/40 ,50/50,40/60.

Imen : 60/40.

Avec aussi une variable notée dans l'usage : avec les voisins (cercle large) elle déclare pratiquer l'arabe dialectal, alors qu'avec la famille et les amis, elle déclare mélanger les codes (cercle de l'intime).

Peut être aussi que c'est la compétence langagière qui constitue la variable dominante ici et non pas les locuteurs: utiliser le français avec ceux qui pratiquent le français, et utiliser l'alternance codique avec ceux qui le peuvent.

Par ailleurs, les cas d'usage exclusif du français obéissent essentiellement à une variable de locuteurs :

« Oui, surtout quand tu as des personnes (enfants) sont présents et qu'on ne veut pas les mettre au courant »

À qui s'attache une fonction cryptique (ne pas vouloir mettre au courant les enfants d'une discussion) ou « Lorsque mon interlocuteur est français » (Imen).

Le discours sur la pratique des parents révèle chez Imen une représentation positive et valorisée:

« Maman parle couramment le français »

Avec un penchant pour l'usage du français au détriment de l'arabe (exemple cité plus haut), une langue dont elle estime la maîtrise de sa mère parfaite⁵².

Au niveau des rapports entre le français et le quartier de la Pépinière, Setti ne voit pas de lien ou de relation explicite⁵³ entre l'utilisation du français et la revendication du quartier comme espace :

⁵² Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que le degré de maîtrise du français chez vos parents est : 2/4/6/8/10.

Imen : 10

⁵³ Etablissez- vous une relation ou un lien « naturel » entre l'utilisation du français et l'identité ou la revendication du quartier comme votre espace ?

Setti : pas exactement.

« Une grande partie des habitants du quartier ne parle pas français »
(Setti)
« Non, en général, mes voisins et voisines parlent l'arabe dialectal »
(Setti)

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Le discours sur le quartier révèle chez Setti une pleine identification à cet espace :

« Un peu une patrie »

Cela s'explique en partie par le fait qu'elle soit un membre très actif au sein de son quartier :

« Les voisins viennent souvent me demander conseil, me révéler leurs problèmes surtout depuis je m'occupe de la mosquée du quartier et que j'y enseigne le Coran, la langue française pour les élèves de terminale, et l'alphabétisation pour les femmes du quartier »

Mais aussi elle revendique ce statut de membre actif au sein de sa communauté :

« Sur le plan social, je sens que j'y joue un rôle important ».

Mais cette image positive du quartier semble avoir changé dans la représentation de l'enquêté :

« Je m'y sentais très à l'aise avant que le commerce ne s'y installe ».

Il faut dire ici que le quartier de la Pépinière depuis quelques années connaît une activité commerciale importante, la raison en est que beaucoup de familles anciennes du quartier ont vendu leurs villas, à cause de problèmes d'héritage ; les nouveaux propriétaires, de riches commerçants pour la plupart, ont détruit les anciennes villas pour en construire d'autres de style plus moderne, avec en bas, au Rez de chaussée, des magasins d'alimentations, des superettes, des cybers-cafés...etc., ce qui d'une part a altéré l'architecture coloniale qui caractérisaient ces villas d'un quartier réputé jusqu'à lors quartier colonial, et d'autre part, a

bouleversé en un sens le rythme de vie des habitants du quartier qui étaient habitués au calme du quartier résidentiel.

Imen, la fille de Setti s'identifie aussi à son espace de résidence. Cette identification passe par l'emploi d'un pronom possessif :

« Mon milieu »

(**Observation** : l'enquêtée Imen n'a pas répondu à la suite du questionnaire).



Figure 33 : Villas de la Pépinière. En bas de la villa, quelques magasins ont ouvert. (Photo 2011).



Figure 34 : Les nouveaux propriétaires (ou les anciens) des villas ont démolis pour la plupart le Rez-de chaussée et en ont fait des devantures de magasins de tous genres. La culture du commerce commence à s'établir réellement dans ce quartier réputé jusqu'à lors résidentiel. (Photo 2011).

La question de la délimitation de l'espace du quartier révèle chez Setti une absence de repères clairs et facilement actualisables pour elle :

«... il s'étale de plus en plus »

Cette constatation que fait l'enquêté se vérifie par rapport à l'image du quartier qui commence à changer. De quartier résidentiel, il est entrain de se transformer en quartier commercial. Mais aussi cette incapacité à tracer des limites au quartier souligne également la dimension profondément subjective liée à cette représentation que construit Setti, du fait que les limites qu'elle semble ne plus reconnaître sont en fait des limites mentales (personnelles) qui relèvent plus du vécu de la personne qu'un découpage réel, matériel ; puisque les frontières « réelles », c'est-à-dire, administratives d'un quartier ne changent

pas, mais c'est la perception qu'en ont les habitants qui change et se déplace en fonction de paramètres encore une fois nécessairement subjectifs.

B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Belmeliani

a-Parent/enfant :

La lecture croisée des réponses de la famille Belmeliani, fait apparaître plus de décalages que de recouvrements au niveau des réponses :

1-Au niveau des usages linguistiques, la mère et la fille ne privilégient pas la même pratique, la mère opte pour celle du français, alors que la fille reste davantage dans le mélange de codes avec un penchant pour la pratique de l'arabe dialectal. Donc, à priori pas de transmission de pratique ou de représentation de pratique de mère à fille.

2-Une autre contradiction est relevée dans le discours de la mère par rapport à ce que déclare la fille ; la mère déclare recourir au français dans des conversations ordinaires avec sa fille, alors que cette dernière dit que le français n'est pas présent à la maison.

Intéressant à noter aussi, dans un sens inverse, le fait que la mère dit parler en arabe et français à ses enfants, et que la fille dit que la mère parle presque uniquement en français (tout en disant aussi que quand elle était petite elle parlait elle-même en arabe dialectal).

Au niveau de la représentation du quartier, la mère et la fille construisent une représentation positive sur leur espace de vie, et présentent toutes deux un sentiment d'attachement et d'identification à lui (la mère : « un peu une patrie », la fille : « mon milieu »).

2.1.3. La famille Benkdadra :

Nombre de questionnaires distribués : deux

Tableau 06

enquêté/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Père	Adnane	51 ans	Homme	01
Enfant	Idriss	16 ans	Homme	01

A-Le questionnaire :

a-Biographie d'Adnane :

Adnane gérant d'entreprise de profession, est né dans un autre quartier de la ville, d'un père fonctionnaire, et d'une mère sans profession. Les langues qu'il déclare pratiquer sont : l'arabe et le français.

b-Biographie d'Idriss :

Idriss, (16 ans) étudiant, a effectué sa scolarisation dans le quartier de la Pépinière, sa langue maternelle est l'arabe dialectal, de père gérant d'entreprise, et de mère au foyer. Les personnes qu'il déclare avoir joué un rôle dans son apprentissage du français sont : les grands-parents.

1-Les Usages linguistiques, le rôle du français :

Adnane déclare utiliser les deux codes, dont il construit une représentation en chiffre assez équilibrée⁵⁴, parce qu'il nous dit que :

« Notre arabe dialectal est à moitié français ».

En conversation avec ses enfants, même en situation de colère⁵⁵, il alterne les codes ce qui indique que cette pratique alternée est sa pratique réelle. Par ailleurs, il déclare recourir spontanément à l'idiome du français avec les enfants qu'il dit bien maîtriser par ailleurs⁵⁶ :

« Spontanément, ils le maîtrisent pas bien »

Idriss déclare aussi mélanger les codes, ce qui constitue sa pratique effective quotidienne :

« On mélange »

Sa pratique mixée privilégie largement l'usage de l'arabe dialectal (70% d'utilisation pour l'arabe dialectal contre seulement 30% d'utilisation pour le français).

On note, par ailleurs, une variable de contexte liée à la pratique du français ((Idriss avait déclaré dans sa fiche signalétique que ses grands-parents ont joué un rôle important dans son apprentissage du français)

« Quand je monte à Alger chez mes grands-parents »

⁵⁴ Si vous deviez qualifier par pourcentages, votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait : 70/30, 60/40, 50/50, 60/40.

Adnane : 50/50.

⁵⁵ Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

Adnane : les deux.

⁵⁶ Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est : 2/4/6/8/10.

Adnane : 08.

Sur la question du quartier dans son rapport à l'idiome du français, Adnane n'admet pas que le français est constitutif de l'identité du quartier :

Enquêteur : Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier ?

Adnane : non.

Idriss, quant à lui voit un lien entre le français et les habitants du quartier, et même entre le français et l'appartenance au quartier de la Pépinière :

Enquêteur : Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier ?

Idriss : Oui.

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Le quartier apparaît dans le discours d'Adnane comme une entité positivement vue avec des substantifs qui traduisent en un sens des sentiments d'attachement et d'identification :

« C'est une assurance »

« Notre grand logement »

Idriss, son fils s'identifie aussi à son espace de résidence :

« Notre 2^{ème} maison »

Sur la question des frontières du quartier, Adnane ne donne pas de limites. Le jeune Idriss en revanche, nous propose une délimitation resserrée de son lieu de vie :

« Avenue oueld/Aissa/Sud, Boulevard Adda Benguetat /Est, école Benbadiss/Ouest, Plateau+Port/Nord »

Avec une seule limite réelle : « port » qui est un quartier mitoyen de la Pépinière au niveau du découpage administratif réel.

B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Benkdadra :

a-Parent/enfant :

Une lecture croisée des données des questionnaires soumis à la famille Benkdadra permet d'observer des réponses qui se recoupent entre le père et le fils :

1-Au niveau des usages linguistiques, nous relevons d'abord une transmission de père à fils: le mélange de codes est la pratique de l'espace domestique (la famille) alors que celui du dehors appelle l'emploi de l'arabe dialectal.

2-Ensuite, une transmission de représentation et de discours sur l'arabe dialectal, entre le père et le fils qui voient tous deux que l'arabe dialectal est « à moitié français ».

3-Mais aussi un décalage au niveau des réponses entre le père et le fils :

Idriss déclare que le français est présent et souvent utilisé par lui et ses parents, alors que les deux enquêtés ont déclaré en début de questionnaire adopter l'alternance entre les codes comme pratique effective.

2.1.4. La Famille Benali :

Nombre de questionnaires distribués : Deux

Tableau 07

Enquêté/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Père	Laredj	60 ans	Homme	01
Enfant	Mejdoub	30 ans	Homme	01
	Djelloul			

A-Le questionnaire :

a-Biographie de Laredj :

L'enquêté (60 ans), commerçant de profession, est né dans le quartier et y a grandi. De père commerçant et de mère sans profession. Les langues qu'il déclare pratiquer sont : arabe, français, et anglais.

b-Biographie de Mejdoub Djelloul :

Mejdoub Djelloul (30 ans), chef de mission (autoroute Est/Ouest) est né dans le quartier et y a effectué une partie de sa scolarisation. Les langues qu'il déclare pratiquer : français, arabe.

1-Les usages linguistiques, le rôle du français :

La pratique linguistique de Laredj est l'arabe dialectal, code adopté à la maison avec ses enfants, même en situation de colère, ce qui indique que l'arabe dialectal constitue sa pratique effective. Le français n'intervient qu'occasionnellement :

« Spontanément, pour quelques mots car d'usage courant »

La qualification par chiffres de la pratique alternée de Laredj penche vers l'usage de l'arabe dialectal beaucoup plus que le français : il avait déclaré 70% pour l'arabe dialectal contre 30% pour l'usage du français, avec néanmoins

une représentation de maîtrise très valorisée de cette dernière⁵⁷, bien qu'il déclare ne pas la pratiquer systématiquement :

«J'utilise le français quand cela est nécessaire sans aucun attachement »

La pratique linguistique effective déclarée par Mejdoub est l'arabe dialectal, utilisé aussi bien dans l'espace du dehors (voisins, amis) que dans celui de l'intime (parents, frères et sœurs), avec, néanmoins une ambivalence dans les propos ; d'une part, il déclare qu'il utilise l'arabe dialectal partout et avec tout le monde, et d'autre part, il déclare mélanger les codes :

Enquêteur : Vous arrive-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps ?

Mejdoub : mélange des codes.

Le français n'est visiblement pas très présent en pratique à la maison⁵⁸ bien que Mejdoub dit bien le maîtriser ainsi que son père (Il déclare : 08 sur l'échelle de maîtrise du français, ce qui correspond à une maîtrise parfaite. Idem pour son père, qui déclare 10 de degré de maîtrise). Cette langue semble bien circonscrite au niveau de l'usage chez cet enquêté :

« Dans le cadre du travail en réunion et avec les étrangers »

Au niveau des rapports entre l'idiome du français et le quartier de la Pépinière, Laredj ne pense pas que le français fait partie de l'identité du quartier :

Enquêteur : Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier ?

Laredj : non

⁵⁷ Sur une échelle de 1 à 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est

Laredj : 10.

⁵⁸ Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison ? (ou vous entendez vos parents parler en français entre eux ?), dans quels contextes/situations ?

Mejdoub : rarement

Mejdoub Djelloul ne pense pas aussi que le français caractérise les habitants du quartier, ni l'appartenance au quartier :

Enquêteur Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier ?

Mejdoub Djelloul : non

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Le quartier ne charrie pas nécessairement de sentiments d'attachement ou bien d'identification pour Laredj et pour cause, il déclare :

« Je n'y reste que rarement ».

Pour Mejdoub Djelloul, le quartier est synonyme de :

« Lieu de rencontre entre copains »

Et devient ainsi un lieu de socialisation. Aussi Mejdoub se représente le quartier à travers sa composante sociale hétérogène et amorce par là une catégorisation qui recèle une hiérarchisation sociale :

« Composé de personnes fréquentables et d'autres non »

La question du tracé des frontières du quartier fait ressortir une superposition dans la délimitation entre le père et le fils :

« Les mêmes que ceux décrits par mon fils »

Mejdoub Djelloul nous propose une délimitation élargie de son quartier, avec une absence de limites réelles dans son tracé qui se fonde sur des repères beaucoup plus personnels que réels :

« A l'Ouest, Académie, à l'Est la mosquée Houria, au Nord, l'avenue Khemisti, au Sud les rails du chemin de fer »

B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Benali

a-Parent- enfant :

Cette lecture croisée des données fait ressortir des concordances et des décalages :

1-Sur le plan des usages linguistiques, il y a recoupement des réponses entre le père et le fils, puisque Mejdoub Djelloul déclare adopter la pratique de l'arabe dialectal comme son père avec la même qualification en pourcentages en faveur de l'arabe dialectal : 70% pour l'usage de l'arabe dialectal contre 30% pour l'usage du français.

2-Un décalage est relevé dans les propos du fils par rapport à sa propre pratique et à celle de ses parents : d'une part, il déclare utiliser l'arabe dialectal ou bien mélanger les codes, et d'autre part, il affirme recourir souvent au français ainsi que ses parents dans les conversations ordinaires.

3-Au niveau de la délimitation des frontières du quartier, Laredj rejoint son fils, en proposant la même délimitation. Mais paradoxalement, à la question :

Enquêteur : A quels critères vous réfèrez-vous pour le faire : des critères sociaux, culturels ?

Laredj : « Limites mentales acquises dans le jeune âge ».

Cela souligne une ambivalence et même une contradiction dans les propos, puisque Laredj dit adhérer aux limites proposées par son fils, et en même temps, il dit que son découpage est motivé par son expérience passée.

2.1.5. La famille Abdessadouk :

Nombre de questionnaires distribués : Deux

Tableau 08

Enquêté/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Père	Rachid	77 ans	Homme	01
Fille	Fouzia	39 ans	Femme	01

A-Le questionnaire :

a-Biographie de Rachid :

Rachid (77 ans), facteur de profession à la P.T.T (à Alger, ensuite à Mostaganem), n'est pas né dans le quartier, de père Kaïd⁵⁹ du temps de la colonisation française, et de mère sans profession. Les langues qu'il déclare pratiquer sont : arabe et français.

b-Biographie de Fouzia :

-Enseignante de français, Fouzia (39 ans) exerce désormais en tant qu'avocate. Une scolarisation faite en partie à la Pépinière. Les langues qu'elle déclare pratiquer sont : arabe et français.

⁵⁹ Titre de noblesse, et titre politique hérité des ottomans.

1-Les usages linguistiques, le rôle du français :

L'idiome que Rachid déclare pratiquer est l'arabe dialectal même en situation de colère contre les enfants. Le français est une langue qu'il déclare aussi utiliser « spontanément » avec les enfants. Par ailleurs, le discours sur la pratique alternée de l'enquêté figure une représentation en faveur de l'usage du français : 60% d'usage de français pour 40% d'usage pour l'arabe dialectal, tendance qui s'explique par le fait que Rachid ait fait ses études primaires à l'école française.

L'idiome déclaré pratiquer par la fille Fouzia est l'arabe dialectal, dans le cercle de l'intime aussi bien que dans celui du dehors, avec une variable de locuteurs : avec les copains, le mélange de codes est adopté :

« Arabe plus français »

A la question :

Enquêteur : vous arrive-t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps ?

Fouzia : « Je mélange très souvent »

Ce qui souligne un décalage entre la pratique effective et le discours sur cette même pratique par l'enquêtée ; d'une part, elle est dans une stratégie de monolinguisme, et d'autre part, elle déclare alterner entre arabe dialectal et français souvent, mais cette alternance de codes explique Fouzia, se trouve suscitée par une variable situationnelle :

« Parce que j'ai enseignée le français et je me retrouve à plaider en arabe dialectal et classique surtout »

Ainsi, l'usage du français s'actualise en partie à travers sa profession d'avocate, et dans quelques mots/formules d'usage courant :

« Bonjour avec tout le monde, famille, amis, voisins. Des mots de tendresse avec mon mari car c'est plus sentimentaux, plus chaleureux et expressifs »

Un second décalage est noté au niveau de ses réponses : le français ne fait pas partie de sa pratique quotidienne effective, et en même temps, il est présent :

Enquêteur : Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison ? (ou vous entendez vos parents parler en français entre eux ?) dans quels contextes/situations ?vous pouvez me donner quelques exemples ?

Fouzia : « Oui, ça m'arrive très souvent car je retrouve les mots plus facilement »

Ce qui souligne encore cette difficulté qu'ont généralement les questionnés de parler de leur propre pratique, c'est-à-dire à produire du discours épilinguistique sur du linguistique.

Pour le français et son rapport avec le quartier de la Pépinière, nous notons également un décalage dans les propos de Rachid ; d'un côté, il nie une quelconque relation entre l'utilisation du français et l'identité du quartier, et sur une question similaire, il établit un lien entre le français et le quartier de la Pépinière :

1-Enquêteur : Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

Rachid : « non »

2-Enquêteur : Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

Rachid : « oui »

Pour Fouzia, il n'y a pas de relation entre la pratique du français et les habitants de son quartier :

Enquêteur : Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

Fouzia : « non »

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Le quartier est perçu par Rachid comme un lieu de socialisation et d'identification :

« C'est comme une grande famille, ma maison en plus grand »

Fouzia la fille de Rachid, s'identifie aussi à son quartier et le perçoit à travers un passé, puisqu'elle ne vit plus dans ce quartier :

« C'est le lieu où j'ai gardé et je garderais toujours de bons souvenirs »

Le quartier est aussi vécu à travers une affectivité :

Fouzia : « Un lieu de repère, de souvenir »

Fouzia : « Mon quartier »

Au niveau de la délimitation des frontières du quartier, Rachid propose une délimitation très élargie avec trois quartiers cités comme frontières au quartier de la Pépinière : « CIA, Centre-ville, Plateau » avec une seule limite réelle : « le Centre-ville ».

La question de la délimitation des frontières du quartier révèle chez Fouzia un découpage plus resserré par rapport à celui donné par son père, avec aussi une seule limite réelle « centre-ville » :

« L'avenue Mohamed Khemisti, route d'Oran, Centre-ville, la CIA »

Elle rejoint ainsi au niveau de son découpage son père sur deux limites : « Centre-ville » et « CIA ».

B-Lecture croisée des résultats des questionnaires : La famille Abdessadouq

a-Parent/enfant :

Cette lecture croisée des données de la famille Abdessadouq fait ressortir des recoupements aussi bien que des décalages.

1-Au niveau des usages linguistiques, les deux enquêtés père et fille se recourent au niveau de leurs réponses : ils déclarent tous deux pratiquer l'arabe dialectal dans le cercle familial et en dehors.

2-Au niveau de la qualification par degré de maîtrise du français, ressort un décalage : Rachid avait indiqué 8 sur une échelle de 10, ce qui correspond à une bonne maîtrise du français alors que Fouzia, en qualifiant le degré de maîtrise de son père avait indiqué 6 ce qui correspond à une maîtrise moyenne du français par son père.

Pour la thématique du quartier, les deux enquêtés ont en commun cette représentation à savoir que le quartier est perçu comme un espace qui concentre du lien social entre ses habitants :

Rachid : « J'ai un bon contact avec mes voisins, tout le monde me respecte et c'est réciproque »

Fouzia : « Quand on dit quartier on dit voisins et j'ai toujours gardé un bon contact avec eux »

2.1.6. La famille Bentria :

Nombre de questionnaires distribués pour la famille Belmeliani : Un

Tableau 09

Famille/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Enfant	Yasmine	20 ans	Femme	01

a-Biographie de Yasmine⁶⁰ :

Yasmine (20 ans) est née et a grandi dans le quartier, une scolarisation faite en partie également dans le quartier. Les langues qu'elle déclare pratiquer sont l'arabe et le français. Les personnes ayant joué un rôle dans l'apprentissage du français par Yasmine sont les grands-parents.

1-Les usages linguistiques, le rôle du français :

La pratique linguistique de Yasmine est le mélange de codes :

« J'utilise les deux langues, arabe, français »

Avec une variable d'usage pour l'idiome du français :

« Avec les copains, j'utilise très souvent la langue française »

Nous relevons aussi deux cas d'usage respectif de l'arabe dialectal et du français qui correspondent à deux publics différents :

1-Usage de l'arabe dialectal :

« Avec les voisins, je parle en arabe dialectal ».

2-Usage du français :

« Avec les copains, j'utilise très souvent la langue française »

« Quand on parle à propos des stars, du net, de la T.V, etc. »

« Je le fais spontanément avec tous ceux que je connais (même avec mon professeur d'arabe classique, lol »

« Chez le médecin, et dans le cours de français »

« Quand je cause avec des gens cultivés, je parle qu'en français »

⁶⁰ La mère de Yasmine n'a pas souhaité recevoir de questionnaire.

Ce penchant prononcé vers le français et sa pratique s'explique par les origines de Yasmine:

« Car ma grand-mère est française »

Nous relevons néanmoins un décalage dans les réponses de cet enquêtée : en début de questionnaire, elle déclare que l'arabe dialectal et le français sont présents à la maison, et un peu plus loin, à la question :

Enquêteur : Utilisez-vous (ainsi que vos parents) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires ?

Yasmine : « Oui, très souvent »

Yasmine : « Je parle en français chez moi, ainsi que mes parents, c'est surtout quand ils me parlent des études »

Cela montre aussi la représentation valorisée que construit Yasmine par rapport à l'idiome du français et sur la place qu'occupe cette langue dans sa pratique effective sans qu'elle la reconnaisse nécessairement.

Le discours de Yasmine sur la façon de parler de ses parents fait apparaître une représentation en faveur de l'usage quasi-exclusif du français beaucoup plus que pour l'alternance entre l'arabe dialectal et le français :

« Ils parlent plus souvent en français/c'est rare où ils code-switchent »

Sur la question du français dans son rapport au quartier, Yasmine n'établit pas de lien ou de relation entre les habitants de la Pépinière et l'usage du français :

Enquêteur : Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier ?

Yasmine : « non »

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

Yasmine ne développe pas particulièrement de sentiments d'attachement à son quartier :

« Un endroit banal, lol »

« Il n'y a pas beaucoup de termes pour le définir, bref, on peut dire que c'est un quartier calme et respectueux. Voilà »

Cela peut aller jusqu'au désintérêt :

« J'envisage d'aller vivre dans un autre quartier beaucoup plus animé »

Sur un autre plan, Yasmine se représente son quartier comme différent des autres quartiers parce que :

« L'entourage, le silence, calme »

« Cela est dû aux ancêtres et à l'éducation »

Mais pas nécessairement huppé :

Enquêteur : « Diriez-vous que votre quartier est un quartier huppé ?

Yasmine: « Avant mais plus maintenant (je crois) »

A noter aussi que l'utilisation des marqueurs de temps (avant et maintenant) soulignent un balancement dans le discours du sujet entre un passé (avant), et un présent (maintenant) ponctué de « je crois », où la parole du sujet est pleinement engagée mais cette parole est modérée ou pondérée par ce même « je crois ». Ces marqueurs introduisent dans le temps deux discours, un discours du passé (le quartier était huppé), et un autre discours ancré dans une réalité (il ne l'est plus) actualisée par une représentation dévalorisante du quartier, ce qui donnerait : le quartier de la Pépinière était un quartier huppé, mais il ne l'est plus à cause de...

La représentation des frontières du quartier, vue par Yasmine fait apparaître une délimitation élargie où ne figure aucune limite réelle :

« Il se situe au Nord de la ville, en face de la côte, il se limite à la partie Est du Plateau et la partie Ouest se limite à la sortie de la route d'Oran »

2.1.7. La famille Benomar :

Nombre de questionnaires distribués : Deux

Tableau 10

Enquêté/statut	Prénom	Age	Sexe	Nombre de questionnaire
Père	Kamel	61 ans	Homme	01
Enfant	Sofiane	18 ans	Homme	01

A-Le questionnaire :

a-Biographie de Kamel :

Kamel, agent hospitalier est né et a grandi dans le quartier. Les langues qu'il déclare pratiquer sont : le français. (Pas de renseignements supplémentaires).

1-Les usages linguistiques, le rôle du français :

Le code linguistique adopté par Kamel est l'arabe dialectal, il se situe dans une logique de monolinguisme, et le revendique :

- « Non, on parle notre arabe »
- « Je m'exprime en ARABE ⁶¹»
- « On parle pas le français, cher frère »

Alors que dans sa fiche signalétique, Kamel avait déclaré ne parler que le français ce qui souligne une contradiction au niveau de ses réponses. Nous faisons observer que les réponses de cet enquêté sont pour le moins contradictoires.

Pour l'idiome du français, il déclare le maîtriser moyennement :

Enquêteur : Sur une échelle de 02 jusqu'à 10 sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise est : 2/4/6/8/10
Kamel : 06

⁶¹ Kamel transcrit volontairement le mot arabe en lettres majuscules.

2-Le quartier, sa représentation, ses limites :

La représentation que construit Kamel sur son espace de résidence traduit une image très valorisée de ce dernier :

Kamel : « Je le classe parmi les plus beaux quartiers de Mostaganem »

Kamel : « La vitrine de Mostaganem »

Observation : Kamel n'a pas souhaité répondre au reste des questions.

Le fils de Kamel, Sofiane n'a pas souhaité remplir le questionnaire qui lui a été adressé et nous a remis donc un questionnaire vide.

3. Synthèse des questionnaires :

Cette synthèse présente (en comparaison avec le chapitre précédent « présentation des résultats des questionnaires réalisés ») cet intérêt de pouvoir croiser à une large mesure les différentes données recueillies en termes de groupe, (groupe des Adultes Vs Jeunes), mais également en termes de genre (groupe des Hommes Vs groupe des Femmes) ce qui va nous permettre de mieux souligner les différences, c'est-à-dire de faire ressortir les variables tributaires à la fois du genre, de l'âge, ainsi que du lieu de naissance. Cette synthèse s'inscrit de fait dans une logique de lecture en globalité des données et interroge directement notre questionnement de départ à savoir les représentations linguistiques (les langues), les représentations spatiales (le repérage dans l'espace) ainsi que la relation du quartier de la Pépinière à une langue (le français).

Nous préférons opté, en plus dans ce chapitre, pour une analyse en chiffres qui procéderait d'une lecture tabulaire⁶² de tous les questionnaires réalisés susceptible de mieux faire voir certains aspects à l'analyse que la simple présentations des réponses des locuteurs n'a éventuellement pas pu mettre en lumière.

Ces croisements de chiffres et de pourcentages entre le public des adultes et le public des jeunes vont nous permettre ensuite de pouvoir fournir une lecture transversale qui met en relation nos questionnements et hypothèses de départ avec les interprétations que nous pouvons dégager de toutes les données réunies.

Autre aspect à souligner dans cette présentation, les tableaux que nous proposons ici ne concernent que les questions dites fermées qui appellent donc des réponses en « oui » ou en « non », ce qui permet par la suite de procéder à

⁶² Par chiffres et par pourcentages.

une quantification chiffrée par pourcentages. Nous signalons aussi que les questions qui figurent en haut de chaque tableau, sont reprises telles qu'elles figurent dans le questionnaire.

Nous présentons d'abord une synthèse par tableaux pour le public des parents, ensuite une synthèse pour le public des jeunes, et enfin nous proposons des tableaux "comparatifs" et d'autres "synthétiques" entre les deux publics afin de mieux faire voir comme mentionné un peu plus haut, les recoupements et les décalages au niveau des réponses des différents enquêtés qui vont nous permettre de procéder par la suite au travail interprétatif.

3.1. Synthèse du public des parents :

Tableau 11
Pratiques alternées : les parents
Comparaison Hommes/femmes

Nombre d'enquêté	Sexe	Qualification par pourcentages : arabe/français
02	Homme	50/50
01	Femme	50/50
02	Homme	70/30
01	Homme	60/40

Commentaire :

Ce tableau rend compte des pratiques sexuées (hommes/femmes) des questionnés parents⁶³ qui s'inscrivent de fait, dans une logique de bilinguisme avéré, autour de deux codes déclarés : l'arabe dialectal et le français avec une variation dans la pratique des deux codes d'un locuteur à un autre. Il en ressort que les femmes s'inscrivent dans une représentation de bilinguisme (jugé) équilibré entre l'arabe dialectal et le français, alors que les questionnés hommes construisent des représentations qui bouleversent cet équilibre, mais toujours en penchant vers la pratique de l'arabe dialectal, penchant qui s'explique en un sens par le fait que cet idiome constitue la langue maternelle de ces questionnés.

⁶³ Nous reviendrons sur la question de l'alternance codique chez les questionnés lors du tableau suivant ; un intérêt plus immédiat est de mettre en évidence la pratique différenciée des sexes.

Tableau 12**Usages alternés des codes (arabe/français) : Les parents**

Enquêté	Age	Sexe	Qualification par pourcentage (proposé) : Arabe dialectal/Français
Omar	50 ans	Homme	50/50
Hafida	40 ans	Femme	50/50
Setti	62 ans	Femme	/(⁶⁴)
Laredj	60 ans	Homme	70/30
Rachid	77 ans	Homme	60/40
Kamel	61 ans	Homme	70/30
Adnane	51 ans	Homme	50/50

Commentaire :

Ce tableau rend compte des usages alternés des questionnés par pourcentages proposés dans les questionnaires, et tente de relier donc la pratique linguistique au versant social (parcours professionnel des questionnés), c'est-à-dire de d'expliquer les usages différenciés des enquêtés en fonction de motivations sociales. Nous rappelons ici la question :

- Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:
- 70/30, 60/40,50/50, 40/60

⁶⁴ A cette question de la qualification par pourcentages, l'enquêtée Setti avait déclaré : « je ne saurais le faire ».

Ce tableau révèle différentes appréciations chiffrées de la pratique mixée arabe dialectal/français entre les différents questionnés, appréciations qui renseignent d'une part sur l'imaginaire linguistique de chaque questionné, c'est-à-dire de son regard sur sa propre pratique (qu'elle soit mixée ou pas) et d'autre part questionnent indirectement le rapport qu'à chacun de ces locuteurs aux langues qu'il pratique, dans la mesure où ce rapport est quelque part matérialisé par des chiffres, et plus particulièrement le rapport au français et à sa pratique puisqu'il fait partie des pratiques déclarées de la plupart de ces enquêtés.

En donnant un chiffre (sur 100) pour l'usage de l'arabe dialectal, l'enquêté donne en même temps un chiffre complémentaire pour l'usage du français. Pour nous c'est une manière implicite de pouvoir recueillir du « linguistique » (c'est-à-dire de la pratique) derrière cette appréciation épilinguistique.

Le tableau montre donc que trois enquêtés jugent leur pratique équilibrée au niveau de l'usage des deux codes en présence (Omar, Hafida, Adnane) et trois autres bouleversent cet équilibre dans le sens d'un usage plus prononcé de l'arabe dialectal au détriment du français (Laredj, Rachid, Kamel). Seule une enquêtée femme (Setti) avait déclaré ne pas pouvoir qualifier sa pratique mixée :

« Je ne saurais le faire »

Le tableau montre aussi en aval que les locuteurs penchent généralement beaucoup plus vers l'usage de l'arabe dialectal que vers celui du français tendance qui s'explique par le fait que cet idiome constitue la première langue de socialisation des Algériens (langue maternelle) bien que le français intervient lui aussi par la suite dans cette socialisation. Mais ces appréciations restent bien évidemment subjectives et ne traduisent pas nécessairement les pratiques réelles des questionnés/locuteurs et que même le discours épilinguistique, nous en avons bien conscience, ne sont qu'une représentation (valorisée, dévalorisée) par rapport à la pratique réelle, concrète d'un locuteur.

Autre observation en aval à ce tableau, la langue maternelle des Algériens n'est pas seulement l'arabe dialectal, il nous semble, mais en fait une pratique mixée qui inclut deux codes, l'arabe dit dialectal (*dariija*) majoritairement mais aussi le français à travers des mots et même des énoncés (proverbes, formules de salutations, etc.), et cela est même visible chez les locuteurs non-francophones, ce qui montre incontestablement que le français est présent fortement dans le paysage linguistique des Algériens. Cela s'explique surtout par le phénomène de la transmission orale, la preuve est que beaucoup de locuteurs Algériens qui n'ont jamais appris le français à l'école, connaissent énormément de mots dans cette langue, ce qui explique encore une fois que cette intervention du français s'explique en grande partie par le contact linguistique, c'est-à-dire par la forte exposition à cette langue d'abord du fait de la colonisation, et ensuite chez la seconde génération (celle qui n'a pas connu la colonisation) par le biais des médias et des canaux officiels qui diffusent le plus souvent en code bilingue.

Ce recours quasi-automatique et la forte exposition à cette seconde langue à fait que certains termes français à l'origine ont été arabisés (phonétiquement) au fil de la coexistence de ces deux codes chez le locuteur Algérien et ont fini par rentrer dans les usages au fil des ans et par être confondus (par les locuteurs non francophones) et considérés par la plupart des locuteurs (surtout analphabètes) comme des termes appartenant naturellement à l'arabe dialectal, c'est l'exemple de mots notoires, car d'usage quotidien comme *bulissi* (policier), ou *classa* (classe), *liikuūl* (école), *kaṛṭi* (quartier), etc.

Tableau 13**Maitrise du français : les parents**

Enquêté	Age	Sexe	Qualification par échelle (proposée de 02 jusqu'à 10)
Omar	50 ans	Homme	10
Hafida	40 ans	Femme	08
Setti	62 ans	Femme	10
Laredj	60 ans	Homme	10
Rachid	77 ans	Homme	08
Kamel	61 ans	Homme	06
Adnane	51 ans	Homme	08

Commentaire :

Tous les enquêtés qui ont coché les cases « 08 » et « 10 »⁶⁵, qui correspondent respectivement à « très bonne » et « maitrise parfaite » de l'idiome du français, en l'occurrence trois enquêtés, ont tous un rapport privilégié au français :

C'est le cas, à titre d'exemple d'Omar qui déclare que ce sont ses grands-parents qui ont favorisé son apprentissage du français, en plus du fait qu'il ait déclaré maitriser cinq langues, à côté de l'arabe dialectal et du français (arabe

⁶⁵ La question avait été : sur une échelle de 10 sachant que 10 correspond à une maitrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maitrise du français est :
-2/4/6/8/10.

classique, anglais, espagnol). Ou cet autre questionné Rachid qui déclarait à propos du facteur déterminant dans son apprentissage du français⁶⁶ :

« Les Français avec qui j'ai eu le contact quand j'étais jeune enfant »

Ou encore, la questionnée Setti qui avance l'argument de l'école et les études :

« L'école et les cours ont eu un rôle important dans l'apprentissage de la langue française »

Ce rapport privilégié au français va se traduire, (nous le postulons) en termes de représentations par rapport à l'espace de résidence ; c'est-à-dire que nous tentons de démontrer l'existence de cette corrélation entre la pratique linguistique et l'espace où elle se déploie (nous aurons l'occasion de revenir plus sur cette relation essentielle par rapport à ce travail, entre pratique et espace au niveau des tableaux 26 et 30).

Une autre questionnée Hafida, qui indique le chiffre « huit » sur l'échelle de maîtrise du français, avait déclaré au niveau de sa fiche signalétique, qu'elle n'avait jamais poursuivi d'études, ce qui souligne une représentation valorisée que Hafida construit sur sa propre pratique, d'autant plus que cette valorisation de la maîtrise du français n'a pas de fondement réel (bien que si on reste dans le registre de l'oral, nous relativisons bien évidemment cette constatation du fait qu'on a des gens qui, sans avoir fait d'études parlent très bien le français).

⁶⁶ Cette question figurait dans la fiche signalétique que nous avons soumis aux enquêtés au préalable des questionnaires.

Tableau 14

Le français : une identité pour le quartier ?

Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier ?⁶⁷

Enquêté	Age	Sexe	Oui	Non
Omar	50 ans	Homme	+	
Hafida	40 ans	Femme		+
Setti	62 ans	Femme		+
Laredj	60 ans	Homme		+
Rachid	77 ans	Homme	+	
Kamel	61 ans	Homme	/ (⁶⁸)	/
Adnane	51 ans	Homme		+

Commentaire :

Les réponses à cette question montrent clairement des divergences d'opinion entre les questionnés entre ceux qui voient un lien entre la pratique du français et l'identité du quartier de la Pépinière, et certains d'autres, au contraire qui ne voient pas de relation entre les deux.

⁶⁷ Les questions qui figurent ici, en haut des tableaux synthétiques, nous le rappelons sont reprises telles qu'elles figurent dans le questionnaire adressé à nos enquêtés.

⁶⁸ Le symbole « / » indique que l'enquêté n'a pas donné de réponse à la question.

1-Ceux qui voient un lien entre le français et leur quartier : c'est le cas d'Omar qui légitime cette relation par le passé « colonial » du quartier :

Omar : « Oui il y a une relation puisque la Pépinière est un quartier huppé des colonisateurs »

Omar : « Toutes les constructions sont françaises et que tout le monde parle français »

Ou Hafida (épouse d'Omar) qui s'inscrit dans la même logique :

« Oui, y a une relation puisque la Pépinière est un quartier qui était habité par des Français »

2-Ceux qui nient cette relation, et construisent une représentation à l'opposé du premier public :

Setti : « Non, une grande partie des habitants ne parle pas français »

Cet exemple de contradiction relevé dans les contenus des réponses révèle ainsi qu'en fonction du genre (homme, femme), et des parcours professionnels/sociaux différents, des positions différenciées se dessinent entre des locuteurs interrogés sur le même objet de discours.

Tableau 15**Le quartier peut-il constituer le territoire ?**

Diriez-vous que votre quartier est votre territoire ?

Enquêté	Age	Sexe	Oui	Non
Omar	50 ans	Homme	+	
Hafida	40 ans	Femme		+
Setti	62 ans	Femme	+	
Laredj	60 ans	Homme	+	+
Rachid	77 ans	Homme	+	
Kamel	61 ans	Homme	/	/
Adnane	51 ans	Homme		+

Commentaire :

Cette question fait apparaitre aussi des réponses disparates, mais plus de questionnés penche vers l'idée que le quartier constituerait le territoire (quatre enquêtés pensent que oui, alors que trois pensent le contraire).

Les réponses à cette question sont le plus souvent intéressées ; c'est le cas de Setti, qui, du fait de sa profonde implication dans le quartier (« j'enseigne le Coran dans la mosquée du quartier, la langue française pour les élèves de terminale, et l'alphabet pour les femmes »), estime que le quartier est son territoire parce qu'elle s'y affirme par le biais d'activités socialisées et socialisantes :

Setti : « Sur le plan social, je sens que j'y joue un rôle important »

Setti : « En effet, je m'y sens en sécurité »

Ou le cas de Omar pour qui le quartier devient le territoire parce qu'il lui associe son histoire personnelle :

« Sur le plan personnel, c'est le dernier endroit où mon père a vécu »

Le quartier est ainsi vu comme le territoire parce qu'il symbolise du lien social, c'est-à-dire qu'une sociabilité s'y développe par l'action socialisante de certains de ses habitants, mais aussi parce qu'il est vu comme un espace qui procure de la sécurité et de l'identification :

Omar : « Je me sens très à l'aise quand je suis dans mon quartier »

Adnane : « Sur le plan personnel, c'est une assurance »

Rachid : « C'est comme une grande famille, ma famille en plus grand »

Tableau 16
Les limites du quartier

Enquêté	Age	Délimitation à l'étroit	Délimitation au large	Délimitation au vague
Omar	50 ans	+		
Hafida	40 ans			+ ⁽⁶⁹⁾
Setti	62 ans			+ ⁽⁷⁰⁾
Laredj	60 ans		+	
Rachid	77 ans		+	
Adnane	51 ans	/ ⁽⁷¹⁾	/	/

Commentaire :

La question de la délimitation du quartier, ou les frontières du quartier divisent les enquêtés qui nous ont proposé une délimitation chaque fois différente qui ressort du vécu personnel de chacun, c'est-à-dire de son degré de connaissance de son espace de vie ; hormis quelques limites réelles relevées dans les discours des uns et des autres, aucune délimitation ne correspond aux limites réelles matérielles du quartier.

Par ailleurs, les stratégies adoptées par les enquêtés, nous l'avons vu, se traduisent par trois types de découpage géographique : soit en optant pour une délimitation resserrée, soit pour une délimitation élargie. Cela révèle aussi parfois une incapacité à proposer des limites (« Il s'étale de plus en plus » (Setti)).

⁶⁹ Hafida : A la sortie de la partie sud de la ville de Mostaganem. « Valet des jardins ».

⁷⁰ Setti : plus mentalement, il s'étale de plus en plus.

⁷¹ Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou bien mentalement les limites, frontières de votre quartier

Adnane : oui. (Mais le questionnaire n'indique de frontières).

En plus, les diverses délimitations de ce premier public d'enquêtés parents, ne se rejoignent sur aucune limite, chacun d'eux nous a proposé des toponymes différents, ce qui montre d'une part cette subjectivité nécessairement liée aux réponses, mais aussi et surtout le degré de connaissance de l'espace de vie qui varie d'un habitant à un autre en fonction du vécu, du ressenti de chacun d'eux, de son histoire personnelle en relation ou pas avec son quartier, aussi en fonction de la fréquence de ses déplacements pédestres dans son quartier (circulation), c'est-à-dire en un mot de sa culture spatiale.

3.2. Synthèse du public des jeunes :

Les pratiques linguistiques déclarées par ce second public des questionnés jeunes, se regroupent généralement autour d'un usage alterné de deux idiomes: l'arabe dialectal⁷² et le français. Le mélange de codes semble être la règle chez ce second public.

Quant à l'idiome de l'arabe standard, il est totalement absent et se voit exclu du cercle des pratiques effectives de ces locuteurs jeunes.

⁷² Seul deux enquêtés jeunes ont déclarés n'utiliser qu'un seul code : l'arabe dialectal.

Tableau 17**Usages alternés (arabe dialectal/français)**

Enquêté	Age	Sexe	Qualification par pourcentage (proposé) : arabe dialectal/ français
Sami	21 ans	Homme	50/50
Imen	20 ans	Femme	60/40
Yasmine	20 ans	Femme	50/50
Mejdoub djeloul	30 ans	Homme	70/30
Idriss	16 ans	Homme	70/30
Fouzia	39 ans	Femme	70/30

Commentaire :

Ce premier tableau consacré à la pratique alternée des jeunes montre au delà du simple mélange de codes, un penchant prononcé pour la pratique du premier idiome c'est-à-dire l'arabe dialectal au niveau de la pratique mixée, ce qui se traduit au niveau des chiffres : quatre pourcentages en faveur de l'arabe dialectal (Mejdoub Djelloul, Idriss, Fouzia) contre deux pourcentages pour une pratique équilibrée entre les deux codes (Yasmine, Sami).

On notera aussi que les filles (Imen, Fouzia) sont également dans une pratique linguistique favorisée de l'arabe dialectal.

Tableau 18

Usages alternés (arabe dialectal/français) des parents vue par les enfants :

Enquêté	Age	Sexe	Pratique alternée des parents : arabe dialectal/français (qualification par pourcentage proposé)
Sami	21 ans	Homme	40/60
Imen	20 ans	Femme	40/60
Yasmine	20 ans	Femme	50/50
Mejdoub djeloul	30 ans	Homme	70/30
Idriss	16 ans	Homme	60/40
Fouzia	39 ans	Femme	70/30

Commentaire :

Les jeunes développent également à propos de la pratique de leurs parents, une représentation qui tend vers l'usage de l'arabe dialectal beaucoup plus que vers le français. Cette manifestation souligne une superposition de représentation chiffrée des jeunes par rapport à leurs parents, puisqu'en jugeant que leur pratique alternée est essentiellement axée sur l'arabe dialectal (*cf.* tableau précédent), ils construisent par influence, la même représentation sur la pratique alternée de leurs parents.

Tableau 19
Pratique alternée des jeunes VS pratique alternée des parents
(Tableau contrastif)

Parent	Age	Pratique alternée	Enfant	Age	Pratique alternée
Omar	50 ans	50/50	Sami	21 ans	50/50
Hafida	40 ans	50/50			
Setti	62 ans	/	Imen	20 ans	60/40
Laredj	60 ans	70/30	Mejdoub djeloul	30 ans	70/30
Rachid	77 ans	60/40	Fouzia	39ans	70/30
Kamel	61 ans	70/30	/	/	/
Adnane	51 ans	50/50	Idriss	16 ans	70/30
/	/	/	Yasmine	20ans	50/50

Commentaire :

Ce tableau rend compte d'une comparaison entre le public des parents et celui des enfants au niveau de leurs pratiques alternées arabe dialectal/français. Il ressort de ce croisement deux concordances seulement entre parents et enfants:

1-Omar et son fils Sami, qui ont entouré la case 50/50 et donc construisent tous deux une représentation en chiffres équilibrée entre l'usage des deux codes.

2-Laredj et son fils Mejdoub Djelloul qui proposent tous deux 70/30, et penchent vers un usage plus prononcé de l'arabe dialectal.

Tableau 20 :
Maitrise du français : les jeunes

Enquêté	Sexe	Age	Degré de maitrise du français (de 02 jusqu'à 10)
Sami	Homme	21 ans	08
Imen	Femme	20 ans	06
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans	08
Idriss	Homme	16 ans	06
Fouzia	Femme	39 ans	06
Yasmine	Femme	20 ans	10

Commentaire :

Les réponses montrent ici que les jeunes développent en majorité une représentation très valorisée sur leur maitrise du français, bien qu'ils déclarent ne pas beaucoup recourir à cet idiome au niveau de leurs pratiques journalières. Nous présentons ici quelques uns des cas d'usage exclusif du français déclarés par ces enquêtés jeunes pour faire voir les divers contextes d'usage de cette langue :

- « Dans le cadre du travail » (Fouzia)
- « Quand je suis avec des gens cultivés » (Sami)
- « Quand on parle à propos des stars, du net, de la T.V » (Yasmine)
- « Oui, avec des clients français » (Fouzia)
- « Quand je suis en France uniquement sinon, je me force jamais de parler en français ici » (Sami)
- « Oui lorsque mon interlocuteur est Français » (Imen)
- « Chez le médecin et dans le cours de français » (Yasmine)

« Quand je monte à Alger chez mes grands-parents » (Idriss)
 « Dans le cadre du travail en réunion et avec les étrangers » (Mejdoub Djelloul)
 « C'est dû à la situation qui l'exige, contexte exemple : j'ai eu affaire à des clients français avec lesquels j'ai dû m'entretenir en français pour me faire expliquer étant leur mandataire (conseillère) » (Fouzia)

Tableau 21

Pratique du français chez les parents vue par le public des jeunes

Enquêté	Sexe	Age	Degré de maîtrise du français des parents vu par les enfants	
			Père	Mère
Sami	Homme	21 ans	10	10
Imen	Femme	20 ans	10	10
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans	10	06
Idriss	Homme	16 ans	08	08
Fouzia	Femme	39 ans	04	04
Yasmine	Femme	20 ans	10	10

Commentaire :

Il s'agit, au niveau de ce tableau de passer en revue la représentation chiffrée (par degré de maîtrise) de la pratique du français chez le public des parents vue par leurs enfants.

Ce qui se donne à lire est que les enfants construisent une image toujours très positive, et très valorisée de la pratique du français chez leurs parents : Trois enquêtés (Sami, Imen, Mejdoub Djelloul) déclarent le chiffre de dix, (qui correspond au degré maximum, synonyme de maîtrise parfaite) pour qualifier

la pratique de leurs parents. L'enquêtée Imen, à titre d'exemple qui déclarait au niveau du questionnaire :

« Maman parle couramment le français »

Nous renvoyons aussi ici au Tableau 28 (Maîtrise du français chez les deux publics, vue par les jeunes) et à son commentaire qui fait apparaître que les jeunes dans leur majorité (quatre jeunes sur un nombre de six) évaluent leur compétence en français comme inférieure à celle de leurs parents.

Tableau 22
Les limites du quartier : Les jeunes

Enquêté	Sexe	Age	Délimitation à l'étroit	Délimitation au large	Délimitation au vague
Sami	Homme	21 ans	+		
Imen	Femme	20 ans	/	/	/
Yasmine	Femme	20 ans		+	
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans		+	
Idriss	Homme	16 ans	+		
Fouzia	Femme	39 ans		+	

Commentaire :

Le tableau montre que la plupart des enquêtés jeunes proposent des délimitations élargies de leur espace de vie et que seuls les garçons découpent leur espace de vie de manière plus resserrée (Sami, Idriss) contrairement au public des filles (Yasmine, Fouzia).

Tableau 23**Le français caractériserait-il les habitants du quartier⁷³ ?****(Les jeunes)**

Enquêté	Sexe	Age	Oui	Non
Sami	Homme	21 ans	+	
Imen	Femme	20 ans	/	/
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans		+
Idriss	Homme	16 ans	+	
Fouzia	Femme	39 ans		+
Yasmine	Femme	20 ans		+

Commentaire :

Cette question divise, comme chez le public des parents, le public des jeunes entre ceux qui voient un lien entre une langue (le français) et un espace (le quartier) et d'autres qui ne voient pas de relation entre les deux :

-Deux enquêtés ont répondu « oui ».

⁷³ La question telle qu'elle figure dans les questionnaires est :

Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier ?

-Trois enquêtés ont répondu « non ».

Cette disparité d'opinion indique que l'usage du français comme caractéristique du quartier de la Pépinière est loin de faire consensus dans les représentations de ces questionnés jeunes.

Tableau 24
Frontières du quartier : le territoire⁷⁴ ?

Enquêté	Sexe	Age	Oui	Non
Sami	Homme	21 ans	+	
Imen	Femme	20 ans	/	/
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans	+	
Idriss	Homme	16 ans		+
Fouzia	Femme	39 ans		+
Yasmine	Femme	20 ans		+

Commentaire :

Les jeunes se retrouvent aussi divisés sur cette question, avec deux réponses favorables à l'idée que le quartier est le territoire alors que trois réponses refusent cette idée.

⁷⁴ Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre territoire ?

Tableau 25
La Pépinière : quartier huppé⁷⁵ ?

Enquêté	Sexe	Age	Oui	Non
Sami	Homme	21 ans		+
Imen	Femme	20 ans	/	/
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans		+
Idriss	Homme	16 ans	+	
Fouzia	Femme	39 ans		+
Yasmine	Femme	20 ans		+

Commentaire :

Sur tous les enquêtés interrogés, seul un pense que la Pépinière est un quartier huppé contre quatre qui pensent le contraire.

Avec parfois aussi des réponses mitigées ou plus nuancées chez le public des filles :

« Moi, non, mais on dit qu'il a cette renommée là » (Fouzia)

D'autres encore relient cette caractéristique à un passé :

« Avant mais plus maintenant » (Yasmine)

Certains même nient carrément cette possibilité :

« Non, je ne pense pas qu'il existe des quartiers « huppés » à Mostaganem » (Sami)

⁷⁵ Diriez-vous que votre quartier est un quartier huppé ?

Ces diverses déclarations montrent dans une large mesure tout le poids et l'influence des représentations et des croyances sociales dans la fabrication des visions et des opinions individuelles sur les espaces qui s'ancrent encore et toujours dans une profonde subjectivité.

Ces réponses soulignent également des positions réellement différenciées en fonction du « Genre », à titre d'exemple, les garçons qui ne voient pas leur quartier comme un quartier huppé et sont catégoriques là dessus, alors que les filles sont plus nuancées dans la catégorisation (huppé/pas huppé), en affirmant même le contraire parfois.

3.3. Récapitulatif de la synthèse :

Au terme de cette synthèse, nous nous focalisons dans une démarche plus globale et globalisante, sur les principaux facteurs de différenciation qui se sont manifestés entre les deux publics celui des parents et celui des jeunes. Ces facteurs nous paraissent importants à évoquer dans la mesure où ils produisent de la différenciation entre groupes mais aussi au sein du même groupe de locuteurs. Ces facteurs sont au nombre de trois :

1-Le facteur « Age » qui distingue entre parents et enfants.

2-Le facteur « Sexe » qui produit de la distinction à l'intérieur du groupe des parents et aussi à l'intérieur du groupe des enfants.

3-Le facteur « Lieu de naissance » qui distingue à la fois entre les deux publics mais aussi à l'intérieur du même public. Ce troisième paramètre n'a pas été évoqué auparavant et sera donc abordé dans ce récapitulatif.

Nous examinons ici donc ces trois facteurs susceptibles d'organiser cette diversité de réponse : le Genre, l'Age et le Lieu de naissance. Nous allons présenter pour chacun de ces facteurs un ou deux tableaux susceptibles de mettre en évidence les occurrences relevées chez les questionnés.

3.3.1. Le facteur du genre :

A-Public des parents/public des jeunes :

1-Des positions différenciées en fonction du genre, entre les hommes et les femmes, à titre d'exemple, sur la question de savoir si le français faisait partie de l'identité du quartier (tableau suivant).

Tableau 26

Tableau sexué, Hommes /Femmes : Le français est-il une caractéristique du quartier de la Pépinière ? (Tableau contrastif)

Enquêté	Sexe	Age	L'usage du français caractérise les habitants du quartier	L'usage du français ne caractérise pas les habitants du quartier
Omar	Homme	50 ans	+	
Hafida	Femme	40 ans	+	
Sami	Homme	21 ans	+	
Setti	Femme	62 ans		+
Imen	Femme	20 ans	+	
Laredj	Homme	60 ans		+
Mejdoub	Homme	30 ans		+
Adnane	Homme	51 ans		+
Idriss	Homme	16 ans	+	
Rachid	Homme	77 ans	+	
Fouzia	Femme	39 ans		+
Yasmine	Femme	20 ans		+
Kamel	Homme	61 ans	+	

Commentaire :

Ce tableau comparatif entre les hommes et les femmes fait apparaître plusieurs points :

1-D'abord que les femmes sont partagées au niveau des leurs représentations : deux femmes (Hafida et Imen) adoptent le point de vue d'une place du français dans le quartier, contre trois femmes (Setti, Fouzia et Yasmine) qui pensent le contraire.

2-Alors que chez le public des hommes la tendance s'inverse : cinq hommes pensent « oui », contre seulement trois qui pensent « non ».

Ainsi, les hommes pensent majoritairement que le français est pratiqué par les habitants de la Pépinière ce qui n'est pas le cas chez le public des femmes. Cela montre aussi la disparité des représentations et des visions qui se construisent en fonction du genre.

Nous avons formulé au départ de cette recherche, une hypothèse qui consiste à dire que le français joue un rôle important pour certains habitants dans l'identification à l'espace de résidence (le quartier), puisqu'il fonctionne comme une des multiples formes de signalétique/marquage de l'espace de résidence.

Cette hypothèse est surtout valable et vérifiable auprès du public des parents et beaucoup moins chez les jeunes, référence faite au Tableau 26 (tableau contrastif) qui en comparant les deux publics, montre que sept enquêtés parents pensent que le français caractérise les habitants de la Pépinière (contre trois qui pensent le contraire), et que à côté, chez le public des jeunes, cette constatation est moins précise, puisque les avis sont plus mitigés ; trois enquêtés jeunes pensent que le français est en relation avec le quartier et trois pensent le contraire.

3.3.2. Le facteur de l'Age :

Public des parents/public des jeunes :

A- On constate également des positions différenciées en fonction de l'âge : alors que les parents s'identifient majoritairement à leur espace comme étant leur territoire, le public des jeunes ne s'inscrit pas forcément dans cette logique (tableau suivant).

Tableau 27
Le quartier : le territoire ?
Parents VS jeunes (Tableau contrastif)

Enquêté parent	Oui	Non	Enquêté jeune	Oui	Non
Omar	+		Sami	+	
Hafida⁽⁷⁶⁾		+			
Laredj	+		Mejdoud Djeloul	+	
Rachid	+		Fouzia		+
Setti	+		Imen	/	
Adnane		+	Idriss		+
Kamel	/	/	Yasmine		+

⁷⁶ Mère de l'enquêté Sami.

Commentaire :

La comparaison parents/enfants sur la question de savoir si le quartier de la Pépinière constitue le territoire ou pas fait ressortir plus de recoupements que de divergences :

1-Les concordances : nous en relevons trois

La famille Oueld Abderrahmane : Omar et son fils Sami (« oui »)

La famille Benali : Laredj et son fils Mejdoub Djelloul (« oui »)

La famille Benqdadra : Adnane et son fils Idriss (« non »)

2-Les divergences : une divergence

La famille Abdessadouq : Rachid déclare « oui », alors que sa fille Fouzia déclare « non ».

A- Ce qui apparaît ici est que le public des parents vu qu'il est majoritaire (quatre « oui » contre deux « non ») à penser que le quartier constitue leur territoire, semble développer une mémoire ou une conscience territoriale vis-à-vis de leur espace de vie ce qui n'est pas le cas du public des jeunes qui est majoritaire à penser le contraire (trois « non » pour « deux « oui »).

Cette conscience de l'appartenance à un espace est motivée dans une certaine mesure par ce qu'appelle des sociologues comme Norbert Elias (dans « les logiques de l'exclusion »1963) le facteur de « l'ancienneté » qui dans le quartier de la Pépinière fait que les habitants relativement anciens (les parents) dans leur lieu de vie construisent avec le temps des liens et des relations à cet espace. Une matérialisation de cette relation est de déclarer (les parents) que le quartier constitue le territoire c'est-à-dire une portion géographique qu'ils estiment posséder comme continuité d'eux-mêmes. Et que de l'autre côté, des habitants relativement jeunes (les enfants de ces parents) ne développent pas nécessairement de liens à leur espace de vie. On pense à l'exemple de Yasmine cette enquêtée jeune, qui interrogée sur son espace, nous répondait :

Enquêteur : Que représente le quartier pour vous ?

Yasmine : « Un endroit banal, lol »

B-Autre domaine où on relève des positions différenciées en fonction de l'âge : les jeunes pensent que leurs parents parlent mieux qu'eux, et donc maîtrisent mieux le français, et cela s'est traduit dans les contenus de leurs discours sur la pratique de leurs parents.

Cette représentation s'est confirmée par les réponses des parents qui dans l'ensemble déclarent avoir un degré de maîtrise plus élevé que celui de leurs enfants (Tableau 28, Tableau 29).

Tableau 28

Maitrise du français chez les deux publics, vue par les jeunes :

Enquêté	Sexe	Age	Degré de maîtrise du français	Degré de maîtrise des parents	Degré de maîtrise des parents
				Père	Mère
Sami	Homme	21 ans	08	10	10
Imen	Femme	20 ans	06	10	10
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans	08	10	06 ⁽⁷⁷⁾
Idriss	Homme	16 ans	06	08	08
Fouzia	Femme	39 ans	06	04	04
Yasmine	Femme	20 ans	10	10	10

⁷⁷ Seul cet enquêté nous proposait dans le questionnaire, une appréciation chiffrée pour le père et pour la mère

Commentaire :

Cette comparaison entre la maîtrise du français chez les deux publics vue par les jeunes montre que ces derniers dans leur majorité, valorisent la pratique de leurs parents, par rapport à leur propre pratique, hormis deux enquêtées jeunes :

1-Fouzia qui dévalorise la pratique de son père par rapport à sa propre pratique quatre (04) pour lui contre six (06) pour elle.

2-Yasmine qui reste dans une représentation équilibrée puisqu'elle propose le degré dix (10) pour qualifier sa pratique et celle de son père.

En se situant sur le registre de l'oralité et par effet de transmission de génération, cette représentation valorisée de la pratique parentale par les enfants s'explique par le fait que ces derniers ont accédé au français (à côté de l'école) par le biais de la famille, c'est-à-dire de leurs parents (en tous cas pour ceux dont les parents sont instruits), ce qui explique donc en partie que ces enfants se représentent forcément le degré de maîtrise du français chez leurs parents comme étant supérieur à leur propre maîtrise.

Tableau 29**Pratique du français les jeunes VS pratique du français les parents
(Tableau contrastif)**

Parent	Age	Maitrise du français	Enfant	Age	Maitrise du français
Omar	50 ans	10	Sami	21 ans	08
Hafida	40 ans	08			
Setti	62 ans	10	Imen	20 ans	10
Laredj	60 ans	10	Mejdoub djeloul	30 ans	10
Rachid	77 ans	08	Fouzia	39 ans	04
Kamel	61 ans	06	/		
Adnane	51 ans	08	Idriss	16 ans	08

Commentaire :

Là aussi la comparaison souligne des positions différenciées. Trois concordances sont notées ici :

1-La jeune Imen qui à indiqué le chiffre « dix » de degré de maitrise comme sa mère « Setti ».

2-Le jeune Mejdoub Djeloul et son père Laredj qui déclarent tous deux « dix » sur l'échelle des degrés de maitrise.

3- Idriss et son père Adnane, qui avancent tous deux le chiffre « huit ».

Pour, à côté deux écarts : (à noter que les discordances vont toujours dans le sens de la dépréciation en faveur des jeunes) :

1-Omar déclare « dix » et son fils Sami déclare « huit »

2-Rachid déclare « huit » et sa fille Fouzia « quatre »

Nous observons aussi que les discordances montrent que la maîtrise du français chez les parents est toujours plus importante que celle de leurs enfants. Et que les parents se représentent leur pratique du français comme toujours meilleure (inconsciemment) par rapport à la pratique de leurs enfants. Ces écarts confirment aussi en un sens l'observation formulée lors du tableau précédent à savoir que les enfants pensent toujours que leurs parents parlent le français mieux qu'eux, et l'hypothèse que cela est dû au fait que ce sont les parents qui sont toujours quelque part derrière l'apprentissage du français chez leurs enfants.

Ainsi, et de façon évidente, les distinctions d'âge, de genre, etc. (entre parents et enfants, homme et femmes), révèlent des positionnements différents et surtout différenciés par rapport aux pratiques socio-langagières (le français), ainsi qu'au rapport à l'espace, et cela est presque visible d'un questionné à un autre.

L'idiome du français à titre d'exemple, en fonction du questionné (homme ou femme, parent ou enfant), « est » ou « n'est pas » un idiome d'identification au quartier de la Pépinière, ce qui montre d'autre part ce statut ambigu et même incertain qu'à le français au niveau des représentations de ces locuteurs, statut et place à comprendre en les reliant avec l'histoire coloniale de l'Algérie.

3.3.3. Le facteur du lieu de naissance :

Nous partons ici d'une constatation en aval des résultats des questionnaires et qui concerne directement le facteur « lieu de naissance » :

Les questionnés parents qui sont nés dans le quartier, déclarent bien maîtriser l'idiome du français, et en même temps tissent le lien entre habiter le quartier de la Pépinière et pratiquer le français. De là nous posons ici une hypothèse sous forme de questionnement :

Hypothèse 1 :

-Est-ce que le fait de naître dans le quartier entretient-il, et/ou, le fait de maîtriser le français, développe t-il une conscience identitaire territoriale et territorialisante par rapport au quartier ? Y aurait-il une relation triangulaire entre ces trois facteurs ? (naître dans le quartier, maîtriser le français et le revendiquer comme forme d'identification au quartier). Est-ce que le quartier développe un sentiment d'attachement, ou de revendication via la langue ?, Et est-ce que le fait de maîtriser le français par certains habitants conditionne t-il nécessairement son existence dans le quartier ?

Hypothèse 2 :

Et par inversement de raisonnement, est-ce que le fait de ne pas naître dans le quartier exclut cette relation entre le français et le quartier de la Pépinière ?

Le tableau ci-dessous tente d'illustrer ce questionnement :

Tableau 30**Tableau synthétique : les parents**

Enquêté	Age	Né dans le quartier	Pas né dans le quartier	Degré de maîtrise du français	Relation entre le français et le quartier	Pas de relation entre le français et le quartier
Omar	50 ans	+		10	+	
Hafida	40 ans	+		08	+	
Setti	62 ans		+	10		+
Laredj	60 ans	+		10		+
Rachid	77 ans		+	08	+	
Kamel	61 ans	/	/	06	+	
Adnane	51 ans		+	08		+

Commentaire :

Nous précisons que la lecture de ce tableau se situe au niveau des représentations des locuteurs qui pratiquent le français et déclarent bien le maîtriser.

A titre d'exemple, les questionnés qui sont nés dans le quartier (Omar, Hafida,) et qui déclarent bien maîtriser le français (Omar : 10 et Hafida : 08), établissent cette relation entre parler le français et habiter le quartier de la Pépinière. Par contre, ceux qui ne sont pas nés dans le quartier (Setti, et Adnane) ne pensent pas que le français est en relation avec leur quartier. D'autre part, les questionnés qui ne sont pas nés dans le quartier (Rachid, Adnane), pensent que

le français est constitutif de l'identité du quartier. Nous relevons à ce niveau donc une profonde disparité au niveau des réponses (et donc des perceptions) d'un enquêté à un autre. Cette disparité au vu des données et de leur croisement, nous fait dire il n'y a pas de corrélation automatique entre les trois facteurs combinés.

Tableau 31

Tableau synthétique : les jeunes

Enquêté	Age	Né dans le quartier	Pas né dans le quartier	Degré de maîtrise du français	Relation entre le français et le quartier	Pas de relation entre le français et le quartier
Sami	21 ans	+		08	+	
Imen	20 ans	+		06	+	
Yasmine	20 ans		+	10		+
Mejdoub djelloul	30 ans	+		08		+
Idriss	16 ans	+		06	+	
Fouzia	39 ans		+	06		+

Commentaire :

Les statistiques chez le public des jeunes montrent que trois enquêtés (Sami, Imen et Idriss) confirment l'hypothèse de la relation entre naître dans le quartier, maîtriser le français, et déclarer que cette langue est pratiquée dans cet espace.

De l'autre côté, nous relevons le cas de deux enquêtés (Yasmine, Fouzia) qui confirment aussi de façon indirecte l'hypothèse inverse (*cf.* hypothèse 2. Facteur lieu de naissance), puisque ces deux enquêtés ne sont pas nés dans le quartier, et déclarent que le français ne caractérise pas les habitants de leur quartier.

Le public des jeunes tend donc à confirmer relativement cette hypothèse entre naître dans le quartier, (déclarer) maîtriser le français et penser que le français caractérise le quartier de la Pépinière.

Tableau 32

Tableau synthétique sexué : Hommes/Femmes

Enquêté	Sexe	Age	Né dans le quartier	Pas né dans le quartier	Degré de maîtrise du français	Relation entre le français et le quartier	Pas de relation entre le français et le quartier
Omar	Homme	50 ans	+		10	+	
Sami	Homme	21 ans	+		08	+	
Laredj	Homme	60 ans	+		10		+
Mejdoub djelloul	Homme	30 ans	+		08		+
Adnane	Homme	51 ans		+	08		+
Idriss	Homme	16 ans	+		06	+	
Rachid	Homme	77 ans		+	08	+	
Kamel	Homme	61 ans	/	/	06	+	
Hafida	Femme	40 ans	+		08	+	
Setti	Femme	62 ans		+	10		+
Fouzia	Femme	39 ans		+	06		+
Yasmine	Femme	20 ans		+	10		+
Imen	Femme	20 ans	+		06	+	

Commentaire :

Ce tableau synthétique permet donc de récapituler les réponses tout en soulignant les différences Hommes/Femmes sur cette hypothèse du « lieu de

naissance » comme facteur de signalisation d'une pratique linguistique, en l'occurrence le français.

1-Ainsi, par rapport à la première hypothèse (*cf.* facteur du lieu de naissance: Hypothèse 1) : sur un public de huit enquêtés hommes on retrouve trois qui confortent cette dernière pour à côté deux femmes sur un public de cinq enquêtés femmes.

2-Par rapport à la seconde hypothèse (*cf.* facteur du lieu de naissance: Hypothèse 2) nous retrouvons par contre, un homme pour à côté trois femmes qui s'inscrivent dans cette seconde perception.

Au vu des réponses mitigées entre tous les enquêtés, ce tableau sexué confirme en aval par ailleurs donc l'idée qu'il n'y a pas de véritable corrélation entre les trois facteurs cités plus haut. Cette hypothèse de la relation triangulaire entre naître dans le quartier, maîtriser le français et le revendiquer comme pratique de quartier questionne directement aussi le poids des représentations linguistiques dans la structuration des représentations sociales et dans la perception de l'espace de manière générale, c'est-à-dire de se poser la question : Est-ce une langue et sa pratique peut modifier voire conditionner la vision que l'on a de l'espace (de résidence) et dans quelle mesure le fait-elle ?

Tableau 33**Délimitation du quartier****Tableau comparatif hommes/femmes**

Est-ce que le fait de grandir dans le quartier favorise-il chez ses habitants une délimitation resserrée des frontières de leur quartier ?

Enquêté	Sexe	Grandit dans le quartier	Grandit ailleurs	Délimitation à l'étroit	Délimitation au large	Délimitation au vague
Omar	Homme		+	+		
Hafida	Femme	+				+
Sami	Homme		+	+		
Setti	Femme	+				+
Imen	Femme	+		/	/	/
Laredj	Homme	+			+	
Mejdoub	Homme	+			+	
Adnane	Homme		+	/	/	/
Idriss	Homme	+		+		
Rachid	Homme		+		+	
Fouzia	Femme		+	+		
Yasmine	Femme		+		+	
Kamel		+		/	/	/

Commentaire :

Ce tableau comparatif Hommes/Femmes réfute l'idée que le fait de grandir dans le quartier favorise un découpage précis de ce dernier. Hormis un seul

enquête jeune (Idriss) qui est né et a grandi dans le quartier de la Pépinière, qui nous propose une délimitation resserrée de son espace de vie, tous les autres enquêtés adultes ou bien jeunes, qu'ils aient grandi ou pas dans leur espace de vie ont proposés pour la plupart des délimitations élargies, c'est-à-dire imprécises.

Pour résumer :

Par rapport à l'hypothèse formulée plus haut (*cf.* facteur du lieu de naissance), nous formulons une conclusion à cette synthèse sous forme de quatre points récapitulatifs :

1-Le fait de grandir dans le quartier ne développe pas nécessairement de conscience spatiale et à fortiori territoriale.

2- Le fait de maîtriser et de pratiquer le français conditionne et entretient une conscience territoriale mais cela n'est pas systématique.

3- Les hommes développent plus que les femmes, cette représentation que le français caractérise les habitants du quartier et ferait partie de l'identité de ce dernier.

4-Au niveau de la délimitation, les hommes délimitent généralement leur espace de vie, plus à l'étroit que ne le font les femmes, c'est-à-dire qu'ils manifestent visiblement plus de connaissance (spatiale) que les femmes sur leur espace de résidence.

Chapitre 6 :
Résultats et interprétations des
entretiens : le poids des
catégorisations sociales

1. Les entretiens : Présentation des résultats réalisés

Nous rappelons ici que trois entretiens ont été conduits, avec des enquêtés adultes : deux hommes et une femme. Nous présentons regroupées ici leurs biographies respectives ainsi que les conditions de réalisation de chacun de ces entretiens.

Un intérêt immédiat pour ce chapitre est de pouvoir par le biais d'une lecture « transversale » des différents entretiens réalisés, relever les différents discours/représentation(s) des interviewés.

Cette présentation s'articule autour de trois grands domaines comme pour le volet des questionnaires et que nous présentons dans cet ordre :

- 1-La représentation/catégorisation du quartier et de ses habitants, et de son histoire.
- 2-Le repérage spatial du quartier (est-ce que les gens arrivent ou pas à donner des limites matérielles).
- 3-Les usages linguistiques des enquêtés et comment ils voient le rôle du français dans le quartier.

Entretien 01 :

Biographie de Latifa :

Agée de 56 ans, Née a Tijditt, (quartier populaire, le plus vieux quartier de Mostaganem) ; a grandi dans le quartier de la Pépinière ; de père commerçant de vêtements de profession, scolarisé, (école française, école des scouts algériens) a fait la révolution et de mère qui n'a jamais fréquenté l'école. Latifa habite le quartier de la Pépinière depuis 1958. L'école apparaît comme le facteur déterminant dans son apprentissage du français.

Scolarisation de Latifa : cycle primaire, à l'école des Tapis⁷⁸, et ensuite à fait l'école normale⁷⁹. A exercée ensuite pendant cinq années comme enseignante de langue arabe, à l'école Rose⁸⁰ (la Pépinière). Les langues qu'elle déclare pratiquer sont : arabe dialectal, arabe standard, français.

Interaction enquêteur/enquêté :

L'entretien s'est déroulé dans le domicile de Latifa dans le quartier de la Pépinière. Nous nous sommes présentés et avons expliqué les finalités de notre étude (*cf.* chapitre : notre statut d'enquêteur), que nous voulions lui poser une série de questions sur son quartier. Au préalable, nous avons demandé à l'enquêtée dans quelle langue elle voudrait que les questions lui soient posées. Elle à indiqué : arabe et français. Dans quelle langue elle choisissait de répondre, elle a déclaré : en arabe.

Une fois l'entretien commencé nos questions figuraient en arabe (dialectal) et en français, Latifa utilisait durant l'échange verbal en fait trois codes (contrairement à ce qu'elle avait mentionné avant) qu'elle alternait mais pas de façon systématique : l'arabe dialectal, le français et l'arabe standard (vu qu'elle était une enseignante d'arabe à l'école). Elle avait commencé avec des

⁷⁸À l'Avenue Reynal, quartier voisin de la Pépinière, une école française où les filles Algériennes devaient apprendre, à coudre, à faire des tapis du temps de la colonisation d'où le nom d'école des tapis.

⁷⁹C'est l'école des enseignantes de l'époque.

⁸⁰Porte ce nom du fait qu'elle était peinte en intégralité en couleur rose.

séquences en arabe standard ponctuées de mots en français, ensuite, au fur et à mesure que l'entretien avançait, elle a commencé à parler beaucoup plus en arabe dialectal (il ne faut pas oublier que l'arabe dialectal constitue de fait la langue maternelle des locuteurs Algériens). Ce qui faisait que parfois on avait au niveau d'une séquence les trois codes employés ensemble. Nos questions n'ont pas varié au niveau des codes employés, avec toujours des phrases commencées en arabe dialectal traduites ensuite en français ou bien le contraire, des phrases commencées en français et traduites ensuite en arabe dialectal, mais cela n'était pas une consigne de rigueur à observer et donc ce procédé n'était pas systématique ni délibéré et se faisait le plus souvent de façon inconsciente, nous tenons à le préciser. Aussi de par notre statut de locuteur Algérien, ces deux codes font partie naturellement de notre répertoire linguistique quotidien.

Sur le plan de la fréquence d'usage des codes chez Latifa, on retrouve donc en premier lieu l'arabe dialectal, ensuite vient le français avec une fréquence d'usage moins importante et enfin intervient l'arabe standard. Il faut préciser aussi que l'arabe standard est la langue de scolarisation des locuteurs Algériens et non pas leur langue maternelle qui demeure l'arabe dialectal.

Durée de l'enregistrement de l'entretien : 29 min, 56 secs.

Entretien 02 :

Biographie d'Habib :

-Né en 1942 à Mostaganem, dans un autre quartier que la Pépinière, (quartier des citronniers⁸¹), fonctionnaire de profession, a habité plusieurs domiciles avant d'occuper sa maison actuelle au quartier de la Pépinière. Une scolarisation faite au quartier El Matmore⁸², et poursuivie jusqu'au Baccalauréat (troisième année secondaire), actuellement retraité, gérant d'une librairie dans la Pépinière, de père et de mère nés à la ville de Relizane (ville voisine de Mostaganem) n'ayant pas poursuivis d'études. Les langues pratiquées par le sujet sont l'arabe dialectal et le français ; l'école est le facteur déterminant dans son apprentissage du français.

Interaction enquêteur/enquêté :

L'entretien à été réalisé dans deux lieux, dans un premier temps, nous l'avons conduit sur le lieu de travail du sujet⁸³ : une bonne partie s'est déroulée dans une librairie dans le quartier de la Pépinière, mais vu par la suite que les clients qui venaient au magasin et qui interrompaient sans cesse l'entretien, cela nous obligeait à chaque fois de suspendre l'enregistrement, Habib me propose alors de poursuivre l'entretien à son domicile qui communique directement avec la librairie.

Idem pour cet entretien, nous nous sommes présentés et avons présentés notre enquête et les objectifs que nous poursuivions. Au préalable et suivant le protocole établi, nous demandons à l'enquêté dans quelle langue il voudrait que les questions lui soit posées, il indique : en français. Dans quelle langue il voudrait s'exprimer, et il répond toujours : en français. L'entretien avait donc commencé en français, nous posions les questions dans cette langue et Habib répondait en français, hormis quelques mots en arabe dialectal qui étaient en

⁸¹ Appelé depuis l'indépendance *El arçça*.

⁸² Quartier de l'Est de la ville de Mostaganem.

⁸³ C'est là que l'informateur m'a donné rendez-vous pour réaliser l'entretien.

fait des ponctuations de discours (*mahsuub* (c'est-à-dire) *ngulu* (on dit), etc). Ce scénario est adopté par Habib jusqu'à la fin de l'entretien, c'est-à-dire des réponses en français traversées de quelques mots en arabe dialectal. Nos questions à nous enquêteur basculaient au fur et à mesure aussi vers le double code, c'est-à-dire, des phrases en français avec des mots en arabe dialectal.

Ce changement dans le code utilisé (emploi de l'arabe dialectal) s'explique aussi et toujours par le fait que l'arabe dialectal est la langue maternelle de l'enquêté et donc il lui paraissait tout à fait naturel qu'il fasse appel à cet idiome au niveau de l'échange.

Pour ce qui est de l'ordre de fréquence pour les prises de parole de l'enquêté, on retrouve donc d'abord le français largement utilisé, et ensuite vient l'arabe dialectal.

Durée de l'enregistrement de l'entretien : 21min et 24 secs.

Entretien 03

Biographie de Belqacem :

Né en 1944 dans le quartier populaire de Tjiddit, ex-directeur de la jeunesse et du sport de la ville de Mostaganem. Une scolarisation faite en partie dans le quartier de Tjiddit et dans le centre-ville, actuellement retraité, vit dans le quartier de la Salamandre.

Interaction enquêteur/enquêté :

L'entretien s'est déroulé dans le domicile de l'enquêté au quartier de la Salamandre. Nous informons l'enquêté de ce que l'on attend de lui, c'est-à-dire de nous livrer une vision personnelle *sur* le quartier de la Pépinière (en fait une vue qui procède de *l'extérieur* du quartier). Toujours préalablement à l'entretien, nous demandons à cet enquêté dans quelle langue il voudrait que les questions lui soient posées, il a indiqué : en français. Et au niveau de sa prise de parole, il a déclaré toujours : en français. L'entretien commencé, nous posons les questions en français et l'enquêté répondait dans cette langue. A part quelques très rares moments où il y avait un mot prononcé en arabe dialectal par Belqacem. L'entretien s'est poursuivi en français (des questions et des réponses en français) jusqu'à la fin.

Par ordre de fréquence au niveau de la prise de parole de l'enquêté, on retrouve le français et ensuite vient l'arabe dialectal.

Durée de l'enregistrement de l'entretien : 31 min et 20 secs.

3.1. La représentation du quartier, son histoire et catégorisation des habitants :

A- La question de la représentation du quartier a pour objectif d'interpeller la ou les différentes représentations que peuvent construire des enquêtés interrogés sur un même espace : leur lieu de vie; de voir par le biais de la question sous formes de phrases introductives qui appellent des réponses relativement détaillées, du genre, « comment voyez-vous votre quartier ? Ou bien vous pouvez me parlez de votre quartier ? », est-ce qu'ils se le représentent de la même manière ou bien non ?

La question devait aussi amener le locuteur à s'exprimer, à donner son opinion, c'est-à-dire à s'impliquer puisque c'est sa parole qui est sollicitée ici, mais aussi de définir son lieu de vie par le biais de la nomination.

L'image du quartier intervient dans le discours de Latifa à travers son passé et sa réputation de quartier colonial :

Latifa : « *Hna* depuis le temps *naearfu beli* c'était le quartier le plus noble *gaaε taε Mostaganem*⁸⁴....qui dit **Pépinère**, dit... résidentiel... ».

Traduction :

« Nous, depuis le temps on sait que c'était le quartier le plus noble de tout **Mostaganem**...qui dit **Pépinère**, dit...résidentiel ».

A travers les propos de Latifa se dégage ici une représentation qu'elle construit sur le quartier résidentiel qui se traduit par la formule « nous on connaît ».

Mais aussi à travers sa composante sociale :

1-« C'est un quartier qui est habité par *ngūlu hnaya* (nous on dit) des familles mostaganémoises typiques »

2-« *Yāāenii Imestǧalmiia kiima Dār, Benkritli, Dar Benbernu...* »

Traduction :

« C'est-à-dire les mostaganémois comme la maison de...**Benkritli**, la maison de **Benbernou**... »

⁸⁴ Tous les noms de lieu, de personne ou de ville sont rendus au niveau des trois entretiens réalisés en caractères gras.

Cette composante sociale est identifiée comme étant les vrais habitants de la ville : *El Imestǧalmiia* (les Mostaganémois).

A propos du sens du mot « *Dār* », employé ici (énoncé 2) par cet enquêté (maison en français) : il renvoie ici à « la famille de... ». Le mot désigne en fait les personnes, la famille qui occupe l'habitation, et d'autre part il réfère à la maison en tant que construction ; il est donc doublement connoté: on dit par exemple *Dar Benkritli* pour dire les personnes de cette famille et en même temps l'endroit où ces personnes habitent.

Aussi intéressant à relever, cette représentation que construit Latifa, où elle associe son quartier de la Pépinière à la ville de Mostaganem :

« C'est Mostaganem...*w ela bēzlek, hata fel ...min kenu hneya* les Français, *kenū zaema...gæ duk* les familles...les...*yaeni, haduk* françaises, surtout *metmerkziin fi* la Pépinière *seknine kutria fi* la Pépinière »

Traduction :

« C'est Mostaganem...et tu es au courant, même dans...quand il y avait les Français, ils étaient soi disant...toutes ces familles...les...c'est-à-dire, celles là françaises, surtout sises dans la **Pépinière**, elles habitaient surtout la **Pépinière** »

L'enquêté Habib, qui est un habitant qui n'est pas né ni a grandi dans le quartier (il est venu s'y installer que plus tard), se représente aussi le quartier de la Pépinière à travers sa dimension résidentielle, avec les attributs du quartier résidentiel qui se distingue nécessairement (pour lui) du quartier populaire :

« Le *kāārtye*⁸⁵, il était renommé...le *kāārtye* de la **Pepinyer**⁸⁶ est renommé *pūr* sa stabilité, son calme (...) il est *rezidāsjel* pour la ville de **Mostaganem**, *gēl*, (tu dis) vous habiter la **Pepinyer**, c'est un *kāārtye rezidāsjel* ... ce n'est pas comme un *kāārtye* populaire »

⁸⁵Tous les mots, énoncés qui figurent ici en transcription phonologique rendent compte de la prononciation de la consonne « r », dit « roulé », avec des battements de la pointe de la langue.

⁸⁶ Transcription en phonétique pour les mots/énoncés qui contiennent une réalisation de la lettre « r » en grasseyé.

La matérialisation de l'idée de quartier passe aussi, chez Habib par les diverses formes, manifestations de solidarité entre les habitants, que peuvent occasionner des événements heureux ou malheureux à l'intérieur du quartier :

« Euh...si les gens viennent, y a pas de ssēt...*ngūlū r̥yptūr ngūlū*...du *kāṛṭṭyε welā gēēl ma ḡūšš*...ya une kōmūnotε...les gens se kōmmūnik ōnṭr ø, y a pas De...ṗroblēm...et ça on le constate quand il y a un événement...*kēlkīn*, k sē swā un maṛṭiag swā dēssē...nēmpōrt kēēl événement...vous avez...surtout la jeunesse...surtout la jeunesse du *kāāṛṭyε* de la **Pépinyεṛṛ**...La jeunesse...on les ṛeməṛssī profondément...*ngūlū ḥnāyā*...ṗāṛ S kīl s'en occupent...et même enṭṛ ṗaṛōtēz...mīttel même les enfants du *kāāṛṭyε*, kō il y a quelqu'un kī Oz mīttel, ṗāṛεgzāpl un volcεṛ *welā ḥāḡa*, ils se mettent ṗāṛ tous les moyens de ne pa l lessē volε ».

Traduction :

« Euh...si les gens viennent, y a pas de cette...nous on dit...du quartier ou il te dit, non ne venez pas...y a une communauté...les gens se communiquent entre, y a pas de problème...et ça on le constate quand il y a un événement...quelqu'un, que ce soit un mariage soit décès...n'importe quel événement...vous avez surtout la jeunesse...surtout la jeunesse du quartier de la **Pépinère**...la jeunesse...on les remercie profondément...nous on dit, parce qu'ils s'en occupent...et même entre parenthèses...par exemple même les enfants du quartiers, quand il y a quelqu'un qui ose par exemple un voleur ou quelque chose, ils se mettent par tous les moyens de ne pas le laisser voler »

Ce qui est intéressant par ailleurs est que le quartier se donne à voir comme une entité sociale d'unité et d'unification et en même temps comme territoire de soi qu'il faut absolument protéger (l'idée du voleur). Cela rejoint en un sens la conception de la *hawma* (cf. chapitre : La notion de quartier vue par la géographie urbaine du monde arabe) qui produit et entretient de la solidarité entre les habitants, c'est-à-dire du lien et de la proximité dans les relations sociales.

L'enquêté Belqacem, en tant qu'habitant d'un autre quartier de la ville (la Salamandre), et qui se représente comme un vrai citoyen, voit aussi le quartier à travers sa « résidentialité » :

« (...) puisque je suis un natif de **Mostaganem** de première souche, le quartier la **Pépière** était un quartier résidentiel par excellence ».

B-La question de l'histoire du quartier avait pour objectif de convoquer l'enquêté dans un rapport historique avec son lieu de résidence, tout en tentant de préciser chez lui le degré de connaissance de son espace de vie.

Latifa associe l'histoire du quartier à l'histoire de son nom de quartier de la « Pépière » et nous explique qu'il était un quartier où il n'y avait pas beaucoup de population :

« **Pépière**...*ken kima ngulu hnaya ... fih essegar taε*... je n' sais pas *anaya...taε l feekia*, il était beaucoup plus *zaεma*, *kima ngulu hnaya* un jardin, *kima* un jardin (...), *wah, gbal ma ykunu fih esskani bezef...haw* (oui)...*qbelma youktaar l εimraan ...w l benyann ...haw εleš ygulu la Pépière*.....une **Pépière** »

Traduction :

« **Pépière**...il était comme on dit nous...abritait des arbres, je n' sais pas moi, des arbres fruitiers, il était beaucoup plus c'est-à-dire comme on dit nous, un jardin (...) oui, avant qu'il n'y ait beaucoup d'habitants, oui...avant qu'il n'y ait trop d'urbanisation, et de constructions...c'est pour ça qu'on dit la **Pépière**...une Pépière »



Figure 35 : L'avenue Gustave Jobert. Quartier de la Pèpinière. On voit les plantations et les arbres. Carte postale 1940-50.

Son histoire est aussi vue à travers sa population qui contenait beaucoup d'Européens mais aussi une composante arabe bourgeoise :

Latifa : « *Ĥna* depuis le temps *naɛarfu beli* c'était le quartier le plus noble *gaæ taæ Mostaganem*...qui dit **Pèpinière**, dit... résidentiel... Les bourgeois *kenu ... men jiiheet l faransiyyin*.....*kima hadek garna l qabtaan*....*ki ygululu...etaena Hamza*....*beebea ...Amel mert Khareef Amel*...c'était...*ša ken*...un colonel *wela manaereet*....*ša ken...laa*...un capitaine, un capitaine...il réside *tema...hda*...face à face *mæa les Zerrouni* »

Traduction :

« Nous, depuis le temps on sait que c'était le quartier le plus noble de toute la ville de Mostaganem...qui dit **Pèpinière**, dit...résidentiel...les bourgeois étaient...du côté des Français...comme celui-là notre voisin le capitaine...comment il s'appelle...le notre **Hamza**...le père de...**Amel** la femme de **khareef**, **Amel**,...c'était...qu'est ce qu'il était...un colonel ou je ne sais pas...qu'est-ce qu'il était...non...un capitaine, un capitaine...il réside là-bas...celui là...face à face avec les **Zerrouni** »

Enquêteur : *w ša taearfi ela lqissa etaæu ? Škun elli ken saaken fih bekri ? Ša taearfi ela hada eši ?*

Traduction :

Et qu'est-ce que tu connais de son histoire ? Il était habité par qui jadis ?
Qu'est-ce que tu connais à ce sujet ?

Latifa : *bekri...c'était le...euh, le., c'était....Du seigneur ...haw..., donc Du seigneur, eli šrina elih l villa etaæna....w elabalek w rssel...*

Traduction :

« Avant...c'était le...euh, le..., **Du seigneur**...oui..., donc **Du seigneur**, celui de qui on a acheté notre villa...et tu es au courant »

Enquêteur : *w (et) c'était un colon.*

Latifa : non...non, non c'était pas un colon...c'était un..., c'est un français *mahd ...men faransa, maši* un colon *ngulu hnaya...men duk sbenyul....c'était ...zaema ..*, c'est un noble...**Du seigneur**.

Traduction :

« Non...non, non, c'était pas un colon...c'était un..., c'est un français pur, de souche de **France**, pas un colon, nous on dit, de ceux-là les Espagnols...c'était...on dirait, c'est un noble...**Du seigneur**.



Figure 36 : La villa de l'enquêté Latifa (villa du colon Duseigneur) au cœur de la Pépinière. Une architecture purement coloniale.



Figure 37 : Villa de Latifa.



Figure 38 : Villa de Latifa

L'enquêté Habib, déclare clairement ne rien connaître de l'histoire du quartier du fait que ses parents n'avaient pas habité la Pépinière, mais aussi du fait qu'il n'a pas grandi dans le quartier :

Habib : « Non parce que... *kī yssemūūh* (comment on les appelle) les paṛā n'ont pas habité la **Pepinyeṛṛ**, ils ne connaissent pas la **Pepinyeṛṛ** ...parce que nous avons habité les siṭṛāje...c'est-à-dire, ils n'ont aucune īdē...*w ḥna* (et nous) on se limitait... *pāṛegzāpl*, le ṭṛavayye...*kūma ngūlū* (comme on dit) *lwxṛṛīn* sans ēṭṛ ēpāāṛpīyē dans... »

Et d'autre part, Habib n'est pas engagé dans un processus de socialisation immédiat avec les autres habitants du quartier :

« *W ḥna* (nous) on se limitait... *pāṛegzāpl*, le ṭṛavayye...*kūma ngūlū lwxṛṛīn* (comme disent les autres) sans ēṭṛ ēpāāṛpīyē dans... ».

Quant à l'enquêté Belqacem, il perçoit l'histoire du quartier, comme Latifa à travers l'histoire de sa composante humaine du temps de la colonisation :

Belqacem : « les habitants étaient composés PRINCIPALEMENT d'Européens...c'était des Européens d'un certain niveau, d'un certain standing, c'étaient des propriétaires, des grands propriétaires terriens, c'étaient des petits industriels, c'étaient des hommes des commis de l'état, etc...et A COTE de ces gens, il y avait une certaine minorité bourgeoise d'ARABES qui étaient identiquement...qui étaient effectivement aussi des gens, des propriétaires, et qui étaient assez riches pour pouvoir habiter dans ce quartier »

Un autre paramètre intervient dans l'identification historique du quartier par Belqacem, à savoir l'idiome du français et sa pratique au sein du quartier :

« Ce que je connais de l'histoire de la **Pépinière**, c'est que les gens qui habitaient à la **Pépinière** étaient des gens qui parlaient pratiquement tous le français, premièrement, de par la proximité, je parle des Arabes...des Arabes, des non-Européens, je parle des Arabes »

Le lien est ainsi établi dans le discours de Belqacem entre habiter le quartier de la Pépinière et parler le français qui nous explique par ailleurs les fondements historiques de cette pratique du français :

« Qui de par la PROXIMITÉ⁸⁷ apprenaient pour les anciens, pour les vieux soit par le contact et par l'habitude journalière soit aussi par LEURS ENFANTS qui fréquentaient l'école française puisque c'étaient des gens qui avaient un certain revenu (critère économique), qui avaient une certaine richesse, qui pouvait leur permettre d'être dans ces écoles là...quoique c'était une MINORITE, ce que nous pouvons dire ».

Cette observation, qui se construit de l'extérieur par un locuteur-habitant d'un autre quartier de la ville, tend en un sens à confirmer l'hypothèse que nous avons formulée au départ de cette recherche, et qui postule l'existence et surtout la revendication du français comme pratique d'identification au quartier (et à fortiori au quartier de la Pépinière).

C-La question de la catégorisation des habitants devait amener l'enquêté à développer sa/ses représentations sur les habitants de son quartier ainsi qu'à préciser les différents jugements/opinions qu'il peut avoir sur ces derniers, mais aussi plus important, derrière la simple désignation, tenter de voir comment s'effectue chez lui la hiérarchisation et la stratification sociale, laquelle stratification serait sous-tendue (motivée) par quel(s) paramètre(s) ?

Nous avons vu donc à travers cette catégorisation des habitants émergé des catégories nouvelles, et un découpage spécifique chez les enquêtés (et notamment chez l'enquêté Latifa). Ces catégories, nous le précisons, ne figuraient pas comme thématiques au départ dans notre Guide d'entretien (ni dans nos hypothèses premières), mais se sont révélées par la suite au niveau des réponses des enquêtés ; ces catégories traduisent nous semble-t-il, par delà

⁸⁷ Comme indiqué au niveau de la partie « La phase de l'analyse », les mots transcrits en lettres majuscules signifient que l'enquêté hausse la voix.

la simple nomination/désignation des familles/habitants, un modèle social et culturel d'une société qui demeure assez traditionnelle et traditionnaliste dans son fonctionnement. Nous allons revenir plus en détail sur ces catégorisations et leurs diverses significations tant sociales que sociologiques lors de la partie « Synthèse des entretiens ».

La catégorisation des habitants dans le discours de Latifa révèle un découpage social qui distingue d'un côté les familles anciennes du quartier et de l'autre les familles nouvelles.

La communauté des familles considérées comme « mostaganémoises » (pour reprendre l'adjectif employé par Latifa) au sein du quartier est clairement identifiable selon l'enquête par le fait que ces familles ont habité le quartier depuis l'époque de la colonisation aux côtés des Français :

« *Haduk* depuis le temps, même...*ken ki ma ngulu hnaya, fi waqt etawra ...w gaε...sekninie tema* ...ils n'ont pas bougé, du quartier....les **Benbernu**... Les **Benkritli** »

Traduction :

« Ceux-là depuis le temps, même...comme on dit nous du temps de la révolution...et tout...ils habitaient là-bas...ils n'ont pas bougé du quartier...les **Benbernu**...les **Benkritli** ».

D'autre part, l'époux⁸⁸ de Latifa intervient dans l'entretien pour réagir par rapport à cette question des anciennes familles dans le quartier de la Pépinière en introduisant un facteur économique dans l'identification/catégorisation de ces familles anciennes :

« C'étaient de grands commerçants *haaduk* (ceux-là) c'était de grandes figures du commerce »

⁸⁸**Enquêteur** : *ša taεrfi ela* (qu'est-ce que tu connais de...) les grandes figures *taε* (du) le quartier, *ela lkbar* (les grands, les vieux du quartier) *taε* (du)le quartier ? *Ša kanu yahkulek elihum* (qu'est-ce qu'on te disait d'eux)? Par exemple *bebek ša ken ygulek* (ton père, qu'est-ce qu'il te disait sur eux ?) *elihum*... ?

Belqacem (époux de Latifa) : c'était des commerçants...les grands *taε* l quartier.

Mais Latifa renchérit sur les propos de son mari, pour dire aussi que les enfants de ces familles avaient fait des études du temps de la colonisation :

« C'était pas forcément *gir* des commerçants... *wladhum qaryyin w gaaε...w kanu* des avocats... *kanu* des ... *ki ma mataleen ...etaena el HEDAAM*⁸⁹ ... *ken kima gult* à l'époque *fi waqt fransa* ... il était médecin, *w* les Français eux-mêmes *kanu yruhu ...yaeni...* en auscultation chez lui... des Français eux-mêmes, *yruhu yfuyyitu εandeh* »

Traduction :

« C'était pas forcément que des commerçants... leurs fils, ont fait des études et tout... c'étaient des avocats... c'était... comme par exemple, le nôtre EL **HEDAAM**, il était comme tu dis à l'époque du temps de la France... il était médecin, et les Français eux-mêmes partaient en auscultation chez lui... des Français eux-mêmes, partaient ausculter chez lui ».

Nous avons par ailleurs recensé tout le lexique employé par Latifa et qui rend compte de la catégorie des anciennes familles du quartier :

- 1- Des familles mostaganémoises typiques.
- 2- *l mestǧalmiiya*. (Les Mostaganémois).
- 3- *Imethādriin* (les citadins).
- 4- *hnā ngūlulhum* les familles nobles *hūma l h dar* ("nous on les appelle les familles nobles, c'est eux les citadins")
- 5- Les Bourgeois.
- 6- Des grandes familles.

Pour l'enquête Habib, cette première communauté, intervient à travers un seul vocable : des familles nobles⁹⁰ :

« Des familles *maḥssūb* (c'est-à-dire) nobles... *εandek* (tu as) à côté *tani šergī* »

⁸⁹ Nom de famille.

⁹⁰ L'enquête cite quelques noms de famille : **xlīfa**, (khalifa) **Bū xūūdmī** (Bou khoudmi : traduction littérale : « celui qui a un couteau »), **xāttīr** (khatir), **šergī** (Chergui).

Idem pour Belqacem, cette communauté des familles anciennes du quartier est très positivement représentée. Nous recensons aussi tous les vocables utilisés par Belqacem pour la nommer :

- 1-Familles riches,
- 2-De grandes familles
- 3-De grands commerçants
- 4-Des bourgeois
- 5-Ouled Bled.
- 6-Une certaine élite
- 7-Des *h dars*. (Citadins).
- 8-Des gens avec des chapeaux
- 9-Des gens qui étaient bien habillés et qui habitaient des villas »

On notera également que le vocable le plus récurrent et le plus sollicité par Belqacem dans son discours est celui de « Bourgeois », la raison est un constat sur le quel se fonde l'enquête :

« Ceux qui ont pu habiter avec les Européens du temps de la colonisation c'étaient les gens aisés financièrement, c'est-à-dire des bourgeois »

Et cela fait d'eux dans sa représentation les « anciens » habitants du quartier qui ont donc une légitimité de présence dans cet espace.

Belqacem privilégie aussi l'aspect/critère économique dans l'identification des familles anciennes du quartier :

Belqacem : « C'étaient des bourgeois, des gens qui avaient un certain niveau qui pouvaient se permettre de vivre dans ce quartier là, puisque ce quartier là était un quartier par excellence pour les Européens, donc la catégorie d'Arabes qui pouvaient y vivre, c'était une catégorie qui avait pratiquement le même standing que les Européens »

Belqacem : « C'était, c'était...oui effectivement⁹¹ c'était des familles qui étaient riches, c'étaient des familles qui avaient un certain niveau de vie, qui étaient effectivement, c'était des familles Arabes, c'étaient de grandes familles, c'était soit des grands commerçants soit de grands propriétaires qui vivaient de leurs rentes, c'étaient des bourgeois, des

⁹¹Automatisme de reprise (généralement de règle), l'informateur amorce une réponse en conformité avec la question de l'enquêteur.

gens qui avaient un certain niveau qui pouvaient se permettre de vivre dans ce quartier là, puisque ce quartier la était un quartier par excellence pour les Européens, donc la catégorie d'Arabes qui pouvaient y vivre, c'était une catégorie qui avait pratiquement le même standing que les Européens ».

Mais aussi le critère culturel : le natif du quartier est celui qui se distingue avec ses « *manières* » :

Belqacem : « C'est des anciens qui tiennent encore à leur manière de vivre, la manière je dirais à l'euro péenne, qui ont toujours leur petit dada, ils montent en ville, ils font des petits tours, ils achètent leurs journaux, ils prennent un petit café, ils redescendent, et c'est des gens qui ont des habitudes qu'ils gardent depuis x temps (...), alors à la manière de se tenir, on voyait que c'était des gens heuuu, c'est-à-dire *hdars*⁹², c'est-à-dire qui ont été dans des quartiers résidentiels, et qui ont été en contact avec la population huppée Française »

Par ailleurs, l'énoncé :

Belqacem : « On avait une idée⁹³ que c'était des gens d'un certain niveau, que...c'est largement au dessus de la moyenne, c'était des gens qui...C'était des bourgeois, des gens, la plupart du temps qui étaient bien habillés⁹⁴ et qui habitaient des villas »

Conforte la stéréotypie des représentations et de la vision de l'enquêté qui se construisent à travers un imaginaire social hérité de l'époque coloniale et qui alimente le mythe des quartiers résidentiels vu du dehors.

Belqacem nous propose aussi ici une désignation qui repose sur une catégorisation intéressante, en décrivant une catégorie sociale (les *h dars*) en les associant au concept de « *Ouled Bled* », qui veut dire en traduction littérale « les fils de la ville, ou les enfants de la ville »⁹⁵ à l'intérieur du quartier ce qui semble sous-entendre que tous les autres ne sont pas « de la ville » et ne sont

⁹² Hésitation.

⁹³ Accentuation dans la voix.

⁹⁴ Courbe mélodieuse dans la voix.

⁹⁵ Nous reviendrons sur cette catégorie/catégorisation de « *Ouled Bled* » au niveau du chapitre « Synthèse des entretiens ».

donc pas des « vrais citoyens ». Aussi intéressant à observer, l'usage ou le sens qui est accordé au mot « ville » qui laisse entendre que les vrais citoyens sont ceux qui habitent le centre-ville. Se dessine aussi ici un critère géographique qui assigne les identités sociales à travers la proximité ou bien l'éloignement géographique par rapport à un « centre » pris comme ancrage géographique et donc social (et socialisant à la fois).

Cette catégorie des « *Ouled Bled* » est identifiée par le biais de la langue, ils sont des citoyens parce qu'ils parlent et pratiquent le français. Cette identification s'appuie aussi sur un l'aspect visuel (apparence extérieure) qui trace la limite dans la représentation de Belqacem entre le citoyen et le non-citadin :

« Les autres habitants⁹⁶ c'était des gens, la preuve, c'était des gens qui se sont targués d'avoir plus de mérite que les autres⁹⁷, (...)c'était beaucoup plus un truc à la française, la manière de s'habiller c'était à la française, les costumes et tout, c'est-à-dire lorsqu'on les voyaient, on voyait, on voyait à la manière de s'habiller, à la manière de se tenir, c'étaient des gens parfois avec des chapeaux, des gens avec un pipe...alors à la manière de se tenir, on voyait que c'était des gens heuuu, c'est-à-dire *h̃ dars*⁹⁸, c'est-à-dire qui ont été dans des quartiers résidentiels, et qui ont été en contact avec la population huppée Française ».

Sur un autre plan, la question : « Est ce que vous pensez qu'il y a des habitants anciens et des habitants nouveaux dans le quartier ? » révèle chez Belqacem un découpage social et historique précis qui sépare entre les habitants qui ont occupé le quartier avant 1962 (date de l'indépendance nationale) c'est-à-dire les « anciens » du quartier et ceux qui sont venus après 1962 ; ceux-là sont taxés de « nouveaux » :

⁹⁶ En parlant des anciens habitants.

⁹⁷ Ironisation.

⁹⁸ Hésitation.

« Avec le départ des Européens, *yaeni* (c'est-à-dire), des gens qui se sont déplacés vers *hada* (ce) le quartier c'étaient des gens qui étaient, *ptēēt* entrain de chercher un certain standing »

Cette composante sociale « nouvelle » du quartier se voit donc exclue du cercle des familles considérées comme des *h dars* :

« Mais pour les autres, c'était tous pratiquement des gens à quatre-vingt dix pour cent c'étaient des gens qui n'étaient pas natifs, qui n'y habitaient pas avant 62, mais qui y ont vécu seulement depuis 62 »

La question de natif /pas natif dans le quartier et la ville est donc en partie, une question de présence et d'empreinte territoriale. La durée d'occupation de l'espace devient ici un critère déterminant dans la hiérarchisation sociale. Se détache aussi une dimension linguistique du découpage :

«Parfois de par l'accent, de par peut être la manière de parler, on comprend que c'est des gens qui sont de la ville »

L'accent ou la « manière de parler » intervient directement dans la catégorisation natif/non-natif, puisque pratiquer le français est une marque de citadinité, de raffinement social, et ainsi opère comme une stratégie démarcative sur le plan social entre habitants qui pratiquent cette langue et ceux qui ne la pratiquent pas.

B- La communauté des familles nouvelles apparaît dans le discours de Latifa sous plusieurs vocables : « Les arrivistes, les *Brawiyya*, les *erubiiya* », avec un lexique de la violence qui leur est associé et s'attache donc nécessairement à leur catégorisation :

Latifa : « *Rak earaf ki ngulu hneya ...tu vois...rah yssegel?...yaeni* puisque c'est des arrivistes, ...*erubiiya, ki ngulu hnaya ...edaewa....*alors *min gew seknu* le quartier...*ngulu hneya,....fawda ...elmedebza ...ki ngulu hneya.....yaeni lqbeha...*je n' sais pas *aneyya* ».

Traduction :

« Tu es au courant comme on dit nous...tu vois...est-ce que le portable enregistré ?, c'est-à-dire puisque c'est des arrivistes,...des paysans comme on dit nous, les choses, quand ils sont venus habiter le quartier, on dit nous, la pagaille, la bagarre, comme on dit nous, c'est-à-dire la méchanceté, je n'sais pas moi ».

Avec une auto-censure du discours du fait que l'enquêté pense livrer un stéréotype blessant, qui passe dans la représentation de Latifa par la désignation patronymique :

Latifa : « *Ysemuhum* (ils les appellent) les arrivistes(...) Il faut pas citer le nom »⁹⁹

Aussi se détache de cette catégorisation pour le moins péjorative des familles nouvelles dans le quartier une vision très clichée et stéréotypée, celle de la dévalorisation qui entache nécessairement l'image de l'habitant représenté « nouveau », de qui on ne connaît pas ou très peu les origines, à qui Latifa associe tout ce qui ne va pas bien dans son quartier :

« (...) quand ils sont venus habiter le quartier, on dit nous, la pagaille, la bagarre, comme on dit nous, c'est-à-dire la méchanceté, je n'sais pas moi »

Nous avons recensé dans le discours de Latifa (également à la première communauté), tous les vocables/formulations qui réfèrent à cette seconde communauté dans le quartier.

Autant la première communauté est positivement vue et représentée, autant cette seconde communauté est très péjorativement vue et désignée, dévalorisée linguistiquement et stigmatisée socialement :

1-**Latifa** : « *Ysemūhūm* les arrivistes....des *erubyiia*, *brawiyya* »

Traduction :

« Ils les appellent les arrivistes...des paysans, des étrangers ».

2- **Latifa** : « C'est des arrivistes... *jāwū māši beīd* »

⁹⁹ Latifa : *Ysemuhum* les arrivistes, *hadik bə ta'kiid*, (ceci est sans aucun doute) des *errubiiyya brawiyya* ...*ki ma mətelēn*, *gūtlek hadū k* (comme par exemple, je t'ais dis ceux-là)...*wah*, (oui) il faut pas citer *kima ngūlū hnəya*...le nom (il ne faut pas citer comme on dit nous), *gūtlek hadūk*, *rak beəlmek* (je t'ais dis ceux-là, tu es au courant)⁹⁹ ...*haduuk*, *rak mwassy l porçtābl*(ceux-là, le portable enregistré)?⁹⁹.

Traduction :

« C'est des arrivistes...ils sont venus il n'y a pas longtemps ».

3-**Latifa** : « *erūbiyya, ki ngulu hnaya* ».

Traduction :

« Des paysans comme on dit nous »

Idem pour cette seconde communauté, des paramètres de classification se détachent, dans le discours de l'enquêté pour l'identifier, que nous présentons sous forme de critères :

1-Le critère historique : les arrivistes sont les derniers arrivés dans le quartier, et cette arrivée est mal perçue par la communauté des anciennes familles (dont Latifa), qui ne leur accorde, du coup aucune légitimité « sociale » de présence :

Latifa : « C'est des arrivistes...*jāwū māsi beṭṭd* (ils sont venus il n'y a pas longtemps) »

2-Le critère spatial : le fait que ces « nouveaux venus » soient venus « après » pour habiter *avec* les premiers occupants montre (aux yeux des premiers occupants) qu'ils n'ont pas le droit d'habiter le quartier, c'est-à-dire d'occuper ou d'investir un espace que la première communauté, a déjà investi et revendiqué comme *sien*, donc également une seconde non-légitimité de sol ou bien spatiale de présence.

3-Le critère social : ils sont explicitement nommés, identifiés et désignés par leurs patronymes :

Latifa : « *Kima hadūk Moumen*¹⁰⁰...*hadūk Moumen tənī*...c'est desJe sais pas de **Sidi Ali**¹⁰¹... ou de **Mesra**, *wəla* je sais pas....*tənī*, c'est des arrivistes....*jəwū kima gūlti...seknū...kima hadūk Zourifi*¹⁰² »

Traduction :

« Comme ceux-là **Moumen**...ceux-là **Moumen** aussi...c'est des je sais pas de **Sidi Ali**...ou de **Mesra**, ou je n sais pas...aussi, c'est des

¹⁰⁰ Nom d'une famille habitant la Pépinière depuis des années.

¹⁰¹ Une des communes de la ville de Mostaganem.

¹⁰² Un autre nom de famille habitant le quartier, voisins de Latifa.

arrivistes...ils sont venus comme on dit...habiter...comme ceux-là **Zourifi** ».

Aussi ces familles sont identifiées par rapport à leur parcours social (urbain) qui passe aussi par l'origine et la localisation géographique (extérieur de la ville : Mesra, Sidi Ali), donc le critère social se double aussi ici d'un critère spatial.

La venue de ces nouveaux occupants du territoire est vécue par l'enquête comme une intrusion, une agression territoriale, (climat d'instabilité, etc) d'où ce lexique de la dépréciation et de la dévalorisation, qui traduit donc inéluctablement ce conflit qui se joue au niveau des consciences entre deux communautés présentes et qui semblent se disputer un même espace, et où l'une (les familles anciennes) cherche à tout prix à en exclure l'autre (les familles récemment installées).

La seconde communauté est désignée dans le discours d'Habib sous un seul vocable, celui de « *nouveaux* », qui est une catégorisation péjorative par comparaison à celui d' « *anciens* » (en parlant des habitants représentés vrais Mostaganémois) qui demeure bien évidemment une catégorisation valorisante. Ces « nouveaux » sont, identifiés par Habib sous quatre critères :

1-Le critère spatial : en les situant géographiquement dans le quartier par le biais de localisateurs spatiaux (du côté, l'environnement) :

« Du côté *hnəya* (ici), c'est des nouveaux... l'environnement *ḥadū* (ceux-là) ».

2- Le critère social : en les nommant explicitement :

« Les **Lāṭṭrōš**, les **elī mūsā ḡwarṛīnā** ».

Traduction :

« Les **Lattroch**, les **Ali Moussa**, nos voisins »

3-Le critère historique : en situant leur arrivée dans le quartier après l'indépendance du pays (1962) :

« *Luxrīn les Lāṭṭrōš, les elī mūūssā ḡwarīnā...c'est après l'indépendance elī ḡaw* »

Traduction :

« Les autres les **Lattroch**, les **Ali Moussa** nos voisins...c'est après l'indépendance qu'ils sont venus »

4-Le critère urbain : Ils sont venus habiter des villas que d'« anciens » habitants ont quittées, donc ils sont repérés et identifiés par les autres habitants comme occupants d'un espace (les villas) dont on identifie clairement les anciens occupants, et d'autre part, on ne leur reconnaît pas de légitimité d'occuper des « villas » espaces réservés (dans la représentation d'Habib) uniquement aux familles dites anciennes et citadines qui ont construit de fait une histoire et des liens avec les autres habitants, d'où la connotation fortement péjorative qui s'attache nécessairement ici au vocable de « nouveaux » :

Habib : « Donc c'est des nouveaux parce que *ellēš...c'est des villas, ce n'est pas mīttēl*, un immeuble, des immeubles *welā*, les gens *pārt w revyēn w kūlši* ».

Traduction :

« Donc, c'est des nouveaux parce que pourquoi...c'est des villas, ce n'est pas par exemple un immeuble, des immeubles ou les gens partent et reviennent et tout ».

Ce nouvel occupant de la villa (à l'intérieur du quartier) est donc facilement repérable parce que les habitants du quartier connaissent l'ancien habitant ; ce qui laisse supposer que le quartier constitue un réseau social fermé, où l'intégration demeure difficile pour ces nouveaux résidents du quartier.

Une différence nous explique Habib, entre anciennes et nouvelles familles, c'est que les familles anciennes entretenaient entre elles du lien social que ces nouvelles familles ont rompu par leur venue :

Habib : « C'est des gens *kō les kūṛṭwā...mīttal* le Bōḡūr le bōšwāāṛ *mīttel pāreḡzāpl... Īnssēn tāāe ḡūūra*, et *ša ṣarṣēt lā, mīttēl pāār* »

ṛēgzzəmpl, mā kānš la vīṣṣīt ngūlū de famī à famī, w kūlšī, kī mā kēēn les anciennes »

Traduction :

« C'est des gens qu'on les courtoie...par exemple le bonjour, le bonsoir par exemple...une personne de voisinage, et ça s'arrête là, par exemple, y a pas la visite de famille à famille et tout, comme c'était le cas pour les anciennes »

Ce lien qui passait entre familles qui « se reconnaissent » entre elles comme anciennes familles du quartier et donc ses vrais résidents, par les pratiques quotidiennes et habituelles de socialisation comme la visite de famille à famille, est une pratique qui ne semble plus subsister vis-à-vis des nouvelles familles avec, qui on se cantonne donc aux formules de stricte politesse :

Habib : « *Zīd bēzzyāda*, šwī meme ṛetīrē...šwī retiṛe dans certain sens *wīn l hāža elī ma lūxṛṛīn*...j'essaye pas d'īntegṛe dans des gens ke š konē pā »

Traduction :

« En plus, je suis même retiré...je suis retiré dans un certain sens, dans la mesure où les choses qui ne me regardent pas...j'essaye pas de m'intégrer dans des gens que je ne connais pas ».

La seconde communauté intervient dans le discours de Belqacem, comme une entité diffuse un peu mal nommée et circonscrite ; tantôt c'est des bourgeois, tantôt c'est une nouvelle classe (de riches commerçants), tantôt c'est une nouvelle génération tantôt c'est des gens mal habillés, mal chaussés facilement repérables :

Belqacem : « Par contre, actuellement, ce que nous sommes entrain de voir c'est des gens qui se baladent avec des des... claquettes, avec des trucs et des trucs et qui revendiquent de la **Pépinère** ».

Se profile aussi ici une catégorisation qui se fonde sur l'apparence extérieure disponible immédiatement pour le regard (le visuel) ; nous avons donc d'un côté les *anciens* parce que:

« C'est des bourgeois qui à ce jour là, qui a ce jour là ont une certaine tenue respectable, c'est des gens qui sont bien habillés toujours le truc classique, c'est des gens qui sont en costume, c'est des gens qui...portent des chaussures de ville » (Belqacem)

De l'autre, nous avons les *nouveaux* parce que :

« (...) c'est des gens qui se baladent avec des des... claquettes, avec des trucs et des trucs et qui revendiquent de la **Pépinère** » (Belqacem)

Cette identification momentanée permise et disponible par le visuel, Lorenza Mondada (2002) la considère comme une pratique courante commune aux habitants de la ville :

« (...) La fréquentation des espaces publics urbains est basée sur des connaissances catégorielles (« categoric knowing »), c'est-à-dire sur une reconnaissabilité qui ne vient pas de la connaissance du nom ou la biographie de son interlocuteur (...) mais d'une connaissance qui est disponible visuellement, accessible sur le moment même. (...) Les activités de catégorisation (...) se fondent d'abord sur la disponibilité visuelle des conduites et des apparences de chacun» (Mondada, 2002 : 75).

Ce que souligne également Fabrice Ripoll (2006) en termes de marquage(s) et de signalétique(s) de l'espace par le corps comme identité sociale :

« Les corps des êtres humains peuvent eux aussi marquer l'espace, par l'hexis corporel (tenue, gestes...) » (Ripoll, 2006: 20).

Ainsi, l'aspect vestimentaire, certains comportements journaliers, et certaines habitudes contribuent également à façonner le rapport à l'espace de résidence.

Aussi, intéressant à observer l'intériorisation des clichés liés au modèle européen par l'enquête dans la désignation et la catégorisation sociale (sont considérés par Belqacem comme citadins les gens avec des chapeaux, en costume, etc.), et l'adoption totale de ses normes comme héritage social. Belqacem ne semble pas remettre en cause ces clichés, bien au contraire il s'y inscrit pleinement.

2.1.1. L'impact de la période coloniale :

Il faut dire ici que la période coloniale a eu un impact très considérable dans la structuration de imaginaires et des visions des habitants Algériens dans la mesure où un quartier du 21^{ème} siècle c'est-à-dire un quartier post-colonial est toujours vu, appréhendé, vécu à travers un contexte (et surtout une vision) colonial, que ce soit le mode de vie de ses habitants (en tous cas certains d'entre eux), leurs pratiques linguistiques, ou leur culture de l'habiter. Et pour preuve, au niveau des désignations spatiales, les noms des rues, de quartier (Le Voltaire, Plateau, Pépinière, etc.), noms donnés donc par l'administration française du temps de la colonisation, sont repris et cités par les habitants de la ville jusqu'au jour d'aujourd'hui bien qu'après l'indépendance le gouvernement algérien a complètement « arabisé » (la politique d'arabisation) ces noms de rues français à l'origine (suite à une massive politique d'arabisation). Autre exemple pour illustrer cet impact de la période coloniale: la langue française qui dans son rapport au quartier de la Pépinière, rapport « historique » est vécu dans les discours des enquêtés, presque totalement à travers l'histoire coloniale du quartier, c'est-à-dire à travers le contact avec les français qui ont habité le quartier et qui ont laissé cette dernière (bon grè, mal grè) en héritage pour ses futurs résidents.

2.2. Le repérage spatial/les limites du quartier :

Comme cela a fait l'objet d'une présentation lors des questionnaires, la question de la délimitation des frontières du quartier devait amener le sujet à préciser pour lui et pour nous le degré de connaissance qu'il peut avoir sur son espace de résidence.

La délimitation du quartier chez Latifa passe beaucoup plus par des repères personnels. Ces repères spatiaux sont par ailleurs très hétérogènes et s'appuient, on le constate, sur des déplacements quotidiens de l'enquêté destinés à tracer la géographie du quartier depuis l'intérieur ; on retrouve énumérer successivement : un Lycée (Oueld Qablia¹⁰³), des routes : route d'Oran, route de Mazagran, une maison (celle du cousin de l'enquêté), une Université : ITA, un boulevard (qui n'est pas nommé¹⁰⁴), Avenue Reynal (un autre quartier voisin de la Pépinière du côté Sud), le Plateau (autre quartier voisin de la Pépinière du côté Sud).

Mais dans cette délimitation que nous propose Latifa nous relevons deux limites « route de Mazagran » et « Avenue Raynal » qui sont des limites réelles et matérielles du quartier. Ce qui montre d'une part que cet enquêté possède une certaine compétence spatiale par rapport à son espace de vie :

Enquêteur : les limites *tāāε* (du) le quartier... *wīīn yābdā* (où est-ce qu'il commence) ? *Wiin yākməl* (où est-ce qu'il finit) ?

Latifa : « *əlī naεrefhum ?...εāndek...La Pépinière...tessemā men hadīk ēētrig tεεMazagran¹, hadik thəwed du lycée Les limites etεεū təma la route d'Oran...oui, men təma w.... Sāāyī yāhabəss..... W gādik men ġyit win yeskūūn Nūūrīīn ...hāādek tani c'est un autre quartier, c'est pas la Pépinière (...), la route d'Oran...euh la route de Mazagran... tanile boulevard tεε...tεε hadek šeti əlī nhawdū menah ... tεε l Lyītašeft hadek l bwlvārd¹ ? ... hāādūk tani les limites tεε la Pépinière, et men təmā yebqa truḥ l l avnu Réynal truḥ lēl l*

¹⁰³ Lycée construit par la France du temps de la colonisation.

¹⁰⁴ Il s'agit en fait du boulevard Mohamed Khemisti, le grand boulevard de la ville.

Plateau, *w truḥ lēl*.....voilà, *ḥadū ḥūma* les limites *tæ* quartier *tæ* la **Pépinère** ».

Traduction :

« Ceux que je connais ?...tu as ...la Pépinère...on va dire depuis cette route là-bas de...**Mazagran**, celle là qui descend du lycée...ce sont ses limites...ses limites là-bas la route **d'Oran**...oui, depuis là-bas...et il s'arrête...et là-bas du côté de...là où habite Nourine...tout cela aussi c'est un autre quartier, c'est pas la **Pépinère** (...), la route **d'Oran**...euh la route de **Mazagran**...aussi...le boulevard de...de celui là par où on descend...celui de l'**ITA**...tu as vu ce boulevard ?...ça aussi c'est les limites de la Pépinère, et depuis là-bas tu vas vers l'avenue Reynal...tu vas vers le **Plateau**...et tu vas vers...voilà, c'est ça les limites du quartier de la **Pépinère** »)

Habib, quant à lui opère un découpage très resserré de son lieu de vie, avec trois références citées (route de la wilaya, route d'Oran, le ciné-monde) où n'apparaît néanmoins aucune limite réelle du quartier :

Habib : « Bon *ḥḥna* on connaît la **Pepinyeṛṛ** qui s'est limitée...*pāṛegzāpl*, vous avez *ṭṭīg* (route) la wilaya...la wilaya, vous *tūrne* la *ṛūt d'Oran*, la *ṛūt d'Oran*, *teṭṭlāe* (tu monte) l ciné monde, e ciné monde et vous *tūrne*, c'est ça, *kīma ngūlū* (comme on dit)...un *gāṛ* de *kaṛe*...voilà la **Pepinyeṛṛ** que je connais »

Traduction :

« Bon, nous on connaît la Pépinère qui s'est limitée...par exemple, vous route la wilaya...la wilaya, vous tournez la route **d'Oran**, la route **d'Oran** tu montes vers le ciné monde, et le ciné monde et vous tournez, c'est ça, comme on dit...un grand carré...voilà la **Pépinère** que je connais »



Figure 39 : La limite Ciné Monde dont parle Habib. La photo est récente. Le bâtiment est aujourd'hui déserté et pour cause son état de délabrement.

Cette délimitation resserrée du quartier que nous propose Habib, est justifiée selon lui :

« Ce n'est pas un *ṭṛe grā kāārṭye*, c'est un petit *kāārṭye*,.... »

Cette observation que construit Habib de « petit quartier » quand il parle de son lieu de vie, n'est pas fondée en réalité vu que le quartier de la Pépinière est le plus grand quartier de la ville de Mostaganem, ce qui montre aussi que les perceptions et les représentations spatiales s'avèrent nécessairement et avant tout subjectives d'un enquêté à un autre.

Pour Belqacem qui est un habitant extérieur au quartier de la Pépinière, la délimitation est aussi conçue au large, avec également trois indications dans

son tracé : le centre-ville, l'ITA¹⁰⁵ et le tribunal. Nous retrouvons dans ce découpage une limite réelle : « le centre-ville » qui apparait dans le discours de Belqacem comme une référence importante en raison de la proximité géographique des deux quartiers :

« C'est le centre-ville, la Pépinière c'était le centre-ville »

Par ailleurs, Belqacem identifie deux zones dans le quartier, Pépinière haute et Pépinière basse :

Belqacem : « OUI, OUI OUI¹⁰⁶,...c'est le centre ville la **Pépinière** c'était le centre ville, c'était à peu près pratiquement, on peut le dire, il était limité bon à ce qu'on appelait, ce qu'on appelle **Pépinière**, et on a même deux cas de **Pépinière**, **Pépinière** haute et **Pépinière** basse, c'était les...limites¹, c'était du centre ville c'est-à-dire pour être précis, c'était de l'**ITA**... ».

Ces deux zones sont en réalité des désignations purement locales que seuls les habitants du quartier connaissent et utilisent en faisant cette distinction entre Pépinière haute et Pépinière basse. Mais cette distinction qui s'appuie sur un critère géographique ne figure pas, bien évidemment dans les limites administratives officielles du quartier car nous dit Jeanne-Marie Barbéris :

« Ce n'est pas tant dans les conflits linguistiques que s'inscrit l'identité locale des habitants, que dans les représentations, ou dans certains modes de dénomination locaux » (Barbéris, 1999 : 139)

¹⁰⁵ L'Université de Mostaganem, ancien Institut Technique Agricole.

¹⁰⁶ Insistance.

2.3. Les usages linguistiques, rôle du français dans le quartier :

A- La question sur les usages linguistiques devait amener l'enquêté à matérialiser ses pratiques linguistiques par le biais du discours, de tenter de préciser chez lui (et donc pour nous) sa biographie linguistique, mais aussi son rapport aux langues qu'il pratique mais aussi qu'il déclare pratiquer, et sur un autre plan, expliciter la relation entre la pratique du français et le quartier de la Pépinière.

Au niveau de ses pratiques linguistiques, Latifa revendique un statut, et surtout une pratique bilingue :

« *Nahder...nahder* (je parle, je parle), quand je veux le français...et je parle l'arabe quand je veux... »

Aussi son rapport au français est un rapport de sécurité linguistique et d'identification :

Latifa : « C'est une langue...de culture, langue de ...d'émancipation...c'est une langue de...*ki ngulu hneya...lugat etaealum ...masi ngulu hneya eaybwhadu elah yahadru fronsia*,...keske ça veut dire... ?...*tahedri l fronsia*, c'est une langue *tae...yaeni, tae taqafa...tae* émancipation...*tae...nahderha ki ma galek* sans ...*ygulek yeh, hadu eleh ma yahadruš bel earbiya* ?...*nahder...nahder*, quand je veux le français...et je parle l'arabe quand je veux...*ki ma galek...haywa* ».

Traduction :

« C'est une langue...de culture, langue de ...d'émancipation...c'est une langue de...comme on dit nous...la langue de l'apprentissage, ...pas comme on dit une honte...et ceux-là pourquoi ils parlent le français...keske ça veut dire... ?...tu parles le français, c'est une langue de...de, c'est-à-dire, de culture ... d'émancipation...de ...je parle, comme il dit sans ...il te dit, ceux-là pourquoi ils ne parlent pas en arabe ? Je parle, je parle quand je veux le français...et je parle l'arabe quand je veux...comme il te dit...oui, c'est comme ça »

L'arabe standard est aussi une langue qui est pratiquée et du coup revendiquée par Latifa qu'elle considère comme *sa* langue :

Latifa : « Oui bien sur, ...c'est lorsque qu'on commençait à apprendre l'arabe *fi l'école...daruna A taeryyib, fi l madrassa, w bdina naqraaw luğa l earabiiya, aya ngulu hneya, ...bdina,* Petit à petit, *bdina nahadru luğatna...masi le dyalekt* c'est *l luğa l earabiiya el fassiha* ...tu me comprends ? ...c'est lorsque *min bdaw yearbu w ydiru fel..ngulu hna luğa l earabiiya fel madrassa ...w bdina netealmuha...dek l waqt welina teni nahedru bel luğa l earabiiya* »

Traduction :

« Oui, bien sûr...c'est lorsque qu'on commençait à apprendre l'arabe à l'école, on nous a mis l'arabisation à l'école et on a commencé à apprendre la langue arabe classique, et comme on dit nous, on a commencé...petit à petit, on a commencé à parler notre langue, pas le dialecte, c'est la langue arabe classique...tu me comprends ?, c'est lorsqu'ils ont commencé à arabiser, et à faire comme on dit, la langue arabe à l'école, et on a commencé à l'apprendre, à ce moment là, on a commencé à parler notre langue arabe ».

Quand à l'anglais, c'est une langue étudiée mais pas parlée ni pratiquée du fait que les locuteurs Algériens n'ont pas en réalité de rapport direct (historique) avec cette langue, ce que souligne l'enquêtée :

Latifa : « *Qrineh be tahdid...bon, tefehmi* quelques mots, mais tu ne comprends pas, *ngulu hneya gaε kulši...* par contre le français, on a très bien appris le français ...on a... »

Traduction :

« On l'a étudié tout juste, bon tu comprends quelques mots, mais tu ne comprends pas, comme on dit nous tout, par contre le français, on a très bien appris le français...on a »

Habib s'inscrit aussi dans une logique de bilinguisme et d'alternance entre les deux codes arabe et français avec un penchant clair vers la pratique de l'arabe :

« Non, non la *plypāř* du temps...on parl...euh, plus *lāřřāb* que le *řřāse* ».

Quant au français, il a été appris à l'école française, dont Habib déclare avoir une très bonne maîtrise :

Habib : « Le *řřāse* ça été *apřĩ dō* l'école *řřāsez*, on a fait les études en langue *řřāsez...lāřřāb* est venu *pāř* la suite ; *pāřskə ō* avait qu'une

seule...*lwaqt elī qrrīt fēl*¹⁰⁷ (le temps où j'ai étudié) *kī yssemūh* (comme on l'appelle)...j'avais qu'une œṛ pāṛ semaine...*daṛābīzaṣyō*»

Habib : « La metṭīz du fṛāse, je suis admis āṭṛ 8 et 10 »

Le processus d'arabisation dont parle Habib est en fait un vaste processus politico-linguistique qui par (et sur) décret présidentiel portait création de la commission nationale d'arabisation, structure nationale de contrôle, d'évaluation, d'organisation et de planification de l'arabisation, dirigée par le Président de la république de l'époque Houari Boumediène (Derradji, Quéffelec, 2002).

L'arabe standard (dit aussi arabe scolaire) a été appris à l'école algérienne après l'indépendance grâce donc à cette vaste politique d'arabisation décidée et entamée dans les années 1970, mais cette langue ne semble pas être pratiquée ni revendiquée par Habib qui semble toujours privilégier le français, langue héritage de la colonisation (bien qu'il ne le dit pas explicitement) :

Habib : « Et *laṛābīzaṣyō*, on lui donnait pas Tēēlmō démpōṛṭāṣ, pāṛskə c'était le Fṛāse...après lédēpādāss *wīn* (où)...*ellāh yēṛmāh Būmādyeen*¹⁰⁸...le pṛēzīdō...où ils ont exigé des fōkṣyōneṛ, il faut *laṛābīzaṣyō* »

Traduction :

« Et l'arabisation, on lui donnait pas tellement d'importance, parce que c'était le français...après l'indépendance où...**Boumediene**, que Dieu l'ait en pitié...le président...ils ont exigé des fonctionnaires, il faut l'arabisation »

Mais faisant référence à l'époque actuelle, Habib nous fait remarquer que l'arabe dialectal à supplanter le français au niveau des usages :

« *Deṛwēk* on pāṛl que *lāṛṛāb*...dans seṛṭé ṣāṣ ».

¹⁰⁷ Le sujet fait référence au temps de sa scolarisation qui coïncidait avec la présence coloniale en Algérie.

¹⁰⁸ Président de l'Algérie qui est resté au pouvoir de l'indépendance en 1963 jusqu'à Décembre de l'année 1978.

« Non, non la p̄lyp̄ar du temps... on p̄ar... euh, plus l̄ar̄r̄āb que le f̄r̄āse »,
« Bon quelques mots de temps en temps ça se glissent en f̄r̄āse¹⁰⁹ »

Cet arabe qui est revendiqué par Habib, c'est l'arabe standard codifié, appris dans les écoles après l'indépendance du pays, par cette génération francisante dont l'enquête fait partie et qui semble se détacher de plus en plus du français, langue qu'il pratiquait par ailleurs :

Habib : (En parlant de l'arabe) « *Elūgā etāenā* (...) non pas le f̄r̄āse p̄ar̄skā (...) Au kōtr̄er, on essaye de f̄er de l̄ ar̄r̄āb ṣṣūm̄eā »

Traduction :

« Notre langue (...) non pas le français parce que (...) au contraire, on essaye de faire une réputation, une image positive à l'arabe »

Habib milite aussi pour une ouverture sur les langues :

« Quelque soit, vous connaissez l'anglais c'est un peu plus, vous connaissez l'espagnol, c'est exactement la même chose...c'est un plus pour la p̄er̄sōn »

Quant à Belqacem, il déclare pratiquer trois langues, l'arabe dialectal, le français et l'anglais, et montre clairement son penchant pour le français et la revendication de sa pratique vue que, comme Habib, il a été scolarisé dans les écoles françaises du temps de la colonisation :

Belqacem : « OUI, OUI¹¹⁰, nous sommes ...nous appartenons à une certaine catégorie de citoyens c'est-à-dire qui ont été peut être bien initié au français et qui maitrisent ce français, qui le maitrisent, donc ce qui fait qu'on est vraiment à l'aise tant pour le parler que pour le comprendre et...il faut le dire lorsque nous parlons le français, nous le parlons dans les règles de l'art ».

Au niveau du parcours linguistique de l'enquête, chronologiquement, il y a eu l'arabe dialectal (langue maternelle) ensuite le français (langue apprise à

¹⁰⁹ Rire.

¹¹⁰ Approbation de Belqacem. Insistance marquée sur le oui.

l'école française) et enfin l'arabe standard (également langue apprise à l'école algérienne après l'indépendance).

B- La question sur le français dans son rapport au quartier de la Pépinière, devait inciter l'enquêté à produire un commentaire sur cette hypothétique relation, en d'autres termes, à dire ce qu'il en pense mais aussi à dire s'il revendique lui-même le français comme une pratique d'identification à son lieu de vie.

Latifa reconnaît que le français faisait et fait partie du paysage linguistique du quartier, mais ne déclare pas pratiquer cette langue avec tout le monde (en faisant voir au passage son respect du code de politesse linguistique), ce qui souligne (selon elle) implicitement que le français n'est pas pratiqué par tous les habitants du quartier :

Latifa : « S'ils ne comprennent pas le français, tu es obligé de parler en arabe, tu ne parles pas en français »

Par ailleurs, Latifa nous confie qu'elle pratiquait cette langue exclusivement avec une amie française (Dominique), mais aussi elle mentionne quelques amies algériennes avec lesquelles elle n'utilisait que le français, ce qui souligne en force (implicitement) cette culture de la langue française qui existait au sein de ce quartier colonial :

Latifa : « Le français...*min hna skenna fi la Pépinière*, il y avait nos voisins qui étaient français,...qui étaient français, y avait mon amie **Dominique**, *kanet sadiqti...ngulu hneya*,... elle avait mon âge *w gaε*, alors on parlait qu'en français, meme *ki ngulu hneya teni* des amies *haka*... Algériennes *w gaε* on parlait en français »

Traduction :

« Le français...quand on a habité la **Pépinière**, il y avait nos voisins qui étaient français...qui étaient français, y avait mon amie **Dominique**, elle était mon amie... on dit nous...elle avait mon âge et tout, alors on parlait en français, même comme on dit nous, aussi des amies comme ça...Algériennes et tout, on parlait en français ».

Aussi cet usage du français connote en un sens, l'existence de cette langue au sein du quartier (à travers un passé dans un premier temps), et charrie de fait une représentation que construit Latifa : habiter la Pépinière est associé à pratiquer le français, ce qui conforte un des postulats posé au départ de ce travail sur le rôle du français comme facteur d'identification (et de revendication) au quartier.

Habib, quant à lui, n'établit pas de relation entre parler le français et habiter le quartier :

« Non, non pas du tout, y a pas de *ṛəlaʃjō* »

Mais un peu plus loin, il précise qu'en réalité il s'agit d'une alternance de codes où l'arabe dialectal est dominant au détriment du français qui reste cantonné à quelques formules :

Habib : « Non *laplypār*, ils *pār*l qu'en *aṛṛāb*, le *ḫāse qlīl wīn wahēd ygūlek mīttēl*...c'est des *ngūlū ḥna* des échappées *tæ* le *ḫāse* »

Traduction :

« Non, la plupart, ils parlent qu'en arabe, le français c'est rare où quelqu'un te dit par exemple...c'est des comme on dit nous des échappées de français »

La biographie ou le parcours linguistique de cet enquêté montre également que le rapport qu'il a à l'idiome du français, comme on l'a vu un peu plus haut, est un rapport historique qui remonte aux années de l'occupation française, parce que toute sa scolarisation a été faite en français d'où ce sentiment de sécurité linguistique vis-à-vis de cette langue :

Habib : « *Paṛs kō ē plus lībr*, on peut penser, on peut dire ce qu'on pense *fī* le *ḫāse* que *lāṛṛāb* »

Cela fait voir aussi une contradiction dans ses réponses : d'un côté, il déclare s'exprimer plus librement en français qu'en arabe et d'autre part, il estime qu'il recourt beaucoup plus à l'arabe (qu'il cherche à valoriser par ailleurs), qu'au français au niveau de ses usages quotidiens.

Paradoxalement, même s'il constitue une langue d'enfance et de scolarisation, l'enquêté se met en retrait par rapport au français, qu'il se représente toujours comme langue du colonisateur, sans doute aussi du fait d'une revendication explicite (actuelle) de son identité algérienne qui passe nécessairement par la réhabilitation de la pratique de l'arabe standard.

Pour Belqacem, par contre, le rapport entre le français et le quartier de la Pépinière est clairement établi ; il identifie (et associe) l'histoire du quartier à la pratique du français :

« Ce que je connais de l'histoire de la **Pépinière**, c'est que les gens qui habitaient à la **Pépinière** étaient des gens qui parlaient pratiquement tous le français, premièrement de par la proximité, je parle des Arabes...des Arabes, des non-Européens, JE PARLE DES ARABES» ¹¹¹

Un fait (historique) que mentionne Belqacem est que cette langue pratiquée au départ au contact des Européens, par les habitants Arabes du quartier, à été transmise à leurs enfants :

Belqacem : « Ils ont côtoyé les Européens, et ils parlaient le français d'une manière...distincte claire et nette, même leurs enfants qui ont fait des études parlaient aussi le français »

Belqacem : « (...) soit aussi par leurs enfants qui fréquentaient l'école française puisque c'étaient des gens qui avaient un certain revenu, qui avaient une certaine richesse, qui pouvait leur permettre d'être dans ces écoles là...quoique c'était une minorité, ce que nous pouvons dire »

Le français et sa pratique aurait ainsi, un fondement historique et social dans le quartier de la Pépinière et plus largement dans la ville de Mostaganem (comme d'ailleurs dans toutes les villes algériennes du temps de la colonisation française). Mais aussi cette pratique du français se voit fortement revendiquée par la communauté des anciens habitants, aux dires de Belqacem ; une

¹¹¹ Insistance.

revendication comme pratique historique, et en même temps comme pratique *Sociolinguistique* démarcative par rapport à une autre communauté dans le quartier et dans la ville :

Belqacem : « OUI OUI OUI, ILS LE REVENDIQUENT¹¹² surtout les vieux les anciens, ils revendiquent leur parler français par rapport à ces nouveaux qui ont appris la langue française et qui parlent un français plus ou moins rudimentaire ».

Belqacem : « C'est une culture, pour certains le français n'est pas seulement une langue, c'est une culture, c'est une culture que les gens revendiquent parce que c'était un certain niveau ».

A une valeur linguistique et sociale qui s'attache à la pratique du français par ces anciens habitants vient s'ajouter donc une valeur purement identitaire :

Belqacem : « Les anciens du quartier effectivement pour eux, c'est-à-dire pour revendiquer d'abord qu'ils ont appartenu à une certaine noblesse, c'est-à-dire pourquoi ? Parce qu'ils revendiquent de parler ce français d'un certain niveau »

Belqacem cite aussi le groupe des vieilles femmes du quartier qui selon lui, revendiquent aussi le français et sa pratique comme élément de démarcation et en même temps d'appartenance au quartier de la Pépinière :

« Là, il suffit de voir certaines vieilles femmes...c'est des femmes, c'est-à-dire qui ont vraiment du plaisir à dire que nous avons été formées à l'ancienne école française et que notre français est un français de qualité, etc., c'est pas comme vous et effectivement, effectivement il faut le dire »

Belqacem insiste aussi sur l'aspect de l' « accent » qui faisait la différence, selon lui entre les anciens habitants et les nouveaux habitants du quartier, en d'autres termes entre citadins et non-citadins:

« (...) parfois de par L'ACCENT, de par peut être la MANIERE DE PARLER, on comprend que c'est des gens qui sont de la ville, on disait ils sont de la ville, ils sont de la ville ».

¹¹² Insistance.

Donc ces anciens habitants sont identifiés par leur façon de parler le français, comme étant des gens de la ville. Le français devient ici un critère de citoyenneté : si tu parles le français et avec un certain accent, tu es repéré et identifié comme un vrai citoyen. Intéressant à noter aussi, l'évolution de statut que connaît le français ; de langue du colonisateur avant l'indépendance, idiome proscrit mais pratiqué par la force des choses, il est passé (aujourd'hui) à un code de choix, de prestige et même de hiérarchisation et de démarcation à l'intérieur de la société algérienne.

Pour finir, la présentation des résultats des interviews à permis de conforter les résultats des questionnaires sur la question des usages linguistiques des habitants du quartier, à savoir une pratique des enquêtés essentiellement mixée autour de deux codes : l'arabe dialectal et le français, mais aussi (et c'est là un élément à noter) à souligner une place ambivalente du français entre les représentations qu'il véhicule d'un côté, et la réalité de sa pratique effective de l'autre chez les différents locuteurs ; réalité (et pratique) pas toujours assumée par ces derniers, bien que certains d'entre eux (Belqacem, Latifa) voient un lien fort et direct entre cette langue et le quartier de la Pépinière, du fait sans doute aussi du poids de l'histoire coloniale qui fait que les rapports que les enquêtés ont au français sont loin d'être des rapports apaisés.

Mais encore, cette présentation à permis de pointer en force une hiérarchisation et des catégories sociales intéressantes à l'intérieur de la société mostaganémoise par le biais de la nomination/désignation des habitants. Une hiérarchisation qui fait état d'une double composante sociale (hiérarchisée) à l'intérieur du quartier. Ces catégories, nous tenons encore à le préciser, ne figuraient pas au départ dans notre guide des entretiens, et n'étaient donc pas formulées parmi les objectifs de cette recherche, mais se sont révélées au fil des interviews dans les propos de quelques enquêtés et qu'il nous paraît ici intéressant à passer en revue et à analyser.

Nous reviendrons plus finement sur cette question de la catégorisation des habitants qui nous semble intéressante à creuser dans le cadre d'une lecture interprétative lors de la partie « Synthèse des entretiens » (*cf.* Catégorisations linguistiques et catégorisations sociales : Essai de lecture des représentations sociales des enquêtés »).

3. Synthèse des entretiens :

« Mais parfois c'est tout le positionnement du sujet au cours de l'interview qui est dominé par la relation problématique à l'enquêteur. On en trouve des expressions diverses : autant de manières de gérer l'inquiétude du discours, dans sa relation à l'autre. On en citera deux particulièrement caractéristiques : le clivage presque total par le discours légitime, ou l'occupation dense du territoire de la parole par une stratégie assez fortement monologique : porosité d'un côté, hermétisme de l'autre » (Barbéris, 1999 : 133)

Nous proposons dans cette partie synthèse des entretiens d'appliquer une approche *sociolinguistique* à caractère thématique (*cf.* mode de traitement des entretiens : le choix de l'analyse thématique) ; celle qui consiste à relier des conduites langagières à des conduites sociales, par le biais de l'analyse des représentations qui se dégagent des réponses des enquêtés, tout en tenant compte de la dimension de l'interaction verbale entre enquêteur et enquêté(s).

Cette synthèse permet entre autres de souligner les concordances mais aussi les divergences notées au niveau des réponses.

Nous rappelons ici que trois entretiens ont été réalisés (avec deux enquêtés hommes et une femme).

A- Le quartier est vu communément (par les trois enquêtés) comme un quartier résidentiel, avec quelques représentations plus spécifiques qui se sont dégagées dans les discours comme celle que construit Latifa où elle associe le quartier à la ville, qui devient du coup représentatif de cette dernière dans la mesure où ses habitants sont (représentés) les vrais citoyens de la ville.

B-Par rapport à l'histoire du quartier, elle est en revanche, différemment vue d'un enquêté à un autre, entre par exemple, Latifa qui la voit à travers une identité architecturale coloniale et Belqacem qui la résume dans sa composition sociale faite d'Européens et d'une minorité d'Arabes.

C-La thématique de la représentation des familles nobles (*h dars*) du quartier fait apparaître des positions similaires entre les enquêtés. L'on retrouve un stock commun au niveau de leur nomination : grandes familles, familles nobles, *h dars*, des bourgeois, familles francisées, etc.....). Cette nomination tend toujours vers le sens de la valorisation sociale de cette première communauté.

Il faut dire aussi que les représentations des trois enquêtés se construisent toutes par rapport à l'époque coloniale, ce qui montre qu'ils ont complètement intériorisé les valeurs coloniales, et ne semblent nullement les remettre en question dans ce contexte post-colonial ; la preuve, à titre d'exemple, l'enquêté Belqacem qui voit les habitants « citoyens » du quartier et de la ville comme des gens qui sont en costume et des chaussures de ville et qui se distinguent avec leur manière, ce qu'il nomme par ailleurs les « *Ouled bled* » (les enfants de la ville).

Aussi le facteur de « l'ancienneté », c'est-à-dire la durée d'occupation de l'espace est clairement mis en avant par les trois enquêtes, et semble jouer un rôle déterminant dans la catégorisation sociale : ceux qui ont habité le quartier avant 1962 (date de l'indépendance du pays) sont les familles anciennes

considérées comme citadines (*h dars*), et ceux qui sont venus après 1962 et sont donc considérées comme des non-citadins (des *eruubija*).

De ce point de vue, il faut le dire, les entretiens ont mieux pointé ces catégories sociales de citadin/*eruubi*, ce qui nous fait poser, à juste titre, la question des bases de la discrimination sociale entre habitants d'un même quartier dans un contexte de post-colonisation.

Par ailleurs et plus spécifiquement, chacun des enquêtés interrogés, nous l'avons vu, s'inscrit dans une stratégie spécifique de catégorisation des habitants du quartier basée sur des critères d'identification personnels et donc nécessairement subjectifs. Certains privilégient le critère économique et culturel dans l'identification (des bourgeois avec un mode de vie hérité des Européens (Belqacem)), pour d'autres, c'est plutôt le marquage historique et spatial (ils ont habité le quartier de la Pépinière les premiers aux côtés des Européens (Latifa)).

Pour la seconde communauté, beaucoup de représentations se sont dégagés des différents discours :

La catégorisation des nouveaux habitants se fait, comme on l'a vu, toujours de façon péjorative (des arrivistes, *erubiya* (paysans), *brawiia* (étrangers)) pour rendre compte visiblement en fait de logiques d'exclusion sociale. Ces désignations fortement stigmatisantes renseignent aussi sur des représentations clichées stéréotypées directement liées au mode d'habitat dit résidentiel.

A titre d'exemple, le cas de l'enquêté Habib qui insiste en disant que les familles dites « nouvelles » sont facilement repérables dans le quartier surtout quand elles investissent des villas que des anciens occupants connus (de par leur nom de famille dans la ville) ont quittés, représentation qui se résume à notre sens comme suit :

- 1-Habiter le quartier de la Pépinière suppose habiter que dans des villas.
- 2-Habiter dans une villa, dans le quartier dure pour des années ce qui permet de construire une identité et du lien social avec les autres habitants.
- 3-La villa et à fortiori le quartier de la Pépinière (comme quartier résidentiel par définition) n'offre pas beaucoup de mobilité sociale, et ne permet pas de déplacement de population, contrairement à un immeuble (référence faite donc au quartier populaire) qui confond plus les habitants et les identités et offre davantage de l'anonymat.

D- La question de la délimitation du quartier ou de ses frontières avait divisé les enquêtés (et donc les représentations) ; tous nous ont proposé des frontières qui s'appuient beaucoup plus sur des expériences personnelles que sur un découpage réel, matériel (administratif), bien qu'apparaissent dans certains de ces tracés proposés quelques limites réelles du quartier. A noter aussi qu'il y avait certaines délimitations consensuelles entre eux (« route d'Oran » (Latifa et Habib), et « I.T.A » (Latifa et Belqacem)).

A propos du caractère changeant et fluctuant des représentations sur les limites du quartier, Yves Barel dans son ouvrage, *La société du vide* (1984) nous livre :

« (...) Si ces mêmes limites sont différemment appréciées et, de fait, changeantes, elles sont traces spatiales, et en l'occurrence, linguistiques, des conflits et tensions, des liens réels ou imaginés entre différents groupes urbains qui se posent alors dans une territorialité plus locative que sociale » (Barel, 1984 : 122)

Par ailleurs, les trois enquêtés ont en commun d'appartenir à la génération d'Algériens scolarisés dans les écoles françaises aussi leur rapport au français est un rapport privilégié. Tous déclarent avoir pratiqué à un moment ou à un autre cette langue et la revendiquent (hormis Habib) comme facteur d'identification et d'appartenance au quartier soit à travers une histoire

personnelle (Latifa), soit à travers un rapport historique entre cette langue et le quartier de la Pépinière (Belqacem).

3.1. Analyse de stratégies discursives des enquêtés: Une approche en A.D :

L'objectif de ce chapitre est de pouvoir mettre en lumière certaines des stratégies discursives des enquêtés, stratégies investies dans le contexte d'interaction verbale avec la personne de l'enquêteur. Ces stratégies sont employées pour exprimer leurs points de vue (empathie, distanciation, méfiance, recherche d'un consensus, etc.), ou qui témoignent de leurs réactions (hésitations, affirmation, etc.).

3.1.1. L'énonciation et les choix énonciatifs :

Ces enquêtés via leurs choix énonciatifs (comme exemple de stratégie énonciative), comme le postule l'analyse du discours (Barbéris, 1999), qu'ils s'expriment en « je », se cachent derrière un « nous », entretiennent le flou ou l'ambiguïté avec un « on » ou adoptent du « ils » en rejetant du discours¹¹³, expriment et soulignent des positionnements qui sont, « autant de manière de gérer du discours » (Barbéris, 1999 : 133), c'est-à-dire qui renvoient, à titre d'exemple, au discours communautaire (utilisation du « nous ») ou au discours neutre (utilisation du « ils » ou le « on »). Cette gestion du discours se traduit et c'est là un phénomène observé, par la soumission totale à la parole de l'enquêteur, comme c'était le cas pour l'enquêté Latifa ou bien par « l'occupation dense du territoire de la parole » (Barbéris, Ibid., 133) comme c'était le cas pour l'enquêté Belqacem, ce qui relativise un peu, pour ce dernier cas, ce rapport dominant/dominé entre l'enquêteur et l'enquêté, sans doute du fait que Belqacem n'était pas particulièrement mal à l'aise par rapport à cet exercice de l'interview, bien au contraire, son entretien s'est caractérisé par une grande porosité.

Nous allons montrer aussi (et c'est là en fait le véritable objectif de ce chapitre) comment est-ce que l'utilisation de différents pronoms chez un même

¹¹³ Nous nous basons dans ce chapitre sur les apports théoriques de l'analyse du discours en matière d'énonciation, et en particulier de Jeanne-Marie Barbéris (1999).

locuteur peut renvoyer, effectivement à des « voix » différentes, c'est-à-dire à des légitimités différentes. Mais aussi tenter de démontrer comment et dans quelle mesure cette utilisation renseigne sur des stratégies d'auto et d'hétéro-attribution d'espace(s), en l'occurrence, l'espace du « Nous », et l'espace du « Ils », c'est-à-dire de *l'Autre*.

Nous allons tenter d'éclairer donc ces différentes stratégies discursives employées, en essayant également de voir ce qui relève des stratégies communes aux enquêtés, et ce qui serait de l'ordre de la stratégie individuelle. Afin de comprendre ces phénomènes liés à l'énonciation, nous mobilisons quelques d'outils théoriques que nous empruntons donc à l'analyse du discours (Barbériis, 1999) comme, le Dialogisme qui est défini comme :

« Tous les phénomènes discursifs liés aux contacts conflictuels entre espaces discursifs, sur la scène de l'interaction » (Barbériis, 1999 :142)

Nous analyserons également le phénomène du changement de voix relevé dans le discours de l'enquêté Belqacem, mais aussi celui du changement de code (arabe dialectal/français/arabe standard) relevé chez l'enquêtée Latifa.

Nous donnons de prime abord quelques pourcentages relatifs à l'utilisation des pronoms par enquêté pour mieux faire voir la fréquence de leur utilisation d'un enquêté à un autre.

Tableau 34**Pronoms utilisés par chiffres et pourcentages pour chaque enquêté**

Enquêté	Latifa	Latifa %	Habib	Habib %	Belqacem	Belqacem %
Je	04	06%	03	07%	10	19%
Nous	25	39%	14	35%	15	29%
On	12	14%	12	30%	18	37%
Tu	20	36%	02	05%	0	0%
Il/ils	02	03%	08	20%	08	15%
Nombre total de prénoms utilisés	63	/	39	/	51	/

Commentaire :

A la lumière de ces chiffres et pourcentages proposés, des positions similaires et d'autres différenciées se révèlent entre les enquêtés :

1- Une observation plus immédiate : tous les enquêtés ne mobilisent pas les pronoms de l'énonciation de la même manière ni avec la même fréquence d'usage. Ainsi se dégagent quelques stratégies communes :

a- Les chiffres et pourcentages montrent que les choix énonciatifs des enquêtés se concentrent essentiellement autour de deux pronoms : le « nous » et le « on » (mais le « on » a en réalité une valeur de « ils » en arabe puisqu'il est utilisé quelquefois dans cette langue par les enquêtés), alors que les pronoms « je » et « il/ils » restent très peu sollicités.

b- A noter aussi que c'est l'enquêté Latifa qui a l'utilisation la plus importante des pronoms relevés dans son discours (63 nombre d'utilisation (tous pronoms

confondus) avec un penchant très prononcé pour le pronom « nous » avec 25 utilisations).

2-A côté de ces stratégies communes, nous relevons quelques stratégies plus individuelles :

a-Latifa joue sur le phénomène du changement de code (mélange de codes/français) et changement de registre (arabe dialectal/arabe standard). Nous consacrons un titre dans cette même partie, aux différentes valeurs accordées à cet usage de l'arabe standard par Latifa.

b-Belqacem joue sur celui du changement de voix (haussement de voix) pour signaler nous semble-t-il, des moments importants dans son discours. Il sera aussi question d'un titre sur cette question dans cette même partie synthèse.

Nous posons ici une question en relation avec notre sollicitation de l'analyse du discours afin de comprendre le phénomène de l'énonciation :

Quelle lecture concrète et intéressée par rapport aux hypothèses et questionnements posés en début de ce travail, pourrions-nous faire des chiffres que nous propose le tableau ci-dessus (Tableau 34) à la lumière de ce que nous propose l'analyse du discours ?

-Cette lecture, c'est celle (à priori) qui relie les positionnements énonciatifs à des positionnements sociaux; l'enquête Latifa à titre d'exemple, par son utilisation répétée du pronom « nous », révèle un discours engagé qui trahit un positionnement social significatif puisqu'elle place son discours en fait sous le sceau d'une communauté sociale dont elle se fait ici le porte-parole (et dont elle estime faire partie au passage), celle des familles citadines, anciennes de son quartier de la Pépinière qui catégorise(nt) les familles et les groupes à l'intérieur du quartier et de la ville.

Afin d'illustrer notre propos et l'hypothèse posée au départ de cette partie, notre choix se porte plus spécifiquement sur les deux pronoms « nous » et « ils » investis dans les discours des trois enquêtés interrogés et sur les

différentes valeurs qui leur sont accordées par ces derniers, pour la raison que ces deux pronoms figurent en pourcentages parmi les pronoms les plus sollicités.

3.1.2. Cas du positionnement énonciatif en : « nous » :

A-Nous citons ici en premier lieu l'exemple de Latifa vu que c'est l'enquêté qui recourt le plus au pronom « nous » (en arabe dialectal). En termes de pourcentage, c'est elle qui a le plus haut pourcentage d'utilisation du « nous » (39%) par comparaison avec l'enquêté Habib » (35%) et l'enquêté Belqacem (29%) (cf. Tableau 34).

Une première explication est de dire que cette utilisation massive du « nous » traduit une dimension identitaire par le biais de la désignation communautaire qui amorce au passage, des jugements et des catégorisations sociales (elle cherche à revendiquer son identité sociale de *ĥ adriia* (citadine) à travers le recours au « nous » communautaire).

Plus concrètement, ce positionnement énonciatif en « nous », se déploie nous semble-t-il, dans le cas de Latifa dans deux sens :

1-Un « nous » qui signale la communauté d'appartenance.

2-Un « nous » neutre de la dépersonnalisation qui fonctionne beaucoup plus comme un tic ou un rituel verbal, qui n'a pas à priori donc de signification sociale.

Nous donnons des exemples pour les deux cas :

A- Le « nous » communautaire :

Latifa : « *Ngülŭ hnaya* des familles...euh...familles mostaganémoises *yāeni tšpiik* »

Traduction :

« **Nous on dit** des familles...euh...familles mostaganémoises c'est-à-dire typiques »

Latifa : « *Ĥna ngululhŭm* les familles nobles *huma l ĥ dar... ĥna bedāārja, yāeni bālūga ətaenā l əāmīa ngülŭ l ĥ darl ĥ dar* »

Traduction :

« **Nous on les appelle** les familles nobles, c'est eux les citoyens ...**nous**, en dialectal, c'est-à-dire dans notre langue parlée, **on dit**... les citoyens »

La convocation ici de ce premier type de « nous » signale donc dans le discours de Latifa deux identités sociales en même temps :

1-Celle de l'enquêté (identité individuelle).

2-Celle du groupe social auquel estime appartenir l'enquêté (identité communautaire).

Derrière cette utilisation du nous (et la catégorisation des familles anciennes du quartier), c'est aussi une revendication de statut social qui est exprimée par Latifa : celui de la noblesse et de la citoyenneté. L'enquêté parle ici donc au nom d'une communauté et sous son autorité ; Latifa au cours de l'entretien avait justement cité le nom de sa famille parmi les familles qu'elles considèrent comme anciennes et donc citoyennes dans le quartier :

Enquêteur : *hadū huuma* les familles *elī taærfihuum* (ce sont toutes les familles que tu connais) ?

Latifa: *euh*.....Les **Malti**, *ekteēb*, (écrit) **Malti**,.... tu cites beaucoup de familles,...tu cites beaucoup de familles ?

L'identité de l'enquêté se trouve dans ce cas signifiée en filigrane, n'étant pas ici l'objet du discours, mais se voit construite sur la base de cette identité communautaire de citoyens dont Latifa estime faire partie. Cette identité individuelle passe ainsi par la valorisation de celle du groupe, et donc elle-même valorisée par là mais sur le plan de l'implicite.

B- Le « nous » de la dépersonnalisation (neutre) :

Ce « nous » ponctue, quant à lui la totalité du discours de Latifa ; en pourcentage d'utilisation il est beaucoup plus présent par rapport au premier (vingt trois cas d'utilisation pour ce type de « nous » contre seulement deux cas d'utilisation pour le premier nous) ; ce qui nous fait postuler que ce « nous » serait beaucoup plus une forme de rituel ou de tic verbal (sorte de

formule rituelle) qui sert à ponctuer le discours de l'enquêté plus qu'à traduire un positionnement social. Nous citons quelques exemples de ce second cas d'utilisation :

Latifa : « Wah, il ne faut pas citer *kima ngūlū hnaya*...le nom ».

Traduction

« Oui, il ne faut pas citer **comme on dit nous**...le nom »

Latifa : « *Meli ki ngulu hnaya weayu, ela eddenia, w huma* à Mostaganem »

Traduction

« Depuis qu'ils sont, **comme on dit nous**, nés, ils ont habité à Mostaganem »

Latifa : « *Yaeni*, puisque c'est des arrivistes, ...*erubiya, ki ngulu hnaya ...edaewa*...alors *min gaaw seknu* le quartier...*ngulu hneya, ...fawda* »

Traduction :

« C'est-à-dire puisque c'est des arrivistes, ...des paysans, **comme on dit nous**...les choses...alors quand ils sont venus habiter le quartier...**nous on dit**,...désordre »

B-Pour Habib, l'utilisation du pronom « nous » se déploie également dans deux sens :

A- Le « nous » de la communauté (03 cas d'utilisation) :

Derrière ce premier « nous », Habib parle aussi au nom d'une communauté, d'un groupe, mais contrairement à Latifa qui parle au nom des familles citadines du quartier, ici c'est la génération d'enfants Algériens scolarisés dans les écoles françaises du temps de la colonisation qui est convoquée et à laquelle Habib dit appartenir :

1-« **Nous sommes**...la *gēnēraşşyō fṛōsēze* ».

2-« **Bon h̄h̄na (nous) on** connaît la *Pepinyeṛṛ* qui s'est limitée »

3- « **W h̄h̄na (et nous)** on se limitait... *pāṛegzāpl*, le *ṭṛavayye* »

B- Le « nous » de la dépersonnalisation :

Nous relevons pour ce second type sept cas d'utilisation dans le discours d'Habib :

Habib : « Des magasins *kīma ngūlu hnāya*, qui sont dans le *kāāṛtye* puisqu'ils nous évitent d'aller en ville »

Traduction :

« Des magasins **comme on dit nous**, qui sont dans le quartier puisqu'ils nous évitent d'aller en ville ».

Habib : « On les *ṛeməṛssī* profondément...*ngūlū hnāyā*...*pāṛ* S *kīl* s'en occupent »

Traduction :

« On les remercie profondément...**comme on dit nous**...parce qu'ils s'en occupent ».

Pour ce second type de « nous », nous avons également constaté qu'il fonctionnait chez Habib semblablement à Latifa, comme une ponctuation (métadiscursive) qui introduit du discours et agit comme un rituel verbal par rapport au contexte de l'échange avec la personne de l'enquêteur.

C-Pour Belqacem, nous avons relevé un seul type de « nous » celui de la communauté ; cette communauté, (idem à l'exemple de Habib) est celle de la génération d'enfants Algériens scolarisés dans les écoles française du temps de la colonisation dont Belqacem fait partie :

Belqacem : « OUI, OUI, **nous sommes** ...nous appartenons à une certaine catégorie de citoyens c'est-à-dire qui ont été peut être bien initié au français et qui maitrisent ce français ».

Belqacem : « **Nous avons** été à la bonne école primaire française ».

Belqacem : « C'est-à-dire on l'a dit, le français **nous** l'avons appris par l'école primaire ».

L'analyse du discours s'intéresse plus particulièrement aux énoncés qui relèvent du second type du « nous », c'est-à-dire le nous « neutre » ou de la « dépersonnalisation », ce qu'elle nomme par ailleurs, (puisque'il est compris

en termes de consensus), le « nous consensuel ou de la consensualité » (Barbéris, 1999) :

« (...) *Disons, disons que...* : *nous* où ce n'est pas le *je*, mais le *vous* qui domine : le locuteur parle sous l'autorité de l'enquêteur, ou du moins de l'image qu'il s'en fait » (Barbéris, 1999 : 133).

Ainsi ce « nous » sert beaucoup plus à « gérer du discours » dans le sens de se conformer au discours et à la vision de l'enquêteur vu que celui-ci est le représentant de la norme et du discours légitime, qu'à traduire une opinion ou bien un jugement sur l'objet du discours.

Pour résumer, l'intervention du pronom personnel « nous » dans les discours ne revêt pas la même signification sociale, selon qu'il renvoie au groupe des « *h  dars* » ou bien à la génération algérienne francisée.

A noter également que Latifa en utilisant le « nous » catégorise sa communauté d'appartenance en la construisant sur la base de la dichotomie (la référence) « *h  dars/non-h  dars* » ; alors que Habib et Belqacem construisent leur catégorisation en se basant sur celle de « francisant/non-francisant ».

Autre constat, que nous faisons à propos de ce pronom : seuls les enquêtés Latifa et Habib, utilisent ce pronom « nous » en arabe dialectal (*ngulu hnaya* (nous on dit), *kima ngulu hnaya* (comme on dit nous), etc), qui dans leur cas relève beaucoup plus du tic verbal (mis à part les cas du « nous » communautaire) contrairement donc à Belqacem qui ne l'emploie qu'en français (nous sommes, nous voyons, etc.).

3.1.3. Cas du positionnement énonciatif en « ils » :

Nous partons ici de l'hypothèse que l'utilisation du pronom « ils », sert à entretenir volontairement le flou au niveau de l'énonciation en renvoyant le discours à une autre source énonciative, et à ce moment là nous posons la question du pourquoi de cette relégation énonciative ? Est-elle une forme de gestion du discours ou bien traduit-elle quelque chose de plus profond ?

Nous citons exclusivement ici l'exemple du discours de Latifa :

Latifa : « *Ysemuhum* les arrivistes »

Traduction :

« **Ils** les appellent les arrivistes »

Ici l'énonciation et son contenu surtout (ce qui est dit par la suite) sont renvoyés à une autre source (responsabilité) énonciative : le « ils » ? c'est-à-dire les *autres*. Ce renvoi (inconscient) est motivé à notre sens par le sentiment qu'éprouve Latifa de livrer un jugement et des stéréotypes perçus par elle comme blessants et fortement péjoratifs à l'encontre des familles nouvelles du quartier. Ce malaise et cette inquiétude à gérer son propre discours se manifestent à travers une auto-censure pratiquée sur la suite de l'énoncé qui se concrétise par la phrase : « (...) il ne faut pas citer le nom...est-ce que le portable enregistre ? » (Latifa) ; ce malaise et cette inquiétude deviennent du coup, plus visibles dans l'avant de son discours :

Latifa : « ...*hādīk bə ta'kiid, des errubiyya brawiyya ...ki ma mətēlēn, gūtlek hadūk...wah, il faut pas citer kima ngūlū hnəya...le nom, gūtlek hadūk, rak beəlmek*¹¹⁴ ...*hadūk, rak mwassy l porrtābl?* »

Traduction :

« On les appelle les arrivistes...C'est assuré, des campagnards, des étrangers...comme par exemple ceux-là...oui, il faut pas citer comme on dit nous...le nom, je t'ai dit, tu es au courant...ceux-là,...est-ce que le portable enregistre ? »

¹¹⁴Latifa m'interpelle : « tu sais, tu es au courant de ce dont je parle », allusion ici faite à un sujet, à des propos jugés tabous concernant les familles nouvelles du quartier.

Ainsi, comme le fait remarquer ici Jeanne-Marie Barbéris (1999), le recours au pronom « ils », confond volontairement les sources énonciatives en vue de faire passer du discours (en « je ») sous les apparences d'un discours en « ils » comme dans le cas de Latifa qui, inconsciemment (ou consciemment d'ailleurs) refuse de prendre en charge un discours stigmatisant ou de la stigmatisation et le formule ainsi en « ils » de la « confusion » ou de la dépersonnalisation.

3.1.4. Cas du positionnement en « on » :

Nous citons pour ce positionnement en « on » l'exemple du discours d'Habib et de Belqacem :

1-L'utilisation du pronom « on » chez Habib, revient à utiliser le « nous », c'est-à-dire renvoie au « nous » de la communauté, celle de la « génération française » dont il fait partie :

Habib : « **On** a fait les études en langue fr̄ãsez »

Habib : « **On** ēkspr̄īm mīttəl pařegzempl, nos pensées en fr̄ãse beaucoup plus qu'en āřr̄āb »

2-Quant à l'enquêté Belqacem, l'utilisation du « on » correspond en fait au « ils » de la dépersonnalisation qui renvoie aussi la responsabilité du discours :

Belqacem : « A ce qu'**on** appelait, à ce qu'**on** appelle la Pépinière, et on a même deux cas de Pépinière, Pépinière haute et Pépinière basse ».

Belqacem : « Nous parlons ce français là, et je, **on** peut le dire, nous maitrisons ptēēř le français ptēēř mieux que certains français...ptēēř de France parce qu'on nous avons été à la bonne école primaire française »

Ce recours au « on » sert à rejeter du discours et en rejetant ce discours, Belqacem amorce une parole et un discours qu'il voudrait neutres et objectifs puisqu'ils procèdent, dans sa représentation d'un regard extérieur au quartier :

Belqacem : «Lorsqu'**on** les voyait...**on** disait ils sont de la ville, ils sont de la ville »

Puisqu'il s'agit ici d'une catégorisation sociale, Belqacem préfère rejeter du discours vers l'autorité du « ils ». Mais l'hypothèse la plus plausible est que ce second cas de « on » correspondrait en fait au « nous » : « on disait... », voudrait dire « nous disons... », mais cet emploi délibéré du « on » sert aussi à faire passer du discours légitime :

« La solution fusionnelle (on=tout le monde, dont moi) existe aussi. Le flottement entre les différentes références permet de faire passer en contrebande une légitimité en « nous », sous les couleurs d'une légitimité en « ils » (Barbérís, 1999 :140)

Pour résumer ce chapitre, ce foisonnement et cette pluralité des voix, dans les discours (des différents enquêtés) à l'intérieur d'une seule voix (« je »), nous fait faire ici deux observations :

A-Que le sujet authentique qui parle n'existe (quasiment) pas, (et c'est là un des postulats majeurs de l'analyse du discours), qu'il est toujours traversé par d'autres sources énonciatives auxquelles il fait appel, en partie comme résultante du phénomène du Dialogisme et de cette constante dissymétrie et négociation de mots et de sens entre enquêteur et enquêté, ce que nous résume ici Jeanne-Marie Barbéris :

« Le linguiste ne peut s'attendre, en analysant les discours, à découvrir un « sujet authentique », un moi sans fard. Le moi des discours est toujours une représentation du moi, qui se définit à la fois par sa différence (il est toujours entrain de se démarquer de son autre), et par son lien à l'autre (il est toujours entrain de le citer). Le « je » n'existe pas sans « tu ». La clé de la subjectivité est dans l'intersubjectivité, dans le dialogisme de toute parole. Amour ou haine, attraction ou répulsion, *l'Autre* est toujours là, dans le discours du Même, quand il parle » (Barbéris, 1999 : 143)

-Quand il s'agit de nommer/désigner les familles au sein du quartier, nous relevons deux procédés énonciatifs dans la catégorisation :

1-La désignation/catégorisation des familles anciennes est prise en charge et assumée par celui qui parle :

« Nous on les appelle les citadins » (Latifa)

2-La désignation/catégorisation des familles nouvelles est rejetée vers une autre voix, celle du « ils » :

« Ils les appellent les arrivistes » (Latifa)

B-Ensuite une observation plus construite :

1-Que cette polyphonie énonciative renvoie selon l'orientation du dialogue et la posture de l'enquêté dans l'échange verbal, à des légitimités différentes, nous l'avons vu, le recours à titre d'exemple au pronom « nous » renvoie et

révèle chez certains enquêtés (Latifa) un positionnement social et identitaire très significatif ; parler en « nous » c'est parler de son groupe social d'appartenance et en son nom y compris pour amorcer des catégorisations/hiérarchisations sociales.

3.1.5. Le recours à l'arabe standard ou le changement de code : Cas de l'enquêté Latifa

Nous revenons dans ce chapitre, à propos de cet usage de l'arabe dit standard sur le profil de l'enquêté Latifa : seule ancienne habitante du quartier qui a enseigné l'arabe et du coup utilise aussi l'arabe standard au niveau de l'interview. Elle est d'ailleurs la seule des trois enquêtés à recourir à des mots/énoncés en arabe standard. Nous nous interrogeons sur cet usage en A.S (arabe standard) dans la mesure où ces mots ou énoncés ont un équivalent en arabe dialectal, et donc notre hypothèse est que cet usage est un choix délibéré qui revêt de la signification, bien que Latifa semble ne pas exprimer toutes ses opinions en arabe standard.

Mais il faudrait peut être rappelé que Latifa a le statut d'enseignante de langue arabe et puisqu'il s'agit d'un entretien relativement formel, c'est en quelque sorte normal qu'elle utilise un registre plus élevé. Et donc il paraît ici naturel qu'elle recourt à cette langue où elle se sent particulièrement à l'aise (vu que c'est une langue qu'elle a enseignée pendant des années), et donc cette utilisation pourrait se justifier dans un certain sens par un fort sentiment de sécurité linguistique vis-à-vis de cette langue.

La variété d'arabe employée par Latifa est, en fait un niveau de langue assez caractéristique de ce qu'on appelle « l'arabe parlé des éduqués », en anglais « Educated Spoken Arabic » (Miller, 2005 :178), qui est quand même très différent d'un discours entièrement en standard où la phonétique il faut le signaler, est dialectale et non pas standard.

Il faut observer aussi que Latifa joue en fait sur le changement de code (arabe médian, français) pour faire ressortir ce qui est important dans son discours.

Mais en parlant en arabe standard, on a senti aussi qu'elle cherchait à se mettre un peu en retrait par rapport à l'idiome du français, langue qu'elle défend par ailleurs (mais on sent qu'elle éprouve le besoin de se justifier par rapport à

d'éventuelles critiques), ce qui est paradoxal et qui montre aussi qu'elle a du mal à y voir clair dans sa propre pratique.

Dans son article paru en 2005 intitulé « Les Sa'îdîs au Caire, Accommodation dialectale et construction identitaire », Catherine Miller parle de cet engouement pour une variété de la langue *fushâ* (classique) par les locuteurs arabes, surtout la classe des éduqués qui est l'arabe dit « médian » qui est devenu de plus en plus pratiqué parce qu'il permet à ces locuteurs nous explique l'auteure, de « jouer sur l'échelle des variations entre le dialectal et le *fasiih* » :

« Une des caractéristiques de nombreuses villes arabes est très certainement cette compétition entre modèles citadins et modèles « ruraux/bédouins » (...) Une autre caractéristique est la compétition entre deux normes prestigieuses : le dialecte standard urbain d'une part et la langue littéraire (*fushâ*) généralement désignée sous le terme d'arabe standard moderne (ASM). Dans la deuxième partie du XXe siècle, l'expansion de l'urbanisation s'est accompagnée d'un développement sans précédent de la scolarisation. L'influence du ASM sur les dialectes est supposée croître avec le degré d'éducation donnant lieu, chez les classes éduquées, à ce qu'on appelle l'arabe médian (en français) ou Educated Spoken Arabic (ESA en anglais). De fait l'influence du ASM touche un très large public et est devenu un élément important de la réalité linguistique arabe, au Moyen-Orient en particulier, où les locuteurs jouent en permanence sur l'échelle de variation (ou continuum) qui se déploie entre les deux pôles du dialectal et du classique pour, selon les contextes et les interlocuteurs, exprimer différents registres de communication » (Miller, 2005 :177-178)

Nous isolons ici quelques séquences du discours de Latifa produites donc en arabe médian pour en souligner les différentes significations sur le plan énonciatif :

1-Le recours à l'idiome de l'arabe standard sert à souligner le statut officiel des familles anciennes dans le quartier, et en même temps, sert à valoriser ces familles nobles par le biais de la désignation positive et valorisante :

Latifa : « *Haduk l methadriin* (celles-là (les familles) sont les citadines)

Traduction :

« Celles-là sont les citadines »

L'équivalent du mot « *l methadriin* » en arabe dialectal est */Imesgueiin/*.

2-Le choix de l'adjectif en arabe standard sert aussi à souligner une spécificité du quartier qui passe par le code légitime chez l'enquêtée :

Latifa : « *ki ngũlũ hnəyã mətmiēz* »

Traduction :

« Comme on dit nous, distingué »

L'équivalent du mot « *mətmiēz* » en arabe dialectal est *bayeen* (visible, reconnu)

3-L'arabe standard sert à introduire une parole officielle neutre qui passe aussi par la relance de la parole de l'enquêteur :

Latifa : « *hālīyēen, kima gũlt* »

Traduction :

« Actuellement, comme tu dis »

L'équivalent du mot « *hālīyēen* » en arabe dialectal est : *derweek*

4-L'arabe standard sert aussi à affirmer et à renforcer une position, une opinion que l'enquêtée construit sur les familles nouvelles dans le quartier :

Latifa : « *Ysemũhuum* les arrivistes, **heddiik bə ta'kiid** »

Traduction :

« Ils les appellent les arrivistes, ceci sans aucun doute »

L'équivalent de l'énoncé « **heddiik bə ta'kiid** » en arabe dialectal est *heddiik haja baayna* (ceci est une chose entendue)

5-Latifa : « *Miin kēnu hmeya* les français, *kēnu zaema...gaε duk* les familles...les...*yaeni*, *haduuk* françaises, surtout **metmerkziin** *fi* la Pépinière »

Traduction :

« Quand les français étaient là, ils étaient c'est-à-dire...toutes ces familles...les...c'est-à-dire, celles-là françaises, surtout sises à la Pépinière ».

L'équivalent du mot « **metmerkziin** », en arabe dialectal est */seknine/*

6-Latifa : « C'est une langue...de culture, langue de...d'émancipation...c'est une langue de...*ki ngulu ħneya...luġēt etaaalūm ...mēēši ngulu ħneya eāyyb....whadū elah yahadrū frāsīa,* ...keske ça veut dire... ?...*tahedri l frāsīa*, c'est une langue *tae...yaeni, taε taqāfa* »

Traduction : « C'est une langue de culture, langue de...d'émancipation...c'est une langue de...comme nous disons nous...la langue de l'apprentissage...c'est pas comme on dit une honte...et ceux-la pourquoi ils parlent le français... qu'est ce que ça veut dire ?...tu parles le français, c'est une langue de...c'est-à-dire de culture ».

L'équivalent de la phrase **luġēt etaaalūm**, en arabe dialectal est **luġēt el qraaya**.

Dans l'exemple six (dernier exemple) pour le mot *taqafa* (culture) ou bien *moutaqaf* (cultivé), l'équivalent dialectal est *qarii* (cultivé, instruit), ce vocable en arabe dialectal est utilisé par tous les locuteurs qu'ils soient scolarisés ou bien analphabètes). On dit par exemple :

« *Hada qarii, w hada maši qarii* » :

Traduction :

« Celui-ci a fait des études, et celui-là n'a pas fait d'études, analphabète »

« **Luġēt etaaaluum** », aurait pour équivalent dialectal : **luġat el qraaya**. A noter que le mot **luġa** (langue) n'a pas d'équivalent en arabe dialectal, le seul équivalent c'est **Hadraa** (paroles, mots).

Le recours à l'arabe standard dans ce dernier exemple, sous-tend ici une revendication, celle de la langue française. Mais fait paradoxal, comme nous l'avions mentionné un peu plus haut, Latifa parle du français et le défend comme langue de culture et d'émancipation, en recourant à l'arabe standard pour en parler.

Ce chapitre a tenté d'éclairer une modalité d'intervention linguistique chez un enquêté (choix de code), modalité à comprendre et à interpréter essentiellement dans le cadre d'une interview, c'est-à-dire d'une interaction verbale avec la personne de l'enquêteur où la négociation de sens passe par le changement de code(s) qui devient du coup producteur de sens et de signification(s) sociale(s) pour celui qui l'emploie (enquêté) mais aussi et surtout pour celui qui le reçoit (nous enquêteur).

3.1.6. Valeur(s) du changement dans le débit de voix : cas de l'enquêté Belqacem

Belqacem est le seul enquêté à utilisé le procédé du changement de voix au niveau de son discours. Il faut dire que le haussement de voix est une pratique absolument partagée par tous les locuteurs à travers le monde ; cela relève du phénomène de « topicalisation » qui consiste à faire ressortir ce qui semble important dans le discours pour son locuteur.

Mais élément important, les autres locuteurs (Latifa et Habib) adoptent l'alternance codique (arabe dialectal/français) alors que Belqacem n'emploie que le français, d'où peut être un recours à ce débit de voix ; Belqacem étant par ailleurs plus francophone que les deux autres enquêtés, d'où l'hypothèse que nous formulons ici :

Le discours de Belqacem qui se déroule dans un seul code (le français), fait intervenir le procédé du haussement de voix pour faire ressortir ce qui paraît important dans sa prise de parole, alors que les autres enquêtés semblent plutôt jouer beaucoup plus sur le phénomène de changement de codes comme forme de signalétique de discours (Latifa notamment) ; donc ce phénomène peut (aussi) s'expliquer par comparaison entre les discours des trois enquêtés.

Le haussement de voix comme élément prosodique, dans un discours à un seul code peut fonctionner comme une ponctuation « métadiscursive » qui produit du sens dans la mesure où il sert à signaler des positionnements, des opinions ou bien des jugements ; en l'occurrence ici signaler des catégorisations sociales (habitants du quartier).

Nous proposons ici quelques exemples du discours de Belqacem pour illustrer ce procédé de la topicalisation et ses différentes valeurs énonciatives qui s'offrent à nous :

1- Signaler la catégorie sociale des anciennes familles :

« c'était, c'était...oui effectivement c'était des familles qui étaient riches, c'étaient des familles qui avaient un certain niveau de vie, qui étaient effectivement, c'était des familles Arabes, c'étaient de GRANDES FAMILLES, c'était soit des grands commerçants soit de GRANDS propriétaires qui vivaient de leurs rentes, c'étaient des BOURGEOIS, des gens qui avaient un certain niveau qui pouvaient se permettre de vivre dans ce quartier là, puisque ce quartier là était un quartier par excellence pour les Européens, donc la catégorie d'ARABES qui pouvaient y vivre, c'était une catégorie qui avait PRATIQUEMENT le même standing que les Européens ».

2- Signaler un nom de famille (connu dans le quartier), attirer l'attention sur lui par le biais de la nomination puisque nommer est la première forme de catégorisation sociale :

« On peut dire la famille BENKRITLI par exemple, les BENKRITLI, on peut dire les QARA, les QARA MESTPHA, c'était des grandes familles réputées ici à Mostaganem »

3- Signaler une catégorie sociale, celle des familles nouvelles dans le quartier, et sur un découpage/catégorisation sociale qui les concerne :

« NON, NON non, justement pour la plupart c'est les seuls qui restaient c'étaient les bourgeois qui dont nous en avons parlé, mais pour les autres, c'était tous pratiquement des gens à quatre-vingt dix pour cent c'étaient des gens qui n'étaient pas natifs, qui n'y habitaient pas avant 62, mais qui Y ONT VECU SEULEMENT DEPUIS 62 »

4-Idem ici, le changement dans la voix sert à signaler un découpage social hiérarchisant de la société pour dire que ceux qui habitent le quartier sont les gens les plus citadins et raffinés de la ville :

« C'était une certaine ELITE QUI ETAIT LA BAS, C'ETAIT PAS N'IMPORTE QUI »

5-Le changement de voix souligne aussi une spectacularisation de soi à travers du discours :

« ET COMME JE DIS AUSSI »

Aussi, nous avons observé que les adverbes « PRINCIPALEMENT, PRATIQUEMENT, VRAIMENT » étaient très sollicités par Belqacem dans ce phénomène du changement d'intonation dans la voix ; des adverbes qui introduisent de la ponctuation discursive et même métadiscursive, puisqu'ils servent à attirer l'attention (de l'enquêteur) sur de l'argumentation dans le discours de l'enquêté.

Pour résumer, chacun des trois enquêtés semble signaler du discours à sa manière, c'est-à-dire selon ses choix (références/préférences) linguistiques :

Latifa joue sur trois codes : arabe médian, français et arabe dialectal.

Habib joue sur deux codes : arabe dialectal et français.

Belqacem utilise un seul code et joue donc sur le changement dans le débit de voix.

Le chapitre prochain tente de passer en revue et de lire les différentes catégorisations sociales amorcées dans les discours de quelques enquêtés sur les familles anciennes et celles nouvelles dans le quartier de la Pépinière.

5. Catégorisations linguistiques et catégorisations sociales : Essai de lecture des représentations sociales des enquêtés

« La ville serait un espace social caractérisé par l'anonymat des individus qui y vivent et qui le traversent. Cette affirmation a permis d'élaborer un mythe de la ville...qui s'oppose à celui de la campagne. Cette affirmation pousse à penser que les activités sociales des citoyens dans les espaces publics, qu'elles soient verbales ou non-verbales, sont constamment orientées vers la catégorisation d'autrui : l'autre n'est pas un inconnu sans visage et sans qualités, il est appréhendé sous des catégories rendues pertinentes dans le contexte (...) la ville est le lieu par excellence où les membres de la société se livrent à des analyses catégorielles : (...) les citoyens ne cessent de se catégoriser les uns les autres pour ajuster de manière adéquate leurs conduites respectives (...) les enjeux catégoriels sont particulièrement intéressants en ce qu'ils ne sont souvent ni évidents, ni immédiats, qu'ils sont multiples et qu'ils sont soumis à interprétations et réinterprétations, négociations et controverses » (Mondada, 2002 :72)

Nous proposons dans ce chapitre de revisiter certaines dénominations/ catégorisations sur les habitants du quartier de la Pépinière qui figurent dans les discours de quelques enquêtés. Ces catégorisations seront appréhendées ici en termes de représentations sociales par rapport à ceux qui s'en font les porte-paroles (Latifa, Belqacem). Mais aussi dans un second temps, d'éclairer ces catégorisations à la lumière de certaines des approches et études proposées par des auteurs maghrébines (Naciri, Boumediène), français (Berry-Chikhaoui, Bouchanine) qui se sont intéressés aux villes arabes et plus spécifiquement maghrébines, et autres (Elias) afin de tenter de comprendre les mécanismes de la hiérarchisation sociale à l'intérieur de ce type de ville.

Notre hypothèse :

Ces désignations nous paraissent traduire un ancrage historique et culturel, et révéler un fonctionnement social et culturel caractéristique des sociétés maghrébines. En re-questionnant la signification de notions telles que : citadin, citadinité, citadinisation, urbanité, mais aussi non-citadin, non- citadinisé, ces désignations permettent nous semble-il, de jeter un éclairage nouveau sur la ville maghrébine de mieux comprendre sa structure sociale profonde, loin des grilles traditionnelles de lecture proposées notamment par la Sociologie américaine (Ecole de Chicago) et que certains géographes et sociologues arabes ont repris et tentés d'appliquer à des sociétés arabes, sans essayer de comprendre réellement le fonctionnement social dans ce type de société ; des sociétés qui restent pour la plupart en pleine mutation sociale et où le processus d'urbanisation est loin d'être achevé.

Il ne faut pas oublier (et c'est là un aspect important pour nous) de préciser que ces catégorisations qui concernent en fait comme on l'a vu, deux communautés sociales (les familles représentées *anciennes* et celles représentées *nouvelles* dans le quartier de la Pépinière) sont formulées par certains habitants qui se disent des natifs de la ville (comme c'est le cas pour Latifa et Belqacem), et impliquent nécessairement donc des jugements de valeur aussi valorisants pour les uns (le groupe social auquel dit appartenir Latifa et Belqacem, celui des nobles, *h dars*) que dévalorisants et stigmatisants pour les autres (le groupe des nouveaux habitants, *erubiiya, brawiija*).

5.1. Catégories valorisées/valorisantes :

5.1.1. La catégorie de « *lmestgalmiyya* »/ *h dars* :

Littéralement, ces deux vocables désignent les « Mostaganémois » et les « citadins ». Nous avons regroupés ces deux termes ensemble parce qu'ils renvoient, nous semble-t-il, à une même catégorisation sociale opérée par l'enquête (les nobles de la ville).

a- « *l h dars* » (les citadins) :

D'abord la dénomination « *h dars* » : cette dénomination renvoie directement aux habitants de la cité, à ceux qui ont le « mode de vie » de la cité, c'est-à-dire les citadins qui s'opposent au niveau de la signification, aux habitants de la campagne (les contadins) qui développent un mode de vie jugé différent de celui de la cité.

A noter au passage que la traduction exacte de *h adri*, ce n'est pas citadin, puisque *h adri* vient de « *h adaara* » qui veut dire « civilisation », et donc le *hadri* devient le « civilisé » (et non pas le citadin), c'est-à-dire celui qui a des comportements et par définition, la culture de la civilisation qui vient s'opposer donc à "non-civilisé", c'est-à-dire à celui qui a des manières et un mode de vie moins raffiné, en l'occurrence et par interprétation le paysan (le *eruubi*).

Chez Latifa, le *h adri* a deux caractéristiques qui sont de fait indissociables : il est d'abord un habitant de la ville, de la cité (bien évidemment), mais aussi cet habitant de la ville appartient à une famille, (nous l'avions constaté lors de ses réponses) en l'occurrence *ancienne* dans la ville qui a un nom connu, et qui est par ailleurs aisée économiquement. Aussi derrière cette conception de *h adri*, Latifa ne semble pas faire de distinction entre noblesse et statut économique et associe les deux critères dans la désignation de « *h dars* », d'où le lexique hétérogène qu'elle a produit et associe donc à cette composante : familles nobles, les bourgeois, *l h dars*, familles mostaganémoises typiques...etc.

Dans la conception occidentale neutre, le citoyen est défini essentiellement par sa localisation géographique, c'est-à-dire qu'il est reconnu et identifié comme la personne qui vient « *de* la ville », et qui habite « *la* ville », et en second lieu, cet habitant *de* la ville est en quelque sorte neutre, il n'a pas d'épaisseur sociale ni culturelle ni économique ; il n'est pas, par exemple *le fils de*, il peut être riche ou pas, de famille noble ou pas, connu ou pas connu, il n'en demeure pas moins socialement un citoyen, la localisation géographique étant le seul paramètre d'identification. Mais par comparaison avec une conception maghrébine de la citoyenneté (celle de Latifa à titre d'exemple) assez caractéristique du monde arabe, le citoyen n'est plus le simple habitant de la ville mais l'habitant qui a une histoire, des origines connues (ancienneté dans la cité) et surtout « reconnues » (noblesse) et de surcroît des moyens financiers importants (bourgeoisie).

b-« *Les mestǧalmiyya* » (les mostaganémois) :

Nous relevons aussi cette catégorie dans le discours de Latifa qui est en fait une catégorisation puisque, comme nous allons tenter de le démontrer, elle ne renvoie pas à la signification qu'on pourrait lui reconnaître à priori.

En se situant sur un plan de compréhension dénotatif, le vocable, « *l mestǧalmiyya* » renvoie directement à la localisation géographique, c'est-à-dire à la ville de Mostaganem et à ses habitants qui sont de fait les « Mostaganémois », mais dans la représentation que construit Latifa, ce terme désigne spécifiquement et uniquement une certaine composante de la société mostaganémoise, celle des familles représentées comme *anciennes* et réputées citoyennes dans le quartier, et donc ne tient en compte que secondairement de l'élément géographique qui définit par ailleurs l'appartenance sociale de l'individu par son appartenance à un espace. Partant de cette signification nouvelle qui s'attache au vocable de « *mestǧalmiyya* » on peut se poser effectivement la question de savoir si cette (nouvelle) désignation confonderait volontairement les significations ou pas ?

A ce moment nous posons deux hypothèses afin de tenter d'expliquer ce sens nouveau accordé au mot par l'enquête :

1-Soit, au niveau de la désignation/catégorisation, Latifa fait l'amalgame et confond entre deux composantes sociales, c'est-à-dire certains habitants du quartier (ceux-là réputés des citadins) de la Pépinière et les habitants de la ville de Mostaganem de manière générale.

2-Soit elle serait dans une démarche contraire, (et c'est l'hypothèse que nous adoptons), en associant volontairement ces deux entités, en voulant désigner à la fois les habitants supposés natifs du quartier et les habitants supposés natifs de la ville sous l'étiquette de « *Mestgalmiyya* », c'est-à-dire de *h' dars* (citadins), en intégrant certains habitants dans le cercle de la désignation (familles anciennes), et en même temps en excluant certains autres (les familles nouvellement installées dans le quartier). Sont considérés donc comme des « Mostaganémois » non pas tous les habitants de la ville mais certains habitants vus comme les vrais citadins. Ainsi la citadinité n'est pas encore une fois tributaire de la localisation géographique mais de critères et de paramètres sociaux et culturels éminemment subjectifs puisqu'ils émanent d'habitants qui se disent eux-mêmes des vrais citadins, c'est-à-dire vrais Mostaganémois.

Ce vocable, qui à la base a une signification neutre, est utilisé par Latifa et revêt donc une signification purement et nécessairement « sociale ». L'on peut s'interroger ici sur les bases sociologiques d'une pareille désignation qui recèle une catégorisation fondamentalement hiérarchisante des groupes et des individus, et qui produit en même temps de la discrimination, puisque « *l mestgalmiyya* » devient une catégorisation sociale (et non pas géographique) et donc exclut certains habitants de la ville du champ de sa désignation. Par quoi, cette catégorisation serait-elle motivée ? S'agit-t-il (comme nous l'avions posé dans nos questionnements) de départ de facteurs socio-ethniques associés à des comportements culturels ?

Nous tenterons de répondre à ces interrogations en fin de partie après avoir examiné les autres catégories qui se sont profilées dans les discours de nos enquêtés.

Autre constat que nous faisons ici : le sens accordé au vocable de « *mestǧalmiyya* » ne revêt pas la même signification selon qu'il est employé par les habitants de la ville de Mostaganem ou bien par les habitants des autres villes.

a-Pour les habitants des autres villes, il désigne littéralement les habitants de la ville de Mostaganem, c'est-à-dire qu'il réfère directement à la localisation géographique : les *mestǧalmiyya* sont les « habitants » de la ville de Mostaganem sans distinction sociale.

b-Alors que pour certains habitants de la ville de Mostaganem (ceux-là qui se disent des *h dars*, il désigne spécifiquement les familles représentées comme anciennes, nobles et bourgeoises de la ville (comme le cas de Latifa). Donc il y a altération du sens du mot à l'origine. « *El Mestǧalmiyya* » (les Mostaganémois) prend toute sa (nouvelle) signification quand il employé, et là c'est un fait intéressant à relever, par ceux-là qui se disent des natifs de la ville et se voit opposé, dans la signification et dans l'usage à non-*mestǧalmiyya* c'est-à-dire à tous les habitants qui sont perçus comme des étrangers par ceux-là qui se disent des *mestǧalmiyya*.

De l'autre côté, ces autres habitants taxés de « non-*mestaǧalmiyya* » désignent quant à eux les « *mestǧalmiyya* » comme les gens qui habitent la ville de Mostaganem, semblablement en cela aux habitants des autres villes, eux-mêmes s'intégrant donc dans cette désignation que refuse par ailleurs de leur attribuer les familles qui se disent mostaganémoises et seules mostaganémoises de fait.

Cela montre d'une part, que cette désignation est purement locale et donc tributaire de l'imaginaire des habitants de la ville (et du quartier) et donc nécessairement subjective, et d'autre part, que de la discrimination sociale est

nécessairement associée et signifiée derrière cette désignation. Une distinction de la valorisation puisque *lmestǧalmiyya* sont les habitants légitimes (nobles, *ḥ dars*) de la ville, et les autres sont les étrangers (*brawiyya*) et les paysans (*erubiyya*) (catégorisation sur laquelle nous allons revenir dans cette partie) à la ville et à sa communauté citadine.

5.1.2. La catégorie « *methadriin* » (les civilisés) :

En termes exacts, ce vocable désigne les citadinisés. « *El methadriin* » sont les habitants qui ont adopté le mode de vie, et les manières de faire citadines, et qui sont, par ailleurs reconnus/identifiés via ces manières comme « appartenant » à la ville. Par extension de sens, ces citadinisés peuvent venir de la campagne et avec les années finir par adopter le mode de vie et le comportement citadin ; ils sont à ce moment là considérés comme des citadins à part entière. « *El mutahadiir* » (le civilisé) est celui qui a intériorisé les normes civilisationnelles au niveau du comportement mais aussi au niveau du mode de vie. A remarquer au passage qu'en français il n'y a pas de différence sémantique entre *ḥadri* et *mutahadiir* (civilisé/civilisé) et donc pas d'équivalents clairs pour ces deux termes, sans tenir compte de la traduction reprise et entretenue de citadin/citadinisé.

Pour les habitants des autres villes, et notamment de la ville d'Oran à titre d'exemple, le vocable de *methadriin* répond à la définition que l'on vient de citer plus-haut, puisqu'il désigne des habitants de la ville d'Oran, c'est-à-dire qui appartiennent à l'espace géographique qui est englobé par cette ville. Donc, il n'y a pas à priori de distinction ou de forme de hiérarchisation sociale liée à cette désignation. Certaines familles d'origine rurale qui ont habité la ville d'Oran depuis deux générations sont devenus des *methadriin* parce qu'ils sont reconnus comme des habitants qui ont le mode de vie citadin sans tenir compte de leur origine ou parcours social ou géographique.

Alors que chez l'enquêté Latifa, cette dénomination n'opère pas précisément dans le sens (neutre) que l'on vient d'évoquer à l'instant, puisque les citadinisés (*el methadriin*) sont toujours ceux qui ont un nom connu, (et par extension les familles turques) et des origines dans la cité, c'est-à-dire qui ont habité la ville depuis fort longtemps. Les *methadriin* sont les familles turques à qui elle associe (qui ont apportées avec elles) la citoyenneté, en l'occurrence « *el h adaara* » (la civilisation).

En fait la conception de la citoyenneté chez Latifa se construit autour de deux représentations :

A- La première consiste à définir le concept de citoyen comme l'habitant qui a un nom connu, et qui est aisé (conditions héritées de ses parents que eux-mêmes ont hérité de leurs parents, donc héritage du nom et des biens).

b-La seconde (plus occidentalisée) consiste à le définir comme celui qui a habité avec les Européens dans les quartiers résidentiels de la ville de Mostaganem.

Pour mieux illustrer cette conception de la citoyenneté qui entretient toujours le clivage social (*h adri/eruubi*) entre les différentes couches, nous citons cette phrase que prononcent souvent certains citoyens (qui résume bien à notre sens, le phénomène de l'exode rural dans les années 1970 vers les villes et ses répercussions sociales), à l'encontre des paysans qui veulent investir la ville pour leur rappeler (toujours) qu'ils sont des paysans même quand ils habitent la ville :

« *edxuul y a muul l emuud, w xruuj y a muul lqarmuud* ».

Traduction :

« Rentres, toi qui a le bâton, et sors, toi qui habitait la maison de tuile »

Celui qui a le bâton : le paysan, le *eruubi*.

Celui qui habite la maison de tuile : le citoyen, l' *hadri*.

Ou encore cette autre anecdote répandue entre ces familles anciennes qui se moquent des familles nouvelles qui veulent se citoyenniser : un fils qui demande à son père :

« *Ya baa, aaya nethadruu, erjaa weldi hata ymutuu eli yaaarfuuna* »

Traduction :

Un enfant qui demande à son père : « Papa quand est-ce qu'on se citadinise ?, le père lui répond : attends mon fils que ceux qui nous connaissent meurent »

Cela souligne aussi la perpétuelle stigmatisation dont sont victimes les familles rurales surtout quand elles cherchent à s'intégrer dans le paysage de la ville.

5.1.3. La catégorisation « *Ouled Bled* » (enfants de la ville) : Belqacem

Cette catégorisation repérée dans le discours de Belqacem sert à signaler une catégorie de familles citadines qui partagent entre elles certaines valeurs morales, sociales, culturelles et culturelles. Ces familles sont localisées (dans la représentation de Belqacem) dans le Centre-ville. Cette catégorie de « *ouled bled* » est censée représenter l'archétype du citadin (Miller, 2005) Mostaganémois. Elle renvoie à celle de « *Ibn al-balad* » en Egypte dont parle Catherine Miller comme un des archétypes du citadin cairote (Miller, 2005 :176). Les « *ouled bled* » sont ceux qui s'identifient à ces valeurs morales et sociales contrairement au *eruubi*, le *rifi* (le campagnard) qui a d'autres valeurs morales et sociales.

Dans la conception de Belqacem, le citadin et la « citadinité » est un statut social qui est par définition « évolutif » et qui peut donc s'acquérir. Un *eruubi*, peut en adhérant à ces valeurs sociales et morales (après des années) prétendre au statut de *hadrii*. La preuve, les enfants de certains habitants de la campagne qui sont venus s'installer en ville ont perdu l'étiquette (et donc la stigmatisation) de *eruubiiya* en s'adaptant au mode de vie citadin et sont devenus des « *Ouled bled* » et désignés comme tels par les habitants de la ville, sans qu'ils aient à avoir (pour autant) un nom connu. Le paramètre d'identification étant l'ancienneté (relative) et le mode de vie citadin.

Belqacem de ce point de vue se distancie de la conception essentialiste de Naciri (1985) qui définit la citadinité comme un héritage, alors que Latifa nous l'avons vu, s'inscrit pleinement dans cette tradition essentialiste.

5.2. Catégorisations stigmatisées/stigmatisantes :

5.2.1. La catégorie *eruubi/erubiiya* (paysans, campagnards) :

1-La catégorisation : « *erubiiya* » : ce vocable (employé le plus souvent et à l'origine au pluriel pour désigner une communauté et non une seule personne) désignait au départ les gens habitants de la campagne qui viennent occasionnellement en ville pour faire des achats ou pour se balader (et notamment dans les premières années de l'indépendance du pays en 1962 avant le phénomène de l'exode rural). Ils sont ainsi taxés par les gens de la ville pour mieux faire voir leur origine « rurale » donc dans le paysage urbain de la ville.

L' eruubi (le campagnard) est celui qui vient de l' *erubiiya* (la campagne). Il est identifié par son espace géographique d'appartenance qui se distingue de l'espace de la ville et par son mode de vie différent de celui de la cité.

L' eruubi à Mostaganem est toujours celui qui vient de la campagne, qui a une origine rurale et identifié de fait par rapport à cette origine rurale, avec des manières grossières qui ne s'apparentent pas aux manières de la ville, étant considérées comme incompatibles avec le code de conduite citadin. Ce qui n'est pas le cas dans des villes comme Oran ou Alger par exemple, où *l eruubi* connote, nous l'avons constaté, celui qui n'est pas au courant de la mode. Pour se faire des plaisanteries entre eux, les jeunes dans ces (grandes) villes se traitent de *eruubi* quand quelqu'un d'entre eux n'est pas habillé selon la dernière mode, qu'il n'est pas au courant du dernier film qui est sorti, de la dernière chanson à la mode ou du dernier portable, etc. Dire, dans ce contexte, à quelqu'un ou *de lui* qu'il est *eruubi* c'est tout simplement lui faire comprendre qu'il est en retard par rapport à l'actualité.

Il faudrait dire aussi cette conception de l' *eruubi* est surtout favorisée par la structure sociale très hétérogène de ces grandes villes (des habitants de plusieurs villes) qui brassent les identités et ne tiennent pas compte des appartenances (qu'elles mélangent) ou des origines sociales (le seul critère valant étant le critère économique : aisé/pas aisé). Donc il n'y a pas de citadin et de non-citadin ; tous les habitants se considèrent et « se reconnaissent » entre eux comme des citadins.

L' *erūūbi* dans le discours de Latifa devient une désignation fortement péjorative et connotée pour taxer l'habitant qui vient de l'extérieur de la ville, comme n'ayant pas de légitimité de présence dans un espace dont il ne connaît pas les règles de conduites et de vie.

Par ce vocable, les *erūūbiya* sont repérés et identifiés par les citadins de Mostaganem (dont Latifa) sous un double aspect :

1-Par leur apparence extérieure : c'est-à-dire leur code vestimentaire qui se distingue de celui des habitants de la ville, donc repérage visuel.

2-Par leur code linguistique et culturel : ils ne parlent pas comme les gens de la ville, et ils ont des manières d'agir différentes, jugées le plus souvent inadéquates avec celles de la ville.

L'exode rural massif des populations de la campagne vers les villes Algériennes suite à une massive politique agraire pratiquée dans les années 1970¹¹⁵, et qui a donc encourager les gens des campagnes à s'installer dans et autour des villes, n'a pas altérer le sens de ce vocable chez ceux qui l'emploient (dans les moyennes villes comme Mostaganem ou Tlemcen) , au contraire, il l'a entériné, puisqu'il désigne toujours les gens venus de la campagne mais surtout les habitants de la ville qui ont une origine rurale et sont identifiés via cette origine, même si ces habitants se sont effectivement établis dans la ville (c'est-à-dire s'y sont installés depuis deux ou trois

¹¹⁵ Par le président de l'époque Houari Boumediène.

générations) et sont devenus des « citadins » au sens géographique et social du terme.

Cette conception de l'arrivant de l'*extérieur* à prévalue jusqu'à l'époque de l'exode massif des populations de la campagne vers les villes. Mais avec l'établissement effectif de ces populations dans les villes, et avec le brassage des populations venues de tous bords se concentrer dans la ville (Oran, Alger), on a pu observer un glissement de sens concernant cette catégorie qui au départ désignait tous les gens venus de la campagne, des zones rurales, et même des zones péri-urbaines (communes et villages plus proches à la ville). Alors que désormais, les citadins (dont Latifa) utilisent ce vocable pour parler aussi des gens dont le nom de famille n'est pas connu des familles qui se disent « natives »¹¹⁶ de la ville, et ainsi catégorisés par ces dernières comme des « *erubbiiya* » mêmes si ces derniers sont des citadins, c'est-à-dire des habitants venus de la « ville » (une autre ville en l'occurrence) et identifiés comme tels.

Ainsi, cette désignation/catégorisation stigmatisante à l'encontre des populations rurales perdure dans les discours des citadins comme pour mieux tracer les frontières entre le « citadin » et le « contadin ». Par ailleurs, cette catégorisation volontairement discriminatoire n'a pris une certaine ampleur d'usage que parce que ces habitants de la campagne ont occupé l'espace de la ville et ont commencé à essayer de se comporter comme « les gens de la ville ». Ainsi, ces nouveaux occupants de l'espace de la ville n'ont pas pu échapper à l'étiquette de *eruubiiya* c'est-à-dire d'éternels « étrangers » à la ville.

Retraçant le cheminement sémantique du vocable *eruubiiya*, on peut isoler et observer plusieurs statuts successifs :

¹¹⁶ L'enquêté nous l'a révélé au cours de l'entretien que nous avons réalisé avec elle.

1-Celui qui vient de la campagne visiter la ville (après l'indépendance, les années 1960)

2-Celui qui vient habiter la ville (Les années 1970).

3-Celui qui habite la ville depuis des années (Depuis les années 1980 jusqu'au jour d'aujourd'hui).

Nous observons donc qu'il n'y a pas eu de changement dans la désignation stigmatisante et qu'elle perdure toujours bien que nous constatons une évolution dans le parcours social de cette communauté rurale qui n'a visiblement pas réussi l'intégration sociale dans la cité aux yeux des anciens résidents de la ville. Une preuve est la persistance de certains discours de la stigmatisation chez les habitants de la ville (Latifa à titre d'exemple) à l'encontre de cette population.

Un autre terme qu'emploie Latifa dans son discours: « arrivistes », ce vocable est aussi très connoté péjorativement par ceux qui l'emploient (qui découle de : arrivant, avec le suffixe « iste » qui souligne l'excès, l'exagération), et désigne en fait tous ceux qui sont arrivés dans un endroit où ils ne sont pas forcément les bien venus. Ces arrivistes dans le discours de Latifa sont les habitants qui sont venus des autres villes pour s'établir dans la ville de Mostaganem.

Une autre remarque sur le mot « arrivistes ». En français standard de France, ce vocable a un sens péjoratif (celui qui se hisse au dessus de son niveau social par tous les moyens) et jamais le sens de « nouveau arrivant » si ce n'est au sens figuré (nouveau dans la classe sociale).

Le sens « Algérien » semble aussi correspondre au mot « *duxxâla* » en arabe égyptien (Miller, 2005) qui veut dire les « entrants, les nouveaux venus » mais a toujours une légère connotation péjorative (nouveaux donc pas légitimes). Il nous a semblé aussi que le sens de « arrivistes » réfère en Algérie, (comme celui de France) à celui qui veut se hisser se son niveau social par tous les moyens. En effet, nous avons constaté que le « nouvel » habitant de la

Pépinière cherche à échapper à cette étiquette de *eruubi*, à cette stigmatisation c'est-à-dire de celui qui vient de la campagne (et identifié socialement comme tel) en cherchant à se hisser au statut de « citoyen respectable et respecté » par ses pairs, par le biais économique (généralement c'est des gens riches qui viennent habiter la Pépinière en détruisant les anciennes villas et en en reconstruisant d'autres d'architecture plus moderne, avec l'installation de commerces au rez de chaussée).

5.2.2. La catégorie *berrani/brawiija* (étranger, étrangers) :

Une autre désignation et une autre catégorie intéressante qui se profile dans le discours de Latifa, celle de *l berrani* (ce qu'elle nomme aussi « le groupe des *maši maeruufiin* », « les ne sont pas connus », traduction : dont le nom de famille n'est pas connu) qui en arabe dialectal est le synonyme direct en français d' « étranger ».

« *L berrani* », est celui qui vient de « *berra* » (dehors), c'est-à-dire du dehors de la ville (le village, la campagne), mais ici dans le sens que lui accorde Latifa, est celui de « arrivant d'une autre ville ». Elle désigne explicitement certains habitants de la ville de Mostaganem qui sont originaires d'autres villes et identifiés comme tels, mais qui n'ont pas aussi de « noms connus » des familles dites citadines de la ville d'accueil, même si au départ, il sont identifiés comme des citadins, ils n'en demeurent pas moins des *brawiyya* (étrangers), et c'est là un fait assez particulier à noter.

Cette appellation de *l berrani* en tant que catégorie stigmatisante n'existe pas selon nous, dans les autres villes, à Oran, par exemple, en tous cas pas entretenue au niveau des usages. *L berrani* est vu comme celui qui vient en visite dans la ville, et non pas celui qui habite la ville ce qui est le cas dans les villes comme Mostaganem ou bien Tlemcen. *L berrani* est celui dont on ignore les origines sociales et géographiques. Alors que dans des villes comme Oran ces origines sociales ainsi que géographiques ne semblent pas être des critères essentiels (encore une fois) de catégorisation et de hiérarchisation sociale. En

revanche, ces critères de l'origine géographique et donc ce genre de catégorisation semble encore subsister et persister dans les petites villes comme Mostaganem, mais cette hypothèse reste bien évidemment à vérifier.

Le point commun qui semble réunir ces deux catégories de *erubiiya*, et de *bṛawīya*, est que les habitants qu'elle désigne sont des habitants qui sont venus « après » dans la représentation de ceux qui les chargent de cette désignation, qui aussi catégorisent citadins et contadins de la manière suivante :

1-Les citadins sont ceux qui ont habité la ville depuis des générations.

2-Les contadins sont ceux qui ont habité la ville depuis une ou deux générations seulement.

Il apparaît aussi ici que le critère du temps est déterminant dans le découpage/catégorisation sociale des habitants, qu'il s'agisse de l'auto- ou de l'hétéro-catégorisation : entre d'une part, les anciens qui sont ceux qui sont venus « avant » (en fait avant l'indépendance) habiter le quartier (de la Pépinière) et la ville (de Mostaganem), et d'autre part, les *erubiiya/bṛawīya*, qui sont ceux qui sont venus « après » (après l'indépendance) s'installer en ville.

L'identification sociale (natives/non-natives) des familles s'appuie ainsi sur une chronologie historique qui trace et repère dans le temps le statut social mais aussi l'origine géographique des familles et les hiérarchise via leur date d'arrivée dans le quartier et la ville.

Ainsi, plusieurs statuts se dessinent, en partie par rapport à ces catégorisations de *erubiiya et brawiyya* et que l'on pourrait énumérer et présenter dans cet ordre selon la hiérarchisation sociale des familles dites citadines :

1- Les citadins « nobles » originaires de la ville : des *ḥ dars*.

2-Les citadins « sans noms originaires de la ville » : des *erubiiya*.

3-Les citadins « connus non-originares de la ville » : des *bṛawiiya*.

4-Les citadins « sans noms non-originares de la ville » : des *bṛawiiya*.

5-Les paysans : des *erubiiya*.

Intéressant aussi à souligner, le principe de l'inter-connaissance/inter-reconnaissance des familles nobles (entre elles) sur la base de laquelle se tissent les relations entre groupes, comme le postule Mohamed Naciri (1985) dans un numéro des Fasicules d'URBAMA, qui souligne ces phénomènes comme caractéristiques du fonctionnement des sociétés citadines traditionnelles :

« Possibilité de reconnaître les gens rencontrés (l'inter-connaissance), de les situer socialement, de savoir à quelle famille, corps de métier ou fonctions ils appartiennent...et quel était le degré de prestige et de considération dont ils jouissaient parmi leurs pairs et l'ensemble de la population » (Naciri, 1985 : 40)

On peut noter aussi ici le fort impact des analyses de Jacques Berque pour lequel :

« Une famille est citadine dans la mesure où elle est représentée dans les trois activités de la cité » : l'étude, l'artisanat et le négoce » (J. Berque, 1974 : 129)

Cette observation se recoupe d'ailleurs avec le discours de Latifa, quand elle évoque la communauté des nobles du quartier en disant que c'était des « bourgeois », de riches « commerçants », et que leurs enfants ont faits des études.

De manière générale, le fait que ces catégorisations et d'autres encore (comme *berrani* (étranger)) existent et subsistent, est une preuve que l'urbanisation dans les villes Algériennes a essuyé un échec social dans une certaine mesure, cela montre aussi que cette urbanisation reste un processus récent et que les vieilles affiliations subsistent toujours (familles anciennes, *h dars*, *methadriin*, etc.).

La représentation que construit Latifa rejoint (encore une fois) la conception que développe Mohamed Naciri sur la notion de citadinité dans les villes arabes quand il établit la citadinité d'une personne lorsqu'elle appartient à une famille « engoncée » dans la cité, et la/les personnes qualifiées de nouveaux

résidents sont identifiées par rapport à leur origine rurale, et donc ne pouvant pas prétendre à la « citadinité » ou au statut de « citadins ». Au mieux, ils peuvent devenir de « vrais urbains » (Naciri, 1980).

En évoquons aussi cette figure emblématique de l' « étranger », nous ne pouvons ici faire l'économie de l'apport de la Sociologie (et surtout de la Sociologie américaine) à ce sujet puisque, c'est elle la première qui a évoqué cette catégorie de l'habitant « étranger » dans la ville. Car en parlant de la construction « d'identités territoriales » (référence faite à notre présente recherche), comme toute étude sur les rapports d'identités, on est amené à s'intéresser à la figure de l'étranger » ou comme le disent les Anglo-Saxons « the Other » :

« (...) sa spécificité a consisté à invoquer des figures prototypiques, porteuses de valeurs et de conduites spécifiquement urbaines. Leur intérêt pour notre propos est que ces figures constituent autant de catégories sociales dont les activités et les modes de connaissance sont présentés comme incarnant les façons de faire urbaines-façons d'agir, de marcher, de parler » (Mondada : 2002 :73)

Ce dont parle ici Lorenza Mondada, nous le partageons parfaitement dans la mesure où, entre autres figures sociales, il est tout autant question pour nous de relever cette catégorie atypique de l' « étranger », cela est d'autant plus intéressant que, nous avons observé et relevé dans certains contenus de discours ces dénominations de *erūubī*, *erūūbiiya*, arrivistes, *bṛawiiya*, *beṛṛanī* (paysan, campagnards, étrangers, étranger), qui réfèrent toutes d'une manière ou d'une autre donc à cette catégorie de l'étranger mais aussi relèvent, plus largement du lexique de la stigmatisation urbaine, et de cette fameuse « taxinomie de la distance » dont parle M. de Certeau et D. Julia (1975), puisque ces catégorisations sont très chargées péjorativement, et indiquent nécessairement cette démarcation par rapport à une population dans le quartier

jugée « intruse » dans cet espace, c'est-à-dire, jugée comme socialement non-légitime.

Toujours dans la tradition de la Sociologie américaine, Wirth (1938)¹¹⁷, parlant du mode de vie urbain, avait attiré l'attention sur :

« Combien la ville est productrice à la fois d'une grande différenciation et d'une influence nivelante : si les individus fréquentant la ville sont très hétérogènes, leur appréhension les uns par les autres ne se fait pas au niveau de leur individualité, mais bien au niveau de leur appartenance catégorielle. Ce qui les rend reconnaissables est leur position dans un ensemble de fonctionnalités socio-professionnelles» (Mondada,2002: 74)

C'est-à-dire que les habitants se représentent les uns les autres, non pas dans leur « individualité », mais par rapport à leur catégorie/catégorisation urbaine (commerçant(s), boulanger(s)...etc.) et ne s'identifient par ailleurs comme tels, qu'à travers la fonction professionnelle, rôle social qu'ils sont amenés à endosser lors de leurs parcours respectifs. Cette figure de l'étranger reprise par les sociologues américains (Mondada, 2002), renvoie à celles du « marginal man » (traduction en français : l'habitant marginal), à l'habitant marginal qui n'est intégré ou n'arrive pas à s'intégrer à la communauté sociale au sein de laquelle il vit. A ce titre, l'« étranger », ce n'est pas celui qui est venu en visite dans une ville, d'un autre espace, où il ne connaît personne, et où personne ne le connaît ,mais comme dans le cas du quartier de la Pépinière (Latifa), il est tout simplement l'habitant d'à côté, qui occupe un espace (depuis un certain nombre d'années d'ailleurs) espace (le quartier, la ville) dont il se voit exclu sur le plan social (symbolique) par certains autres habitants, parce qu'il est ne remplit pas les critères admis (par certains...) qui permettent d'accéder donc à la « citoyenneté ».

Nous proposons aussi ici uniquement à titre informatif, quelques catégorisations de l'étranger, telles qu'elles sont définies en Sociologie américaine (depuis le début du siècle), susceptibles de tracer pour notre lecteur

¹¹⁷ Mondada, P. 74.

le parcours historique de cette notion. Nous n'en citerons ici que les plus connues (Mondada, Ibid., 2002 : 74) :

1-Les catégorisations de Simmel (1908)¹¹⁸ qui place au centre de ses études la ville européenne, et distingue trois catégories qui réfèrent à l'étranger :

1-Le commerçant incarné par la mobilité, qui traverse les villes.

2-Le juge qui vient d'ailleurs pour garantir leur objectivité et leur neutralité par rapport aux affaires de la ville.

3-Le juif¹¹⁹ qui en vivant dans la ville est :

« Exemplifié par le mode de taxation particulière imposé aux juifs...constitué d'un impôt...et traitant donc les individus appartenant à la catégorie « juif » d'une façon qui se rapportait généralement et abstraitement à la catégorie, indépendamment de leurs particularités individuelles » (Mondada, Ibid., 2002 :74).

2-Un autre sociologue américain, Schutz (1944) qui identifie la catégorie de l'étranger, sous les traits de l'« immigrant » qui :

« Incarne une posture interprétative vis-à-vis du groupe d'accueil, en adoptant un regard d'observateur extérieur » (Ibid., Mondada, 2002 : 74)

Nous citerons notamment l'Ecole de Chicago, et les catégories du marginal-man :

« Dont les propriétés, contrairement à celles identifiées par Simmel, sont plutôt marquées par les contradictions et les fractures identitaires » (Ibid., Mondada, 2002 : 74)

Nous citons également ici la sociologue Algérienne Nassima Driss (2009) dans son article «Citadinités et codes culturels dans le centre d'Alger : les ambivalences d'un espace public » (cf.chapitre *sociolinguistique* urbaine en Algérie) qui aborde la catégorie de l'étranger dans la ville d'Alger, catégorie qu'elle envisage d'ailleurs au pluriel.

¹¹⁸Idem, P. 74.

¹¹⁹ On appréciera ici toute la symbolique de la célèbre expression : « comme un juif errant ».

Driss parle de l'arrivée des « étrangers » dans la ville d'Alger où ses habitants les perçoivent très négativement et leur impute la responsabilité de l'altération de l'image de la ville. A ce propos, nous retrouvons le même mot de « *brawiiya* » avec une orthographe légèrement différente selon les régions « *les berraniya* » (à Mostaganem à titre d'exemple, nous retrouvons la réalisation « *brawiiya* ») :

« Pour beaucoup d'Algérois, l'arrivée depuis des décennies des ruraux dans la ville est à l'origine de sa dégradation spectaculaire ainsi que de l'altération du mode de vie citadin. Les « *barrâniya* » (étrangers) ou encore « *nass barra* » (les gens du dehors) ont envahi la ville et leur présence est considérée comme un sacrilège » (Driss, 2009: 15)

Cet état et cette volonté d'exclusion symbolique par les Algérois de ceux qu'ils considèrent comme des étrangers est un fait paradoxal puisque au sein même de ces habitants algérois qui stigmatisent ces « étrangers », souligne l'auteure, il y en a beaucoup qui ont une origine rurale :

« Ce paradoxe révèle un rapport conflictuel aux origines, d'autant qu'il est incontestable que la majorité des habitants d'Alger sont d'origine rurale, lointaine ou plus récente. De ce fait, les citadins de longue date sont très peu nombreux. Les « *barrâniya* » sont perçus comme étant à l'origine de tous les maux de la ville. Ils détruisent tout ce qui est beau, propre et luxueux » (Driss, Idem : 15)

Cela n'est pas sans rappeler une certaine conception khaldounienne de la citadinité et de la vie citadine que l'auteure trouve toujours bien appropriée et toujours d'actualité pour comprendre le fonctionnement sociologique des sociétés arabes et maghrébines puisqu'elle pose les rapports entre citadins et contadins en termes de ruptures profondes qui aboutissent inéluctablement à une grande fracture sociale :

« Cela évoque pour nous les théories khaldouniennes selon lesquelles les rapports opposant citadins et ruraux dans les sociétés maghrébines du XIVe siècle sont à l'origine du déclin de la cité et de la citadinité. Malgré les siècles qui nous séparent, les fondements de la pensée d'Ibn Khaldoun marqués par le « désespoir sociologique », apparaissent encore comme une explication plausible au flottement des identités dans un Maghreb en

quête endémique de ses racines. Bien plus que la nécessaire réconciliation avec une part refoulée de ruralité, il s'agit de souder les fractures entre des pans entiers de la société » (Ibid : 16,17)

Concernant toujours cette figure de l'étranger, nous la retrouvons aussi bien décrite par le sociologue Norbert Elias que nous faisons le choix complémentaire de citer ici puisqu'elle est signalée dans son livre (logique de l'exclusion, 1963) en parlant de cette fracture sociale entre d'un côté les « établis » (Les established) et de l'autre les « marginaux » (les outsiders), quand il entreprit son enquête dans une petite ville d'Angleterre « Winston Parva » entre 1959 et 1960. Cette étude devait expliquer les mécanismes de l'exclusion pratiqués par les « anciens » habitants du quartier contre les « nouveaux ». Ces problèmes d'exclusion, se recourent et nous les retrouvons dans notre cas d'étude, et que l'auteur qualifie de :

« Racisme sans race, ou d'exclusion sans fracture économique » (Elias, 2001 :14)

L'auteur nous décrit cette communauté des « nouveaux » victime donc de ségrégation et de discrimination sans raison :

« Ces nouveaux venus sont victimes de ségrégation, de stigmatisation et de rejet, alors qu'ils ne diffèrent ni par la « race », ni par la langue ou la culture nationale, ni par la classe, puisque parmi ceux qui les rejettent la plupart sont ouvriers, comme eux, ou d'origine ouvrière. » (Elias, Ibid., 2001 : 14)

La raison qui justifie un tel comportement social est avancée par l'auteur qui attribue cette attitude à l'impact des préjugés que construit le groupe dominant sur le groupe dominé, et qui sont :

« Façonnés non pas à partir d'une expérience vécue de l'altérité, mais à partir d'une structure de personnalité, elle-même mise en place dans la prime enfance, l'éducation, la famille, en-dehors du rapport concret avec ceux qu'ils décrivent. » (Ibid., 15)

L'impact de ces préjugés sociaux s'explique par le fait qu'ils soient présents au sein de cette communauté depuis des générations, ce qui renforce la cohésion

du groupe dominant ; ce groupe « dominant » nous le retrouvons symbolisé par la communauté des natifs du quartier de la Pépinière (les *h dars*, les *mestgalmiyya*) qui cherche à exclure celui des « nouveaux » arrivants dans le quartier, exclusion qui a pour arrière-plan les préjugés qu'ils construisent sur eux.

Aussi l'auteur évoque le phénomène de racisme qui s'installe entre groupes sociaux, qui est dirigé du groupe dominant des établis (Established) vers le groupe dominé des marginaux (les outsiders), alors que les deux groupes ont la même origine et la même classe sociale, ce qui est un fait paradoxal. Ce racisme passe d'abord, nous l'avons constaté dans notre cas d'étude du quartier de la Pépinière, par la nomination/désignation fortement stigmatisante à l'encontre de ces habitants nouveaux taxés donc de « *erubiiya* », d'« arrivistes » et de « nouveaux venus » au sens péjoratif et dévalorisant de la nomination. Ces nouveaux sont donc nécessairement perçus, nous dit Elias comme des :

« Étrangers qui ne souscrivent pas au credo de leur communauté et, à bien des égards, froissent leur sens des valeurs. » (Ibid., 177)

Par ailleurs, le sociologue nous explique que le sentiment d'appartenance à un groupe (les anciens), viendrait du fait que ces anciens ont occupé la ville et le quartier depuis plusieurs générations, ce qui va leur conférer en un sens, une forme de légitimité sociale (reconnaissance par les pairs) et spatiale (occupation du quartier).

« Des liens se sont alors développés entre les différentes familles du « village ». Un système de soutien et d'entraide s'est construit au fil des années et dans le « village », tout le monde se connaît » (Elias, Ibid., 177).

Comme avancé plus haut dans la présentation, nous faisons ici le lien en essayant de croiser donc ces catégorisations que nous venons de passer en

revue avec quelques uns des postulats théoriques d'auteurs français et maghrébins en vue de les comparer pour voir si les vision(s) de ces auteurs se recourent avec les représentations de nos enquêtés ou au contraire, on observe des décalages de lecture, de perception(s) et de représentation(s).

Ces rapprochements, nous les formulons ici donc sous forme de points pour mieux faire voir les recouvrements ainsi que les divergences :

1-Chez l'enquêtée Latifa, la citoyenneté, devient un concept figé, statique, on naît citoyen, *ħ adri*, on ne le devient pas, ce qui rejoint fortement la conception essentialiste que développe et défend Mohamed Naciri que nous avons citée auparavant. Mais là où cette conception se détache de celle de Naciri, c'est où Latifa (et surtout Belqacem) associe aussi le terme et le statut de *ħ adri* à la culture et au mode de vie colonial (donc recourent avec la conception occidentaliste/occidentalisée). Les habitants qui sont considérés comme des *erubiiya* ne peuvent pas prétendre à ce statut qui reste la particularité de quelques familles uniquement. Ce qui n'est pas le cas pour l'enquêtée Belqacem, comme on l'a vu avec la catégorie de « *ouled bled* », où la citoyenneté devient un statut social évolutif par le biais de valeurs morales/sociales/culturelles qu'il faut adopter pour prétendre au comportement et au statut de citoyen, c'est-à-dire que la citoyenneté est un acquis social et devient du coup un processus de citoyennisation.

2-Sur un autre plan, celui qui vient de la campagne pour habiter la ville est considéré comme un non-citoyen (Chikhaoui, 2002), les citoyens sont ceux appelés les habitants de souche (Naciri) ce qui rejoint toujours la représentation que construit Latifa sur les familles citoyennes du quartier et de la ville. Dans cette perspective, l'habitant rural n'est pas considéré comme un acteur social (Chikhaoui2002).

3- La disparition des citoyens est due à l'exode rural massif. (Plus la population des villes augmentent, plus le nombre de citoyens tend à baisser, (Naciri 1985), ce dont est partagé par Latifa qui voit dans l'arrivée des ruraux à la ville (et au

quartier) une déstructuration de la société traditionnelle et du mode de vie urbain, voire une dénaturation de la société d'origine.

4-Latifa propose un découpage qui s'appuie essentiellement sur l'opposition migrant/citadin (P. Gervais-Lambony, 2001), le migrant est vu comme un habitant qui vient « nécessairement de la campagne », et en plus, récemment installé en ville.

5-Un des critères de la citoyenneté est l'inter-connaissance/reconnaissance entre les différents habitants ce que avance Latifa et appuie Mohamed Naciri (1985).

6-Cette vision de Latifa et de Belqacem procède aussi de cette dichotomie liée à la société maghrébine (algérienne) entre modèle rural et modèle citadin (Bouhanine, 1991, p.106), ou encore modèle traditionnel et modèle occidentalisé (les citadins sont ceux qui portent des costumes et des chapeaux (Belqacem)), et aussi de cette idée qui appréhende la société en termes de « choc » ou de compétition entre les modèles sociaux (Berry-Chikaoui, 2002-2005).

7-Les croyances individuelles restent toujours influencées par les pressions et les visions d'une communauté ou des communautés sociales en présence (le quartier de la Pépinière, la ville de Winston Parva).

8-Les problèmes, conflits sociologiques ont toujours un arrière-fond historique : ceux qui se sont établis « avant » rejettent toujours ceux qui se sont venus s'établir « après », catégorisation que constate Norbert Elias et que reproduit l'enquête Latifa à propos des habitants de son quartier. De là, les notions d' « ancienneté » et de « nouveauté » s'envisagent en termes de « durée de résidence » dans un espace clos comme celui du quartier de la Pépinière.

9-L'urbanisation ne s'est pas faite de la même manière dans les grandes et dans les petites villes. Les grandes villes Algériennes comme Oran ont mieux réussi nous semble-t-il, l'intégration et l'homogénéisation sociale que ne l'ont fait les moyennes et petites villes comme Mostaganem ou bien Tlemcen.

Mohamed Naciri problématise et résume à juste titre, nous semble-t-il, la notion de citadinité à travers une série de questions qu'il pose :

« Par quels processus, par quel encadrement institutionnel, réseaux de pouvoir ou de parenté, dans quel contexte culturel et au bout de quelle durée devient-on plus qu'un résident dans une ville, quelqu'un qui s'identifie à elle et à la société qui la sous-tend ? » (Naciri, 1985 : 40)

Notre travail qui se déroule dans un quartier « huppé » au XXI Siècle pose justement la question de savoir si cette catégorie mise en avant par Naciri et critiquée par la jeune génération (Berry Chikaoui etc.) comme étant une conception trop orientalisante et essentialisante ne reste pas finalement une catégorisation/stéréotype très vivants dans le discours ordinaire, en particulier par ceux comme Latifa qui se considèrent comme appartenir à ces anciennes « grands familles ».

Aussi nous préférons clôturer ce chapitre par un questionnement qui nous semble important à soulever et à souligner :

Toutes ces catégorisations qu'elles soient de la valorisation et surtout de la dévalorisation et de la stigmatisation ne seraient-elles pas la profonde expression d'un profond repli identitaire de la part de certains habitants du quartier et plus largement de la ville de Mostaganem?, Se pourrait-il que ce repli viendrait comme une réaction au processus effréné d'une urbanisation encore mal assumée par les petites agglomérations algériennes ?

Chapitre 7 :

Synthèse finale

1. Synthèse finale :

« Par synthèse, j'entends « saisie globale des paramètres en jeu » dans une perspective systémique complexe. Il ne s'agit pas seulement d'un résumé final. Il s'agit (...) de conserver la perspective d'un tout, de toujours revenir à la complexité du contexte des données dans lequel le travail de recherche est mené » (Blanchet, 2000 : 57)

1.1. Questionnaires/entretiens : Un principe de Comparaison

Nous sommes partis d'une idée concernant notre protocole d'enquête, celle qui postule que questionnaires et entretiens sont à envisager (et donc à interpréter) dans une logique de complémentarité (*cf.* protocole d'enquête). Aussi ce chapitre va nous permettre de mieux illustrer cette idée dans la mesure où les questionnaires et les entretiens réalisés (n'ayant pas au départ les mêmes objectifs, et donc n'ayant pas nécessairement fournis les mêmes informations lors de leurs synthèses respectives comme on l'a vu) nous ont permis de regrouper un maximum d'informations qui se complétaient dans l'ensemble par rapport à notre objet d'étude qui est le quartier de la Pépinière envisagé dans un contexte post-colonial. Cette complémentarité s'est aussi illustrée à travers le fait que certaines éléments qui ont été pointé par le volet « questionnaires » ont été peut être mieux éclairés et mis en avant par le volet « interviews ».

Aussi l'objectif poursuivi dans ce chapitre est celui de mieux faire voir l'importance des éléments qui se sont dégagés pour nous de l'enquête effectuée sur le terrain. Il faut dire aussi que c'est au niveau des entretiens que nous avons obtenu le plus d'informations. Nous formulons au préalable une observation générale par rapport aux objectifs des questionnaires et entretiens :

1-Les questionnaires se sont attachés beaucoup plus à mettre en exergue les usages linguistiques auto-proclamés des locuteurs alors que les entretiens devaient éclairer et approfondir des questions comme les représentations spatiales (repérage et limites du quartier), et territoriales (le quartier, son histoire, ses habitants). Ainsi, c'est au niveau des interviews que l'on a vu émergé clairement des catégories comme celle de la hiérarchisation des familles et des habitants à titre d'exemple et que cette partie « entretiens » a clairement pointé et mis beaucoup plus en exergue. Donc, comme on l'a mentionné plus haut, nous retrouvons de ce point de vue, et au vu des réponses recueillies, une complémentarité entre questionnaires et entretiens.

2-Un objectif commun assigné aussi aux questionnaires et aux entretiens, était celui de relever et de souligner les récurrences mais surtout les occurrences au niveau des réponses et des différentes représentations que peuvent construire les différents enquêtés interrogés sur un même objet de discours (le quartier) et quel rôle est accordé à l'idiome du français sur le double plan de la pratique individuelle et de la pratique collective ou bien communautaire.

Nous allons tout d'abord exposer de façon synthétique les apports des questionnaires, ensuite nous passons à la contribution des interviews, et nous proposons enfin de souligner les phénomènes de récursivité et de concordance que les différentes réponses regroupées ont pu suscitées.

1.2. Les apports des Questionnaires :

Les questionnaires ayant pour objectif de faire voir les pratiques linguistiques des différents enquêtés, les réponses ont souligné de ce point de vue chez la majorité des locuteurs interrogés un penchant prononcé vers une pratique alternée de l'arabe dialectal et du français, avec un statut ambivalent, ambigu même, accordé au français au niveau des représentations, et donc au niveau de la perception de la pratique de cette langue ; ces représentations se sont manifestées par beaucoup de contradiction au niveau des réponses des questionnés. Mais dans un sens, les questionnaires reflétaient mieux notre hypothèse de départ, à savoir que le français est un des critères de distinction et d'identification au quartier de la Pépinière.

Mais aussi les réponses ont montré que le statut de cette langue n'était pas aussi clair pour les questionnés (encore une fois) surtout au niveau de la relation entre cette langue et le quartier de la Pépinière, et que c'était beaucoup plus compliqué que la simple affirmation que le français existe ou n'existe pas dans cet espace, vu que les représentations des locuteurs se construisent le plus souvent par rapport à l'époque et au passé colonial du pays, passé pas toujours vu (et donc assumé) positivement, dont les plaies de la colonisation ne sont pas encore tout à fait refermées.

Plus concrètement, ressortait aussi que le public des parents (majoritairement) considère que le français est un facteur d'identification au lieu de vie et donc pratiqué par les habitants, alors que les jeunes ont l'a vu, s'inscrivent plutôt dans un posture inverse.

Autre point à signaler ; étant donné que les questionnaires avaient pour principal objectif de préciser le rapport des locuteurs à leurs langues (dont le français) en termes de pratiques (chiffrées) mais aussi en termes de représentations de pratique dans la mesure où ces locuteurs avaient la possibilité de « matérialiser » en quelque sorte ce rapport aux langues via des

chiffres et de pourcentages, cela nous a permis d'accéder relativement à leurs pratiques et surtout aux représentations que ces locuteurs construisent sur elles. Ces représentations ont surtout montré des ambivalences, et mêmes des décalages dans le discours d'un même enquêté sur sa pratique. Beaucoup d'enquêtés avaient du mal à voir clair dans leur propre pratique, qu'elle soit celle l'arabe, du français ou bien encore de la pratique alternée entre ces deux codes, ce qui souligne aussi cette difficulté intrinsèque à tout discours épilinguistique.

Les réponses aux questionnaires ont aussi pointé en force des catégories comme le « Genre », l' « Age » et le « Lieu de vie », comme facteurs déterminants dans la structuration des représentations (et donc des réponses) des habitants du quartier, à travers des positions réellement différenciées entre questionnés (parents/enfants). Selon que l'on avait un profil de locuteur adulte ou bien jeune, un homme ou bien une femme, on n'avait pas les mêmes réponses ni les mêmes représentations ; ces catégories, nous l'avons vu, interviennent directement dans la perception de l'espace, des langues où elles se déploient. À titre d'exemple, le public des parents qui développe un fort sentiment d'appartenance et d'identification au quartier et pense que ce dernier constitue leur territoire, alors que chez celui des jeunes, les réponses ont montré que cette perception/représentation n'était pas toujours partagée et loin de faire consensus entre eux.

Autre différence de génération : les parents vivent le quartier à travers un passé et une nostalgie (lieu de mémoire, de souvenirs) avec des formules du passé du genre : *il était, on avait, on était*, etc. ; des formules qui concentrent par ailleurs beaucoup d'affectivité et d'attachement au lieu de vie, alors que chez les jeunes, cet espace s'ancre davantage dans un présent et son idée se cristallise à travers des pratiques sociales et socialisantes (lieu de rencontre entre copains, etc.).

1.3. Les apports des interviews :

Les interviews réparties selon trois grandes domaines (A-Les usages linguistiques/rôle du français, B-La représentation du quartier, son histoire, catégorisation des habitants, C-Le repérage spatial) nous ont fournis plus d'informations sur les deux derniers domaines et plus particulièrement sur les catégorisations des habitants à l'intérieur du quartier mais plus encore, ont révélées une hiérarchisation et un découpage social singulier et en même temps spécifique aux sociétés maghrébines par le biais de ces catégorisations opérées par certains interviewés.

Des catégorisations qui révèlent une forte valorisation *par* (Latifa, Belqacem) et *pour* certains habitants à l'intérieur du quartier comme *h dars*, *mestgalmiia*, *ouled bled* (citadins, Mostaganémois, enfants de la ville), d'un côté, et une profonde stigmatisation pour certains autres comme *erubiiya*, *brawiia* (paysans, étrangers) de l'autre. Ce processus de valorisation/stigmatisation va tracer des frontières symboliques, et répartir ainsi les espaces et les légitimités sociales entre habitants du même espace de résidence.

Autre aspect que nous reprenons ici et qui nous semble intéressant à mentionner dans cette synthèse : ces désignations des habitants, nous l'avons vu, ne renvoient pas au même signifié(s) selon qu'elles sont employées par les locuteurs de la ville de Mostaganem ou bien par les locuteurs des autres villes. À titre d'exemple, le vocable de *Mestgalmii* (mostaganémois) qui dans la bouche d'un Oranais ou d'un Algérois, désigne l'habitant de la ville de Mostaganem, alors que pour les habitants de Mostaganem, il désigne spécifiquement les habitants représentées vrais citadins (*h dars*). Celui de « *eruubi* » qui, dans la ville de Mostaganem désigne l'habitant qui a une origine rurale (paramètre de la localisation géographique), alors que maintenant dans la bouche de certains habitants des grandes villes comme Alger et surtout Oran, on observe un glissement et même une perversion du

sens originel au niveau de l'usage et notamment par la population jeune, où il ne semble désigner que celui qui est en retard dans sa façon de voir les choses, en retard dans sa façon de s'habiller, en un mot qui n'est pas au fait de la mode urbaine (mais cela reste bien évidemment une observation et une hypothèse toute relative qui reste à vérifier encore une fois).

Autre exemple qui mérite d'être souligné, la catégorie de « *berrani* » qui semble ne pas exister dans le discours des habitants Oranais, idem pour celle de *h adri*, ce qui nous fait dresser, de ce point de vue un nécessaire parallèle (relativement toujours bien évidemment) entre grandes et petites villes au niveau de la hiérarchisation sociale des statuts et des groupes sociaux.

Sur un autre plan, les désignations de la stigmatisation (*erubiiya*, *brawiiya*) ont, nous semble-t-il mieux illustrer cette figure de l'« étranger » *de* et *dans* la ville visiblement très présente au sein des affiliations sociales algériennes, et qui (re)questionne directement le processus de l'urbanité/urbanisation dans ces villes où certaines (petites et moyennes plus particulièrement) restent profondément traditionnelles et traditionnalistes dans leur fonctionnement social par rapport à d'autres plus grandes qui ont, nous semble-t-il, mieux réussi l'homogénéisation et la mutation sociale. Ce qui nous fait poser aussi indirectement la question de l'influence et du poids de la portion géographique dans le processus d'homogénéisation sociale.

Edouard Conte (et Pierre Bonte) (1991) dans leur ouvrage « *le nassab* » (Étymologiquement *al-ansab* ou le nasab c'est « ce qui relie » à une parenté, à une région, une profession. Sens plus commun : généalogie, ascendance, filiation et alliance en tant que relation sociale génératrice de parenté), parle de ce processus de « entrer dans le sang » avec le fameux schéma du mariage dit « arabe » d'un jeune homme avec la fille du frère de son père (*bint el'amm*) (la fille de l'oncle), pour qualifier la parenté arabe dans les sociétés tribales anciennes. Ce processus de *nassab* (parenté) dont parle l'auteur demeure

relativement présent, nous l'avions aussi constaté, chez les ces familles anciennes *h dars* (citadines) à Mostaganem et à Tlemcen qui pour préserver leur statut de familles citadines, c'est-à-dire leur « citadinité » comme héritage social font des mariages dits « entre elles » (*bina-thuum*) soit des mariages à l'intérieur d'une même grande famille (les fameuses unions consanguines ou ce qu'on appelle le mariage de cousins) pour que le nom (et avec lui l'héritage social de la famille) soit préservé et reste « dans la famille », c'est-à-dire qu'une fille d'une famille ancienne citadine n'est jamais donnée à un *beranni*, (« étranger » dans le sens où il n'a pas de nom connu) encore moins à un *eruubi* (un paysan) et de fait on ne peut pas le prendre comme gendre, c'est-à-dire comme représentant formel (ou informel) de la dite famille citadine. Mais cette tradition semble ne plus perdurer aujourd'hui dans ces villes toujours assez conservatrices au passage, où les familles semblent s'ouvrir beaucoup plus sur des alliances extérieures. Ce que confirme par ailleurs Edouard Conte quand il dépasse cette vision de mariage entre cousins pour parler d'« étrangers » qui font leur entrée dans ce cercle fermé, l'auteur parle (citant Ibn Khaldun) d'exemples d'étrangers « adoptés » et d'étrangers « imposteurs » ce qui montre aussi que l'étranger est toujours celui qui vient d'à côté.

Les entretiens ont aussi précisé (plus que les questionnaires) ce rapport entre le français et le quartier de la Pépinière en le replaçant dans un contexte historique colonial et en montrant surtout le poids des représentations qui se construisent le plus souvent par rapport à cette époque coloniale. Mais aussi en montrant en filigrane que ceux parmi les locuteurs qui se réclament du français et de sa pratique, et de son statut dans le quartier sont précisément ces habitants appartenant à la génération d'enfants Algériens scolarisés dans les écoles françaises du temps de la colonisation, génération qui par ailleurs, à complètement intériorisé le modèle et les normes coloniales, et ne semble nullement les remettre en question.

Aussi il nous paraissait intéressant d'explorer cette relation français/quartier de la Pépinière à travers un discours et une vision qui procède de l'extérieur du quartier (l'enquête Belqacem) d'autant plus que cette vision *extérieure* confirme et conforte largement notre postulat du rôle du langage (le français) dans l'identification à l'espace de vie (quartier de la Pépinière).

Sur un autre plan, les entretiens par le biais d'une analyse des discours des enquêtés, c'est-à-dire en recherchant cette performance langagière nécessairement liée à l'exercice de l'interview, ont aussi fait état de phénomènes liés à l'énonciation chez certains enquêtés afin de signaler ce qui est important dans le discours : l'arabe parlé des éduqués « Educated Spoken Arabic » (Miller, 2005) chez Latifa, ou encore le procédé de « topicalisation » chez Belqacem.

Mais aussi des stratégies comme le choix de l'utilisation des pronoms personnels comme « nous », « je », ou bien « ils », qui renseignent sur autant de manières de gérer du discours, surtout quand il s'agit de catégoriser les habitants et les familles du quartier, soit en assumant du discours (je, nous) soit en le rejetant (ils), et comment de fait, est-ce que l'utilisation de différents pronoms dans le même discours pouvait renvoyer à des voix différentes et donc à des légitimités différentes. Et que, enfin derrière ces choix énonciatifs c'est des identités tant individuelles que de groupe qui sont signifiées et affirmées.

1.4. Comparaison questionnaires/interviews :

Sur un autre plan, les résultats des questionnaires et des interviews se recourent et se rejoignent sur la question des usages linguistiques des locuteurs : il en ressort que la plupart des enquêtés revendiquent un statut bilingue autour de deux codes ; l'arabe dialectal et le français.

Autre point à signaler : que ce soit dans les questionnaires, ou dans les interviews, les interrogés ont exprimés via leurs réponses beaucoup de contradictions qui reflètent bien ce rapport ambigu au français et aussi à l'arabe algérien, et au fait que sans doute la plupart de ces personnes interrogés ont, encore une fois du mal à voir clair dans leur propre usage. De fait, ils étaient partagés sur cette question du lien entre français et quartier de la Pépinière.

Aussi questionnaires et surtout les entretiens ont montré tout le poids des représentations dans la structuration des discours et des représentations. Ces représentations qui façonnent et modifient la vision que les locuteurs développent sur les langues qu'ils pratiquent et sur l'espace au sein duquel ces langues se pratiquent.

2. CONCLUSIONS

Arrivés au terme de ce travail, nous tenons à dire et surtout à revenir sur une expérience de terrain à laquelle nous nous sommes confrontés ; une expérience synonyme d'hétérogénéités, de pluralités, mais aussi de paradoxes et d'impasses. Peut être résumons-nous bien tout ce qu'à été ce travail de thèse dans cette consigne de rigueur que n'a eu de cesse de nous marteler notre directrice de recherche Mme Catherine Miller (nous tenons ici à la remercier vivement), déjà au début et jusqu'à l'aboutissement de cette recherche, et qui nous a servi à de nombreux moments de doute et d'hésitation : « *Laisser les gens parler, écoutez ce qu'ils ont à dire, ce qu'ils disent en soi est intéressant...* ». On espère donc ici n'avoir pas trop failli à ce principe de l'observation (relativement) impartiale !!

Ce travail de thèse à été entrepris avec l'objectif de faire voir le poids des représentations dans une prise de parole sur un quartier dit « résidentiel » et quelle identité(s) sociale(s) se dessinent pour ses habitants derrière cette parole. Ainsi, nous avons tenté d'appréhender le quartier huppé de la Pépinière à Mostaganem dans un contexte post-colonial à travers quelques discours de quelques habitants en partant de deux postulats majeurs pour cette recherche que nous avons repris à deux disciplines en les envisageant de manière conjointe: la *sociolinguistique urbaine* (Thierry Bulot) et la *Géographie sociale* (Vincent Veshambre) autour de la notion d'espace (et donc de territoire) : Le premier affirme que parler de l'espace, de son espace (par le biais de la nomination), des pratiques qui s'y déploient est une manière de le signaler et en même temps de se l'approprier. Le second pose que cette appropriation de l'espace (c'est-à-dire du quartier) produit aussi de la démarcation, c'est-à-dire de l'identité par rapport aux autres espaces de la ville (les autres quartiers).

Ces deux postulats nous ont donc amenés à nous interroger et à essayer de comprendre comment s'effectue effectivement le processus d'appropriation d'un espace comme le quartier par le biais de discours et représentations « suscités », en d'autres termes tenter de saisir la réalité représentationnelle du quartier via la nomination dans ce qu'elle exprime le degré de connaissance qu'a un individu de son espace de vie, mais aussi par le biais de l'identification des sentiments qui s'y rattachent (ainsi que l'analyse du pourquoi de tels sentiments).

Aussi au début de ce travail, nous avons formulé l'hypothèse que le français est un idiome présent dans le quartier et qu'il joue un rôle dans l'appropriation/revendication de ce dernier, et nous avons axé notre réflexion sur cette question du français, sa pratique (et surtout de sa représentation de pratique) ainsi que sur son statut au sein d'un espace de vie réputé de fait « colonial » et « résidentiel ».

Nous revenons aussi ici sur le cheminement de notre travail de recherche en vue de mieux souligner notre contribution à la compréhension de notre objet d'étude : Dans la première partie de la thèse, (chapitre un) nous avons tenté de revisiter le concept (controversé par ailleurs) de *sociolinguistique* urbaine en montrant comment on est passé d'un linguistique « dans la ville » à une linguistique « sur la ville » qui implique et réhabilite des espaces comme le quartier et des notions telles que territoire/territorialisation, mais aussi « représentation(s) » et « compétence(s) » comme actions concrètes d'habitants sur leur espace. Mais aussi en (re)questionnant la ville arabe à travers deux notions clés : celle de « citoyenneté » et celle d'« urbanité » (chapitre deux), notamment à travers les travaux de linguistes, sociologues et chercheurs français et maghrébins ; ces travaux montrent que la première (citoyenneté), bien établie semble toujours entretenue dans les discours et représentations alors que la seconde (urbanité) comme processus social d'« homogénéisation » demeure en mutation vu que les contextes des

différentes villes arabes présentent des données très différentes voire hétérogènes (Miller,2003-2004), mais aussi que ce type de villes demeure très traditionnel dans son fonctionnement social ; plus spécifiquement, nous avons également proposé un chapitre sur la ville de Mostaganem, avec des éclairages historiques, géographiques et démographiques susceptibles de fournir un cadre global à notre objet d'étude qui est le quartier de la Pépinière ; quartier par ailleurs cosmopolite au niveau de sa composition sociale de par son histoire coloniale, où le français a toujours eu sa place et son statut de pratique effective.

Parlant d'urbanisation (chapitre trois), nous avons également fait un bref état des lieux du processus d'urbanisation en Algérie où les données montrent actuellement une croissance extraordinaire des populations des villes algériennes, croissance due en premier lieu à l'exode massif des populations rurales, et même à une ruée de ces populations vers les grands centres (Alger, Oran, Tlemcen) avec des tableaux qui montrent que entre 1950 et 2000 le taux d'urbanisation est passé de 16,5% à 59%, ce qui indique un bouleversement profond de la structure et de la densité sociale dans ces villes.

Mais aussi nous avons proposé un sommaire état des lieux de la *sociolinguistique* urbaine en Algérie, discipline qui demeure (il faut dire, malheureusement) très tâtonnante dans ce pays, avec peu de travaux encore dont la majorité sont des contributions d'universitaires (thèses de doctorants, mémoires de Magisterants, articles de chercheurs) qui prennent pour objet d'étude (le plus souvent) des quartiers populaires et la périphérie des villes (Oran, Alger) et malheureusement pas assez les quartiers dits résidentiels. En revanche, beaucoup de travaux de sociologues et de sociologues dits urbains (Nassima Driss, Larbi Ichboudène, Fatima Oussedik, etc.), mais aussi de géographes (Safar Zitoun, N. Semmoud, Abdelkader Lakjaa, etc.) sur les questions urbaines en Algérie avec nous l'avons souligné, l'absence de passerelles, de collaboration ou bien de projets communs entre la *sociolinguistique* urbaine et les autres disciplines qui s'intéressent comme

elles, aux questions urbaines, ce qui handicape largement (et c'est là un fait extrêmement regrettable) la compréhension de la question urbaine dans ce pays par comparaison à des pays voisins comme la Tunisie ou bien le Maroc qui offrent davantage de mobilité en matière d'urbanité et d'études urbaines.

Parlant aussi du français, de sa présence et de son rapport à l'Algérie, nous avons proposé un chapitre qui fait état des heurs et malheurs de cette langue dans le paysage linguistique algérien dans un contexte post-colonial (depuis l'indépendance du pays et jusqu'à actuellement). Cette langue est toujours très présente dans les usages journaliers des locuteurs Algériens mais encore sans une réelle volonté politique d'une re-considération (ré-habilitation en fait) de son statut officiel hormis celui très marginal et marginalisant de « langue étrangère » toujours dans l'ombre d'une politique d'arabisation (retracée chronologiquement dans ses dates forts) entamée dès l'indépendance du pays en 1962 et dont les effets sur le français et sur les langues étrangères de manière générale en Algérie se font encore aujourd'hui sentir.

La seconde partie de ce travail, nous l'avons consacrée à notre enquête *sociolinguistique*, avec présentation du protocole d'enquête (chapitre quatre), celle des résultats des questionnaires (chapitre cinq), et celle des résultats des entretiens (chapitre six), avec en fin de partie une synthèse finale qui est proposée (chapitre sept), et qui reprend et souligne les apports des deux techniques de collecte de corpus sollicitées (questionnaires et entretiens) tout en les comparant.

Concrètement, notre enquête avait montré que les habitants construisent dans leur majorité des représentations spatiales et d'autres territoriales qui traduisent toutes un attachement et une forte identification au lieu de vie. La « mise en mots » (pour reprendre Thierry Bulot) de l'espace de vie traduit chez la plupart des enquêtés interrogés une revendication « profondément » et « nécessairement » territoriale voire territorialisante.

Par ailleurs, les réponses indiquent un rôle et une place ambivalente vis-à-vis du français dans le quartier, rôle et place qui doivent aussi se comprendre par rapport au contexte historico-linguistique de l'Algérie en général et du rapport arabe/français en particulier. L'enquête a montré aussi que la relation au français est une relation historique qui s'est construite (et se construit toujours) sur la base de représentations post-coloniales ce qui fait aussi que nos enquêtés ont peut être paradoxalement sur-estimé leur usage de l'arabe algérien, langue supposée méprisée !!

Autre observation, ce rapport des locuteurs au français, s'est aussi manifesté à travers le malaise de la plupart de nos interviewés à revendiquer et à assumer (complètement) leur usage/pratique du français, malaise qui s'est traduit par beaucoup d'ambivalences au niveau des réponses sur le français dans son rapport aussi à l'arabe dialectal (langue effective) mais aussi à l'arabe standard (langue officielle), ce qui montre aussi que le rapport colonisateur/colonisé, et surtout le fameux « complexe du colonisateur » n'est pas tout à fait (visiblement) dépassé chez ces locuteurs Algériens, ce qui montre aussi par ailleurs la difficulté d'enquêter sur de tels sujets.

Sur un autre plan, peu à peu et au fil des réponses, surtout par le biais des interviews, nous avons vu émergé des catégorisations sociales à travers la désignation des habitants du quartier ; les entretiens ont aussi pointé la persistance de ces catégorisations qui prennent appui beaucoup plus sur l'origine (sociale, géographique) que sur la résidence, ce qui relativisait ainsi et de ce fait le rôle du langage (le français) comme marqueur d'appartenance et donc de distinction sociale. Ces catégorisations ne figuraient pas dans nos hypothèses de départ et notamment cette catégorisation de *hadri/erubi* (citadin/camagnard) qui trace une frontière au sein du quartier de la Pépinière entre familles anciennes (dites *les h dars*) et familles nouvelles (dites *les erubiiya*).

Cette catégorisation dichotomique de *hadri/eruubi* renseigne aussi sur une manière de s'approprier l'espace urbain par l'affirmation d'une identité citadine par opposition à une autre rurale et interroge directement de fait le mode de fonctionnement social visiblement très complexe de ces familles anciennes qui s'appuie, nous l'avons compris, sur un principe fondateur : l'inter-connaissance/inter-reconnaissance entre elles. Ces familles produisant des valeurs et des normes complexes qui n'admettent pas les « nouvelles familles » parce qu'elles sont des *erubiiya* (paysans) et des *brawiiya* (étrangers) et aussi parce qu'elles sont « nouvelles », d'où l'importance d'un paramètre comme l'« ancienneté » dans la compréhension des relations entre groupes sociaux.

Ceci nous amène aussi à s'interroger sur les effets réels de l'urbanisation surtout sur le poids donc de stéréotypes et catégorisations bien connues des géographes et historiens qui travaillent sur la ville arabe et qui semblent se maintenir fortement dans le discours commun. Des catégorisations qui posent aussi la question du poids du lignage dans ce type de société, malgré une révolution socialiste qui fait que la figure de l'« étranger » semble être encore non pas l'homme venu de par delà les frontières mais celui venu d'à côté.

Ces catégorisations ont aussi pointé en force deux conceptions de la citoyenneté entre celle de l'héritage du nom et de l'histoire de famille (non transmissible), vision essentialiste et orientaliste (Latifa) mais pas complètement, et celle de la construction sociale, c'est-à-dire comme un statut que l'on peut acquérir grâce à un ensemble de valeurs morales et sociales, et qui amorce une vision plus moderne en l'associant à l'urbanité (Belqacem). Aussi, en approfondissant notre raisonnement, nous relevons un décalage dans le sens (et dans la vision) accordé aux concepts de citoyen et de citoyenneté chez les auteurs que nous avons cités et chez nos enquêtés (bien que nous ayons aussi relevé des recoupements au niveau de la synthèse finale) : d'un côté, ces auteurs (Naciri, Berry-Chikaoui) ont mobilisé ces concepts pour parler des familles anciennes

des vieux quartiers traditionnels (conception « attachée ici à un modèle daté de la citoyenneté, celui de la « ville arabo-musulmane » (Berry-Chikhaoui, 2002-2005), et plus précisément à l'une des formes de citoyenneté présente dans la ville de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle (Chikaoui, 2002-2005) alors que chez nos enquêtés (Latifa, Belqacem), le terme de *h dar* serait plutôt associé aux familles qui ont adopté les normes coloniales : architecture des maisons (Latifa), habillements (Belqacem), pratiques et mode de vie hérité en grande partie des Européens, normes qui ont été complètement intériorisées et associées de fait au concept et à la culture *h dar* ou des *h dars* .

Cette nouvelle conception de la citoyenneté s'explique par le fait que ces vieilles familles ont quitté les vieux quartiers (le cas de la famille de Latifa arrivée à la Pépinière une décennie avant l'indépendance du pays) pour s'installer dans les anciens quartiers coloniaux et donc tout un imaginaire s'est reconfiguré en fonction d'un nouvel espace qui allait nécessairement agir fortement sur les représentations des familles dites citadines. Le fait que ces familles ont quitté les vieux quartiers pour s'installer dans ces quartiers européens (avant l'indépendance du pays), explique ce sens nouveau accordé au mot de *h dar* qui, de ce point de vue donc n'a plus du tout la même connotation culturelle que celle (essentialiste) accordée par des auteurs comme Naciri ou Berry-Chikhaoui, etc.

Ces catégorisations nous font poser ici une dernière interrogation sur laquelle nous préférons clore ce travail : pourquoi alors le maintien de ces catégories/catégorisations au jour d'aujourd'hui dans les moyennes et petites villes comme Mostaganem et Tlemcen, et pourquoi des villes comme Oran ou bien Alger, ne reproduiraient pas nécessairement ces catégorisations de la forte hiérarchisation, voire de la marginalisation sociale ? Est-ce que cela est dû au fait que ce sont de grandes villes (le facteur de la proportion géographique) qui, du coup ont favorisé un brassage total de leurs populations par delà le poids du lignage ?

Les grandes villes comme Oran et Alger semblent confondre volontairement les identités sociales, les estomper et offrir davantage de l'anonymat et donc de l'uniformisation et de l'homogénéisation sociale et même identitaire quelquefois. A titre d'exemple, l'habitant Algérois est devenu une catégorie et une catégorisation « urbaine » ou à tendance urbaine à travers les descriptions actuelles que nous fournissent les sociologues algériens (Zitoun, Driss) alors que l'habitant Mostaganémois (*lmestgalmii*) demeure, comme le volet « entretiens » l'a révélé, une catégorisation purement citadine.

Cette question du pourquoi du maintien de telles catégories chez les vieilles familles citadines de la Pépinière pour décrire les clivages d'une société traditionnelle, pourrait s'expliquer dans un premier temps par le fait que ces catégories sont perçues par les familles anciennes citadines qui ont quitté les vieux quartiers comme un héritage qu'il fallait (à tout prix) importé, transposer et (im) posé comme symbole des anciennes affiliations/clivages d'une société fortement traditionaliste (arabe) de la période pré-coloniale face à un nouvel cadre de vie, celui du quartier colonial (architecture différente, autre mode de vie et de déplacement) avec ses normes et ses codes de conduites nécessairement différents des vieux quartiers traditionnels de la médina maghrébine.

Ces questions et ces réflexions méritent sans nul doute d'être plus approfondies et comprises déjà dans le cadre d'une autre recherche et à l'occasion d'autres investigations futures, nous l'espérons vivement !!!

3. Bibliographie :

Abu Lughod Janet, (1971), « *Race, Espace et émeutes à Chicago, New York et Los Angeles* ». Etats-unis: Oxford University Press. 2007. 2007. PP. 360.

Abu Lughod, Janet, (1981) « *Rabat, Urban Apartheid in Morocco*. Princeton Studies on the Near East. Princeton University Press. 1981. pp. 374. (En français, « *Rabat, l'apartheid urbain au Maroc* ». Etudes de Princeton sur le Proche-Orient.

Abu Lughod, Janet, (1991) « *Villes en évolution: la sociologie urbaine* ». Harpercollins College Div. Harpercollins College Div. 1991. pp. 44.

Abu Lughod, Janet, (2000) « *New York, Chicago, Los Angeles: Global Cities Amérique* ». University of Minnesota Press. pp. 580.

Arezki, Abdenour, (1985) « Le rôle et la place du français dans le système éducatif algérien », In *le Monde* (quotidien français), du 6/12/1985, P. 12.

Ascher, François (1998), *La fin des quartiers*. In Nicole Haumont (dir.) *L'urbain dans tous ses états : Faire, vivre et dire la ville*. Paris, l'Harmattan. Pages 183- 201.

Atoui, Brahim, (2009), « L'Odonymie d'Alger : passé et présent. Quels enseignements ? », In « Nominations et dominations », CRASC (Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle), 2009-2010.

Bailly, Antoine (1995), « Les représentations en géographie ». In Antoine Bailly, Robert Ferras & Denise Pumain (dir.), *Encyclopédie de géographie*. Paris, Economica. Pages 369-381.

Barbérís, Jeanne-Marie, (1999), « Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique », In *L'enquête sociolinguistique*, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, pp. 125-148. (190 P).

Bardin, L, (1977) : *L'analyse de contenu*. Paris, Presses Universitaires de France.

Barel, Yves, (1984), *La société du vide*, 178 P.

- Basset, R, (1915), *Mélanges africains et orientaux*, Paris. Le seuil.
- Belhamissi, M, (1982), *Histoire de Mostaganem*, Edition SNED, Alger, 176 P.
- Benmesbah, Ali, (2003) « Algérie : un système éducatif en mouvement », In *Le Français dans le Monde* n° 330, Novembre/Décembre.
- Benramdane, Farid, (2009) « *Symbolisme, nom propre et oralité : le cas de l'Algérie*, (en collaboration avec Ouerdia Yermeche, École Normale Supérieure de Bouzaréah, Algérie), In le XVème Colloque D'onomsatque, « Identité, dénomination et développement durable », le nom propre a-t-il un sens, les noms propres dans les espaces méditerranéens » le 9-10-11 juin 2010, Aix-en-Provence.
- Benramdane, Farid, (2009), « Microtoponymie de souche arabe : période médiévale - xxème siècle. Étude de cas : la région de Tiaret (Tihart / Tahart), In « Nomination et domination », CRASC (Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 2009-2010.
- Benramdane, Farid, Atoui, Brahim, (2009-2010), « Mondialisation et normalisation des toponymes et des écritures : le cas de l'Algérie », In « Nomination et domination », CRASC (Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 2009-2010.
- Berry-Chikhaoui, I, Deboulet, A, (2002), *Les compétences des citoyens : enjeux et illustrations à propos du monde arabe*, Paris L'Harmattan, *L'Homme et la société*. 406 p.
- Blanchet, Philippe, (2000), *La linguistique de terrain, (méthode et théorie : une approche socio-linguistique*, Presses Universitaires de Rennes, 145 P.
- Body-Gendrot S, (1999), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 442 p.
- Bonte, P, Conte, E, Hamès, C, Ould Cheikh, Abdelouadoud, (1991), *Al-Ansâb. La quête des origines. Anthropologie historique de la société tribale arabe*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 260 P.

Bouaouina, Nora, (2007), « Alger à travers sa « houma », formation et déformation des espaces identitaires communautaires de quartier », In la revue internationale de sociologie et de sciences sociales, (Automne 2007-Vol. 10. No. 01).

Boukous, A, (1999), « Le Questionnaire », In *L'enquête Sociolinguistique*, Sous la direction de Louis-Jean Calvet et Pierre Dumont, Paris, PP.15-24.190 P.

Boyer, H, (1996), *Sociolinguistique : territoire et objets*, Sous la direction d'Henri Boyer, Paris, Delachaux et Niestlé S. A., Lausanne (Switzerland), 287 P.

Boyer, H, Prieur, J.M, (1996) « La variation (socio)linguistique », In *Sociolinguistique : territoire et objets*, Sous la direction d'Henri Boyer, Paris, Delachaux et Niestlé S. A., Lausanne (Switzerland), PP. 35-68. 287 P.

Branca-Rosoff, S, (1996), « Les imaginaires des langues », In Boyer, *Sociolinguistique : territoire et objets*, Paris, Delachaux et Nestlé, Paris, PP. 79-114.

Boyer *Sociolinguistique : territoire et objets*, Paris, Delachaux et Nestlé, Paris, PP. 79-114.

Bres, Jacques, (1999), « L'entretien et ses techniques », In *L'enquête Sociolinguistique*, Sous la direction de Louis-Jean Calvet et Pierre Dumont PP. 61-67. 190 P.

Breux, Sandra, (2002) « *Les différentes dimensions du quartier* », introduction : le quartier en questions. Paris, Le Seuil.

Brunet R., Ferras R., Théry H., (1993), « Les mots de la géographie, dictionnaire critique », 3^{ème} édition, Paris, Reclus, La Documentation française, 520 p.

Bulot, T, Veschambre, V, (2006), *Mots, Traces et Marques, Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs. 250 P.

Bulot, Thierry, (2004), « Perspectives en sociolinguistique urbaine », In Marges Linguistiques, Février 2004 ; Cité par Calvet L.J, In « Les voix de la ville revisitées » PP.03-04.

Bulot, Thierry, (2006) *Langue urbaine et identité, Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes, et Mons.* Paris, L'Harmattan, 235 P (P.41).

Bulot, Thierry, (2006) « La production de l'espace urbain à Rouen : Mise en mots de la ville urbanisée, *De l'espace urbanisé au territoire*, In *Langue urbaine et identité, Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons.* Paris, L'Harmattan, PP. 39-69.

Bulot, T, Messaoudi, L, (Dir) (2003), *Sociolinguistique Urbaine, Frontières et Territoires*, Paris, Proximités Editions Modulaires européens. 333 P.

Bulot, T, (2004), « La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations. Introduction à *Lieux de Ville et Identité*, » Vol.1, Paris, l'Harmattan, Marges Linguistiques 216 P.

Bulot, T, Veschambre, V, (2004), « Sociolinguistique urbaine et Géographie sociale : Hétérogénéité des langues et des espaces. Communication B au Colloque *Espace et société aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 21-22 octobre 2004.

Bulot, Thierry, Lounici, Assia, (2007), *Ségrégation spatio-linguistique, Dynamiques socio-langagières et habitat dit populaire*, Alger, Edition DKA (Dar el Kitab el arabi). 230 P.

Calvet, L.J (1993), *La sociolinguistique*, Paris, Presses Universitaire de France.

Calvet, L.J, Dumont, P (1999), *L'enquête Sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan. 190 P.

Calvet, L.J, (2005), « Les voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville », *Revue de l'Université de Moncton*, Vol. 36, n° 1, 2005, p. 9-30.

Castels, M, (1981), *La question urbaine*. Paris, Gallimard.

Chikaoui-Berry, Isabelle, (2002-2005), « Les notions de citadinité et d'urbanité dans l'analyse des villes du monde arabe », In « Urbanités et vies

citadines », coordonné par Elisabeth Dorier-Apprill et Philippe Gervais-Lambony (dir.) 2007.

Coste-Chareyre, Tanguy. (1994), « Palerme sous la domination kalbide. Topographie, économie et société (de 947-948 à 1071-1072) », In *Cahiers du centre de recherches historiques sur la ville*, n° 1, décembre : 57-67.

Dansereau, Francine et Germain, Annick (2000) « Fin ou renaissance des quartiers ? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique. Paris, *Espaces et sociétés* No 108-109. Pages 11-26.

De Lafargues, Sterenn, (2006), « Distribution et représentations du terme quartier dans les discours de la politique de la ville », in Bulot, T, Veschambre, (2006), *Mots, Traces et Marques, Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, P.37-62. 250 P.

Denoix, Sylvie, (2000), « André Raymond, La ville arabe, Alep à l'époque ottomane (XVIe-XVIIIe siècles), Damas, IFEAD, 1998. », In, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 89-90 | juillet 2000, mis en ligne le 18 décembre 2004, consulté le 04 décembre 2011. URL : <http://remmm.revues.org/2684>.

Depaule, Jean-Charles, Armand, Jean-Luc, (1985), « *A travers le mur* », Paris, éd. Centre Georges Pompidou, collection Alors, P. 140.

Depaule, Jean-Charles, (2000), « Hâra », In Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (dir. /eds.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues et les sociétés*, Paris, Robert Lafont (Bouquin).

Di méo, Guy (2003) « Territorialité » In Jacques Lévy et Michel Lussault (Dir.) *Dictionnaire de la géographie*. Paris, Berlin, 919 P.

Driss, Nassima, (2009), « Citadinités et codes culturels dans le centre d'Alger : les ambivalences d'un espace public » (Source internet : www/sociologiealgerie.com.)

Elias, Norbert, (2001), « *Logiques de l'exclusion* », Paris, Editions Fayard 80 P.

Fournier, Jean-Marc, (2007), « De la confusion sémantique à l'utilité sociale », In « Géographie sociale et territoires », Paris.

Genty de Bussy, (1835-1839), *De l'établissement des français dans la régence d'Alger*, 2.V, Paris, Annales d'Algérie P.261.

Grafmeyer, Yves §Joseph, Issac (2004), « *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* ». Paris, Editions du champ urbain.

Grandguillaume, Gilbert, (1984) « *Les relations entre le Maghreb et le Machrek, Des solidarités anciennes aux réalités nouvelles* ». In Cahiers du GIS « Sciences humaines sur l'aire méditerranéenne », Cahier N°6, CNRS, Institut de Recherches Méditerranéennes, Université de Provence, p.151-157.

Grandguillaume, Gilbert, (2006-2007), « *Pour une histoire critique et citoyenne. Au-delà des pressions officielles et des lobbies de mémoire : le cas de l'histoire franco-algérienne* » In Colloque Algérie.

Grangaud, Isabelle, (2010), « Hawma », in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (dir./eds.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues et les sociétés*, Paris, Robert Lafont (Bouquin), p. 573-576.

Grangaud, Isabelle, (2009), « Masking and Unmasking the Historic Quarters of Algiers: The Reassessment of an Archive », In Zeynep Celik and Julia Clancy-Smith (ed.), *Walls of Algiers: Peoples, Images, and Spaces of the Colonial and Postcolonial City*, Getty et University of Washington Press, pp. 179-192, traduction en français: « A propos des *hawmât* d'Alger. Les processus silencieux et aveugles de disqualification d'une institution ottomane au contact de l'occupation française, dans les années 1830 ». (Version française non publiée).

Grupo Aduar, (2000), « Diccionario de geografía urbana, urbanismo y ordenación del territorio », Barcelona, Editorial Ariel, 406 p.

Guenier. H, (1996) « Représentations linguistiques », in Moreau. M. L. Sociolinguistique, concepts de base, Mardaga, Liège, P. 146-147.

Gumuchian, Hervé (1989) « Les représentations en Géographie : définitions, méthodes et outils », In Yves, André ; Antoine, Bailly ; Robert, Ferras ; Jean-Paul, Guérin et Hervé, Gumuchian. « *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école* ». Paris, Anthropos.

Ibrahimi, Taleb-Khaoula, (1995), *Les Algériens et leur(s) langue(s), Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, Editions Dar el Hikma.

Ibrahimi, Taleb-Kahoula, (2009), « Le problème linguistique en Algérie », entretien réalisé par Irane Belkhedim pour le Journal d'Algérie (30/05/2009).

Icheboudène, Larbi, « Alger quartier de la Marine, revalorisation du vieux bâti » : (Entretien jeudi 30 juin 2011 au Watan).

Icheboudene, Larbi. (2002), « De la Houma à la cité : une évolution historique de l'espace social algérois ». *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques*, volume XL, n° spécial, PP. 59-74.

Idrissi Janati, M'hammed, (2002), « Les images identitaires à Fès : divisions de la société, divisions de la ville », *Les divisions de la ville*, in C. Topalov (dir.), Paris, UNESCO –Maison des sciences de l'homme, PP. 347-372.

Kaufmann, Jean-Claude, (1996), *L'entretien compréhensif*, Nathan, Edition, 121 P. (P.16).

M. de Certeau, J, Dominique, Revel, Jacques, (1975), *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard.

Kharoufi, Mostafa, (1987) « Urbanisation et recherche urbaine dans le monde arabe ». (Source internet : www.unesco.org/shs/most)

Labov, W. (1978). *Le parler ordinaire*. Paris : Éditions de Minuit.

Lakjaa, Abdelkader (2009), « Les périphéries oranaises : urbanité en émergence et refondation du lien social », In les cahiers d'EMAM (Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée), n° 18, Urbanités et citadinités dans les grandes villes du Maghreb. Extraits des textes de l'Axe 2 du Projet FSP « Faire la ville en périphérie(s). Territoires et territorialités dans les grandes

villes du Maghreb » présentés au Séminaire d'Alger (Algérie) les 23 et 24 février 2008, 2009. PP. 29-45. 130P.

Lambony, Ph, Gervais, 2001, *Vocabulaire de la ville*, Paris, Nathan Edition.

Letourneau, R, (1949),«*Fès avant le protectorat*»,Casablanca,Société marocaine de librairie et d'édition(Mesnil, impr. De Firmin-Didot),1949,213 P.

Lévy J. et Lussault M. (dir.), (2003), *Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés*, Paris, Belin, 1034 P.

Lussault M., (2000) a, « La ville des géographes », In Paquot T. PP. 21-35.

Lussault M., (2000) b, « Action(s) ! », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, l'esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, pp. 11-36, Paris, Belin. Coll. « Mappemonde », 352 p.

Lussault M. et Signoles P. (dir.), (1996), *La cidadinité en questions*, Tours, URBAMA, Fascicule de Recherches n° 29 et MSV, coll. « Sciences de la ville », n° 13, 157 p.

Lussault, M, (2000) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, P.966. 1004 P.

Maingueneau, Dominique, (1998), « Les tendances françaises en analyse du discours : compte rendu de la conférence donnée à l'Université d'Osaka le 12 novembre 1998, P. 01-03.

Maurer, Bruno, (1999), « Jeu de rôle et recueil de données socio (?) Linguistiques », Université Paul Valéry Montpellier 3, *In L'enquête sociolinguistique*, sous la direction de Louis-Jean Calvet et Pierre Dumont, Paris, l'Harmattan, P. 115-123.

Marmol, Carvajal, (1667) « *Description générale de Africa* », trad. Perrot d'Ablancourt, l'Afrique de Marmol, 1667, T. 2, P.P 386-387.

Métral J., (1985), « L'émergence des petites villes dans la moyenne vallée de l'Oronte en Syrie centrale. Questions de méthode », pp. 115-124, in *Citadins, villes, urbanisation dans le Monde arabe aujourd'hui. Algérie, Émirats du*

Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie, Tours, URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherches, 181 p.

Miller, Catherine, (2005), « *Questions de contact, questions d'identité. Pour une sociolinguistique du monde arabophone*. Les dynamiques linguistiques urbaines de la vallée du Nil, Soudan et Egypte (Synthèse et orientation de recherches. Dossier présenté en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Université de Provence, 2004-2005 (source Internet : tel-00150391, version 1 - 30 May 2007).

Miller, Catherine, (2008), « Quelles voix pour quelles villes arabes ? », Paru dans *Les boîtes Noires de Louis Jean Calvet*, édité par A. Moussirou et Claude Bourgeois, Paris, Ecriture, 371-397.

Miller, Catherine, Marie-Aimée Germanos, (2011) « Sociolinguistique urbaine en domaine arabophone : quels enjeux ?, introduction, in « *Langage et société* n°138 : Villes du monde arabe : variation des pratiques et des représentations ».

Miller, Catherine, (2005), « Les Sa'ïdiïs au Caire, Accommodation dialectale et construction identitaire », in *L'urbain dans le monde musulman de Méditerranée*, Sous la direction de Jean-Luc Arnaud. Edition Maisonneuve & Larose, PP. 175-194.

Mondada, Lorenza, (2000), *Décrire la ville, la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris, Anthropos.

Mondada, Lorenza, (2002), « La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : Processus de catégorisation et espace urbain », Université de Lyon 2, France, in *Marges Linguistiques*, numéro 3, Mai 2002, P. 72-88 (P. 73). 216 P.

Msilta, Leila, (2008) « Populations stigmatisées à la périphérie algéroise, entre citadinité problématique et recherche d'identités : le cas de la Cité des 617 logements à Draria », In les cahiers d'EMAM (Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée), n° 18, Urbanités et citadinités dans les grandes villes du Maghreb. Extraits des textes de l'Axe 2 du Projet FSP « Faire la ville en périphérie(s). Territoires et territorialités dans les grandes villes du Maghreb » présentés au Séminaire d'Alger (Algérie) les 23 et 24 février 2008, 2009. PP. 107-119. 130 P.

Naciri M., (1985), « Regards sur l'évolution de la citoyenneté au Maroc », In *Citoyens, villes, urbanisation dans le Monde arabe aujourd'hui. Algérie, Émirats du Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie*, Tours, URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherches, 181 p. pp. 37-59

Naciri, (1982), « La médina de Fès : trame urbaine en impasses et impasse de la planification urbaine », Présent et avenir des médinas (de Marrakech à Alep), Tours, Urbama–Université de Tours (Fascicule de recherches n°10-11), 237-254.

Navez-Bouchanine F., (1991), «Modèle d'habiter et crise de l'urbain : la situation vue à partir du Maroc », *Espaces et Sociétés*, n° 65 [*Succès de la ville, crise de l'urbanité*], Paris, pp. 85-108.

Navez-Bouchanine F., (1996), «Citoyenneté et urbanité : le cas des villes marocaines », pp. 103-112, in Lussault M. et Signoles P. (dir.), *La citoyenneté en questions*, Tours, URBAMA, Fascicule de Recherches n° 29 et MSV, coll. « Sciences de la ville », n° 13, 181 p.

Noschis, Kaj (1984), *La signification affective du quartier*. Paris, Librairie des Méridiens.

Neil, O, (1855), *Géographie de l'Algérie*, Paris, P.P. 442, 443.

Paulet, Jean-Pierre, (2002), *Les représentations mentales en géographie*, Paris, Anthropos.

Queffélec, A, Derradji. Y, Debov, V, Smaali-Dekdouk, D, Cherrad-Bencheffa, Y, (2002), *Le français en Algérie, lexique et dynamique des langues*, Bruxelles, Editions Duculot, AUF.

Raymond, A, (1981), « Le centre d'Alger en 1830 », *R.O.M.M.* p. 73-84, « La géographie des hâra du Caire au XVIIIème siècle », *Livre du centenaire de l'Institut français d'archéologie orientale, MIFAO*, t. CIV, 1980, pp., 417-431.
Raymond, A, (1985), *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, Sindbad.

Raymond, A, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, Sindbad, 1985

Rozet, (1845), G, *La côte ouest, Oran et Tlemcen*, Paris, S.D, P. 21-22.

Ripoll, Fabrice, (2006) « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace », in, Bulot, T, Veschambre, V, (2006), *Mots, Traces et Marques, Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, PP.15-37. 251 P.

Segaud, Marion, (2007), *Anthropologie de l'espace, habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin.

Semmoud, Nora, (2009), « Nouvelles significations du quartier, nouvelles formes d'urbanité : la périphérie Sud-est d'Alger », In les cahiers d'EMAM (Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée), n° 18, Urbanités et citadinités dans les grandes villes du Maghreb. Extraits des textes de l'Axe 2 du Projet FSP « Faire la ville en périphérie(s). Territoires et territorialités dans les grandes villes du Maghreb » présentés au Séminaire d'Alger (Algérie) les 23 et 24 février 2008, 2009. P. 45-55. 130 P.

Shaw, (1738), « *Travels and observations relating to several ports of Barbary* » P. 90. (Oxford 1738), (Trad. Française la Haye 1743, 2.V. et trad. Mac Carhy 1830). (1692-1751).

Troin J.-F., (1985), « Préface », p. 1, in *Citadins, villes, urbanisation dans le Monde arabe aujourd'hui. Algérie, Émirats du Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie*, Tours, URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherche, 181 p.

Vant, A,(1981),*Imagerie et urbanisation à Saint-Etienne*, Paris,le Seuil,P. 154.

Walter, H. (1987) « Intérêt et limites des questionnaires pour étudier le français oral », *Présence francophone* 31 : 31-43

Young, Michael and Wilmott, Peter (1983), *Le village dans la ville*. Paris, Anthropos.

Zitoun, Safar, M, (2008) « Digressions sur l'« Algérois » : l'habiter des classes moyennes algéroises ou l'introuvable référent citadin », In les cahiers d'EMAM (Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée), n° 18, Urbanités et citadinités dans les grandes villes du Maghreb. Extraits des textes de l'Axe 2

du Projet FSP « Faire la ville en périphérie(s). Territoires et territorialités dans les grandes villes du Maghreb » présentés au Séminaire d'Alger (Algérie) les 23 et 24 février 2008, 2009. P 21-39. 130 P.

Zitoun, Safar, M, Signoles, P, « INTRODUCTION », In les cahiers d'EMAM (Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée), n° 18, Urbanités et citadinités dans les grandes villes du Maghreb. Extraits des textes de l'Axe 2 du Projet FSP « Faire la ville en périphérie(s). Territoires et territorialités dans les grandes villes du Maghreb » présentés au Séminaire d'Alger (Algérie) les 23 et 24 février 2008, 2009. PP 5-9. 130 P.

Revues citées :

La revue socialiste (43), Abécédaire de la France, 3^{ème} trimestre 2011 (Article de Michel Lussault, Q comme quartier).

Les cahiers d'EMAM (Monde arabe Méditerranée) dans leur numéro 18 consacré à l'urbanité dans les villes maghrébines sous l'intitulé : « *Urbanité et citadinité dans les grandes villes du Maghreb* » (2009), numéro disponible en ligne sur le site : <http://emam.revues.org/173>.

La revue *Insaniyat* (Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales) « Villes algériennes », n°5, mai-août 1998 (vol .II, 2) ; « Oran, une ville d'Algérie », n°23-24, janvier-juin 2004)

La revue internationale de sociologie et de sciences sociales, (Automne 2007-Vol. 10. No. 01).

Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée [En ligne], 89-90 | juillet 2000, mis en ligne le 18 décembre 2004, consulté le 04 décembre 2011. URL : <http://remmm.revues.org/2684>.

La revue URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherches.

La revue URBAMA, Fascicule de Recherches n° 29 et MSV, coll. «Sciences de la ville » n° 13.

Dictionnaires cités :

Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement (Choay, Merlin, Paris, PUF, 1^{ère} édition 1987)

Le « Trésor des Mots de la ville. Dictionnaire historique plurilingue » (in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (dir. /eds.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues et les sociétés*, Paris, Robert Lafont (Bouquin).

Dictionnaire arabe français français-arabe As-Sabil. Paris, Larousse. (Reig, Daniel. 1983)

Lisan al-Arab, dictionnaire de langue arabe, 20 vol. Le Caire, 1299-1308H (1879-1888).

Le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés (Lussault, 2000)

Dictionnaire arabe-français. (Kazimirski, A. de Biberstein, 1860), Paris, Maisonneuve & Cie.

Dictionnaire pratique arabe-français contenant tous les mots employés dans l'arabe parlé en Algérie et en Tunisie, (Beaussier, M, 1887).

Thèses de Doctorats citées :

Chachou, I, (2011) « Aspects des contacts des langues en contexte publicitaire algérien : analyse et enquête sociolinguistiques ». (Thèse soutenue). Université de Mostaganem.

Malek, A, (2011) « Le dispositif graphique dans la ville de Mostaganem : étude des enseignes commerciales ». (Thèse en cours). Université de Mostaganem.

Zakaria Ali-Bencherif (2008-2009), « L'alternance codique arabe dialectal/français dans des conversations bilingues de locuteurs algériens immigrés/non-immigrés » (Thèse soutenue). Université de Tlemcen.

Magistères cités :

Benazzouz, A, (2007), « Essai de lecture sociolinguistique d'un parler jeune en groupe à l'Université de Mostaganem ». Université de Mostaganem.

Djerroud, K, (2006), « Etude comparative des usages du français à la ville d'Alger entre deux quartiers, Belcourt et Hydra ». Université d'Alger.

1-Questionnaires :

Figure dans cette partie intitulée « ANNEXES 1 » tous les questionnaires réalisés dans le cadre de l'enquête de terrain. Nous rappelons que le questionnaire adressé aux différents enquêtés interrogés se divise en deux parties ; une première partie consacrée aux usages linguistiques des enquêtés. La seconde partie quant à elle est consacrée à la thématique du quartier de la Pépinière (sa représentation, ses frontières, etc.).

Questionnaire 01

La famille Oueld Abderahmane (parents)

Enquêté : Omar

1-Les usages linguistiques :

-Etes-vous né dans le quartier ? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation ?

« Non, je suis né à Tijditt, je suis venu à la Pépinière à l'âge de 16 ans, j'ai fait le primaire et C.E.M à Tijditt après j'ai fait l'école militaire ».

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque ?

« Avec peu de moyens, on à vécu de très bons moments.

-Parlez-vous uniquement en français à la maison ?

« Non, je ne parle pas uniquement français avec les enfants, en arabe aussi ».

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

« En français, je m'exprime mieux ».

Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« Je le fais spontanément, car je suis habitué à leur parler qu'en français ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40,**50/50**, 40/60.

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« non, pas du tout, chaque famille à un facteur particulier ».

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-Oui.

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ 8/ **10**.

2-Le quartier :

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-« A mon avis c'est le meilleur quartier a Mostaganem.....Oui je me sens très à l'aise quand je suis dans mon quartier »

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« Sur le plan personnel, c'est le dernier endroit où mon père a vécu avant de mourir, et sur le plan social, je pense que c'est un mélange de niveau social ».

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

-« Oui, il y a une relation, puisque la Pépinière est un quartier « huppé » des colonisateurs ».

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« Oui, pour les achats de la vie courante ».

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

- « Oui, car toutes les constructions sont française et que tout le monde parle français ».

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« Un attachement à cette langue. Tout simplement ».

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

-« Tout à fait d'accord avec cette équation ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« Non, pas vraiment ».

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« La route d'Oran, De voltaire jusqu'à la route du port ou royal et de la descente du 15^{ème} jusqu'à la descente des 400 logements ».

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

-« sociaux et culturel à la fois ».

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« Car tout le monde se connaît, il y a une vraie convivialité »

Questionnaire 02 : (parents)

La famille Oueld Abderahmane

Enquêté : Hafida

1-Les usages linguistiques :

-Etes-vous né dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« Oui, je suis née dans le quartier, et j'y ai grandi ».

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

-« Non, il y a des moments où on parle uniquement français, et d'autre non ».

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

-« Je m'exprime avec les deux langues-français et arabe ».

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« Je m'exprime avec les deux langues-français et arabe ».

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« Je le fait délibérément, pour que mes enfants soient bilingues et être bilingue actuellement est un avantage ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40,**50/50**, 40/60.

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-« Oui ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« Non, pas du tout chaque famille à un facteur particulier ».

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ **8**/ 10.

2-Le quartier :

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-C'est un quartier très calme, respectueux, habité généralement par des vrais Mostaganémois ou on trouve la convivialité/ oui je me sens très à l'aise.

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« Sur le plan personnel, c'est le lieu où je suis née et grandie, où j'ai tous mes amis, et sur le plan social, tout le voisinage est comme une famille ».

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

-« Oui, il y a une relation, puisque la Pépinière est un quartier qui était habité par des français ».

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« Oui, ça m'arrive ».

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

-« Non, je ne pense pas ».

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« Un attachement à cette langue ».

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier = la langue et vice versa?

-« Oui, c'est relatif ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

- « non, ce n'est pas ça ».

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« A la sortie de la partie Sud, de la ville de Mostaganem. « Valet des jardins » »

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

-« sociaux ».

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« Non ».

Questionnaire 03

La famille Oueld Abderahmane (jeunes)

Enquêté : Sami

1-Les usages linguistiques :

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université)?

« Ma scolarisation, je l'ai faite en France ».

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-« Oui, je me rappelle très bien ».

-Pouvez-vous me les citer? (dans l'ordre

-« Benoit Mallon, Jean Perrin, Darius Milhau et enfin cité U ».

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« A ma petite enfance je parlais l'arabe dialectal ».

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

-« J'utilise les deux langues Arabe, français ».

- Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

-« l'arabe dialectal est tout le temps présent, mais l'arabe classique jamais ».

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

-« Avec mes voisins je parle arabe dialectal ».

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

-« Avec mes copains j'utilise les deux langues Arabe français ».

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps ?

-« Je mélange tout le temps les deux codes ».

-Vous pouvez m'expliquez pourquoi ?

-« Comme j'ai vécu en France, et c'est à l'âge de 18 ans que je suis revenu, j'ai un peu oublié l'arabe c'est pour ça que je mélange ».

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison ? (ou vous entendez vos parents parler en français entre eux ?), dans quel(s) contexte(s), situation(s) ?

-« Je parle pas quelquefois mais souvent ainsi que mes parents. Avec mes petits frères et sœurs en ce qui concerne les études par exemple ».

-Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« Oui j'ai un rapport particulier à cette langue ».

-Si c'est oui, alors pourquoi ?

-« Tout simplement parce que j'ai vécu en France et j'ai fait mes études là-bas ».

- Diriez-vous que cet usage de la langue française est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« Quand je suis avec mes collègues de l'association. Et quand je suis avec des gens cultivés ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-70/30, 60/40, **50/50**, 40/60.

- Qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« C'est vrai que mes parents parlent plus souvent en français. Mon père code-switch, mais ma mère parle uniquement français ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage cet usage respectif de vos parents de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

70/30, 60/40, 50/50, **40/60**.

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 (2, 4, 6, 8) correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est ;

-2/4/6/**8**/10.

-Et pour les parents, ce serait :

2/4/6/8/**10**.

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« Quand je suis en France uniquement sinon, je me force jamais de parler en français ici ».

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est dû à vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« Non, c'est dû à moi, avec mon propre gré ».

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents, peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires ?

-« Oui, j'utilise la langue française dans mes conversations les plus ordinaires ».

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi ?

-« Il y'a pas de phrases qu'on emploi souvent, car il y'a pas d'expressions spécifiques à une langue ».

2-Le quartier :

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi?

-« Oui, je suis née dans le cartier, et je l'ai quitté à l'âge de 8 ans Mais j'ai pas vécu ici ».

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

-« J'ai habité trois quartier : la Pépinière, 5 juillet, Centre-ville (la retonde) ».

-Que représente le quartier pour vous?

-« Mon quartier représente mon enfance, et que des bons souvenirs ».

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-«Oui, enfin, un peu, pour rentrer chez moi ».

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier ?

-« J'ai de très bons rapports avec mon quartier ».

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

-« Oui, il y a des quartiers qui ne parlent pas comme nous, enfin c'est mon opinion ».

-Si c'est oui, alors selon vous a quoi cela est du?

-« c'est un quartier construit par des français, et habité par des colonisateurs français ».

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

-« Oui, les autres quartiers ne parlent pas comme nous, par ce qu'il était habité par les colonisateurs c'est ce qui le diffère des autre quartiers ».

-Est-ce que vous pensez que cela est du au français et à son utilisation?

-« oui, c'est dû à ça ».

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

-« très souvent en dialecte, (kārṭy) ou bien à côté de chez moi ».

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

-« Quartier très calme, bon voisinage (uni) et sympathique ».

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

-« De la B.D.L jusqu'à 15^{ème} et du cartier voltaire jusqu'à la pêcherie Royal ».

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartier traversez-vous dans la journée?

-« je traverse environ une dizaine de quartiers ».

-Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre territoire ?

-« Oui, les frontières peuvent être mon territoire ».

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

-«oui, car tous les habitants du quartier se sentent responsables du quartier ».

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

-« Non, je ne pense pas qu'il existe des quartiers « huppés » à Mostaganem ».

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

-« Les quartiers qu'on fréquente le plus moi et mes copains c'est : la Pépinière, 5 juillet et le centre ville ».

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

-« Moi personnellement j'aimerais bien vivre dans mon quartier pour toujours, et je ne sais pas... »

Questionnaire 04

La famille Belmeliani (parents)

Enquêté : Setti

1-Les usages linguistiques:

-Etes-vous née dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« Je ne suis pas née dans ce quartier mais j'y ai grandi et j'y ai fait mes études au Lycée Ould Kablia »

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

-« Très agréable, plein de promesses et de bel avenir ».

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

-« non, je parle plutôt l'arabe ».

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« les deux mais surtout en français ».

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« j'utilise plutôt spontanément la langue française parce que c'est la langue que j'ai étudiée le plus et surtout parce que je l'ai enseignée pendant plus de 27 ans ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40, 50/50, 40/60. Je ne saurais le faire

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-« Effectivement, à une certaine période, je parlais français comme si c'était ma langue maternelle, actuellement, je me suis mise à l'apprentissage et à l'usage de l'arabe étant la langue du Coran ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« Non, en général mes voisins et voisines parlent l'arabe dialectal ».

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ 8/ **10**.

2-Le quartier:

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-« Je m'y sentais très à l'aise avant que le commerce ne s'y installe et prenne une proportion délibérée ».

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« Un peu une patrie- un attachement à un endroit, sur le plan social, je sens que j'y joue un rôle important ».

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

-« Pas exactement ».

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« Parfois ».

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

-« Non, une grande partie des habitants du quartier ne parlent pas français ».

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« Ceci est du plutôt à la fonction que j'ai exercée ».

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

- /

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

- /

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« Plus mentalement- Il s'étale de plus en plus ».

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

- /

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« En effet, je m'y sens en sécurité ».

Questionnaire 05

La famille Belmeliani (Jeunes)

Enquêté : Imen

1-Les usages linguistiques

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université)?

« A la Pépinière ».

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-« Oui »

-Pouvez-vous me les citer?

-« Ecole Lyazid moussa (primaire), C.E.M la C.I.A, Lycée, Khemisti, Pépinière ».

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« L'arabe, le Français ».

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

-« l'arabe ».

- Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

-« Très présent »

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

-« L'arabe dialectal ».

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

-« l'arabe et français ».

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps?

-« Je mélange les codes tout le temps sauf pendant les cours ».

-Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-« Dès mon jeune âge, j'ai appris à manipuler les deux langues ».

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison? (Ou vous entendez vos parents parler en français entre eux?), dans quels contextes/situations? Vous pouvez me donner quelques exemples ?

-« Oui, surtout quand il y a des personnes (enfants) qui sont présentes et qu'on veut pas les mettre au courant ».

- Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« Pas particulièrement ».

-Si c'est oui, alors pourquoi?

- /

-Et dehors avec les copains, vous arrive-il de parler uniquement en français? Vous pouvez me donner quelques exemples de situations?

- /

-Diriez-vous que cet usage de la langue français est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« Je parle les deux langues avec mes amis ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40, 50/50, 40/60.

-Est-ce que vous avez reçu à un moment de votre scolarisation des cours particuliers en français?

-« Oui pendant deux ans ».

-Si c'est oui, alors c'était une volonté individuelle ou bien le désir de plaire aux parents?

-« Les deux parce que j'avais l'examen du BAC ».

-qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« Maman parle couramment le français ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage cet usage respectif de vos parents de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-70/30, 60/40, 50/50, **40/60**

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ **6**/ 8/ 10.

-Et pour les parents, ce serait:

-2/ 4/ 6/ 8/ 10.

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« Oui, lorsque mon interlocuteur est français ».

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est dû à vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« C'est dû à ma volonté »

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents, peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires?

-« Non »

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi?

- /

2-Le quartier:

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi ?

-« Oui ».

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

- /

-Que représente le quartier pour vous?

-« Mon milieu »

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-« Oui ».

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier?

-« Bons ».

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

- /

-Si c'est oui, alors selon vous à quoi cela est dû?

- /

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

- /

-Est-ce que vous pensez que cela est du au français et à son utilisation?

- /

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

- /

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

- /

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

- /

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartier traversez-vous dans la journée?

- /

-Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre territoire ?

- /

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

- /

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

- /

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

- /

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

- /

Questionnaire 06

La famille Bentria : (jeunes)

Enquêté : Rabia

1-Les usages linguistiques

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université)?

-« A la Pépinière ».

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-« Oui, toutes ».

-Pouvez-vous me les citer?

-« Ibn Badis (école primaire), Ben Zergeb (C.E.M), la C.I.A, Lycée, Mohamed Khemisti, Pépinière ».

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« Arabe dialectal ».

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

-« J'utilise les deux langues-arabe, français ».

- Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

-« Le dialectal oui, mais l'arabe classique jamais ».

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

-« Avec les voisins, je parle en arabe dialectal ».

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

-« Avec les copains, j'utilise très souvent la langue française ».

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps?

-« ça m'arrive de parler uniquement français, sinon je mélange ».

-Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-« Bon, quand je cause avec des gens cultivés, je parle qu'en français, sinon il y a des situations où je suis obligée de mélanger ».

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison? (Ou vous entendez vos parents parler en français entre eux?), dans quels contextes/situations? Vous pouvez me donner quelques exemples ?

-« Je parle en français chez moi, ainsi que mes parents, c'est surtout quand ils me parlent des études ».

- Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« Oui, il y a un rapport ».

-Si c'est oui, alors pourquoi?

-« Oui, car ma grand-mère est française ».

-Et dehors avec les copains, vous arrive-il de parler uniquement en français? Vous pouvez me donner quelques exemples de situations?

-« Oui, ça nous arrive. Quand on parle à propos des stars, du Net, de la T.V...etc. ».

-Diriez-vous que cet usage de la langue française est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« Je le fais spontanément avec tous ceux que je connais (même avec mon professeur d'arabe classique) lol ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40, **50/50**, 40/60.

-Est-ce que vous avez reçu à un moment de votre scolarisation des cours particuliers en français?

-« Jamais ».

-Si c'est oui, alors c'était une volonté individuelle ou bien le désir de plaire aux parents?

- /

-Qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« Ils parlent plus souvent en français/ c'est rare où ils code-switchent ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage cet usage respectif de vos parents de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-70/30, 60/40, **50/50**, 40/60

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ 8/ **10**.

-Et pour les parents, ce serait:

-2/ 4/ 6/ 8/ **10**.

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« Chez le médecin, et dans le cours de français ».

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est du à vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« C'est dû à moi, j'adore parler cette langue ».

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents, peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires?

-« Oui, très souvent ».

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi?

-« « Ranges ta chambre » parce que ma chambre est désordonnée. Un petit chez soi mieux qu'un grand chez les autres » : mes parents n'arrêtent pas de répéter ça ».

2-Le quartier:

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi ?

-« Non, non ».

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

- « Trois quartiers ».

-Que représente le quartier pour vous?

-« Un endroit banal. lol ».

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-« Non, pas du tout ».

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier?

-« A distance ».

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

-« Oui, enfin je crois ».

-Si c'est oui, alors selon vous à quoi cela est dû?

-« Cela est dû aux ancêtres et à l'éducation ».

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

-« L'entourage, le silence, calme ».

-Est-ce que vous pensez que cela est dû au français et à son utilisation?

-« Non, je ne pense pas ».

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

-« Quartier, tout simplement ».

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

-« Il n'y a pas beaucoup de termes pour le définir, bref, on peut dire que c'est un quartier calme et respectueux. Voilà ».

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

-« Il se situe au nord de la ville, en face de la côte, il se limite à la partie Est du Plateau et la partie Ouest se limite à la sortie de la route d'Oran ».

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartiers traversez-vous dans la journée?

-« Approximativement : il y a la rue Khemisti et le centre-ville et mon quartier ».

Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre « territoire » ?

-« Non, elles le sont pas ».

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

-« Non ».

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

-« Avant, mais plus maintenant je crois ».

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

-« Le centre-ville, et la rue Khemisti ».

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

-« J'envisage d'aller vivre dans un autre quartier beaucoup plus animé ».

Questionnaire 07

La famille Benkdadra : (parents)

Enquêté : Adnane

1-Les usages linguistiques:

-Etes-vous nés dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« non, non ».

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

-« aucun ».

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

-« plus l'arabe ».

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« les deux ».

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

- « spontanément, ils ne le maîtrisent pas bien ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40,**50/50**, 40/60.

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-« notre arabe dialectal est à moitié français ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« non ».

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ **8**/ 10.

2-Le quartier:

-Quel regard avez-vous sur votre quartier?

-« le meilleur ».

Y sentez-vous à l'aise?

-« Oui ».

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« sur le plan personnel : c'est une assurance, sur le plan social : notre grand logement ».

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

- /

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« non ».

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

-« non ».

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« c'est automatique ».

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

-« non ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« non ».

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« oui ».

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

-« ni l'un ni l'autre ».

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« non ».

Questionnaire 08

La famille Benkdadra : (jeunes)

Enquêté : Idriss

1-Les usages linguistiques

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université)?

-« Primaire, C.E.M ».

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-« oui ».

-pouvez-vous me les citer?

-« Benbadis, Bezergeb ».

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« Arabe ».

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

-« Arabe+français ».

-Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

-« Arabe dialectal ».

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

-« Arabe dialectal ».

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

- « Arabe dialectal ».

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps?

-« On mélange ».

-Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-« L'arabe dialectal est un mélange ».

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison? (Ou vous entendez vos parents parler en français entre eux?), dans quels contextes/situations? Vous pouvez me donner quelques exemples ?

-« Oui ».

- Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« Oui ».

-Si c'est oui, alors pourquoi?

- /

-Et dehors avec les copains, vous arrive-il de parler uniquement en français? Vous pouvez me donner quelques exemples de situations?

-« non ».

-Diriez-vous que cet usage de la langue français est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« oui ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-

-**70/30**, 60/40,50/50, 40/60.

-Est-ce que vous avez reçu à un moment de votre scolarisation des cours particuliers en français?

-« non »

-Si c'est oui, alors c'était une volonté individuelle ou bien le désir de plaire aux parents?

- /

-Qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« parlent souvent en français »

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-70/30,**60/40**,50/50,40/60.

Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est :

-2/ 4/ **6**/ 8/ 10.

-Et pour les parents, ce serait:

-2/ 4/ 6/ **8**/ 10.

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« Quand je monte à Alger chez mes grands-parents »

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est de la part de vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« la volonté des parents »

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires?

-« Oui ».

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi?

-« S'il te plaît, merci, à bientôt »

2-Le quartier:

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi?

-« Oui »

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

- /

-Que représente le quartier pour vous?

-« Notre 2^{ème} maison »

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-« non »

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier ?

-« bonnes »

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

-« oui »

-Si c'est oui, alors selon vous à quoi cela est dû?

-« l'éducation reçue »

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

-« les habitants ».

-Est-ce que vous pensez que cela est du au français et à son utilisation?

-« non »

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

-/

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

-/

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

-« Avenue O/Aissa au Sud, boulevard Adda Benguetat à l'Est, école Benbadis à l'Ouest, plateau+ port au Nord ».

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartier traversez-vous dans la journée?

-« 02 »

-Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre "territoire" ?

-« non »

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

-« oui »

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

-« oui »

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

-« le mien »

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

-« Inchallah »

Questionnaire 09

La famille Benali :(Les parents)

Enquêté : Laredj

1-Les usages linguistiques:

-Etes-vous nés dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« oui, oui, non »

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

-« les vergers en face de notre maison »

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

-« non »

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« Arabe »

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« Spontanément, pour quelques mots car d'usage courant ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-**70/30, 60/40,50/50, 40/60.**

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-« notre façon de parler »

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« non »

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ 8/ **10.**

2-Le quartier:

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-« oui »

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« je n'y reste que rarement »

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

-« non »

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« non »

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

-« non »

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« j'utilise le français quand cela est nécessaire sans aucun attachement »

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

-« non, (surtout pour le français) ».

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« dans notre quartier, l'arabe (dialecte) est utilisé ».

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« les mêmes que ceux décrits par mon fils ».

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

-« limites mentales acquises dans le jeune âge »

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« oui ».

Questionnaire 10

La famille Benali : (jeunes)

Enquêté : Mejdoub Djelloul

1-Les usages linguistiques

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université ?

-« Primaire, C.E.M, lycée, université »

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-pouvez-vous me les citer?

-« Lahouel Abdelkader, 20 aout, lycée Ould kablia, université de Mostaganem ».

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« arabe (dialecte) »

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

- « arabe (dialecte) »

-Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

« Oui »¹

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

- « arabe (dialecte) »

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

- « arabe (dialecte) »

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps?

-« mélange des codes ».

-Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-« langue parlée par la majorité »

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison? (Ou vous entendez vos parents parler en français entre eux?), dans quels contextes/situations? Vous pouvez me donner quelques exemples ?

¹ L'enquêté barre le mot « classique » dans l'énoncé de la question.

-« rarement »

- Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« oui »

-Si c'est oui, alors pourquoi?

-« dans le cadre du travail »

-Et dehors avec les copains, vous arrive-il de parler uniquement en français? Vous pouvez me donner quelques exemples de situations?

-« non »

-Diriez-vous que cet usage de la langue française est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« non »

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-**70/30**, 60/40, 50/50, 40/60.

-Est-ce que vous avez reçu à un moment de votre scolarisation des cours particuliers en français?

-« non »

-Si c'est oui, alors c'était une volonté individuelle ou bien le désir de plaire aux parents?

- /

-qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« très rarement »

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-**70/30**, 60/40, 50/50, 40/60.

Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise est :

-2/ 4/ 6/ **8**/ 10.

-Et pour les parents, ce serait:

-2/ 4/ 6/ 8/ 10.

Père : 10, mère : 06

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« dans le cadre du travail en réunion et avec les étrangers »

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est du à vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« à moi »

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires?

-« oui »

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi?

-« ça y est, pourquoi, parce que, on n'est pas obligé »

2-Le quartier:

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi?

-« oui »

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

- /

-Que représente le quartier pour vous?

-« lieu de rencontre entre copains »

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-« Pas forcément »

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier ?

- /

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

-« non »

-Si c'est oui, alors selon vous à quoi cela est dû?

- /

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

-« la composante sociale du quartier »

-Est-ce que vous pensez que cela est du au français et à son utilisation?

-« non »

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

-« quartier »

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

-« composé de personnes fréquentables et d'autres non »

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

-« à l'ouest=Académie, à l'est la mosquée Houria, nord, avenue khemisti, sud les rails du chemin de fer ».

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartier traversez-vous dans la journée?

- /

-Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre "territoire" ?

- « Oui »

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

-« Non »

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

-« Non »

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

-« Le nôtre »

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

-« Rester dans mon quartier ».

Questionnaire 11

La famille Abdessadouq : (parents)

Enquêté : Rachid

1-Les usages linguistiques:

-Etes-vous nés dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« non »

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

-« de bons souvenirs d'enfance »

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

-« non »

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« en arabe »

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« spontanément »

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, **60/40**, 50/50, 40/60.

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

-« j'ai fait mon enseignement primaire à l'école française »

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« oui »

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ 6/ **8**/ 10.

2-Le quartier:

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-« j'ai un bon contact avec mes voisins, tout le monde me respecte et c'est réciproque »

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« c'est comme une grande famille, ma maison en plus grand »

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

-« non »

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

-« oui »

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

-« oui »

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

-« c'est à la fois un attachement et une nostalgie »

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

-« oui »

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« oui »

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

-« C.I.A, Centre-ville-Plateau »

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

-« C'est des critères à la fois sociaux-culturels ».

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

-« oui ».

Questionnaire 12

La famille Abdessadouq : (jeunes)

Enquêté : Fouzia

1-Les usages linguistiques

-Où est-ce que vous avez fait votre scolarisation? (Respectivement: primaire, C.E.M, lycée et éventuellement université)?

-« Benzerjab (C.E.M), Zaghoul (lycée), Zerrouki (lycée) ».

-Vous rappelez-vous le nom de toutes vos écoles?

-« Oui »

-pouvez-vous me les citer?

-« Benzerjab (C.E.M), Zaghoul (lycée), Zerrouki (lycée), I.T.E »

-Quelle(s) langue(s) parliez-vous à la petite enfance, c'est-à-dire votre langue maternelle?

-« arabe dialectal »

-Quelle(s) langue(s) utilisez-vous à la maison, avec les parents, les frères et sœurs (mélange de langues y compris)?

-« arabe »

-Est-ce que la langue arabe (dialectale et classique) est présente à la maison?

« Arabe dialectal »

-Et dehors au niveau du quartier, quelle(s) langue(s) adoptez-vous avec les voisins?

« Arabe dialectal »

-Quelle langue(s) utilisez-vous dans vos conversations avec les copains?

-arabe+français.

-Vous arrive t-il d'utiliser uniquement une seule langue ou bien vous mélangez les codes tout le temps?

-« je mélange très souvent »

-Vous pouvez m'expliquer pourquoi?

-« parce que j'ai enseigné le français et je me retrouve à plaider en arabe ».

-Est-ce que vous parlez quelquefois en français à la maison? (Ou vous entendez vos parents parler en français entre eux?), dans quels contextes/situations? Vous pouvez me donner quelques exemples ?

-« oui, ça m'arrive très souvent car je retrouve les mots plus facilement ».

- Et pour le français, est-ce que vous avez un rapport particulier à cette langue?

-« oui, car cette langue je l'ai aimée en maternelle, ensuite je l'ai enseignée au C.E.M »

-Si c'est oui, alors pourquoi?

-« car comme je l'ai dit, j'ai aimé cette langue, au primaire, ensuite je l'ai enseignée au C.E.M (école de Sour 06 ans, et école de Souaflia 02 ans) »

-Et dehors avec les copains, vous arrive-il de parler uniquement en français? Vous pouvez me donner quelques exemples de situations?

-« oui, avec des clients français »

-Diriez-vous que cet usage de la langue français est réservé uniquement à quelques amis/connaissances intimes ou bien le faites vous spontanément avec tous vos copains?

-« l'usage de cette langue m'est spontané »

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-70/30, 60/40,50/50, 40/60.

-Est-ce que vous avez reçu à un moment de votre scolarisation des cours particuliers en français?

-« non »

-Si c'est oui, alors c'était une volonté individuelle ou bien le désir de plaire aux parents?

- /

-qu'est-ce que vous pensez de la façon de parler de vos parents, est-ce qu'ils (code-switchent) mélangent les langues tout le temps ou bien, ils parlent plus souvent en français?

-« ils parlent rarement ensemble en français, ma mère presque jamais, mon père parle bien le français occasionnellement ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait :

-70/30,60/40,50/50,40/60.

Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est :

-2/ 4/ 6/ 8/ 10.

-Et pour les parents, ce serait:

-2/ 4/ 6/ 8/ 10.

-Est-ce que vous pouvez me donner quelques exemples de situation(s) où vous vous efforcez de parler qu'en français?

-« oui ».

-Si c'est oui, alors est-ce que c'est du à vous ou bien c'est la volonté des parents?

-« c'est dû à la situation qui l'exige (contexte exemple : j'ai eu affaire à des clients français avec lesquels j'ai du m'entretenir en français pour me faire expliquer étant leur mandataire ».

-Utilisez-vous (ainsi que vos parents peut être) souvent le français dans vos conversations les plus ordinaires?

-« non »

-Quelles sont alors les phrases, expressions, formules que vous employez le plus souvent et pourquoi?

-« Bonjour avec tout le monde (famille, amis, voisins), des mots de tendresse avec mon mari car c'est plus sentimentaux, chaleureux et expressifs ».

2-Le quartier:

-Est-ce que vous êtes né dans le quartier? Y avez-vous grandi?

-« non »

-Sinon, dans combien de quartiers aviez-vous habité? Vous pouvez me les citer ?

-« dans trois à quatre quartiers ».

-Que représente le quartier pour vous?

-« un lieu de repère, de souvenir ».

-Lorsque vous vous baladez en ville (hors du quartier) éprouvez-vous le besoin (l'envie) de rentrer au quartier?

-« non »

-Comment qualifiez-vous vos rapports avec votre quartier ?

-« quand on dit quartier, on dit voisins et j'ai toujours gardé un bon contact avec eux »

-Est-ce que vous avez le sentiment que les habitants du quartier voisin ou des autres quartiers ne parlent pas comme vous?

-« non »

-Si c'est oui, alors selon vous a quoi cela est dû?

- /

-Et qu'est-ce qui peut, selon vous, différencier (sur un plan linguistique et social) votre quartier d'un autre quartier?

-« sur le plan linguistique c'est le niveau d'apprentissage et les conditions qui l'ont entouré. Sur le plan social c'est les moyens financiers qui tranchent là dessus »

-Est-ce que vous pensez que cela est dû au français et à son utilisation?

-« oui »

-Quel(s) mot(s) vous employez pour dire : le quartier?

-« voisinage, contact ».

-Si vous deviez résumer votre quartier en quelques mots?

-« c'est le lieu où j'ai gardé et je garderais toujours de bons souvenirs »

-Pouvez-vous me donner les limites/frontières de votre quartier?

-« l'avenue Mohamed Khemisti, Route d'Oran, centre ville, la C.I.A ».

-Est-ce que vous pouvez me dire approximativement, combien de quartier traversez-vous dans la journée?

-« 04 à 05 quartiers ».

-Diriez-vous que les frontières du quartier sont ou seraient votre territoire ?

-« non »

-Diriez-vous que l'usage fréquent ou le recours au français peut caractériser les habitants de votre quartier, ou bien l'appartenance au quartier?

-« non ».

-Diriez-vous que votre quartier est un quartier "huppé"?

-« moi, non, mais on dit qu'il a cette renommée là ».

-Vous pouvez me dire quel(s) quartier(s) vous fréquentez le plus, avec les copains dans la ville?

-« Le centre-ville pour faire les courses ».

-Pensez-vous rester vivre pour toujours dans votre quartier, ou bien, envisageriez-vous d'aller vivre dans un autre quartier?

« J'habite déjà dans un autre quartier mais je considère le quartier où se trouve la maison des parents (actuellement) est mon quartier car je passe pratiquement toute la journée là et surtout que mon lieu de travail s'y trouve ».

Questionnaire 13

La famille Benomar (parents)

Enquêté : Kamel²

1-Les usages linguistiques:

-Etes-vous nés dans le quartier? Y avez-vous grandi ou fait votre scolarisation?

-« oui, j'ai grandi dans ce quartier »

-Quel souvenir marquant gardez-vous de cette époque?

- /

-Parlez-vous uniquement en français à la maison, avec les enfants?

« -non, on parle notre arabe »

-Lorsque vous êtes en colère contre les enfants, est-ce que vous vous exprimez en français ou en arabe ?

-« je m'exprime en arabe »

-Dans les conversations les plus ordinaires avec les enfants, utilisez-vous "délibérément" le français ou bien le faites vous spontanément? Et pourquoi?

-« On parle pas le français, cher frère ».

-Si vous deviez qualifier par pourcentage votre usage respectif de l'arabe dialectal et du français, alors ce serait:

-**70/30**, 60/40,50/50, 40/60.

-Cela est-il dû à un facteur particulier?

- /

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

-« oui, bien sûr »

-Sur une échelle de 10, sachant que 10 correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre degré de maîtrise du français est:

-2/ 4/ **6**/ 8/ 10.

² Le fils de Kamel n'a pas souhaité répondre au questionnaire que nous lui avons soumis.

2-Le quartier:

-Quel regard avez-vous sur votre quartier? Y sentez-vous à l'aise?

-« Bien sûr, je me sens à l'aise envers ce quartier, je le classe parmi les plus beaux quartiers de Mostaganem ».

-Que représente ou symbolise pour vous le quartier? Sur un plan personnel et social?

-« la vitrine de Mostaganem »

-Etablissez-vous une relation ou un lien "naturel" entre l'utilisation du français et l'identité" ou la revendication du quartier comme votre "espace"?

- /

-Est-ce qu'il vous arrive de prendre le quartier comme repère, dans vos déplacements?

- /

-Diriez-vous que le français fait partie de votre identité, de l'identité du quartier?

- /

-Votre usage du français traduit un attachement à cette langue ou bien une forme de nostalgie par rapport à un passé (colonial) révolu?

- /

-Vous êtes d'accord avec la formulation ou l'équation suivante: le quartier =la langue et vice versa?

- /

-Diriez-vous que l'utilisation du français est en relation avec une volonté commune des habitants du quartier?

- /

-Pouvez-vous tracer ou bien circonscrire virtuellement ou mentalement les limites, frontières de votre quartier?

- /

-A quels critères vous référez-vous pour le faire? Des critères sociaux, culturels?

- /

-Diriez-vous que votre quartier est votre territoire?

- /

1-Entretiens :

Figure dans cette partie « ANNEXES 2 » dans l'ordre de leurs déroulements, tous les Entretiens réalisés (avec pour les passages en arabe dialectal/standard, transcrits en caractères italiques, la traduction en français entre parenthèses) dans le cadre de notre enquête sociolinguistique ; en l'occurrence trois entretiens, celui réalisé avec l'enquêté Latifa, avec l'enquêté Habib, ainsi qu'avec l'enquêté Belqacem.

Les noms de personnes, de lieu ou de ville figurent en caractères gras. La transcription de la consonne en arabe « ح » est rendue par les deux conventions de transcription « *h* » soit « *h* ». Le phénomène du haussement de voix et celui de l'insistance (*cf.* entretien 3) sont transcrits en caractères majuscules

1.1. Le Guide des Entretiens :

Nous présentons également ici le Guide d'entretien élaboré afin d'effectuer nos interviews. Ce guide comporte 14 questions que nous reproduisons ici telles qu'elles apparaissent dans l'ordre au niveau des interviews (avec, nous le précisons quelques variations dans la formulation des questions d'un enquêté à un autre en fonction de la tournure de l'échange ; aussi certaines questions ont été creusées à l'aide de questions subsidiaires). Certaines questions sont en arabe dialectal et en français, alors que d'autres sont uniquement en français ; nous avons auparavant expliqué le pourquoi du choix de tels codes (*cf.* Les Entretiens : présentation des résultats réalisés).

A- Le volet du quartier :

- 1-Quand vous parlez de votre quartier, comment vous dites ?
- 2-Les limites du quartier, où commence votre quartier, et où finit-t-il ?
- 3-Comment voyez-vous le quartier de la Pépinière, est-ce que vous le voyez comme un quartier différent des autres quartiers ?
- 4-Comment voyez-vous les habitants du quartier ? La composante humaine du quartier ?
- 5-Comment vous-vous repérez dans le quartier ?
- 6-Qu'est-ce que vous connaissez de l'histoire du quartier ? que vous racontait vos parents ou vos grands-parents sur son histoire ?
- 7-Qu'est-ce que vous connaissez sur le nom de la Pépinière ?
- 8-Qu'est-ce que vous connaissez des grandes figures de votre quartier de la Pépinière ?

B- Le volet du français/rôle du français dans le quartier :

- 9- Quelle était votre, vos langue(s) maternelle(s) ?
- 10-Sur une échelle de dix (10) sachant que dix correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre maîtrise du français est de...je vous donne 2-4-6-8-10 ?
- 11- Comment voyez-vous la langue française, comment voyez-vous cette langue que vous avez apprise dans la société algérienne ? Est-ce que vous vous sentez à l'aise lorsque vous parlez cette langue ?
- 12-Comment est-ce qu'on peut qualifier votre rapport à la langue française ?
- 13-Est-ce que vous parlez le français avec certaines personnes dans le quartier, dans des situations particulières ?
- 14-Est-ce que vous pensez qu'il y a une relation entre le français et le quartier de la Pépinière ?

Entretien 01

Enquêté : Latifa

Idiomes présents : arabe dialectal, arabe standard, français.

Lieu de l'enregistrement de l'entretien : quartier de la Pépinière

Durée de l'entretien : 29 min, 56 secs.

Texte intégral de l'entretien¹

Enquêteur : *nwelū lel kārtyēē* de la Pépinière, *mīn tahādri elā* la Pépinière, *kī tahādri elih, kī tgūli* ? *Tgūli* le quartier *wāla* (ou) *tgūli l kãāřfī*.

Latifa : *waah... haay* (quartier)...*yāēnī bēēl eãāřabiia, tgūl hãāy, hãāy* la Pépinière, le quartier de la Pépinière, c'est un quartier qui est habité par *ngulu hñaya*² (nous on dit) ...des familles...euh...familles Mostaganémoises *yaēni* (ça veut dire) *tšpiik* (typiques)³.

Enquêteur : Des familles Mostaganémoises typiques ?

Latifa : *yāēnii* (ça veut dire) *l mestgalmiia* (les Mostaganémois) *kiima Dār* (comme la maison de...)⁴ ***Benkritli, Dar Benbernou***...

Enquêteur : *hadū huuma* les familles *elī taērfihūūm* (ce sont toutes les familles que tu connais) ?

Latifa : *euh.....* **Les Malti**, *ekteēb* (écrit) *Malti*⁵, tu cites beaucoup de familles, ...tu cites beaucoup de familles ?

Enquêteur : *elī taērfihuum* (ceux que tu connais) ?

Latifa : *euh.....*

Enquêteur : donc *hadū huuma elī taērfihuum* ? (Donc ce sont ceux-là que tu connais)

Latifa : oui

Enquêteur : Donc tu n'es pas née dans le quartier ?

Latifa : non

Enquêteur : tu n'as pas fait ta scolarisation *fīh*.

Latifa : On habitait à Tjidditt...*w dārt ma scolarisation* (et j'ai fait ma scolarisation) *fī* l'école des tapis, *haliyen ki rahuum yssemuh Amel* ?(

¹ Tous les énoncés qui figurent en italique dans cet entretien ainsi que dans les autres entretiens sont en arabe dialectal, les énoncés entre parenthèses, font figure de synonymes en français, les noms propres (de famille ou de lieux) sont en gras.

² La transcription de la consonne en arabe ح est rendue par la consonne phonétique « h ».

³ L'adjectif « typiques » est réalisé par Latifa avec mouillage du « t » ; elle semble insister dans la prononciation du mot, ce qui pourrait renseigner sur une attitude sociale, celle d'une représentation qu'elle construit sur son quartier, à savoir que ceux qui habitent le quartier sont des familles *h dars* (citadines).

⁴ Le mot « *Dār* », (maison en français) désigne ici la famille de, le mot renvoie automatiquement aux personnes, à la famille qui occupe l'habitation, il est doublement connoté, d'une part, il désigne l'habitation, la bâtisse ou la villa, et en même temps, il indique, les personnes ou la famille : on dit par exemple **Dar Benkritli** pour dire les personnes de cette famille et en même temps l'endroit où ces personnes habitent.

⁵ Nom de famille de l'enquêté.

maintenant comment on l'appelle Amel⁶ , *ysemuuh*⁷ (on l'appelle)...*ah wāh* (ah oui) **Ourida Medad**....bon *hāādek ken l waqt yssemūūh* (en ces temps là, ils le surnommaient) l'école des tapis, *fī 'sstiqlēl* (à l'indépendance), *etāweh 'ssm* (on lui a donné le nom de) ..**Ourida Medad**...*wāh* (oui)..... *ešāhiida, ešāhiida* (la martyre, la martyre) **Ourida Medad**..... *kima eššāhiddet* (comme les martyres) *kima* (comme) *hāsiiba*.....*hāsiiba*⁸.....*W ki ygūlūlhāā* (et comment on l'appelait) ?.....*gāmiila Būhīiṛṛād*⁹... *W gāāε* (et tout)..... *mēāā tānī* (avec aussi) **sāālēha wēēld l qāābliia**¹⁰ .

Enquêteur : Les limites *tāāε* (du) le quartier...*wīn yābdā* (où est-ce qu'il commence) ? *Wiin yākmāl* (où est-ce qu'il finit) ?

Latifa : *zaεma l huduud* (Tu veux dire les limites) ?

Enquêteur : *Wah* (oui)

Latifa : *l hūdūd tae la Pépinière*, (Les limites de la **Pépinière**).....*rak šeft* (tu as vu)... *l huduud etaeū* (ses limites).....*eūh* ?

Enquêteur : *Gulili alī taεrfihuum* (Cites moi ceux que tu connais) ?

Latifa : *alī naεrefhum* ? (Ceux que je connais) ?.....*εāndeh* (tu as).....La Pépinière....*tessemā men hādiik ēétrig tae* (on va dire depuis cette route de).....**Mazagran**¹¹, *hadik thāwed* (celle là qui descend) *du Lycée*¹² Les limites *etaeū tēma* (ses limites sont là-bas) la route d'**Oran**....oui, *men tēma w...* (depuis et).... *Sāāyīi yāhbāss* (là il finit)..... *W gādik men gyt* (et là bas du côté de)... *win yeskūūn Nūūriin* (là où habite **Nourine**)¹³*hāādek tēni c'est un autre quartier* (tout ça c'est un autre quartier), c'est pas la Pépinière.

Enquêteur : Donc *hadū huma* les limites (c'est ça les limites) ?

Latifa : ...La route d'Oran....euh la route de **Mazagran**..... *tēni* (aussi)....le boulevard *tāε* (de)...*tāε hadek šeti alī nhawdū menah* (de celui, tu as vu par où on descend) ... *tāε l Lyīta* (de l'ITA)¹⁴*šeft hadek l bwlvārd* (Ta vu ce /le boulevard)¹⁵ ? ... *hāādūk tēni* les limites *tāε* la **Pépinière** (ça aussi c'est les limites de la **Pépinière**), et *men tēmā yebqa truḥ l l avnu*¹⁶ (l'avenue depuis ça, tu va vers l'avenue)...*truḥ lēl* (tu vas vers) **l Plateau**¹⁷, *w truḥ lēl* et tu vas vers.....voilà, *hadū hūma* (c'est ça) les limites *tāε* (de/du) quartier *tāε* (de) la Pépinière.

⁶ Fille de l'enquêté.

⁷ La fille de Latifa répond : Ourida Medad (nom d'une martyre de la révolution algérienne).

⁸ Hassiba Benboulaïd, une autre martyre de la révolution algérienne.

⁹ Jamila Bouhired. Autre martyre de la révolution.

¹⁰ Saliha oueld Qablia, Autre martyre de la révolution algérienne.

¹¹ Commune de la ville de Mostaganem.

¹² Il s'agit du seul Lycée du quartier, baptisé depuis l'indépendance du nom de la martyre « Saliha oueld Qablia ».

¹³ Cousin de Latifa qui habite la partie sud du quartier de la Pépinière.

¹⁴ Ancien Institut Technique Agricole, aujourd'hui devenu le premier site de l'Université de Mostaganem.

¹⁵ L'informatrice m'interpelle.

¹⁶ L'avenue Réynal, quartier voisin de la Pépinière.

¹⁷ Autre quartier voisin de la Pépinière.

Enquêteur : *ki tšufi* (Comment tu vois) le quartier de la Pépinière, comment tu le vois ?, *ki ybēnleek* ? (comment il te semble, tu le perçois) ? c'est un quartier différent *elā* (des) autres quartiers ?

Latifa : Mais bien sûr ... bien sûr qu'il est différent.

Enquêteur : *eləš* (pourquoi) ?

Latifa : il est différent parSke¹⁸ *tššīb fih kulšii* (tu trouves de tout)...ya des ...euh..., *yəeni ngulu hnaya* (ça veux dire, on dit nous)...

Enquêteur : *eləš* différent (pourquoi différent) ? Différent *fī les habitants* ...*etəwəēh...wālā* (à travers ses habitants ou quoi) ?

Latifa : Il est différent parce que c'est un quartier...*ki ngūlū hnayā* (comme on dit nous)*đkert baly yesecknu fih* les familles (Tu as cité qu'il est habité par les familles).....euh,... *ly'ānā* (parce que) les familles mostaganémoises *yesecknū fih* (y habitent).....*haduuk lmetħadriin* (ceux-là sont les citadins)

Enquêteur : Très bien...

Latifa : Il est beaucoup plus prêt à la ville...euh,...*ki ngūlū hnayā* (comme on dit nous,) le centre ville *tənik* (aussi), *mətmīēz* (distingué) *parce que griib ləl* centre ville (prêt du centre ville).....*Wah* (oui)..... *šəft ma mère...wiin sekniin* ? (ta vu ma mère...où ils habites) ?, *kulši griib lyihuun* (tout est prêt, proche d'eux)*belxəf rahūm fəl blēəd*, (rapidement ils sont en ville), *belxəf rahūm* (rapidement ils sont).... *Wah* (oui)... *w kəyen yəeni* (et il ya c'est-à-dire)...*təni fih, ngūlū hnayā* (aussi il y a).... (Comme on dit nous), *kuləš* (tout) les épiceries... *kima mətelēən* (comme par exemple) *ħədik* (cette) superette, *rihi təma* (qui est là bas) *griiba* (très proche), *edənyāā* (les gens) fait ses achats *ghir təma* (juste là-bas)....

Enquêteur : d'accord

Latifa : voilà.

Enquêteur : *ki tšufi rūhek fī le quartier* (comment te sens-tu dans le quartier) ? Tu te sentais bien ?

Latifa : oui bien sûr, ...oui vraiment jusqu'à maintenant *wa naaya* (et moi), *kima gəlek* (comme il te dit),..... *Nəgi* (j'aime) le quartier de la **Pépinière**. *Mađaabiia kūūn žīt neskuun fih* (J'aimerais bien y habiter)... *ħalīyēən* (actuellement), *kima gūlt* (comme tu dis), j'aurai aimé habiter *təma* (là-bas).

Enquêteur : *ki tšufi felī əaychiine fī le quartier* ? *Ki ybanūlek*, (comment te parait) la composante humaine du quartier ? *Enəss əlī əaychiine fiih* (les gens qui y habitent) ? Donc *gultīl bəlī machi kif kif* (tu m'a dis que ce n'était pas la même chose) ?...*kəyen l ħ dars*... (Il y a les citadins)?

Latifa : Oui bien sûr...*ħaadi be ta'kiid*¹⁹ (ceci est sans aucun doute).

¹⁸ Prononciation appuyée.

Enquêteur : *Kəyən l h dars w kəyən luxriin...ki tgulilhuum* (il y a les citadins et il ya les autres...comment tu les nomme) ?

Latifa : *Ysemuhum* les arrivistes, *hadik bə ta'kiid*,(ceci est sans aucun doute) des *errubiyya brawiyya ...ki ma mətelēn, gūtlek hadū k* (comme par exemple, je t'ais dis ceux-là)...*wah*,(oui) il faut pas citer *kima ngūlū hnəya*...le nom (il ne faut pas citer comme on dit nous)., *gūtlek hadūk, rak bəəlmek* (je t'ais dis ceux-là, tu es au courant)²⁰....*haduuk, rak mwassy l porrtābl*(ceux-là, le portable enregistre)?²¹

Enquêteur : C'est pas grave.

Latifa : C'est pas grave ?...*kima haduu Moumen*²²...*haduuk Moumen tənī* (ceux-là Moumen aussi)...c'est desje sais pas de **sidi Ali**²³... ou de **Mesra, wəla** (ou) je sais pas...*təni*,(aussi) c'est des arrivistes....*jəwū kima gūlti* (ils sont venus tu dis)...*seknū* (habiter)....*kima haduuk* (comme ceux-là) **Zourifi**²⁴....*hadūk tənī* (ceux-là aussi),²⁵ c'est des gens *kima gāālek* (comme il te dit, comme on dit)....ils sont *kima gāālek* (comme il te dis)...c'est des arrivistes...*jāwu məši beiid* (ils sont venus depuis pas longtemps).

Enquêteur : Donc c'est ça, *keyniin* (il y a) les Mostaganémois...*ki tgūlilhuum* (comment tu les appelle) les familles nobles, *ki təayīlhūm*....*l h dars, ki tgūli* (comment tu les nomme...les citadins, comment tu dis) ?

Latifa : *aywa....hna ngūluulhum* (bon nous on les appelle) les familles nobles *huma l hdar*... (C'est eux les citadins), *hna bedaarja, yəənī bəluğa ətaəna l əāmīa ngūlū l h dars ...l h dars* (nous en dialectal, c'est-à-dire dans notre parler populaire, on dit les citadins...les citadins).

Enquêteur : *tgūlū lh dar* (tu dis les citadins) d'accord.

Latifa : *l hdar*.

Enquêteur : *mīn tkuuni tetməšēēi fi* le quartier (quand tu es entrain de marcher dans), quand vous marchez *fi* le quartier *wəlā*(ou)...*təmši*(tu marches), *kī taeərfī*(comment tu sais)... est-ce que *trəpēēri* (tu te repères) en fonction des maisons...*gəəl yəwədī rānī fēl blāāşa əl flēēnīya, ranī hda dār flēēn* (on va dire je suis à telle place, je suis à côté de la maison de un

¹⁹ Assurance dans la voix et dans l'affirmation, ce qui connote un fort sentiment et conscience de différence vis-à-vis de ceux-là perçus comme étrangers/arrivistes chez cet enquêté.

²⁰L'informatrice m'interpelle.

²¹Gêne de l'informatrice à ce moment de l'entretien, qui ne veut pas du coup parler plus fort, pour ne pas que le portable enregistre ce qu'elle va dire par la suite.

²² Nom d'une famille habitant la Pépinière.

²³ Une des communes de la ville de Mostaganem.

²⁴ Un autre nom de famille habitant le quartier, anciens voisins de l'informatrice.

²⁵ A mesure que l'on avance dans l'entretien, la voix de l'informatrice se fait moins audible, délibérément sans doute parce qu'elle pense livrer des stéréotypes blessants à propos des familles nouvelles dans le quartier.

tel)...*tguulĩ ranĩ ĥda kũššət l žũndĩ* (tu te dis je suis devant la boulangerie / *žũndĩ*²⁶)...*wela*...(ou) ?

Latifa : Pour repérer le quartier ?

Moi : oui *mĩn kũntĩ* (oui quand tu étais) jeune fille, *kũntĩ tətmešāāy fĩ* (tu marchais dans) le quartier *w gāāε* (et tout).

Latifa : oui

Enquêteur : *kĩ trəpēerĩ fi* (comment tu te repères dans) le quartier, *tgũlĩ rānĩ ĥda dār flēēn....wālā ĥdā qahwēēt flēēn* (tu te dis je suis devant la maison de untel...ou devant le café de untel) ?

Latifa : *wāh...kũnt anā mĩn kũnt nqāāri* (oui, quand j'enseignais)...*kũũnā anā w madame xərēēf*²⁷ (j'étais moi et madame Khareef)...*mĩn kuuna nqāāriiw* (quand on enseignait) *fĩ l'ēcole....euh...Rose, ayā kuuna tgũlii šuufĩ*...(alors elle me disait regarde).bon...*hakā nətēēleũ*(comme ça on monte)...c'était calme à l'époque²⁸ ...*edāεwāā* (la situation, l'époque)...c'était la paix, tu n'as pas peur quand tu marches, même *fēēl mgiil* (même en après-midi) même quand il fait nuit *welā*,(ou) tu n'as pas peur, il y a *ngũlũ ĥnāyā* (comme on dit nous) / *'āāmn* (la sécurité) ...*lũũxřāā* (la chose, l'autre),....²⁹ *ayā kuuna ngũlũ....xətrāā* (alors, on se disait une fois) *tgũũlĩ nfũũtũ mən ġiit* (on va du côté de) la villa *etāēũũm*(leur villa)....*mən ġiit dār xərēēf , wĩn səkniin ...mũrāna* (du côté de la maison de Khareef, là où ils habitent...derrière nous) *w ĥnā ləřəũlā* (et nous c'était derrière eux)...*ayā neřəleuu* (alors on monte) *mən hadiik lġiiĥa* (de ce côté-ci)....on monte....*kĩ ngũlũ ĥna* (comme on dit nous) en parlant ...en parlant de tout et de rien...*ayā ĥātā əlĩ newəřluu* (jusqu'à ce qu'on arrive)...*nweřēēlhā ĥātā...l bāb dārĥa*,(on arrive jusqu'à devant chez elle) alors moi je tourne...*mən ġiit dār* (du côté de la maison de) **řāxřĩ** (Sakhri)³⁰ ...je tourne et puis, je descend vers la maison...*ayā* (et) *kima ngũlũ ĥnāyā* (comme on dit nous), le lendemain, c'est *leākss* (le contraire)...alors on monte *mən* (du) le chemin *təε əmēēma*(de mamaie)³¹, *mən ġiit dārna* (du côté de notre maison)....*neřəleuu mən*(on monte de) l'école **Rose**, *w ĥnā* (nous) *tāāleiin, w ĥnā tāāleiin, w ĥnā tāāleiin...ayā ĥətā nāwsāāl ənēēyā l dārna*... (et on monte, et on monte, et on monte...jusqu'à ce j'arrive chez moi) *w* (et) madame *xərēēf* elle termine.

Enquêteur : *řā řəerfi elā* (qu'est-ce que tu connais de) l'histoire *təε* (de) le quartier ? *řā erəftĩ eliih* (qu'est-ce que tu connais de ce quartier) ? *řā ĥkawleek elih* (qu'est-ce qu'on t'a raconté sur lui) ? Les parents *wela*(ou)les grands parents ? *řā tərəfi elā* (qu'est-ce que tu connais de la Pépinière) la Pépinière comme quartier ? *řā ĥkawleek elā lqissa etəεu*, l'histoire *etəεu* (qu'est-ce qu'on t'a raconté de son histoire)?

²⁶ Traduction littérale : boulangerie du soldat.

²⁷ Nom d'une famille voisine à celle de l'informatrice.

²⁸ Changement dans le débit de la voix.

²⁹ L'informatrice cherche le mot.

³⁰ Famille voisine de celle de l'informatrice.

³¹ Maman de Latifa qui fait référence en fait à la maison qu'elle occupe dans le quartier.

Latifa : *huwa ygulek hadek* (alors il te dit) le quartier avant que...*ngulu hnaya* (comme on dit nous) *kaan qbel ma yeteleu* ³²(c'était avant que les constructions) ...euh, *w gae*... (Et tout).

Enquêteur : *šha taearfi ela* (qu'est-ce que tu connais sur)le nom *tae* (de) la Pépinière ?

Latifa : **Pépinière**...*ken kima ngulu hnaya* (c'était comme on dit nous)... *fiħ essegar* (il contenait des arbres) *tae*... (de) je n' sais pas *anaya* (moi)...*tae l feekia* (les fruits), il était beaucoup plus *zaema* (soit-disant), *kima ngulu hnaya kiš* (comme on dit nous comme) un jardin, *kima* (comme) un jardin.

Enquêteur : d'accord....

Latifa : *wah* (oui), *gbal ma ykunu fiħ esskani bezef* (avant qu'il n'y ait beaucoup d'habitations)...*haw* (oui)...*qbel*³³ *ma youktaar l eimraan* (l'urbanisation)...*w l benyann* (les constructions, les habitations)...*haw eleš ygulu*³⁴(pourquoi on dit) la Pépinière.....une **Pépinière**.

Enquêteur : *w ša taearfi ela lqissa etaeu ? Škun elli ken saaken fiħ bekri ? Ša taearfi ela hada eši* (chose, sujet) ?

Latifa : *bekri*...c'était le...euh, le..., c'était...**Du seigneur**³⁵ ...*haw* (oui)...., donc du seigneur, *eli šrina elih l villa etaena* (celui, de qui on a acheté notre villa)*w elabalek* (tu sais !) *w rssel*...

Enquêteur : *w* c'était un colon.

Latifa : non...non, non c'était pas un colon...c'était un..., c'est un français *mahd* (pur, de souche)*men faransa, maši* (de **France** pas...) un colon *ngulu hnaya* (on dit nous)...*men duk sbenyul* (parmi les colons espagnols)...c'était...*zaema* (soi-disant) ..., c'est un noble...du seigneur.

Enquêteur : d'accord.

Enquêté : Déjà le nom *etaeu* (le sien)...**du seigneur, DU...SEIGNEUR**³⁶, c'est collé hein, c'est collé le nom....**Duseigneur**...*w kanet eandu* (il avait) une villa...une résidence *teni fi*(aussi dans)....*men jiiit* (du côté de..)le lycée **Oueld el Qablia**....une résidence *teni* (aussi)...une grande résidence *bessegaar* (avec des arbres)...*be Dāār etaeu w gae* (avec sa maison et tout...)...c'était vraiment vaste, *tgul nta rak fi...fi* (tu te dis, tu es dans...dans) ..., je sais pas *aneyā* (moi).

Enquêteur : *ša kanu ygululek elih waldik* (que te disait tes parents) *babeek* (ton père) *ša ygulek elih* (qu'est-ce qu'il te dit de lui) ?

³² Latifa fait référence aux constructions non coloniales, qui sont venues entourer les vieilles habitations/villas dites coloniales.

³³ Tantôt l'informatrice dit, *gbāāl* (avant) tantôt il dit *qbēēl*. Nous relevons ici deux réalisations d'un même signifié.

³⁴ L'enquêté m'interpelle.

³⁵ Nom du propriétaire colon de la villa où habite Latifa.

³⁶ Haussement dans la voix.

Enquêté : Quel quartier... ? La **Pépinère** ?

Enquêteur : *Wah, šha ygulek ela l háy...l qissa etaæu ? ela ki ken dayeer* (oui, qu'est-ce qu'il te disait du quartier...son histoire, sur comment il était) ?

Enquêté : *hna* (nous) depuis le temps *naæarfu beli* (on sait que) c'était le quartier le plus noble *gaaæ taæ Mostaganem*...qui dit **Pépinère**, dit... résidentiel... Les bourgeois *kenu* (ils étaient) ... *men jiihet l faransiyyin*... (là du côté des français) *.kima hadek garna* (comme celui-là notre voisin) *l qabtaan* (le capitaine)...*ki ygululu...etaæna* (comme on dit nous, le nôtre) **Hamza**...*baba* (père de)...**Amel**³⁷ *mert Khareef* (la femme de) **Amel**...c'était...*ša ken* (qu'est-ce qu'il était)...un colonel *wela manaæret* (ou je ne sais pas)...*ša ken...laa*... (qu'est-ce qu'il était, ...non) un capitaine, un capitaine...il réside *tema* (là-bas) ...*hda*... (à côté) face à face *mæa* **Les Zerrouni**.

A ce moment de l'entretien, l'époux de l'enquêté intervient dans la discussion :

Belqacem : La langue française *min tahdar ela* (quand tu parles de) la langue française, c'est une langue qui a été imposée par le colonialisme, *w mha gaaæ* (et il a complètement effacé) pratiquement la langue arabe, une langue d'imposition...*membraed welet* (après c'est devenu) une langue de communication ...car tout se faisait en français ...té obligé d'apprendre le français...*w taembraed welet* (et après c'est devenu) lutte contre l'envahisseur...*tealemna l luğa etaæu beš ndaaduh fiha* (on a appris sa langue (le colonisateur), pour le contrer, le combattre à travers d'elle)...*fi l mahakim*, (dans les tribunaux)c'est ce qui a fait que les Algériens maîtrisaient le français.

Latifa : on maîtrisait le français mieux que les français, bien sûr, *hadi ktubha* (celle là note-là).

Belqacem : quel était l'avantage *taæ* (du) le quartier résidentiel ?...c'est-à-dire, ce que tu apprenais à l'école...*fi* (dans) les quartiers *min tahder meahum* (quand tu parles avec eux, les français) tu avais l'accent ...tu avais l'accent véritable *meahuum* (avec eux)...*fhemt ki feš* (tu as compris comment)...c'est-à-dire au contact des français qui résidaient *fi hadik luxra* (dans la...)...tu avais l'accent ...et en fonction de ça, *keyen eli yahder* (il y a ceux qui parlent) le français *wa lakiin* (mais) sans...avec des accents *taæ luxriin w gaaæ* (des autres et tout)...*w keyen eli yahadru* (et il y a ceux qui parlent) vraiment net, pur ...*hadek taærfu beli* (celui-là tu sais qu'il) il vient d'un quartier résidentiel. Dans l'enseignement *fi* (dans) l'école,...ya ce qu'on appelle ...*fi luxra etaæha* (dans la chose, le truc)...le contact quotidien avec les français...*ešibeeni etaæna elah yerhmu* (notre père que dieu l'ait en pitié), *min zēed abqader xuuya* (quand est né mon frère **Abdelkader**)...pour le déclarer...parce que même pour déclarer *fi* (dans) L'A.P.C³⁸ ...*beš tkun ela belek* (pour que tu sois au courant)...il faut faire les déclarations...en français...parce que c'était des

³⁷ L'enquêté pose la question à sa fille.

³⁸ L'assemblée Populaire Communale.

trucs en français....*fi lbaladiyyeet* (dans les communes)il faut...il faut déclarer en français, *zēēd eandi*...(ma femme à enfanter).

L'entretien reprend avec Latifa :

Enquêteur : *ša taærfi ela* (qu'est-ce que tu connais de)les grandes figures *tae* (du)le quartier, *ela lkbaar* (les grands, les vieux du quartier) *tae* (du)le quartier ? *Ša kanu yahkuulek elihum* (qu'est-ce qu'on te racontait sur eux)? Par exemple *beebeek ša ken ygulek elihum*...(ton père, qu'est-ce qu'il te disait sur eux)?

Belqacem prend la parole : c'était des commerçants...les grands *tae l* (du) quartier.

Latifa : c'est...**Buxudmi**, les **Buxudmi**

Belqacem : *w* (et) **Benkritli**.

Latifa : *haduk* (ceux-là) depuis le temps, même...*ken ki ma ngulu hnaya, fi waqt etawra* (ils étaient comme on dit nous du temps de la révolution)...*w gaε...sekninie* (et tout...ils habitaient) *tema* (là-bas)...ils n'ont pas bougé, du quartier.....**les Benbernu...Benkritli**.

Belqacem : c'étaient de grands commerçants *heeduk* (ceux-là), c'était de grandes figures du commerce.

Latifa : c'était pas forcément *gir* (que) des commerçants...*wladhum* (leurs enfants) *qaryyin w gaæ*(ont faits des études et tout)...*w kanu* (et ils étaient) des avocats...*kanu des*(ils étaient des)*ki ma mtalen* (comme par exemple) ...*etaæna* (le notre) **el Hedeem** ...*ken kima gulti* (il était comme tu dis) à l'époque *fi waqt fransa* (du temps de la **France**)...il était médecin , *w* (et) les Français eux-mêmes *kanu yruhu*(ils partaient) ...*yaeni*(c'est-à-dire)...en auscultation chez lui...des Français eux-mêmes, *yruhu yfawtuu eandeh* (ils allaient consulter chez lui)

Enquêteur : d'accord, donc *hadu huma eli taærfihum* (c'est ceux-là que tu connais), les **Benkritli**, les **Buxudmi**, les **Benbernu** ?

Latifa : les **Benguettat**³⁹...*teni* (aussi)

Enquêteur : *eleš hadu* (pour quoi ceux-là) ce sont de grandes familles ? Parce que *kanu bekri fi waqt fransa* (ils étaient avant du temps de la France)?

Latifa : Des grandes familles *ki ma guti* (comme tu dis) *haduk* (ceux-là)...*meli* (depuis) *ki ngulu hnaya weayu, ela eddenia, w huma* (depuis qu'ils sont nés, ils étaient) à **Mostaganem**, *meli* (depuis) *w huma* (et ils sont là...) À **Mostaganem** *fi* (dans) les quartiers résidentiels, *ki ngulu hnaya* (comme on dit nous).

³⁹ Nom de famille de la mère de Latifa.

Enquêteur : d'accord...*ki kanu lealaqaat* (comment étaient les relations) *bekri ma biiyn* (avant entre) ...comment se passaient les relations *byn* (entre) les voisins ? *Eli tgulilhum* (ceux que tu nomme) *l ħdars* (les citadins) *w* (et) les arrivistes ? Est-ce que *ken keyna taəayuš binathuum*... (Est-ce qu'il y a avait une co-habitation entre eux) une entente *wela* (ou)... Y avait pas.... ?.

Latifa : *rak əraf* (tu es au courant...) *ki ngulu ħneya* (comme on dit nous) ...tu vois...*rah yssegel* ?(le portable enregistre...)...*yaəni*(c'est-à-dire) puisque c'est des arrivistes, ...*erubiiya*(des paysans), *ki ngulu ħnaya*(comme on dit nous) ...*edaəwa* (les choses)...alors *min gew seknu* (quand ils sont venus habiter le quartier) le quartier...*ngulu ħneya* (on dit nous) ,...*fawda* (la pagaille, le désordre))...*elmedebza* (la bagarre,)...*ki ngulu ħneya* (comme on dit nous)....*yaəni lqbaaha* (c'est-à-dire la méchanceté)...je n' sais pas *aneya* (moi).

Enquêteur : donc *haka* (c'est comme ça donc) ?

Latifa : c'est logique *ki ma ygulek* (comme il te dit).

Enquêteur : *min tšufi* (quand tu vois) le quartier *taə* (de) la **Pépinère**, est-ce que *tšufi fih* (tu vois en lui) la ville de **Mostaganem** *wela*...(ou)? Est-ce que *min tšufi* (quand tu vois) le quartier de la **Pépinère**... ?⁴⁰.

Latifa : Oui, sûr.

Enquêteur : d'accord, donc *min tšufi* (tu vois) le quartier c'est...

Latifa : c'est **Mostaganem**...*w əla beelek*, (et comme tu sais) *hata fel ...min kenu ħneya* (quand ils étaient là) les Français, *kenu zaəma* (ils étaient soi-disant) ...*gaə duk* (toutes ces) les familles...les...*yaəni, haduk* (c'est-à-dire celles-là) Françaises, surtout *metmerkzin* (situées, sises) *fi* (dans) la **Pépinère** *seknine kutriia* (elles habitaient pour la plupart) *fi* (dans) la **Pépinère**.

Enquêteur : d'accord...*ki tšufi* (comment tu vois) les autres quartiers par rapport *l* la **Pépinère**, *ki tšufi* (comment tu vois)...*ki ybanulek* (comment ils te semblent) les autres quartiers... ? C'est quoi les quartiers voisins *taə* (de) la **Pépinère** ? *Šahuma eli taəerfihum* (quels sont ceux que tu connais) ?

Latifa : les quartiers voisins,...hein ...bon, *keyen* (il y a) l'**avenue Réynal**...*teni* (aussi) quartier voisin, *maši beiid bəzzef*,...*teni* (pas très loin...aussi) *l Plateau* (le plateau)...*šet gihet l quinzième*⁴¹...*w baəda* (et après) *thewed lel Plateau*... (tu descends vers le Plateau).

Enquêteur : *ki tšufi haduu* (comment tu vois ces quartiers) les quartiers, est-ce que...*meši kima* (pas comme) le quartier *taə* (de) la **Pépinère**. ?

Latifa : *Yaəni* (ça veut dire)...*teni seknine fih*...*fe l haq* (aussi y habitent à dire vrai) les familles.....une fois *fi l istiqlale* (à l'indépendance) *edenia dexleet* (les

⁴⁰ L'enquête me coupe la parole.

⁴¹ Immeuble qui contient 15 étages d'où son nom.

gens ont envahis les lieux) ...*edenia gaε seknu* partout (tout le monde à habité partout) ...*fi* (dans) les quartiers, *gaε edenia* (tout le monde)...

Enquêteur : Donc *gultili ela* (donc tu m'as dis à propos du) le français, *kit tšufi* (comment tu vois) la langue *taε* (du) le français, *ki ybenlek* (comment tu le vois) le français, *kit tšufi hadi l luğa* (comment tu vois cette langue), *ki ybenlek* le français *eli tεalemthi*,... (Comment tu vois la langue que tu as apprise) ?

Latifa : c'est une langue...de culture, langue de ...d'émancipation...c'est une langue de...*ki ngulu hneya...luğat etaεalum* (comme on dit nous...langue de l'apprentissage) ...*maši ngulu hneya εayb* (ce n'est pas comme on dit nous une honte)... *whadu elah yahadru fronsia*⁴² (et ceux-là pourquoi ils parlent en français)...qu'est-ce que ça veut dire... ? *tahedri l fronsia*,(tu parles le français) c'est une langue *taε...yaeni*, (de...ça veut dire) *taε taqafa* (de culture) ...*taε* émancipation...*taε* (de) ...*nahderha ki ma galek* (je la pratique comme il te dit) sans ...*ygulek yeh, hadu eleh ma yahadruš bel εarbiiya* (ils te disent quoi...ceux-là pourquoi ils ne parlent pas en arabe) ?, *nahder...nahder*,(je parle, je parle) quand je veux le français...Et je parle l'arabe quand je veux...*ki ma galek...haywa* (comme il te dit c'est comme ça).

Enquêteur : d'accord,Donc vous vous sentez à l'aise *min tahedri* (quand tu parles) le français.

Latifa : oui...bien sur⁴³...je me sens à l'aise.

Enquêteur d'accord.

Latifa : Aussi bien le français que l'arabe...*mataleen* (par exemple), *min yaεerdu elik film* (quand on diffuse un film) en français. Donc *entia ma taεrafiš l fronsia, hade l fylm, entia ki tefehmih, alors ki ma gulti* (si tu connais pas le français, alors comment tu vas comprendre, comme tu dit) ...lorsque tu parles le français, ...tu sais, *ki ngulu hneya* (comme on dit nous)...tu comprends le français, mais *ki ngulu hneya...enedra etaεek lel fylm...ki ngulu hneya, ...tetğayer*,(comme on dit nous...ta vision du film...comme on dit nous change) ça change, *w tetbedel*,(et évolue), *maši kima eli* (pas comme celui qui) *m ykunš yefhem* (ne comprend pas le français), *ma šetiš kima fi* (t'as vu comme en) l'anglais, ...*ma qrineš* (on a pas étudié) beaucoup l'anglais, *qrineh yaeni...be tahdiid* (on l'a peu étudié c'est-à-dire).

Enquêteur : d'accord

Latifa : *qrineh be tahdiid* (on l'a étudié tout juste)...bon, *tefehmi* (tu comprends) quelques mots, mais tu ne comprends pas, *ngulu hneya gaε kulši* (comme on dit nous tout le film)... par contre le français, on a très bien appris le français ...on a...

⁴² L'enquêtée s'indigne.

⁴³ Accent affecté.

Enquêteur : tu m'a dis *beli luxriin* (que les autres) ne parlaient pas le français, *wela*(ou) le parlaient mal...les arrivistes, les voisins, *ki kuti tšufihum* (comment tu les voyais)? Est-ce que ils parlaient...est-ce que *tahedri meahum* (est-ce que tu leur parle) naturellement bel français *wela laa* (ou pas du tout)? *Wela tahadri meahum giir bel εarɓiiya* (ou sinon tu leur parles qu'en arabe) ?

Latifa : s'ils ne comprennent pas le français, tu es obligé de parler en arabe, tu ne parles pas en français.

Enquêteur : d'accord.

Latifa : *haw* (oui).

Enquêteur : *mεamen kunti tahadri* (avec qui tu parlais) le français ? *Mεa* (avec) les gens... ?

Latifa : le français...*min hna skenna fi* (quand on a habité) la **Pépinière**, il y avait nos voisins qui étaient français,...qui étaient français, y avait mon amie Dominique, *kanet sadiqtii* (c'était mon ami)...*ngulu hneya* (comme on dit nous),... elle avait mon age *w gaε* (et tout) alors on parlaient qu'en français, meme *ki ngulu hneya* (comme on dit nous) *teni* (aussi) des amies *haka*...(comme ça) Algériennes *w gaε* (et tout) on parlaient en français.

Enquêteur d'accord... *w hadu* (et celles là) les amies Algériennes, c'est des familles *h dar*.

Enquêté : oui bien sûr, ...c'est lorsque qu'on commençait à apprendre l'arabe *fi*(à) l'école...*daruna A taeryyib* (on nous a mis l'arabisation), *fi l madrassa, w bdina naqraaw luğa lεarabiiya, aya ngulu hneya, ...bdina* (à l'école, et on à commencé à apprendre la langue arabe (classique), et comme on dit nous, on à commencé)...petit à petit, *bdina nahadru luğatna...maši le dyalekt* (on à commencé à parler notre langue...pas le dialecte) c'est *l luğa l εarabiiya el fassiha* (la langue arabe classique)...tu me comprends ? ...c'est lorsque *min bdaw* (quand on a commencé) *yearbu* (à arabiser) *w ydiru fel...ngulu hna luğa l εarabia fel madrassa* (et à faire...nous on dit la langue arabe à l'école) ...*w bdina netεalmuha...dek l waqt* (et on à commencé à l'apprendre...à ce moment là) *welina teni nahedru bel luğa l εarabiiya* (on à commencé à parler notre langue arabe).

Enquêteur : Donc la langue maternelle *etaεek, ša kanet* (la tienne, c'était quoi)? *kanet* (c'était) l'arabe *wela* (ou)le français ? La langue maternelle *eli hderthi* (que tu as parlé) à la petite enfance ?

Enquêté : la petite enfance...*kuna nahadru* (on parlait) en français, puisque *kuna naqraw* (on apprenait) en français...*haw, kuna* (oui, on était) à l'école ...*kuna naqraw giir* (on étudiait que) le français...*hadek* (ça) bon, *hadek, meā bebek w emuuk* (avec ton père et ta mère) tu parlais...*hadertek* (ta langue)...*bel εarabiiya bedaarja etaεna* (notre arabe dialectal).

Enquêteur : ah d'accord, *mεa* (avec) les parents *kunti tahadri* (tu parlais)... ?

Latifa : *nahadru el luġa edariiga etaena* (on parlait notre arabe dialectal).

Enquêteur : *ma kuntiš tahadru l faranssia* (vous ne parliez pas en français)

Latifa : Ellāā, ellāā, *ma kuneš nahaadru l faranssia meā papa w mama* (non, non, on ne parlait pas le français avec papa et maman).

Enquêteur : d'accord

Latifa : *w kifeš kuna ?*, *min kuna*, (comment on était ?, quand on était) quand on apprenait à l'école, *ygulek* (il te dit) il faut jamais traduire...quand tu parles le français...*min tebġi tetġalem, tetealmi l franssia...ki ngulu ħneya*, (quand tu veux apprendre, apprendre le français...comme on dit nous) le français, il faut pas essayer de traduire...*ngulu ħneya* (on dit nous) le français à l'arabe *beš tetealmi* (pour que tu apprennes) alors tu n'apprendras jamais le français...tu n'apprendras jamais le français aussi bien *kima* (comme) l'anglais...il faut jamais traduire de l'anglais au français *wela*(ou)...du français à l'anglais, parce que tu n'apprendras jamais la langue.

Enquêteur : d'accord.

Latifa : *hey wa* (c'est ça).

Enquêteur : donc il faut jamais traduire...

Latifa : il faut jamais traduire.

Enquêteur : *w kunti tahedri* (et tu parlais) le français *fi* (dans) des situations particulières ? Est-ce qu'il y avait des sujets de conversations particuliers ?

Informateur : Oui des sujets de conversation ...*kuna min...yaeni, kuna ... min kunt anaya nqari*, y avait des collègues qui parlaient en français. *Yaeni muəalimet* (des enseignantes) *tae l fronssia*...alors on parlait en français...on parlait en français...

Enquêteur : Donc vous parliez en français ?

Latifa : on parlait en français...*hna déjà kanet l mudira* (nous déjà, on avait la directrice) *etaena* (la notre) elle était beaucoup plus francisante qu'arabisante, ce qu'il fait ...*l aġlabiyya* (la plupart du temps) *keneet* ... (elle était) elle parlait en français, quand elle faisait des... réunions, elle était beaucoup plus francisante qu'arabisante...bon *kenet tahdar bel faranssia*(elle parlait en français)...et petit à petit...*ki ngulu ħneya, welat tetealem l arabiiya* (comme on dit nous, elle à commencé à apprendre l'arabe),...*tetealem, tetealem, hata welet, ki ngulu ħneya*..(elle apprenait, elle apprenait, jusqu'à ce qu'elle...comme on dit nous) elle faisait ses...les réunions *etaəha* (les siennes) en arabe.

Enquêteur : D'accord, donc elle parlait en français.

Latifa : oui

Enquêteur : bon je vous remercie.

Latifa : saha.

Fin de l'entretien.

Entretien 02

Enquêté : Habib

Idiomes présents : arabe dialectal, français

Lieu de l'enregistrement de l'entretien : quartier de la Pépinière

Durée de l'entretien : 21min et 24 secs.

Texte intégral de l'entretien :

Enquêteur : Bonjour *εāmī lhāāğ*⁴⁴

Habib : *meḥbā bīk* (bienvenue à vous)

Enquêteur : merci beaucoup, donc le ...voilà, le... l'entretien va se structurer comme ça, donc d'abord des questions sur le quartier, alors êtes-vous né dans le quartier *εāmī lhāāğ* ?

Habib : non, je ne suis pas né dans le *kāārtye*⁴⁵

Enquêteur : d'accord.

Habib : je suis né dans le quartier des « citronniers », **el εarṣa**⁴⁶.

Enquêteur : donc vous n'avez pas grandi dans ce quartier.

Habib : non.

Enquêteur : très bien, et votre scolarisation *εāmī lhāāğ* ?

Habib : ma scolarisation a été faite laplypaḡ du temps, à l'école *medzahēr*, à *Maḡmāār*⁴⁷

Enquêteur : très bien,...vous pouvez me parler de votre quartier *εāmī lhāāğ* ?

Habib : le *kāārtye*⁴⁸, il était renommé...le *kāārtye* de la **Pepinyerṣ** est renommé pūr sa stabilité, son calme...euh, les gens étaient chacun...il n'y avait pas de...C'était un *kāārtye* ...il est *ṣezidāsjeḷ* pour la ville de **Mostaganem**, *gēēl*, (tu dis) vous habiter la **Pepinyerṣ**, c'est un *kāārtye* *ṣezidāsjeḷ* ... ce n'est pas comme un *kāārtye* populaire,

gēēl (tu dis) **l εarṣa welā**(ou) **Tiğdiit**⁴⁹ *welā kiimā lwxṣriin*(ou comme les autres), c'est...

Enquêteur : c'est bien.

⁴⁴ La transcription de la consonne en arabe ح est rendue par la consonne phonétique « h » soit par « ħ ».

⁴⁵ Habib produit dans un « r » roulé, grasseyé, et cela est visible tout le long de l'entretien, c'est pour cela que nous rendons la transcription du « r » par un « ṣ » ce mode transcription est emprunté à celui proposé par L' I.N.A.L.C.O. (Institut national des langues et civilisations orientales situé à Paris).

Cet exemple de réalisation du « r » grasseyé est assez caractéristique de la génération qui a vécu la colonisation française, cette réalisation au delà de l'effet de contamination de la consonne « ṣ » en arabe dialectal, est une marque de détachement linguistique (qui peut revêtir une dimension identitaire d'une certaine appropriation du français par les locuteurs Algériens), par rapport à une réalisation française plus standard (de France).

⁴⁶ Quartier de Mostaganem.

⁴⁷ Quartier de Mostaganem qui se trouve à l'Est.

⁴⁸ La prononciation du mot quartier chez le sujet est très appuyée avec un « r » très grasseyé.

⁴⁹ Quartier populaire, le plus vieux quartier de la ville de Mostaganem.

Enquêteur : Quel regard vous avez sur le quartier donc... ?

Habib : c'est un *kāārtye pṛōpṛ*, c'est un *kāārtye* qui est...

Enquêteur : *Gūlii* (dites-moi) *ēāmī lhāāğ* comment vous vous sentez dans le quartier, vous vous sentez à l'aise ?

Habib : je me sens à l'aise, il y a une *ṭṛākilitē mākēš kī fhā* (sans pareil)

Enquêteur : que représente le quartier pour vous ? *šā ymetelak* (que représente pour vous) le quartier *ēāmī lhāāğ* ?

Habib : le quartier?...euh, on trouve de tout...il s'est *āriši* par des magasins...alimentations générales...

Enquêteur : Ah ! D'accord.

Habib : des magasins *kīma ngūlu hnāya*⁵⁰(comme on dit nous), qui sont dans le *kāārtye* puisqu'ils nous évitent d'aller en ville.

Enquêteur : d'accord.

Habib : *tesamāā* (c'est-à-dire) le citoyen qui habite la *Pepinyeṛṛ* les trouve.

Enquêteur : d'accord.....donc, euh *gūtlī ēāmī lhāāğ* (donc vous m'avez dit) vous vous sentez à l'aise dans le quartier ?

Habib : oui *ṭṛē* à l'aise.

Enquêteur : Est-ce que vous arrivez à vous repérer facilement dans le quartier ? *mīn tetmāšā fī* (quand tu marches dans) le quartier, est-ce que vous avez des repères faciles ?

Enquêteur : j'n'ai aucun *ṛəpəṛ*... *ṛəpəṛ ēṭṭṛṛig* (route) ce n'est pas un *ṭṛē grā kāārtye*, c'est un petit *kāārtye*,.....le fait de se *kōnetṛ w kūlšši*, (et tout) y a pas de..... *maḥssūb* (soi-disant)⁵¹, c'est très facile de *miteel*...Chaque habitant de *lwxyṛīn* (les autres)....euh, se retrouve.

Enquêteur : d'accord.

Habib : chaque habitant du *kāārtye*, se *ṛəṭṛūv*.....*gēl bālī* (il dit que)...la *ṛy Nāāffūsī* c'est connu...la *ṛue*, la *ṛy Nāāffūsī ēūt māān*, le *kāārtye* est connu. Les gens se connaissent *āṭṛ* eux.

Enquêteur : d'accord....euh, est-ce que vous connaissez les limites du quartier *ēāmī lhāāğ* ?

Habib : les limites de *kāārtye* ?

Enquêteur : les frontières du quartier, est-ce vous pouvez les citer ?

⁵⁰ Cet énoncé en arabe dialectal, nous l'avons constaté, fonctionne comme un ponctuant de discours chez Habib, puisqu'il intervient quasiment tout le temps dans ses prises de paroles. Nous avons relevé le même procédé chez Latifa.

⁵¹ Un autre ponctuant du discours redondant dans les prises de parole du sujet.

Habib : bon *h̄hna* on connaît la **Pepinyeṛṛ** qui s'est limitée...*pāṛegzāpl*, vous avez *ṭṛīg* (route) la Wilaya...la wilaya, vous *tūrne* la *ṛūt d'Oran*, la *ṛūt d'Oran*, *teṭṭlāe* (tu monte) l ciné monde, e ciné monde et vous *tūrne*, c'est à ça, *kiima ngūlū* (comme on dit)...un *gāṛ* de *kaṛe*...voilà la **Pepinyeṛṛ** que je connais.

Enquêteur : Ah d'accord. Donc, c'est ça les limites où il commence et où il se termine ?

Habib : *wāāh* (oui)...*tessamā* (on va dire) c'est l'ancienne, *kī yssemūūh...gēēl* (comment on l'appelle...on dit) vous habitez la **Pepinyeṛṛ**, c'est un *gāṛ* de *kaṛe*Vous passez à la wilaya...*ṛūt d'Oran*...*w dzīd*...(et tu continues).

Enquêteur : donc vous le voyez comme un carré ?

Habib : comme un *gāṛ* de *kaṛe*.

Enquêteur : ah d'accord...euh *ēāmī l̄hāāḡ*, qu'est-ce que vous connaissez de l'histoire du quartier ?

Habib : *listwaṛ* non.

Enquêteur : Est-ce que connaissez des choses sur l'histoire du quartier ? Est-ce que les parents *etāwwek welā* les grands parents vous disaient des choses *elā* le quartier de la **Pépinière**?

Habib : non parce que... *ki yssemūūh* (comment on l'appelle) les *paṛā* n'ont pas habité la **Pepinyeṛṛ**, ils ne connaissent pas la **Pepinyeṛṛ** ...*parSke*⁵²...nous avons habité les *siṭṛāje*...c'est-à-dire, ils n'ont aucune *īdēē*...*w h̄hna* (et nous) on se limitait... *pāṛegzāpl*, le *ṭṛavayye...kīma ygūlū lwxṛīin* (comme disent les autres) sans *ētṛ epāārṛīyē* dans...

Enquêteur : s'il y avait de vieilles personnes du temps de votre enfance *kānuu yahādrū elā* (ils parlaient du) le quartier ?

Habib : NON⁵³...non, ils ne parl pas du *kaṛtye*...ils parl *ygūlū luxṛīin* (les autres disent) d'eux-mêmes, *ygūlū luxṛīin* (les autres disent) c'est des anciens...euh.

Enquêteur : d'accord...d'accord, très bien... *ēāmī l̄hāāḡ*, parlez-moi des relations entre les voisins ? Comment vous les qualifiez, comment vous les voyez ?

Habib : les...les *ṛelāssyō* de voisinages sont *ṭṛē* bien, *mīteel*, l'ocassion d'un événement quelconque, *māṛṛīaḡ w dēssē*, tout l *Mōnd* s'aide.

Enquêteur : ah très bien

Habib : euh...c'est les gens viennent, y a pas de *ssēt*...*ngūlū* (on dit) *ṛyptūr ngūlū* (on dit)...du *kāṛṭṭye welā gēēl ma ḡṭūšš*...ya une *kōmūnote*...les gens

⁵² Le sujet marque un temps d'arrêt et appuie dans la réalisation du mot.

⁵³ Haussement dans la voix.

se kōmmūnīk ōntr̥ ø, y a pas De...p̥r̥oblēm....et ça on le constate quand il y a un événement...kēlkīn, k sē swā un maṣṣāg̥ soit dēssē...nēmpōrt kēēl événement...vous avez.....surtout la jeunesse...surtout la jeunesse du kāārtye de la **Pepinyeṣṣ**La jeunesse...on les ṣemōṣṣī profondément...ngūlū *hnāyā* (nous on dit)...pāṣ S kīl s'en occupent....et même enṣṣ paṣōtēz...mīttel même les enfants du kāārtye, kō il y a quelqu'un kī oz mīttel, pāṣg̥zāpl̥ un volēṣ *welā ḥāḡa* (ou quelque chose) ils se mettent pāṣ tous les moyens de ne pa l lessē volē.

Enquêteur : d'accord

Habib : là, je paṣ du kāārtye *hnāya* du kāārtye de la **Pepinyeṣṣ**, les enfants du kāārtye.

Enquêteur : d'accord...euh, qu'est ce que vous connaissez des familles qui habitent le quartier de la **Pépinière** ? S'il y a des familles *ḥdars* (citadines) ou nobles que vous connaissez, est-ce que des familles, de leurs histoire, est-ce qu'il ya des familles nobles *hnāya* (ici) ou des... ? Est-ce que vous connaissez des familles citadines ou nobles, vous les voyez comme ça, ou pas du tout ?

Habib : ...**Sī xlīfa**⁵⁴....c'était un bonhomme qui ṣṣavayē fī la justice....**bū xūūdmū** qui a ṣṣavayē ō trībūnal.

Enquêteur : ah d'accord.

Nous sommes interrompus par l'arrivée d'un client ami de l'enquête⁵⁵.

Habib : *kāyyen ḡḡarī* (il y a mon voisin)⁵⁶.... *Ḡarī* (mon voisin)... **Xāttīr**... **xāttīr** kī (co)....

Enquêteur : *ḥadū* (ce sont) c'est des familles...nobles ?

Habib : des familles *maḥssūb* (c'est-à-dire) nobles... *εandek* (tu as) à côté *tanī ṣergī*.

Enquêteur : *ṣkūūn* ?

Habib : *ṣergī* à côté,...*ellāh yermāh, ḥada mēēt, ellāh yermāh* (que dieu l'ai en pitié, celui-là est mort, que dieu l'ait en pitié).

Enquêteur : d'accord.

Habib : du côté *hnaya* (ici), c'est des nouveaux, **eli mūūssa**⁵⁷...l'environnement *ḥadū* (ceux-là)...*kēssemūḥ hnāya*, (comment on l'appelle nous)...pas les, les ḡrād peṣṣōn...*maḥssūb* (c'est-à-dire) ...*ziid bēzzyāda*, (ajoute à cela) *ṣwī* meme ṣetīrē...*ṣwī* retiṣe dans certain sens *wiin l*

⁵⁴ Le nom des familles considérées comme nobles figure ici en caractère gras.

⁵⁵ Les interruptions étaient fréquentes à cause des clients qui venaient acheter à la librairie, jusqu'à ce qu'Habib m'invite à poursuivre l'entretien dans sa maison qui communique directement avec la librairie.

⁵⁶ Voix qui baisse.

⁵⁷ Voix qui baisse.

hādža elī ma lūxṛṛīn (où le truc que), j'essaye pas d'intégrer dans des gens ke š konē pā.

Enquêteur : d'accord.

Habib : le ṭravāy, la mēzō...*maḥssūb* (c'est-à-dire)...šwī pas quelqu'un dūēē kī cherche à....konetṛ...šwī limité dans certain sens, *kī āna* (moi) kī (comme) mes enfants.

Enquêteur : par rapport aux familles que vous considérez...qui ne sont pas, ne sont pas...citadines ?

Habib : la famī...*maḥssūb* (on va dire)...c'est des gens kō les kūṛṭwā...mīttəl le Bōḡūr le bōšwāāṛ *mīttel* (par exemple) pāṛegzāpl... *īnssēēn tāāe ḡūūra* (des gens de voisinage), et ça ṣaṛṛēt lā, *mīttəl* (par exemple) pāāṛ ṛēgzzəmpl⁵⁸, *mā kānš* (y a pas) la vīššīt *ngūlū* (on dit, on va dire) de famī à famī, *w kūlšī* (et tout), *kī mā kēēn* (comme étaient) les anciennes...

Enquêteur : d'accord. Donc là selon vous y aurait des habitants anciens et des habitants nouveaux du quartier ?

Habib : sī...*kī yssemūh* (comme on l'appelle), les anciens, š pø pas les konetṛ...*elā xaṭṭēr* (parce que) c'est des gens *elī mēēt* (qui par exemple) *welū rrāh welī ḡā* (et qui est venu et qui est parti)...et c'est des nouveaux donc, dans n'importe quel kāārṭyye vous avez des nouveaux venus.

Enquêteur : et vous connaissez ces nouveaux là qui sont installés c'est-à-dire y a pas longtemps dans le quartier ?

Habib : euh les nouveaux...*ellī ḡāw* (ceux qui sont venus)...*kī yssemuuhum luxṛṛīn* (comme on les appelle les autres) **les Lāṭṭrōš, les elī mūūssā** ḡwaṛṛīnā (nos voisins)...c'est aprē l'indépendance *elī ḡaw* (qu'ils sont venus)

Enquêteur : d'accord.

Habib : *kīma* (comme)...c'est des années....donc c'est des nouveaux parSke *ellēš* (pourquoi)...c'est des villas, ce n'est pas *mīttəl* (par exemple) un immeuble, des immeubles *welā* (ou), les gens pāṛt w ṛevyéēn w *kūlšī* (et tout).

Enquêteur : d'accord très bien.

Habib : vous avez **les...qalāffāt** qui sont à côté⁵⁹

Enquêteur : d'accord.

Habib : c'est des familles...*ēānā* (on a) c'est une ṭṛe Ḡṛād famī pūr énsī dūr.

Enquêteur : *ēāmī lhāāḡ*, comment voyez-vous les kartye voisins lēl l Kartye de la Pèpinière ?

⁵⁸ Un autre ponctuant très redondant du discours d'Habib.

⁵⁹ Insistance.

Habib : les Kaṛṭṭye voisins...les kaṛṭṭyī voisins...*kayyēn* (il y a) des kaṛṭṭye kī sont pōpyler, y a beaucoup de la pōpylāsyo...des gens dans un immeuble...ou bien *eašṛṛā, xmeššṭṭaeēš nwāāhed*.

Enquêteur : donc c'est ça la différence...?

Habib : c'est ça la dīfēṛās...*ela xatēṛ hna* (parce que...nous)⁶⁰...c'est des gens...c'est des maisons individuelles, c'est-à-dire c'est une famī kī habite.

Enquêteur : très bien.

Habib : mais pāṛkōṭṭṛ dā dōṭṭṛə kāārṭyṛe comme les **H.L.M**⁶¹ *welā* (ou) **Tiḡdūt**...*wiin* (là où) y a des immeubles 800 logements, vous connaissez les **800 logements** ?

Enquêteur : oui.

Habib : *elī yguul* (celui qui dit) les **800 logements**, minimum avec Qaṭṭ pēṛṛssōn, šūf le nōbṛṛ d'habitants qui se ṛetṛṛūv dā des kāārṭyṛe pareils.

Enquêteur : d'accord, et votre regard sur le quartier ? Est-ce que vous pensez qu'il a changé *ēāmī lhāāḡ* ? Est-ce que le quartier a changé depuis ke..,

Habib : non y a pas tellement de changement, y a pas de changement, y a pas de...kōšṭṛṛūkṣyō, bon quelques...minimes *mītṭel* (par exemple) pāṛḡzāmpl quelques ṭṛṛāsfōṛmaṣyō dans seṛté sens.

Enquêteur : d'accord.

Habib : mais le kāārṭyṛe en lui-même, il n'a pas changé⁶²

Enquêteur : donc le quartier n'a pas changé ?

Habib : n'a pas changé...il à gardé son Styl *tae bekrṛī*, à paṛ *mattalen* (par exemple) une banque qui a été faite, quelques nouvelles kāšṭṛṛykṣyō,...la **B.N.A**⁶³, la **B.N.A**, nouvellement installée, ça c'est des kāārṭyṛe *wiin* (où)...

Enquêteur : Qu'est-ce que vous pensez de l'architecture du quartier ? Cette architecture coloniale donc elle est... ?

Habib : elle est Nōṛṛmāl dans seṛté sens, l'architecture en elle-même...c'est des anciennes villas...c'est la plypāṛ des kāšṭṛṛykṣō, ils ont été eṛite des fṛāse apṛe lœṛ depāṛ, y a pas de...

Enquêteur : d'accord...donc vous ne voyez pas de relation entre le quartier de la **Pépinière** à proprement parler et...le français ?

Habib : *maḥssūb* (c'est-à-dire) quelque chose de nouveau ?...non ṛyé à voir ; *xatṭēṛ elēš* (parce que pourquoi) le ḡūṛṛ où les gens sont paṛṛṭī, déjà *ellī ṛahū*

⁶⁰ Allusion faite aux habitants du quartier de la Pépinière.

⁶¹ Quartier Nord de la Pépinière.

⁶² Référence faite à l'architecture du type colonial qui caractérise le quartier.

⁶³ Banque nationale d'Algérie.

(qui sont partis), en 62 aprē l'indépendance, c'est d'abord des gens *ellī seknū* (qui ont habité)...c'est Lārīrāb aprē...*mēmbaed Lēerēb gaedeet* (après les gens sont restés)...chacun...la plypaṛ du temps c'est des gens qui zō acheté.

Enquêteur : d'accord, oui.

Habib : ī zō acheté *ela lgwwēer dēek l waqt w kūlšī* (ils ont acheté aux français leurs villas) depuis ce temps et tout)...*gaedēt makēš* (donc il restait plus de différence) la dīferās.

Enquêteur : *ēāmī lhāāğ* comment voyez-vous l'évolution de la ville ? Est-ce qu'elle a changé la ville de **Mostaganem** ou pas ?

Habib : la ville de **Mostaganem**, à ṭre beaucoup changé, la ville de **Mostaganem** Gṛrāš...c'est mon opinion peṣonel Gṛrāš au Wali qui est paṛṭī....le pṛemye Wali **Ezzūx**⁶⁴, il a changé **Mostaganem**...euh, l'image de **Mostaganem** a changé complètement.

Enquêteur : d'accord.

Habib : avec ce pēṛīfeṛīk⁶⁵, avec les kōṣṭṛykyō,....il a changé, on oṛe bien voulu qu'il ṛest plus longtemps, pūūr essayer de fēṛ un peu plus...mais malōṛzmā.

Enquêteur : donc ça a changé positivement ?

Habib : ça a changé...les gens qui viennent...*ngūlū* ki ont connu **Mostaganem** ṭṛūv un changement.

Enquêteur : trouvent un changement.

Habib : et nous avons Mostaganem, ça été lār, ça été le Tēatṛ, ça été...*maḥssūb eanā liṣtoṛīk*.

Enquêteur : elle a son histoire...

Habib : elle à son histoire qui est....que peṣon ne peut l'enlever.

Enquêteur : d'accord...très bien.

Enquêteur : *ēāmī lhāāğ*, on passe si vous voulez au deuxième volet du questionnaire qui concerne le français.

Habib : oui.

Enquêteur : Donc là vous m'avez dit que les langues que vous parliez à la petite enfance⁶⁶ c'est l'arabe dialectal et le français ?

⁶⁴ Ex Wali de la ville de Mostaganem dans les années 2000.

⁶⁵ Le sujet fait référence à l'extension de la ville.

⁶⁶ Lors du remplissage de la fiche signalétique, nous avons posé la question au sujet des langues qu'il pratiquait.

Habib : *kī yssemuuh* (comment on l'appelle)... le fr̄āse ça été apr̄ī dō l'École fr̄āsez, on a fait les études en langue fr̄āsez...lāṛṛāb est venu pāṛ la suite ; pāṛskā ō avait qu'une seule...*lwaqt elī qrrīt fēl*⁶⁷ (le temps où j'ai étudié) *kī yssemuuh* (comme on l'appelle)...j'avais qu'une œṛ pāṛ semaine...daṛābīzaṣyō.⁶⁸

Enquêteur : ah d'accord.

Habib : Et laṛābīzaṣyō, on lui donnait pas Tēēlmō démpōṛṛāṣ, pāṛskā c'était le Fr̄āse...apṛe lédēpādāss *wiin* (où)...*ellāh yēṛmah Būmadyēn* (que dieu prend en pitié **Boumediène**)⁶⁹...le pṛēzīdō...où ils ont exigé des fōkṣyōnēṛ, il faut laṛābīzaṣyō⁷⁰.

Enquêteur : très bien.

Habib : et on était obligé d'avoir laṛābīzaṣyō...de kōnēṛ, de fēṛ des kœṛṛ du ṣwāṛ, j'ai fait des kœṛṛ du ṣwāṛ dāṛṛāb.

Enquêteur : pour apprendre l'arabe.

Habib : pūṛ apṛōdṛ lāṛṛāb.

Enquêteur : l'arabe scolaire c'est-à-dire l'arabe d'école⁷¹ ?

Habib : lāṛṛāb skōlēṛ...j'ai eu mon sēṛṭīfīka d'études gr̄āṣ aux kœṛṛ du ṣwāṛ.

Enquêteur : Donc vous parliez plus le français que l'arabe dialectal ?...enfin que l'arabe.

Habib : *deṛwēk* on pāṛl que lāṛṛāb...dans sēṛṭé ṣāṣ...vous m'demānde dēkṛīṛ une lettre, ṣ pø pas vous zēkṛīṛ une lettre en āṛṛāb...ṣ pø *mīttal* (par exemple) paṛēgzāmpl lēkṛīṛ en fr̄āse, je mekspr̄īm beaucoup plus en fr̄āse, que...qu'on āṛṛāb... nous sommes...la gēnēraṣṣyō fṛōsēze *ngulū lūxṛīin* (on dit les autres)...ne peut pas *mīttal* tēkṛīṛ une lettre⁷², même les *zadmīnīṣṭṛāṣyō*, on essaye dēkṛīṛ en fr̄āse, n'importe quelle ṛaket *welā haḡa* (ou quelque chose), ça s fait en fr̄āse...Paṛs kō ē plus lībṛ, on peut penser, on peut dire ce qu'on pense fī le fr̄āse que lāṛṛāb.

⁶⁷ Le sujet fait référence au temps de sa scolarisation qui coïncidait avec la présence coloniale en Algérie.

⁶⁸ Vaste processus politico-linguistique par décret présidentiel portant création de la commission nationale d'arabisation, structure nationale de contrôle, d'évaluation, d'organisation et de planification de l'arabisation, dirigée par le Président de la république. (cf Y. Derradji, A. Quéffelec : Le français en Algérie, lexic et dynamique des langues).

⁶⁹ Président de l'Algérie qui est resté au pouvoir de l'indépendance en 1963 jusqu'à la fin des années 1970.

⁷⁰ Le sujet veut dire la langue arabe enseignée aux écoles, il semble confondre entre langue « arabe » et processus d' « arabisation ».

⁷¹ Il s'agit de l'arabe standard enseigné dans les écoles, celui des administrations, et qui jouit d'un statut d'officialité contrairement à l'arabe dialectal qui lui n'a pas jusqu'à maintenant de statut officiel reconnu par l'état Algérien.

⁷² Une lettre en langue arabe.

Enquêteur : d'accord...très bien. Donc là vous vous sentez à l'aise dans cette langue là ?

Habib : je suis à l'aise dans serṭé sās quand on ēkṛī.

Enquêteur : et quand vous vous exprimez ?

Habib : quand on ēkṛī, on ēksprīm mīttal paṛegzempl, nos pensées en fṛāse beaucoup plus qu'en āṛṛāb, parSkə le fṛāse...l' āṛṛāb n'a pas été poussé...*ngulu lūxṛṛīn* (on dit les autres)...les études beaucoup plus poussées...comme cette gēnēṛaṣyō tāe les jeunes *tāā dāṛwək* (de maintenant) qui ont plus dāṛṛāb que de fṛāse.

Enquêteur : Et au niveau de vos usages de tous les jours, est-ce que vous...avez recours systématiquement au français ou...?

Habib : non, non la plypār du temps...on paṛl...euh, plus lāṛṛāb que le fṛāse.

Enquêteur : D'accord.

Habib : pāṛṣkō a le contact avec le citoyen⁷³ *mīttal* (par exemple) paṛegzāmpl en āṛṛāb, *mā tənḡemš īnssēcēn wəla ḡmāēā wəla dyaaf yḡuuk* (tu ne peux pas recevoir une personne ou un groupe ou des invités) et vous parlez en fṛāse.

Enquêteur : Oui, oui.

Habib : Bon quelques mots de temps en temps ça se glissent en fṛāse⁷⁴...ça c'est...

Enquêteur : Oui, oui, oui, j'ai compris...mais est-ce que vous utilisez le français⁷⁵ avec certaines personnes, dans certaines situations ?

Enquêteur : non, non, pas du tout, pas du tout...à pāṛ que on ṛenṭṛ dans une admīnīṣṭṛāṣyō, *welā mīttal māṣī* (où par exemple pas) une admīnīṣṭṛāṣyō ...quand il y a contact ou vous ṛəsəve des invités *wela haḡa* (ou quelque chose), *kiima* (comme) deṛnyerṁā les fṛāse qui sont venus, vous pāṛle le fṛāse paṛegzāmpl...ça c'est...⁷⁶ vous ne pouvez pas paṛle en āṛṛāb...

Enquêteur : voila, voila, exactement, tout dépend...donc là, y a pas de contexte précis où vous parlez que le français ?

Habib : Non, non, pas du tout.

Enquêteur : même avec des amis, d'anciens amis⁷⁷ ?

Habib : D'anciens amis, on pāṛl qu'en āṛṛāb nōṛmāl...*ngūlū leaṛṛāb lḡāzāyṛṛī* (on dit l'arabe algérien).

⁷³ Nous rappelons que le sujet est un gestionnaire d'une librairie.

⁷⁴ Rire du sujet.

⁷⁵ L'objectif de la question est de préciser chez le sujet sa modalité d'usage du français.

⁷⁶ Insistance.

⁷⁷ Le but de la question était de dépasser les clichés que pouvait avoir le sujet sur le français, pour tenter de l'amener à identifier des pratiques concrètes dans cette langue.

Enquêteur : oui, oui oui j'ai compris.

Habib : *elūgā etāenā* (notre langue)...*ma tenġemš laxūr* (tu ne peux pas l'autre)...*naeḡūlah qīma w* (on lui donne comme et (en parlant du français) non pas le français *pāṣkə*).

Enquêteur : donc là, y pas d'identification au français ?

Habib : *Ellāā, ellāā, ellāā*, (non, non non) pas du tout, pas du tout... Au *kōtṛeḡ*, on essaye de feḡ de l *āṣṣāb ṣṣūmēēā* (une réputation).

Enquêteur : Très bien... *ēāmī lhāāġ* sur une échelle de dix (10) sachant que dix correspond à une maîtrise parfaite du français, vous diriez que votre maîtrise du français est de...je vous donne 2-4-6-8-10 ?

Habib : la metṣīz du français, je suis admis āṣṣ 8 et 10.

Enquêteur : Donc vous estimez que vous avez une bonne maîtrise du français ?

Habib : ah oui.

Enquêteur : Très bien, d'accord...donc là, comment on peut qualifier le rapport que vous avez au français *ēāmī lhāāġ*?

Habib : *pāṣkə* notre... les études ont été faites en français, ...on a été dans des écoles française... *gāē* (toute) la *gēnēṣayō etāenā* (la notre) ne pāṣ que le français.

Enquêteur : donc on peut dire que c'est un rapport historique ?

Habib : c'est un *ṣāpōḡ īstōṣīk, ela xāṣṣeḡ elēēš* (parce que pourquoi)...les gens qui ont fait...le français, *gāē* (toutes) les écoles française avant 62, nēmpōṣ quelle pēṣson à mon âge, il pāṣ le français beaucoup plus que *lāṣṣāb*.

Enquêteur : Très bien.

Habib : *gūtlēk* (je t'ais dit) *lāṣṣāb* on avait qu'une petite demi œḡ *welā* (ou) une œḡ pāṣ semaine...et *ākōḡ...ēššyyūxā mīn yġuu* (et les professeurs quand ils viennent), la plūpāḡ du temps, on pāṣle, on discutait, que de feḡ *lāṣṣāb*...c'est, c'est...

Enquêteur : d'accord, très bien voilà, donc y avait plus un penchant vers le français que vers...

Habib : c'était le français, on discutait le français ...c'était des pṣōḡeḡ en français...euh...

Enquêteur : d'accord.

Enquêteur : *ēāmī lhāāġ* comment vous voyez les gens, les personnes les habitants du quartier de la **Pépinière** qui pourraient pratiquer le français, peut être comme ça ? Est-ce que vous connaissez des gens qui quand ils rentrent

chez vous, peut être dans la librairie vous parlent en français, peut être des amis... ?

Habib : non laplypār, ils pārļ qu'en arṣāb, le fr̄āse *qlīl wīn wahēd ygūlek mīttēl* (rare où quelqu'un, il te dit)...c'est des *ngūlū hna* (comme on dit nous) des échappées taē le fr̄āse.

Enquêteur : d'accord.

Habib : *wāla* quelque chose, un arṣīkl qui est donné par son mot, paṣegzāmpl, *ygīblēk telmūd* (un élève te ramène), *ygī* (il vient) *lā librērī gēel eṣṣīni kūṣāš* (il dit donne moi un cahier), *ma ygūlekš aetīnī kūṣāš* (in ne te dit pas donne moi un cahier), *ygūlēk eṣṣīni kājū* (il te dit donne moi un cahier)...*ēla xaṣṣer enēēs walfāt hadēēk* (parce que les gens se sont familiarisés avec ce) le mot...ils appellent ça pār lœṣ nom, sans ṣflešīṣ ...*qliil wīn ygī* (rare où il vient...).

Enquêteur : d'accord...est-ce que vous pensez qu'il y a une relation peut être entre le français et le quartier de la **Pépinière** ?

Habib : non, non pas du tout, y a pas de ṣlašjō.

Enquêteur : d'accord, *ēāmī lhāāḡ* comment voyez-vous le français dans la société ? Est-ce que vous pensez que c'est une langue qui est entrain de...comment vous le voyez ?

Habib : Moi je vois *l kīsemuuh* (comment on l'appelle), c'est bien dapṣōdṣ les langues quelque soit *mīttēl* (par exemple) paṣegzāmpl le fr̄āse *wēla* (ou) l'anglais...ils sont ātrē dapṣōdṣ le chinois *w kūlšī* (et tout)...et...et quelqu'un qui est īleṣṣe...*līnsēn madabīh* (ce serait bien que l'individu)...plūzjœṣ langues...laplypaṣ du temps voila, *mīttēl* (par exemple) paṣegzāmpl, je suis j'ai apṣī le fr̄āse, mais quand je pār en fr̄ōss paṣegzāmpl, je ne suis pas degyyzē...je paṣ kuramā le fr̄āse avec les fr̄ōsse, *yaḥēšbūuk* (on te prend pour) vous êtes un fr̄ōsse, déjà , ils te demandent comment vous connaissez...vous paṣle ṣṣe bien le fr̄āse.

Enquêteur : oui, oui tout a fait.

Habib : mais que vous paṣte en Espagne et que vous nkōnese pas l'espagnol, vous avez des difficultés.

Enquêteur : oui, exactement.

Habib : c'est comme un etṣāḡe qui ne connaît pas laṣṣāb, il a des difficultés...et c'est bien dapṣāṣṣ...*mādebiina lūkēn enāss* (ce serait bien pour nous que l'individu), ils zapṣāṣ beaucoup plus de langues...bon la geneṣāssjō algeṣyyeen est fr̄ōsizāt paṣsekō il y a cent ṣṣāt deux ans de...*ki yssemuuh*...

Enquêteur : d'accord...euh, *ēāmī lhāāḡ*, pensez vous que votre façon de parler, c'est-à-dire des habitants de la **Pépinière** pourrait être différente des habitants des autres quartiers ?

Habib : non, pas du tout,...y a aucune diferōs, ni dans l'habit ni dans la façon de parle, ni dans la façon de mařše.

Enquêteur : y a aucune différence dans la façon de parler ?, ni dans l'habit ni dans la façon de parler... donc, la façon de parler, elle est alternée, c'est-à-dire c'est l'arabe et le français.

Habib : lařrāb et le fřāse, *qlil*, *mitēl* (par exemple) ils utilisent le fřāse *qlil* (rarement)...pāř rapōř...il n'y a pas de diferōs, vous n voyez pas...*tšūb eařbī eařbī tebgī wela tekrah* (tu trouves un arabe, que tu le veuille ou pas)⁷⁸

Enquêteur : oui, oui, j'ai compris....une dernière question *ēāmī lhāāğ*, que pourrait représenter le français pour vous sur un plan individuel et sur un plan social ?

Habib : individuel, c'est une konesās en plus, pařegzāmpl, le fřāse....⁷⁹ tant que vous connaissez une langue c'est un petit plus.

Enquêteur : d'accord.

Habib : Quelque soit, vous connaissez l'anglais c'est un peu plus, vous connaissez l'espagnol, c'est exactement la même chose...c'est un plus pour la peřsōn, *mīttēl* (par exemple) pařegzāmpl *ngūlū* (on dit)...ce qu'on constate *hna* (nous), moi peřsōnelmā depuis qu'on a uvēř, y a pas des gens *mītēl* pařegzāmpl, pūř le livř...j'ai des livř que je řeswa...des livres et des revues de toutes katīgoři pūř les gens letře, mais étant donné que je suis dans un kařtye řetiře, les gens...*ki ssemuuh* (comment on l'appelle), c'est des invendus⁸⁰ que je, que je řetūrñ...*alōř hēēd eness* (alors ces gens)...y a...c'est peu les gens qui viennent demander...les gens, moi peřsōnelmā, j'ai constaté que les gens ne lisent plus, et les élèves *bekři kanət* (avant c'était) dans le Bac *wela hağa* (ou quelque chose), ils essayent de fer la lektyř.

Enquêteur : D'accord.

Habib : il essaye *yeshar elil* (de veuiller la nuit)...avec la télévision, l'internet...tout ça est pařti...vous avez que le bonhomme est pūři dans seřtě sās, mais jamais, *mīttēl* (par exemple) pařegzāmpl comment voulez vous...s'il ne sēštřwī pas pāř le livř....c'est quelque chose, le livř c'est tout.

Enquêteur : d'accord.

Habib : on constate chaque geneřāssjō change...tous les décennies...

Enquêteur : une dernière question *ēāmī lhāāğ*, est-ce que vous pensez que les jeunes, par exemple je sais pas, votre fils, les jeunes de manière générale s'intéressent au français ? Vous voyez qu'ils sont peut être... ?

Habib : ils sēteřes à rjé...la jeunesse *tae derwaak* (de maintenant)...la jeunesse *aēřih* (donne-lui) qu'est ce qu'il a besoin, *mīttēl* (par exemple)

⁷⁸ Sourire.

⁷⁹ Silence.

⁸⁰ En parlant des livres et des revues qu'il reçoit à sa librairie.

paṛegzāmpl, ...moi ce qui me fait mal au cœur de vwār des jeunes paṛegzāmpl
sortir avec des diplômes... *gadeeb lḥayṭ* (ils tiennent les murs).

Enquêteur : Merci, je vous remercie *ḗmī lḥāāğ*.

Habib : merci à vous.

Fin de l'entretien.

Entretien 03

Enquêté : Belqacem

Idiomes présents : français, arabe dialectal

Lieu de l'enregistrement de l'entretien : quartier de la Salamandre.

Durée de l'entretien : 30 min.

Texte intégral de l'entretien :

Enquêteur : Donc, euh, d'abord des questions sur le quartier, *w membaed* (et après) des questions *ela* le français...d'accord ?, donc là vous m'avez dit que vous n'êtes pas un résident *teε* le quartier de la **Pépinière** ?

Belqacem : non je ne suis pas un *řezidā* du quartier de la **Pépinière**, mais ce que je peux dire puisque je suis un natif de **Mostaganem** de première souche, le quartier, la **Pépinière** était un quartier résidentiel par excellence⁸¹

Enquêteur : très bien.

Belqacem : Dont les habitants étaient composés PRINCIPALEMENT⁸² d'Européens...c'était des Européens d'un certain niveau, d'un certain standing, c'étaient des propriétaires, des grands propriétaires terriens, c'étaient des petits industriels, c'étaient des hommes des commis de l'état, etc....et A COTE de ces gens, il y avait une certaine minorité bourgeoise d'ARABES qui étaient identiquement...qui étaient effectivement aussi des gens, des propriétaires, et qui étaient assez riches pour pouvoir habiter dans ce quartier...ce quartier en comparaison du quartier ARABE où on a résidé, où on a habité, où on est nés, le quartier de **Tijditt**, euh... avait pratiquement toutes les facilités pour l'apprentissage du français, puisqu'il y avait des écoles, en comparaison au quartier ARABE la seule école qui existait dans le quartier arabe de **Tijditt**, c'était l'école **JEAN MAIRE** qui date de l'année 1900, elle a été construite et a commencé à ouvrir ses portes en 1900, la deuxième et la troisième ECOLE qui est venu après, c'est PRATIQUEMENT une cinquantaine d'années après qu'est venu l'école la **CITE FONCIERE** garçon et école **CITE FONCIERE** fille.

Enquêteur : merci, euh...qu'est-ce que vous connaissez c'est-à-dire de l'histoire du quartier de la **Pépinière**, est-ce que les parents *wela* les grands parents vous en parlaient, qu'est ce qu'ils vous disaient, étant jeune qu'est-ce qu'il vous disaient de la **Pépinière**...est-ce que les gens parlaient du quartier de la **Pépinière** du temps de la colonisation, *řa kānu ygulu elih* (qu'est-ce qu'ils te disaient sur lui), *wela* (ou) vous vous avez des souvenirs personnels *elih* (sur lui), *wela* (ou), qu'est-ce que vous connaissez de son histoire générale ?

Belqacem : ce que je connais de l'histoire de la **Pépinière**, c'est que les gens qui habitaient à la **Pépinière** étaient des gens qui parlaient PRATIQUEMENT tous le français, PREMIEREMENT, de par la proximité, je parle des ARABES...des ARABES, des non-Européens, je parle des Arabes⁸³.

Enquêteur : d'accord très bien.

Belqacem : Qui de par la PROXIMITÉ apprenaient pour les anciens, pour les vieux soit par le contact et par l'habitude journalière soit aussi par LEURS

⁸¹ Insistance.

⁸² Les mots et/ou phrases transcrites en caractères majuscules signifient que l'informateur change ou modifie son ton, le haussement de voix en l'occurrence ici.

⁸³ Insistance.

ENFANTS qui fréquentaient l'école française puisque c'étaient des gens qui avaient un certain revenu (critère économique), qui avaient une certaine richesse, qui pouvait leur permettre d'être dans ces écoles là...quoique c'était une MINORITE, ce que nous pouvons dire.

Enquêteur : d'accord, très bien. Donc c'est ça le⁸⁴...toujours dans le même sens, qu'est ce que vous connaissez des habitants des familles nobles qui ont habité la **Pépinère** ?

Belqacem : BON...

Enquêteur : est ce qu'ils ont habité la **Pépinère** *men qbel* (avant)...l'indépendance *wela mūur* (ou après) l'indépendance...est-ce qu'ils ont, vous m'avez dit à un moment donné qu'ils ont côtoyé les Européens, *eašū meā* (ont vécu avec) les européens ?

Belqacem : c'était, c'était...oui effectivement⁸⁵ c'était des familles qui étaient riches, c'étaient des familles qui avaient un certain niveau de vie, qui étaient effectivement, c'était des familles arabes, c'étaient de GRANDES FAMILLES, c'était soit des grands commerçants soit de GRANDS PROPRIÉTAIRES qui vivaient de leurs rentes, c'étaient des BOURGEOIS, des gens qui avaient un certain niveau qui pouvaient se permettre de vivre dans ce quartier là, puisque ce quartier la était un quartier par excellence pour les Européens, donc la catégorie d'ARABES qui pouvaient y vivre, c'était une catégorie qui avait PRATIQUEMENT le même standing que les Européens.

Enquêteur : est ce que vous pouvez nous donner quelques noms de familles qui ont habité *meā* les Européens.

Belqacem : on peut dire la famille **BENKRITLI** par exemple, les **BENKRITLI**, on peut dire les **QARA**, les **QARA MESTPHA**, c'était des grandes familles réputées ici à **Mostaganem**.

Enquêteur : c'étaient des commerçants, c'étaient des quoi ?

Belqacem : c'étaient des commerçants pour la plupart, c'étaient de GRAND PROPRIÉTAIRES comme je l'ai dit tout à l'heure, de grands propriétaires terriens ou des commerçants mais d'un certain niveau, c'étaient de grands commerçants qui pouvaient vivre...avec un certain niveau d'aisance, qui étaient aisés.

Enquêteur : d'accord. Donc c'est ça le...comment est ce que vous voyez le quartier de la Pépinère, est ce que vous pensez qu'il y a des habitants anciens et des habitants nouveaux, est ce qu'il y a des gens *taerefhum* (ceux que tu connais) c'est des...habitants anciens taē la **Pépinère**, *eli taerefhum* les vrais ?

Belqacem : ce que...ce que...

⁸⁴ Nous cherchons à relayer la parole de l'informateur afin qu'il se livre plus.

⁸⁵ Automatisme de reprise (généralement de règle), l'informateur amorce une réponse en conformité avec l'énoncé de notre question.

Enquêteur : ...et d'autres, les nouveaux... ?

Belqacem : ce que je peux dire, ce que je suis entrain de dire, ça va jusqu'à 62⁸⁶, jusqu'à l'indépendance, il y avait des familles, il y avait ces familles et IL Y AVAIT, CE QUARTIER gardait plus ou moins un peu...euh, l'identité, l'identité initiale *etaeah*, avec des EUROPEENS EN GRANDE MAJORITE et quelques Arabes nantis qui y vivaient avec eux, mais après 62 le problème a complètement changé.

Enquêteur : ah d'accord comment,

Belqacem : jusqu'à avec le départ des Européens, il faut le dire, avec le départ des Européens, yaeni des gens qui SE SONT DEPLACES vers *hada* le quartier c'étaient des gens qui étaient, ptēṭṭṭ entrain de chercher un certain STANDING, un certain niveau etc., donc c'étaient des gens qui immigraient soit de l'extérieur, soit c'était des gens, des...propriétaires, des gens qui vivaient de l'agriculture, etc. qui avaient un certain niveau de vie qui se sont déplacés sur...

Enquêteur: ces gens là qui se sont déplacés c'était des *h' dars* (citadins) ?

Belqacem : NON, NON non, justement pour la plupart c'est les seuls qui restaient c'étaient les bourgeois qui dont nous en avons parlé, mais pour les autres, c'était tous pratiquement des gens à quatre-vingt dix pour cent c'étaient des gens qui n'étaient pas natifs, qui n'y habitaient pas avant 62, mais qui Y ONT VECU SEULEMENT DEPUIS 62.

Enquêteur: depuis 62, mais les familles nobles ont vécu

Belqacem : ONT VECU ET ILS Y RESTENT ENCORE A CE JOUR.

Enquêteur: Dans la **Pépinière**.

Belqacem : dans la **Pépinière**.

Enquêteur : donc ils ont côtoyé les Européens ?

Belqacem : ils ont côtoyé les Européens, et ILS PARLAIENT LE FRANÇAIS d'une manière...distincte claire et nette, même leurs enfants qui ont fait des études parlaient aussi le français, et on peut dire que (discours) les masses...les masses populaires, du quartier populaire de **Tijditt** n'ont commencé VRAIMENT à maîtriser le français qu'à partir des années 50, à partir des années 50 on peut dire c'est notre cas⁸⁷, nous avons vécu, c'est notre cas, et c'est là aussi, je le dis GRACE GRACE a certains enseignants.

Enquêteur : donc grâce à l'école.

Belqacem : grâce à l'école....

Enquêteur : française :

⁸⁶ Année de l'indépendance nationale de l'Algérie.

⁸⁷ Belqacem est originaire du quartier populaire de Tijditt.

Belqacem : Française primaire et GRACE A CERTAINS ENSEIGNANTS QUI AVAIENT VRAIMENT A CŒUR DE FAIRE SORTIR CES GENS qui n'avaient pratiquement pas d'autres ressources, qui étaient très pauvres pour certains, par ce qu'ils habitaient dans des quartiers pauvres, qui étaient très pauvres et qu'il fallait qu'ils les tirent de cette pauvreté par l'instruction, par l'école, et on les REMERCIE TOUJOURS, ON LES remerciera jamais assez ces enseignants qui ont fait pratiquement tout leur...

Enquêteur : possible

Belqacem : possible pour sortir cette masse de jeunes algériens...euh de la pauvreté, CE QUE JE PEUX DIRE ENCORE, LA PHRASE QU'ILS NOUS DISAIENT, ILS NOUS DISAIENT CERTAINES CHOSES, NOUS SOMMES ENTRAIN DE VOUS INSTRUIRE POUR QUE VOUS PUISSIEZ AVOIR UNE SITUATION ,etc, PARCE QU'IL FAUT LE DIRE AUSSI, jusqu'au années soixante, soixante deux, c'est-à-dire pendant, il N Y AVAIT AUCUN MOYEN peut être de...c'est-à-dire d'avoir...comment dire, d'avoir, UN AVENIR, d'avoir un avenir que par l'instruction française, puisque l'instruction arabe ne débouchait sur rien, donc il fallait obligatoirement Y ALLER à l'école pour avoir quelque chose, pour avoir des diplômes et pour pouvoir prétendre à certaines fonctions quoique c'est des fonctions minimales, c'est des fonctions ptēētj premières, mais il fallait passer par l'école française.

Enquêteur : très bien, donc c'est ça le...est ce que vous pensez que le quartier de la **Pépinère** est différent des autres quartiers, est ce que, est ce que dans votre représentation, vous qui n'habitez pas la Pépinère, *tšufeh beli zaema* (tu le vois différent)...est ce qu'il différent sur un plan linguistique, c'est-à-dire sur le plan de la langue *wela* (ou) il est différent sur le plan social et pourquoi, ou est ce qu'il n'est pas différent tout simplement, comment vous le voyez ?

Belqacem : hiya CE QU'ON PEUT DIRE, S QU'ON PEUT DIRE c'est que le quartier de la Pépinère était par excellence le quartier le plus BOURGEOIS de la ville de **Mostaganem**...le quartier le plus bourgeois, donc il y avait une certaine élite, une certaine élite qui parlait très bien le français, qui maitrisait très bien le français, qui avait un certain niveau de vie, un certain STANDING, et c'est-à-dire ...parfois de par L'ACCENT, de par peut être la MANIERE DE PARLER, on comprend que c'est des gens qui sont de la ville, on disait ils sont de la ville, ils sont de la ville.

Enquêteur : ouled bled.

Belqacem : OULED BLED, c'est-à-dire ils sont de la ville, c'est-à-dire du centre ville, du centre ville par ce qu'ils parlent très bien le français du centre ville parce qu'il parlent une langue bien châtiée⁸⁸ avec....PAR CONTRE Y AVAIT UN AUTRE TYPE DE FRANÇAIS TENI, C'ETAIT DES FRANÇAIS, c'était un type de langage français que les gens apprenaient ptēētj par la proximité, mais avec des français qui n'avait pas de NIVEAU,

⁸⁸ Courbe mélodieuse dans la voix.

c'étaient des français qui parlaient le français par s qu'il étaient français...c'est pas des gens, c'étaient pas des grands LETTRES, c'étaient des propriétaires agricoles etc., donc au contact du propriétaire, les gens apprenaient un peu le français avec lui, mais c'était pas un français CHATIE comme on le dit, comme pour les gens de la **Pépinère**, les gens de la **Pépinère** c'étaient des gens d'un certain NIVEAU D'INSTRUCTION, c'était une certaine ELITE QUI ETAIT LA BAS, C'ETAIT PAS N'IMPORTE QUI.

Enquêteur: d'accord.

Belqacem : et COMME JE DIS AUSSI LE QUARTIER POPULAIRE, LE QUARTIER POPULAIRE N'AYANT AUCUNE RESSOURCE, N'AYANT PAS D'ECOLE INITIALEMENT, C'EST UN QUARTIER QUI S'EST ORIENTE VERS LA LANGUE ESPAGNOLE PAR L'APPRENTISSAGE QUOTIDIEN AVEC LES GENS, pourquoi PAR CE QUE LES ESPAGNOLS ...LE LE **Mostaganem** était divisé, bon y avait des Italiens, y avait des Espagnols, y avait des Français, des Maltais des Juifs etc., etc.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : et les...LES ESPAGNOLS LEUR SPECIALITE, C'ETAIT LE COTE DE LA MER, et comme le quartier populaire⁸⁹ se trouve à proximité de la mer et la plupart du temps des...la population Arabe, c'était soit des dokers soit des pêcheurs etc., ils étaient en contact la plupart du temps avec l'espagnol, avec LES ESPAGNOLS, c'est pour ça qu'ils parlent beaucoup plus l'espagnol sans y être ALLÉ A L'ECOLE⁹⁰

Enquêteur: ils parlent espagnol

Belqacem : ILS PARLENT L'ESPAGNOL PAR LA PROXIMITE ET PAR LE TRAVAIL QUOTIDIEN.

Enquêteur: vous m'avez dit que les habitants de la **Pépinère**, c'est-à-dire ceux qui ont habité la **Pépinère** avant l'indépendance, c'est-à-dire les nobles, *h dars*, (citadins) parlaient un certain français ?

Belqacem : oui.

Enquêteur : bon parlaient un français

Belqacem : CHATIE.

Enquêteur : châtié, très bien...et les autres, et les autres habitants ? Qui sont venus après l'indépendance ? Est ce que vous voyez qu'il y a une différence entre les deux français ? Je sais pas, ou non ?

Belqacem : BON, LES AUTRES HABITANTS, LES AUTRES QUI SONT VENUS APRES A LA **PEPINIERE**, C'ETAIT SOIT DES GENS QUI ONT ETE A L'ECOLE FRANCAISE, PARCE QUE LES ECOLES ONT

⁸⁹ Référence faite par Belqacem au quartier de Tijditt.

⁹⁰ Sourire.

COMMENCE A PARTIR DES ANNES CINQUANTE A **MOSTAGANEM** JE PARLE , LA VILLE DE **MOSTAGANEM**, c'est à partir seulement des années cinquante qu'on a commencé à construire des écoles POUR LA POPULATION, ET APRES CINQUANTE C'ETAIT L'ANNEE CINQUANTE HUIT PAR S QU'IL Y AVAIT LE PLAN DE CONSTANTINE, IL Y AVAIT UNE ACTION SOCIALE POUR ESSAYER D'AMENER LES ALGERIENS, LES ARABES A UN CERTAIN NIVEAU SOCIAL PAR L'EDUCATION, ETC. CE QU'ON PEUT, PEUT ETRE LA CRITIQUE QU'ON PEUT FAIRE C'EST QUE ON A JAMAIS voulu opter pour une éducation de la population ARAABE⁹¹.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : par ce que la preuve, je l'ai dit, la première école c'était en mille neuf cent à **Mostaganem**, la deuxième école elle est venue cinquante ans plus tard en mille neuf cent cinquante, et la troisième mille neuf cent cinquante aussi, c'était un école pour les filles, la première école pour les garçons, la deuxième pour les filles, donc il n y avait pas de politique effectivement, mais c'est à partir des années cinquante, la preuve...nous parlons ce français là, et je, on peut le dire nous maîtrisons ptēēṭṭ le français ptēēṭṭ mieux que certains français...ptēēṭṭ de FRANCE, PARS QUE NOUS AVONS ETE A LA BONNE ECOLE primaire française, avec des enseignants dont le mérite à été de nous apprendre pratiquement les règles grammaticales, de nous apprendre le français de la manière LA PLUS CORRECTE POSSIBLE.

Enquêteur : donc la, y a pas de différence ?

Belqacem : NON ? IL N'Y A PAS, C'EST LE MEME FRANÇAIS, C'EST-A-DIRE POUR LES GENS QUI SONT VENUS APRES, LES GENS QUI SONT VENUS APRES C'ETAIT DES GENS QUI ONT APPRIS LE FRANÇAIS QUE PAR L'ECOLE.

Enquêteur: très bien.

Belqacem : que par l'école, c'était pas des gens qui pouvaient apprendre le français par autre chose par s qu'ils n'étaient pas directement en contact

Enquêteur: et les autres, les habitants...

Belqacem : LES AUTRES HABITANTS C'ETAIT DES GENS, LA PREUVE, C'ETAIT DES GENS QUI SE SONT TARGUES D'AVOIR PLUS DE MERITE QUE LES AUTRES⁹² , POURQUOI ? PAR LEUR FRANÇAIS, LEURS MANIERES BOURGEOISES FRANCAISES⁹³, PAR...MEME DANS LA MANIERE, DANS L'ART CULINAIRE⁹⁴, C'ETAIT L'ART QUI S'APPROCHAIT C'ETAIT BEAUCOUP PLUS UN TRUC A LA FRANCAISE, LA MANIERE DE S'HABILLER C'ETAIT A LA

⁹¹ Allongement de la voyelle. Insistance

⁹² L'informateur ironise sur l'attitude de certains habitants de la Pépinière à l'égard de certains autres.

⁹³ Accentuation de la voix.

⁹⁴ Courbe mélodieuse dans la voix.

FRANCAISE, LES COSTUMES ET TOUT, C'EST-A-DIRE LORSQU'ON LES VOYAIENT, ON VOYAIT A LA MANIERE DE S'HABILLER, A LA MANIERE DE SE TENIR, c'étaient des gens parfois avec des chapeaux, des gens avec un pipe...alors à la manière de se tenir, on voyait que c'était des gens heuuu, c'est-à-dire *h dars* (citadins)⁹⁵, c'est-à-dire qui ont été dans des quartiers résidentiels, et qui ont été en contact avec la population huppée Française.

Fatima⁹⁶ : *kima laxurj* **Hadj Mouri**

Belqacem : Voila, par contre, pour les autres, c'était des gens qui sont venus après dans...c'est-à-dire, LE FRANÇAIS, le français qu'ils parlent c'était un français qui n'a pas été appris au contact, mais qui à été appris PARRR⁹⁷ l'école à partir des années cinquante...c'est notre cas, c'est notre cas, à partir des années cinquante, on à commencé à étudier, à apprendre le français.euh...

Enquêteur:ils ont appris le français au contact des français ?

Belqacem : alors au contact des français ET AVEC LEURS ENFANTS⁹⁸ QUI ETAIENT DIRECTEMENT SCOLARISES DANS LES ECOLES FRANCAISES⁹⁹

Enquêteur : d'accord, oui, oui, j'ai compris

Belqacem : C'EST-A-DIRE PAR DANS LES ECOLES ARABES, IL FAUT LE DIRE¹⁰⁰, Y AVAIT UNE CERTAINE DISTINCTION ENTRE L'ECOLE OÙ LES EUROPEENS ET LES ARABES, LES JEUNES ARABES BOURGEOIS ...Y AVAIT C'ETAIT UN NIVEAU TOP, ET L'ECOLE POPULAIRE, l'école des arabes dans les écoles populaires, c'était une école de comme on le disait, premier et deuxième collège, SEULEMENT¹⁰¹ IL Y A EU DES ENSEIGNANTS, c'était de socialistes, c'était des communistes c'était des révolutionnaires, c'était des gens qui avaient à cœur, c'était des humanistes, je m'excuse du terme, c'était des humanistes qui ETAIENT...donnaient quelque chose à...à cette population pauvre qui était pratiquement dans un dénuement, qui n'avait, pratiquement, qui n'avait aucun débouché QUE LA MER, OU LA MER OU FAIRE , C'EST A DIRE DOKER PRATIQUEMENT A LONGUEUR D'ANNEE, IL FAUT LE DIRE **MOSTAGANEM** AVAIT UNE SPECIFICITE elle était ouverte sur la mer et c'était le département, l'un des départements LES PLUS AGRICOLES DE TOUTE L'ALGERIE, c'était un grenier, pratiquement toute la production agricole, production, le...le...le...ovine, pratiquement tout partait de **Mostaganem** qui fait qu'il y avait du travail pour les dockers à longueur d'année puis sur le....

⁹⁵ Hésitation

⁹⁶ Epouse de Belqacem.

⁹⁷ Allongement de la voyelle.

⁹⁸ La voix reprend un ton plus élevé.

⁹⁹ Insistance.

¹⁰⁰ Insistance.

¹⁰¹ Insistance.

Enquêteur : Merci...est ce que vous connaissez les limites du quartier de la **Pépinère** ? Est ce que vous savez où il commence et où il se termine ? Comment vous le voyez ?

Belqacem : Oui, oui oui,...c'est le centre-ville¹⁰², la **Pépinère** c'était le centre-ville, c'était à peu près pratiquement, on peut le dire, il était limité bon à ce qu'on appelait, ce qu'on appelle **Pépinère**, et on a même deux cas de **Pépinère**, **Pépinère** haute et **Pépinère** basse, c'était les...limites¹⁰³, c'était du centre ville c'est-à-dire pour être précis, c'était de l'**ITA**...

Enquêteur : oui d'accord.

Belqacem : De l'**ITA**, l'**ITA** c'est la **Pépinère**, l'**ITA** et on descend jusqu'en bas, jusque...aux limites de...jusqu'au limites de je dirais, actuellement du tribunal.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : Tout ça c'est la **Pépinère**, l'ancien tribunal, tout ça c'est les limites de la **Pépinère**, tout ça c'est les limites de la **Pépinère**.

Enquêteur : ah d'accord.

Belqacem : c'était à proximité, c'était pratiquement à cent mètres du centre ville, le centre ville où il y avait une certaine foule, une certaine exubérance où il avait *luxrin*¹⁰⁴(les autres), il fallait se déplacer d'un centaine à cent cinquante mètres et on se trouvait dans un quartier tranquille où pratiquement, même je, ce quartier là c'est-à-dire ressortait par la qualité de la vie, y avait des arbres des petits fleurs, des ornements chaque maison, c'était quelque chose qui ressortait un peu de l'ordinaire.

Enquêteur : d'accord, est ce qui vous ait arrivé de vous baladez dans le quartier de la **Pépinère**, est ce que vous avez des repères *min tetmeša fih wela* (quand tu marches dedans ou) ?

Belqacem : avant *wela* (ou) après ?

Enquêteur : oui avant *wela* (ou), tout dépend.

Belqacem : OUI¹⁰⁵ AVANT OUI puisqu'on à été, puisque on à été, on était obligés, on était obligés de rentrer c'est-à-dire¹⁰⁶ directement par **Tijditt** pour les études du temps de la **France**, au Lycée, au Lycée **René Basset** qui est actuellement s'appelle...

Enquêteur : **Zerrūqi**.

¹⁰² Accentuation.

¹⁰³ Automatisation de reprise de l'énoncé de l'enquêteur, l'informateur cherche la réponse.

¹⁰⁴ Ponctuant du discours, tic verbal.

¹⁰⁵ Approbation.

¹⁰⁶ C'est-à-dire a ici une valeur de ponctuant de discours, de pondérateur métadisursif.

Belqacem : **Zerrūqi šix bnə diin**¹⁰⁷, donc la plupart du temps on traversait ces quartiers , on traversait ces quartiers et c'est-à-dire, on avait une idée¹⁰⁸ que c'était des gens d'un certain niveau, que...c'est largement au dessus de la moyenne, c'était des gens qui...C'était des bourgeois, des gens, la plupart du temps qui étaient bien habillés¹⁰⁹ et qui habitaient des villas, pourquoi on appelle quartier résidentiel, c'était des villas, c'était des gens...je dis même à la manière dont on passait devant ces villas y avait des arbres y avait des fleurs y avait des...pratiquement un peu de tout, on sentait que les gens avaient un certain niveau de vie.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : C'était pas juste une petite habitation, tu ouvres une porte, tu rentres tu dors et tu ressorts non les gens pouvaient même ...y avait des petites cours y avait des arbres y avait des fleurs y avait...c'était vraiment beau et agréable à voir.

Enquêteur : est ce que vous pensez que le quartier à changé ?

Belqacem : le quartier à changé effectivement¹¹⁰ il faut le dire, il faut le dire¹¹¹ parce que là on parle de la qualité de la vie

Enquêteur : ah d'accord.

Belqacem : bon qu'est ce qui se passe actuellement, nous sommes entrain de voir ce qui se passe actuellement, la plupart des villas ont été achetées par des gens qui se permettent mais malheureusement c'est des gens qui n'ont pas un certain niveau de vie, des gens qui sont beaucoup plus des commerçants, ALORS QU'EST CE QUE NOUS SOMMES ENTRAIN DE VOIR , LA PREMIERE DES CHOSES, ILS RASENT LA VILLA QUI AVAIT UN CERTAIN STANDING QUI ETAIT BELLE QUI AVAIT...DES ARBRES YAVAIT TOUT PRATIQUEMENT ILS RASENT TOUT ET ON REMONTE PRATIQUEMENT UN BATIMENT¹¹², OU IL Y A DES GARAGES LA PLUPART DU TEMPS et c'est des garages c'est pour le commerce, c'est pour louer ces garages etc., d'un quartier résidentiel, d'un quartier où la qualité de la vie était meilleure, actuellement il est entrain de devenir un quartier commercial où il y a beaucoup plus de BRUIT, où il ya beaucoup plus de NUISANCE¹¹³ que dans n'importe autre quartier.

Enquêteur : ah d'accord.

Belqacem : c'est malheureux de le dire.

¹⁰⁷ Non d'un Lycée du centre-ville.

¹⁰⁸ Accentuation dans la voix.

¹⁰⁹ Courbe mélodieuse dans la voix.

¹¹⁰ Mélodie dans la voix, énoncé de confirmation.

¹¹¹ Insistance.

¹¹² Rire.

¹¹³ Prononciation appuyée.

Enquêteur : Maintenant on passe au second chapitre de l'entretien qui est les pratiques linguistiques et plus précisément le rapport au français.

Belqacem : oui

Enquêteur : Donc là vous m'avez dit que la langue que vous parliez à l'enfance et même maintenant c'est l'arabe dialectal, le français, l'anglais et puis...est ce que vous parliez le français depuis le jeune âge ?

Belqacem : c'est-à-dire on l'a dit, le français nous l'avons appris par l'école primaire.

Enquêteur : oui.

Belqacem : au delà de ça, à titre d'exemple, c'est-à-dire, même nos parents, nos parents avaient un certain niveau en arabe classique, c'était des gens qui allaient, parce qu'avant il n'y avait que la MEDERSSA, alors où les gens apprenaient le Coran, apprenaient la langue arabe classique, bon c'est le cas de nos parents, mais en français c'étaient des illettrés, la preuve il y a eu certains cas de mon père c'est-à-dire il était obligé chaque fois d'aller vers un interprète pour essayer de se faire comprendre devant les Français, pour se faire comprendre des Français lorsqu'il y avait quelque chose.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : c'est-à-dire il était obligé de prendre quelqu'un qui parlait, quelques notions, qui avait quelques notions de français qui...qui lui permettait un peu de s'expliquer.

Enquêteur : est ce que vous vous sentez à l'aise dans cette langue, dans le français, quand vous parlez le français, est-ce que vous l'utilisez souvent tous les jours ?

Belqacem : Oui, oui¹¹⁴, nous sommes ...nous appartenons à une certaine catégorie de citoyens c'est-à-dire qui ont été peut être bien initié au français et qui maîtrisent ce français, qui le maîtrisent, donc ce qui fait qu'on est vraiment à l'aise tant pour le parler que pour le comprendre et...il faut le dire lorsque nous parlons le français, nous le parlons dans les règles de l'art.

Enquêteur: d'accord.

Belqacem : Dans les règles de l'art, avec tous les classiques qu'il y a depuis **RABELAIS, MONTAIGNE, MOLIERE, RACINE CORNEILLE LA FONTAINE JEAN JACQUES ROUSSEAU CHATEAUBRIAND VICTOR HUGO** et on peut citer comme ça jusqu'à la fin, c'est des littéraires que nous avons appris bien comme il faut soit au cours de notre scolarité dans le CEM, les Lycées ou après.

¹¹⁴ Insistance.

Enquêteur: est ce que vous pensez que le français est présent dans la **Pépinière**, est ce que vous pensez que les habitants de la **Pépinière** parlent le français ?

Belqacem : Le français, après l'arabe, le français, après l'arabe il faut le dire, avec l'école, il faut le dire l'école primaire euh...enseigne le français actuellement, il y a l'enseignement du français, et bon ce qu'il faut dire c'est ptêt pas comme avant parce qu'avant tant que les enseignants que peut être le...tout ce qu'on peut dire avant, l'apprentissage de la langue française était fait selon des règles, des règles qui étaient bien précises, les règles grammaticales jusqu'au...le, ACTUELLEMENT LES GENS APPRENNENT LE FRANÇAIS ET IL FAUT LE DIRE, LE FRANCAIS EST LA DEUXIEME LANGUE APRES L'ARABE, après la langue nationale qui est l'arabe, le français est la deuxième langue parlée (statut) et pratiquement tous les ALGERIENS, on peut le dire parlent plus ou moins le français d'une manière plus ou moins correcte, ils parlent plus ou moins, donc la Pépinière même actuellement au niveau de la **Pépinière** il n' y a pas une ECOLE en **ALGERIE** où il n' y a pas l'enseignement du français, bon c'est peut être pas un français aussi classique qu'avant mais c'est un français plus ou moins acceptable puisqu'on se fait comprendre.

Enquêteur: donc là, je sais pas, est ce que vous pensez que les habitants, certaines familles *h dars* (citadines) de la **Pépinière** pourraient éventuellement utiliser le français pour se démarquer ...

Belqacem : OUI.

Enquêteur : des habitants des autres quartiers ?

Belqacem : OUI OUI OUI, ILS LE REVENDIQUENT¹¹⁵ SURTOUT LES VIEUX LES ANCIENS IL Y A DES GENS QUI REVENDIQUENT QUI REVENDIQUENT LEUR... CEST A DIRE LEUR PARLER FRANÇAIS ILS REVENDIQUENT LEUR PARLER FRANÇAIS PAR RAPPORT A CES NOUVEAUX QUI ONT APPRIS LA LANGUE FRANCAISE¹¹⁶ ET QUI PARLENT UN FRANÇAIS PLUS OU MOINS RUDIMENTAIRE.

Enquêteur : ah d'accord.

Belqacem : PAR CONTRE C'EST DES GENS QUI PARLENT JE L AI DIT TOUT A L'HEURE UN LANGAGE BIEN CHATIE DONC ILS REVENDIQUENT ET MEME ILS ONT DU PLAISIR PARFOIS A ETALER LEUR FRANÇAIS DEVANT LES AUTRES¹¹⁷ C'EST-A-DIRE POUR LEUR DIRE QUE VOUS ETES PEUT ETRE QUE VOUS PARLEZ PEUT ETRE LE FRANÇAIS MAIS PAS AUTANT QUE NOUS, LA IL SUFFIT DE VOIR CERTAINES VIEILLES FEMMES...ON VOIT LORS QU'ON PARLE AVEC CERTAINES VIEILLES FEMMES C EST DES FEMMES C EST A DIRE QUI ONT VRAIEMENT DU PLAISIR QUE NOUS AVONS

¹¹⁵ Insistance.

¹¹⁶ Rire.

¹¹⁷ Sourire.

ETE FORMEES A L' ANCIENNE ECOLE FRANCAISE ET QUE NOTRE FRANÇAIS EST UN FRANÇAIS DE QUALITE, etc. C'EST PAS COMME VOUS ET EFFECTIVEMENT, EFFECTIVEMENT IL FAUT LE DIRE ET IL Y A AUSSI DANS LE FRANÇAIS C'EST-A-DIRE Y A PAS QUE LE FRANÇAIS Y A LES MANIERES Y A LA MANIERE DE S'HABILLER LA MANIERE DE PARLER, IL Y A LA MANIERE DE SE NOURRIR Y A PRATIQUEMENT...

Enquêteur : c'est un mode de vie

Belqacem : C'EST UNE CULTURE, POUR CERTAINS LE FRANÇAIS N'EST PAS SEULEMENT UNE LANGUE C'EST UNE CULTURE, C'EST UNE CULTURE QUE LES GENS REVENDIQUENT PAR CE QUE C'ETAIT UN CERTAIN NIVEAU.

Enquêteur: d'accord.

Belqacem : C'ETAIT UN CERTAIN NIVEAU

Enquêteur: et ce sont des familles hdars qui revendiquent ça ?

Belqacem : effectivement

Enquêteur : ou tous les anciens du quartier ?

Belqacem : LES ANCIENS DU QUARTIER EFFECTIVEMENT POUR EUX C'EST-A-DIRE POUR REVENDIQUER D'ABORD QU'ILS ONT APPARTENU A UNE CERTAINE NOBLESSE C'EST-A-DIRE POURQUOI PARS Q'ILS REVENDIQUENT DE PARLER CE FRANÇAIS D'UN CERTAIN NIVEAU VEUT DIRE que c'est des gens qui ont eu un certain niveau de vie et qui ont vécu avec...une certaine classe qui parle bien le français etc. c'est-à-dire c'est une appartenance à une certaine classe initiale, le fait de parler ce français, le fait de revendiquer que nous sommes des habitants de la **PEPINIERE** AVANT 62 PAR CE QUE C'EST COMME CA LE FAIT DE DIRE NOUS APPARTENONS A LA PEPINIERE AVANT 62 CA VEUT DIRE QUE C EST DES GENS QUI ONT UN CERTAIN NIVEAU DE VIE C'ETAIT DES BOURGEOIS, c'était peut être pas je n vais pas jusqu'à dire des *h dars* par ce que les *h dars* en principe des *h dars* même qui ont vécu dans des quartiers populaires c'est des *h dars* (citadins) mais c'est des gens c'est-à-dire qui ont vécu dans une certain...¹¹⁸, certaine classe de population, ces populations qui avait une certaine classe, un certain niveau de vie, un certain **STANDING** euh, euh qui avait pratiquement pas mal de choses et QUI REVENDIQUENT.

Enquêteur : qui revendiquent ?

Belqacem : QUI REVENDIQUENT A CE JOUR, LA ILS REVENDIQUENT LA PREUVE lorsqu'on parle avec eux, ils revendiquent, ils disent nous sommes de la **Pépinière** avant 62, nous avons appartenu à

¹¹⁸ Hésitation.

Enquêteur : ah d'accord. Donc là vous pensez qu'il y a une relation, qu'il y a un LIEN entre le français et le quartier de la **Pépinière** ?

Belqacem : OUI, y a une relation qui est très nette¹¹⁹, une très nette relation DANS LES ANCIENNES FAMILLES QUI ONT VECU, DANS CES NOUVELLES FAMILLES MAINTENANT LA JE DIS CE N'EST PLUS LE MEME...LES MEMES GENS, C'EST UNE NOUVELLE CLASSE.

Enquêteur : une nouvelle génération peut être.

Belqacem : une nouvelle génération¹²⁰, c'est des gens c'est des bourgeois mais qui n'ont pas la même qualité de la vie qu'avant, que ceux d'avant, que ceux d'avant, c'est des gens c'est-à-dire la preuve, je l'ai dit tout à l'heure, c'est des gens qui sont beaucoup plus obnubilés par le caractère commercial du quartier, alors c'est villas de maitres qui ont été bâties dans des règles artistiques extraordinaires, qui subitement sont démolies, ET POUR METTRE A LEUR PLACE, C'EST DES GARAGES, L'HABITATION C'ETAIT AU DESSUS LES GARAGES C'EST AU DESSOUS ET LA ON COMMENCE A FAIRE DU COMMERCE, alors le quartier de la **Pépinière** qui était un quartier résidentiel qui avait tout pratiquement, il est entrain de...heu¹²¹ pratiquement un truc le...commercial.

Enquêteur : D'accord, des fois quand vous vous baladez en ville est-ce que vous croisez peut être un habitant, un vieux un vieux locuteur, est-ce que, est-ce que vous sentez que dans sa façon de parler il est de la **Pépinière** ?

Belqacem : oui, oui, oui.

Enquêteur : c'est-à-dire est ce que c'est visible ?

Belqacem : JE L'AI DIT C'EST-A-DIRE, MAINTES...A LA MANIERE DONT ILS SE TIENNENT DONT ILS S'HABILLENT AVANT MEME QU'IL NE PARLENT C'EST DES GENS LA PREUVE C EST DES BOURGEOIS QUI A CE JOUR LA, c'est des bourgeois qui à ce jour là¹²²... qui a ce jour là ont une certaine tenue respectable, c'est des gens qui sont bien habillés toujours le truc classique, c'est des gens qui sont en costume, c'est des gens qui...portent des chaussures de ville, c'est des gens c'est-à-dire...heeeu par contre¹²³, actuellement, ce que nous sommes entrain de voir c'est des gens qui se baladent avec des des... claquettes, avec des trucs et des trucs et qui revendiquent de la Pépinière, C'EST-A-DIRE A LA MANIERE DONT ILS S' HABILLENT, A LA MANIERE DONT ILS SE TIENNENT ET A LA MANIERE DONT ILS PARLENT AUSSI LE FRANÇAIS, c'est des gens qui ont été formés, initialement je dis soit leurs enfants, les anciens qui sont toujours en vie, c'est des anciens QUI TIENNENT ENCORE A LEUR MANIERE DE VIVRE, la manière je dirais à l'européenne, qui ont toujours

¹¹⁹ Prononciation appuyée.

¹²⁰ Automatisme de reprise de l'énoncé de la question.

¹²¹ Rire.

¹²² Reprise de l'énoncé, l'informateur cherche une réponse.

¹²³ Changement dans le débit de la voix.

leur petit dada, ils montent en ville, ils font des petits tours, ils achètent leurs journaux, ils prennent un petit café, ils redescendent, et c'est des gens qui ont des habitudes qu'ils gardent depuis x temps.

Enquêteur : donc c'est toute une culture.

Belqacem : touuute¹²⁴ une culture.

Enquêteur: donc la on peut dire que...

Belqacem : C'EST UNE CULTURE¹²⁵

Enquêteur: donc on peut dire que le français et son utilisation caractérise les habitants de la Pépinière ?

Belqacem : effectivement, effectivement, effectivement, les anciens habitants QUI sont encore en vie OU LEUR ENFANTS QUI ONT ETE FORMES QUI HABITAIENT A LA **PEPINIERE** bien avant je dis et qui ont été formés initialement à l'école française et qui maintiennent ces traditions.

Enquêteur : d'accord mais là ils parlent pas que français, c'est-à-dire ils utilisent l'arabe dialectal et le français ?

Belqacem : oui, oui oui, parce que actuellement tout se fait en arabe dialectal, bien entendu, le français mais c'est un français que les gens utilisent toujours c'est-à-dire pour montrer...euh une certaine classe, pour montrer qu'ils sont plus ou moins instruits, qu'ils ont un certain niveau, etc. C'est-à-dire le fait même de parler français...chez nous montre que c'est des gens qui sont déjà instruits, qui ont été à l'école, qui ont un certain niveau.

Enquêteur : ah d'accord, donc s'il y a un habitant de la **Pépinière** qui va parler en français, à un moment donné il va parler en français, est-ce qu'il le fait...¹²⁶

Belqacem : ET ILS PARLENT BEUACOUPIUS, ET ILS PARLENT BEUACOUPIUS LE FRANÇAIS QUE L'ARABE POUR LES ANCIENS, je dis pour les anciens, même surtout pour les femmes, pour les femmes,¹²⁷elles parlent beaucoup plus en français qu'en arabe.

Enquêteur : d'accord.

Belqacem : Alors elles parlent beaucoup plus même lorsqu'elles se rencontrent, c'est beaucoup plus en français qu'en arabe, pour les anciennes c'est une manière, c'est un repère pour elles de dire que ...euh nous sommes d'une certaine classe, d'une certaine...euh famille qui a habité bien avant, d'une certaine bourgeoisie etc, voila, C'EST DEVENU UN REPERE POUR CLASSER LES FAMILLES.

¹²⁴ Insistance qui marque l'approbation à l'énoncé de l'enquêteur.

¹²⁵ Insistance.

¹²⁶ Belqacem me coupe la parole.

¹²⁷ Insistance.

Enquêteur : d'accord, je vous remercie.

Belqacem : je vous remercie.

Fin de l'entretien.

2-1. Les Fiches signalétiques¹ :

Nous présentons sous ce chapitre intitulé « fiches signalétiques » (ANNEXES 3), l'intégralité des fiches signalétiques soumises à tous nos enquêtés, que ce soit au niveau du volet « questionnaires » ou de celui des interviews. Il s'agit de renseignements ethno-sociolinguistiques sur les questionnés (âge, profession, langues pratiquées, etc.).

¹ Certains questionnés n'ont pas remplis leurs fiches signalétiques.

A- Les Questionnaires :

1-La famille Oueld Abderrahmane : parents

Fiche signalétique d'Omar

Nom, Prénom : Omar

Date de naissance : 20/08/1959

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : Tjiddit, Oran.

Domicile actuel : La Pépinière

Professions successives : Homme d'affaires

Profession actuelle : Homme d'affaires

Situation familiale : marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : j'ai continué mes études jusqu'à l'âge de trente ans (30), diplômé de l'école d'arts et Métiers

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe, français, anglais.

Père de l'informateur : Oueld Abderahmane Abdelkader dit « kaki ».

Année de naissance : /

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Auteur-Metteur en scène

Etudes : il n'a pas fait d'études, à l'âge de 16 ans, il a intégré les scouts musulmans

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français

Mère de l'informateur : /

Année de naissance : 1935

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : jamais travaillé

Etudes : jamais fait d'études

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : grands-parents

Type de logement (maison, appartement) : grande maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Très bonnes relations de voisinage. L'amour du voyage un peu partout dans le monde, Espagne, Maroc, Tunis, France et le Mècque.

Autres informations : /

2-La famille Oueld Abderrahmane (parents)

Fiche signalétique de Hafida

Nom, Prénom : Hafida

Date de naissance : 10/09/69

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : Tjiddit, Oran.

Domicile actuel : La Pépinière

Professions successives : Femme au foyer

Profession actuelle : Femme au foyer

Situation familiale : Mariée

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : jusqu'au lycée

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe dialectal, français

Père de l'informateur : /

Année de naissance : /

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Retraité

Etudes : Ecole des scouts musulmans

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français

Mère de l'informateur : /

Année de naissance : 1940

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : sans

Etudes : jamais fait d'études

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : les parents

Type de logement (maison, appartement) : grande maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Bonnes relations de voisinage.

Autres informations : /

3-La famille Oueld Abderrahmane (jeunes)

Fiche signalétique de Sami

Nom, Prénom : Sami Oueld Abderahmane

Date de naissance : 20/07/1988

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : Tjiddit, Oran.

Domicile actuel : La Pépinière

Professions successives : /

Profession actuelle : Universitaire

Situation familiale : Célibataire

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : primaire, C.E.M, Lycée et Université (21 ans).

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe dialectal et français.

Père de l'informateur : Oueld Abderahmane Omar

Année de naissance : 20/08/1959

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Homme d'affaires

Etudes : diplômé de l'école d'arts et métiers.

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français, anglais

Mère de l'informateur : Hafida

Année de naissance : 1969

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Sans

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français.

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : grands-parents

Type de logement (maison, appartement) : grande maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : Excellente.

Autres informations : /

4-La famille Belmeliani (Parents)

Fiche signalétique de Setti :

Nom, Prénom : Setti

Date de naissance : 05/04/1949

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : 1 rampe du fermé. Mosta- 13 boulevard de Tripoli, Oran.

Domicile actuel : 55 Avenue Med Khemisti, Mostaganem

Professions successives : Institutrice- P.E.F- P.E.S

Profession actuelle : Retraitée

Situation familiale : Autre

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : Primaires, secondaires et supérieures jusqu'à 22 ans

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe, français, anglais (licence français)

Père de l'informateur : Mohamed

Année de naissance : 1918

Lieu d'origine : Zemmourah

Profession : Commerçant

Etudes : Primaires. C.F.E

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Arabe, français

Mère de l'informateur : Halma

Année de naissance : 1922

Lieu d'origine : Relizane

Profession : Sans

Etudes : Aucunes

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Régionale

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : l'école et les études ont eu un rôle important dans l'apprentissage de la langue française.

Type de logement (maison, appartement) : Appartement

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

L'intégration est presque totale. Ma relation avec le voisinage est bonne. Les voisins viennent souvent me demander conseil, me révéler leurs problèmes, surtout depuis que je m'occupe de la Mosquée du quartier et que j'y enseigne le Coran, la langue française pour les élèves de terminale, et l'alphabétisation pour les femmes du quartier.

Autres informations : /

5-La famille Belmeliani (jeunes)

Fiche signalétique d'Imène

Nom, Prénom : Imène

Date de naissance : 25/05/1991

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : 55 Avenue Med Khemisti, Mostaganem

Domicile actuel : 55 Avenue Med Khemisti, Mostaganem

Professions successives : /

Profession actuelle : Etudiante

Situation familiale : Célibataire

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : Etudes secondaires

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe- français,

Père de l'informateur : /

Année de naissance : /

Lieu d'origine : /

Profession : /

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : /

Mère de l'informateur : Belmeliani Setti

Année de naissance : 1949

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : P.E.S retraitée

Etudes : Licence français

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Les deux

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : La mère

Type de logement (maison, appartement) : Appartement

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Très restreintes.

Autres informations : /

6-La famille Benkdadra (parents)

Fiche signalétique d'Adnane

Nom, Prénom : Adnane

Date de naissance : 03/06/1966

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : /

Domicile actuel : Mostaganem

Professions successives : Fonctionnaire

Profession actuelle : Gérant d'entreprise

Situation familiale : Marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : Secondaires

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français

Père de l'informateur : Abdelkader

Année de naissance : 08/12/1923

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Fonctionnaire

Etudes : Universitaire

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Arabe+français

Mère de l'informateur : Assia Boutalbi

Année de naissance : 01/09/1937

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : /

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Français +arabe

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : /

Type de logement (maison, appartement) : /

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : /

Autres informations : /

7-La famille Benqdadra (jeunes)

Fiche signalétique d'Idriss

Nom, Prénom : Idriss

Date de naissance : 30/11/1995

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : /

Domicile actuel : 26, Avenue O/ Aissa Belqacem, Mostaganem

Professions successives : étudiant

Profession actuelle : /

Situation familiale : célibataire

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : le niveau Moyen

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français

Père de l'informateur : Adnane

Année de naissance : 03/06/1966

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : gérant

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Arabe+français

Mère de l'informateur : Bendiab Lamia

Année de naissance : 13/11/1970

Lieu d'origine : Oran

Profession : /

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Français +arabe

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : Grands-parents

Type de logement (maison, appartement) : Maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : Extra

Autres informations : /

8-La famille Benali (parents)

Fiche signalétique de Laredj

Nom, Prénom : Laredj

Date de naissance : 11/02/1951

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : /

Domicile actuel : 83, Avenue Mohamed Khemisti-Mosta.

Professions successives : chef de service

Profession actuelle : commerçant

Situation familiale : Marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : jusqu'à 24 ans-
Licence (droit)

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français, anglais

Père de l'informateur : /

Année de naissance : 1905

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : commerçant

Etudes: /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Espagnol

Mère de l'informateur : /

Année de naissance : 1914

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : sans

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Français

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : /

Type de logement (maison, appartement) : /

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : /

Autres informations : /

9-La famille Benali (jeunes)

Fiche signalétique de Mejdoub Djelloul

Nom, Prénom : Mejdoub djelloul

Date de naissance : 31/08/1981

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : /

Domicile actuel : 83, Avenue Mohamed Khemisti-Mosta.

Professions successives : ingénieur en génie civil

Profession actuelle : chef de mission

Situation familiale : Marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : ingénieur en génie civil (23 ans)

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français (anglais non approfondi)

Père de l'informateur : Laredj

Année de naissance : 1951

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : commerçant

Etudes : supérieures (licence en droit)

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français, anglais

Mère de l'informateur : Benkartabe Hanifa

Année de naissance : 1960

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : sans

Etudes : 4^{ème} année moyenne.

Langues parlées (étrangères ou régionales) : /

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : /

Type de logement (maison, appartement) : /

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : /

Autres informations : /

10-La famille Abdessadouq (parents)

Fiche signalétique de Rachid

Nom, Prénom : Rachid

Date de naissance : 03/04/1934

Lieu de naissance : Nekmaria (wilaya de Mostaganem)

Domiciles successifs : Belle vue d'air, Beymouth

Domicile actuel : pépinière

Professions successives : facteur à la p.T.T à Alger ensuite à Mostaganem

Profession actuelle : Retraité

Situation familiale : Marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : /

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français

Père de l'informateur : Ahmed

Année de naissance : 1919

Lieu d'origine : Relizane

Profession : kaid

Etudes : institut des sciences islamiques (imam)

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français, arabe

Mère de l'informateur : Belkhoudja aïcha

Année de naissance : 1920

Lieu d'origine : khadra (Mostaganem)

Profession : mère au foyer

Etudes : sans

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe, français

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : les français avec qui j'ai eu le contact quand j'étais jeune enfant.

Type de logement (maison, appartement) : maison individuelle composée d'une dizaine de pièces divisée en deux habitations (Rez-de chaussée+deux locaux)

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Bonne relation avec le voisinage, je m'occupe de mes petits enfants et je vais quand je peux chez mes enfants en France ou avec ma femme à Benhanifia (station thermale) pour des cures, ou à la Mecque pour visiter la sainte terre ou rendre visite à la famille ici et là.

Autres informations : /

11-La famille Abdessadouq (jeunes)

Fiche signalétique de Fouzia

Nom, Prénom : Fouzia

Date de naissance : 07/11/1972

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : Beymouth, Pépinière.

Domicile actuel : Route d'Oran, cité coopérative.

Professions successives : enseignante

Profession actuelle : avocate

Situation familiale : Mariée

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : institut technique des enseignants (formation en français de 18 à 20 ans), enseignement supérieur de droit de 27 ans à 31 ans.

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe+français

Père de l'informateur : Rachid

Année de naissance : 03/04/1934

Lieu d'origine : Relizane

Profession : retraité

Etudes : primaires

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe+français

Mère de l'informateur : Abdessadouq kheira

Année de naissance : 01/02/1949

Lieu d'origine : Relizane

Profession : Mère au foyer

Etudes : Jamais fait d'études

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : père+enseignante au primaire

Type de logement (maison, appartement) : maison composée de f4 (Rez-de chaussée+ 1^{er})

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Réservée, contact limité avec respect mutuel et discrétion.

J'avais des activités, je pratiquais des loisirs tel que le sport, les voyages (sorties entre copines, en famille, une fois mariée, j'ai cessé ces activités je me consacre à ma vie conjugale et professionnelle.

Autres informations : /

12-La famille Benomar (parents)

Fiche signalétique de Kamel

Nom, Prénom : Kamel

Date de naissance : 22/08/1950

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : cité des 800 logements, Tjiddit

Domicile actuel : cité des 800 logements, Tjiddit

Professions successives : agent hospitalier

Profession actuelle : retraité

Situation familiale : Marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : /

Langues parlées (étrangères ou régionales): français

Père de l'informateur : Kamel

Année de naissance : 1950

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : retraité

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français

Mère de l'informateur : Salima

Année de naissance : 1955

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : sans

Etudes : /

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : /

Type de logement (maison, appartement) : /

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : /

Autres informations : /

13-La famille Bentria (Jeunes)

Fiche signalétique de Yasmine

Nom, Prénom : Yasmine. B

Date de naissance : 01/05/1989

Lieu de naissance : Mostaganem

Domiciles successifs : /

Domicile actuel : le quartier de la Pépinière

Professions successives : /

Profession actuelle : Etudiante

Situation familiale : Célibataire

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : Université (20 ans)

Langues parlées (étrangères ou régionales): français, arabe.

Père de l'informateur : Mohamed

Année de naissance : 1940

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession :

Etudes : Jusqu'à l'Université

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français, arabe

Mère de l'informateur : Sabiia

Année de naissance : 30/09/1959

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Professeure de français/mère au foyer actuellement

Etudes : jusqu'à l'âge de 17 ans

Langues parlées (étrangères ou régionales) : français arabe

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : Grands-parents

Type de logement (maison, appartement) : /

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) : Bonnes

Autres informations : /

B- Les Entretien :

Nom, Prénom : Latifa. B

Date de naissance : 16/10/1953

Lieu de naissance : Mostaganem, quartier de Tijditt

Domiciles successifs : quartier deTijditt, la Pépinière, la C.I.A, la Pépinière.

Domicile actuel : le quartier de la Pépinière

Professions successives : Enseignante de lycée.

Profession actuelle : Mère au foyer

Situation familiale : Mariée

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) :

Langues parlées (étrangères ou régionales): Arabe dialectal, français

Père de l'informateur : B. Larredj

Année de naissance : 1926

Lieu d'origine : Tijditt, Mostaganem

Profession : Commerçant de textiles

Etudes : Ecole française, Ecole des Scouts algériens

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Arabe dialectal

Mère de l'informateur : B. Rabiεaa

Année de naissance : 1936

Lieu d'origine : Tijditt, Mostaganem

Profession : Sans

Etudes : Sans

Langues parlées (étrangères ou régionales) : Arabe dialectal

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : l'école

Type de logement (maison, appartement) : Maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Relations de voisinages : très bonnes. Activités : /

Voyages : /

Autres informations : néant

Nom, Prénom : Habib. K

Date de naissance : 16/08/1942

Lieu de naissance : Mostaganem, quartier des Citronniers (arçça)

Domiciles successifs : les citronniers, les H.L.M, route Belahcel après l'indépendance.

Domicile actuel : la Pépinière, place Haudricourt (Ciné monde)

Professions successives : fonctionnaire à Mostaganem depuis 1962.

Profession actuelle : retraité (gérant de librairie)

Situation familiale : marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : troisième année secondaire (1^{ère} année BAC)

Langues parlées (étrangères ou régionales): arabe dialectal, français

Père de l'informateur : Kacher Mohamed

Année de naissance : 17 janvier 1913.

Lieu d'origine : Ain Rahma, Relizane

Profession : manœuvre, boucher

Etudes : illettré

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe dialectal

Mère de l'informateur : Bensaad Badra

Année de naissance : 1936

Lieu d'origine : Ain Rahma

Profession : Sans

Etudes : illettré

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe dialectal

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquêté (grands-parents, nourrice) : l'école

Type de logement (maison, appartement) : maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Relations de voisinages : très bonnes. Activités : sport, marche, le cross country, cure thermale. Voyages : j'aime les voyages

Autres informations : néant

Nom, Prénom : Belqacem. B

Date de naissance : 26/07/1944

Lieu de naissance : Mostaganem, quartier de Tjiddit

Domiciles successifs : Tjiddit, Salamndre

Domicile actuel : la Salamndre

Professions successives : enseignant de mathématiques, sous-directeur, directeur de la jeunesse et des sports

Profession actuelle : retraité

Situation familiale : marié

Etudes (préciser jusqu'à quel âge, quel type d'études) : Bac

Langues parlées (étrangères ou régionales): arabe dialectal, français

Père de l'informateur : B. Mohamed

Année de naissance : /

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Marchand de légumes

Etudes : illettré

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe dialectal

Mère de l'informateur : B. Fatima

Année de naissance : /

Lieu d'origine : Mostaganem

Profession : Sans

Etudes : illettré

Langues parlées (étrangères ou régionales) : arabe dialectal

Personne ayant joué un rôle très important dans l'apprentissage du français par l'enquête (grands-parents, nourrice) : l'école

Type de logement (maison, appartement) : maison

Intégration dans le quartier (relations de voisinages, activités, loisirs, voyages) :

Relations de voisinages : bonnes

Activités : lecture. Voyages : /

Autres informations : néant

Summary:

This work focuses on one of the residential areas of the city of Mostaganem, the area of the nursery deemed "posh" apprehended in a post-colonial trying to identify through speech raised on it, the micro-social structure that produces the identity but also of otherness. Starting from the premise that linguistic lines emerge from social behavior, we seek to clarify a representation that build some residents of this district, namely, that inhabit the "nursery" implies that one speaks French, that the practice (within the neighborhood), but that one is a real City (Hadri).

We undertake a sociolinguistic survey (with interviews and questionnaires) in which we try to understand and through the discourse of those who talk about it, what representations emerge and are built around this area, but also in a second time to reflect on discursive strategies employed by different respondents surveyed through this set of words within a residence. Our interest is whether the area is a spatial or rather a territory of reference and identification for its inhabitants.

The study shows that people develop a sense of attachment and identification in relation to their area of residence in which French is engaged in a process of upgrading the living space for some people becomes a territory of reference. Also acknowledge the weight of the representations underpinned by a historical background: the families who are noble and "old" in the district reject those represented "new". These representations highlight and maintain in force category / categorization and prioritization of social discrimination as *mestgalmiia*, *erubiiya*, *H dars*, etc... It also asks for the success of the urbanization process in Maghreb societies.

The area of the nursery, taken from this point of view as (relatively) representative of the city of Mostaganem (and by extension society Maghreb), and re-asked questions in force then, the terms "urban" and "city-dwellers" in that it admits the first and the second does not.

Keywords: area, representations, H adri, *eruubi*, territory, French, stigma.

ملخص:

هذا العمل يركز على واحد من الأحياء السكنية في مدينة مستغانم ، و هو حي "الببينييار" المعتبر من الأحياء "الفاخرة" في هذه المدينة. نحن نحاول من خلال بحثنا فهم هذه البنية الاجتماعية الصغرى في مرحلة ما بعد الاستعمار لتحديد من خلال الخطابات الذي أثرت حولها ، كيف أنها تنتج الهوية ولكن أيضا الغيرية. بدءا من الفرضية أن الأسس اللغوية تنتج سلوكيات اجتماعية ، نسعى لتوضيح أن بعض التمثيل (الاجتماعي) عند بعض سكان هذا الحي يزعم أن السكن في هذه المنطقة يعني التحدث بالفرنسية و ممارستها (في الحي) ، ولكن أيضا أن نكون و ننتج سلوكا حضريا.

ننجز بحث اجتماعي لغوي (مع المقابلات والاستبيانات) الذي نحاول من خلاله فهم ضمن خطاب أولئك الذين يتحدثون عن حيهم ماهى التمثيلات اللغوية التي تبرز حول مكان الإقامة ، ولكن أيضا في منظور آخر نتساءل عن الاستراتيجيات الخطابية التي يستخدمها مختلف المشاركين من خلال هذا الاستطلاع حول و على مكان الإقامة. هدفنا يتمثل في ما إذا كان الحي هو المرجع الفضائي أو الفضاء المرجعي وتحديد الهوية لسكانه.

تشير الدراسة إلى أن سكان الحي يعملون على تطوير أحاسيس بنسب الهوية إلى مكان إقامتهم أين تشارك اللغة الفرنسية بالنسبة للبعض منهم في عملية "تبيين" لمكان الإقامة الذي سيصبح فضاءهم المرجعي. نشير أيضا إلى وزن التمثيلات (الاجتماعية) التي تركز على خلفية تاريخية : العائلات النبيلة و "القديمة" في الحي ترفض تلك الممثلة "الجديدة" في الحي. هذه التمثيلات تسلط الضوء على تصنيفات التنظيم و في نفس الوقت التمييز الاجتماعي مثل "مستغلمية" , "عروبية" , "حضر" ، الخ. نحن نتساءل ان عن نجاح عملية التحضر في المجتمعات المغاربية.

حي " الببينييار" من وجهة النظر هذه و(نسبيا) حيث يأخذ كتمثل لمدينة مستغانم (و المجتمع المغاربي بصفة عامة) ، يعيد طرح الأسئلة حول مفاهيم وشروط "الحضرية" و "سكن المدينة" بحيث انه يعترف بالأولى و يلغى الثانية.

الكلمات الرئيسية : حي، تمثيلات ، حضري، عروبي، ارض، فرنسية، تمييز.